LE

# MARIAGE D'ODETTE

DEUXIÈME PARTIE (1).

## IV.

Le mariage se fit cinq semaines plus tard. Odette prévoyait juste quand elle jetait un défi à Claude, sur la falaise. Il n'existait qu'un seul moyen pour empêcher l'union projetée de s'accomplir : révéler la vérité. Ce sont de ces choses qu'un galant homme ne fait pas. Puis, ainsi qu'il arrive toujours, le peintre en venait à prendre son parti de cette situation cruelle. Il verrait peu sa future belle-fille, et se montrerait vis-à-vis d'elle toujours froid et réservé.

Paul eut pour témoins un de ses camarades de collège et Gerbier, l'ami intime de Claude, son hôte depuis dix ans. Imaginez un homme grand, sec, mince, avec de longs cheveux gris retombant de chaque côté et cachant à demi les oreilles. Les yeux noirs, mais petits, sont vifs et perçans; la bouche est fine, le visage un peu pâle. On peut le compter parmi les causeurs les plus spirituels de France. Son grand talent de sculpteur l'a rendu célèbre avant de le rendre riche; pendant vingt-cinq ans, ç'a été un nom de plus à ajouter au martyrologe de l'art. On croit souvent qu'il suffit d'avoir du talent pour percer, devenir illustre et gagner beaucoup d'argent. C'est peut-être vrai pour l'écrivain ou le peintre; c'est faux pour le musicien ou le sculpteur. Quand celui-ci est pauvre, sa vie est un enfer. Il n'a guère d'autre ressource que de « faire des bustes » payés quatre ou cinq cents francs. Maigre con-

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre.

solation quand, ainsi que Gerbier, on possède un idéal élevé; quand on a la tête pleine de statues grandioses ou de monumens immortels. L'art a ses fanatiques comme la religion ou le patriotisme.

Il fallut quatre ans pour que Gerbier achevât le plâtre d'une statue qui est maintenant au musée de Toulouse. Le plâtre exposé, les artistes crièrent au chef-d'œuvre : malheureusement on était en 1853; le sculpteur ne cachait pas ses opinions républicaines très avancées : le ministre refusa le marbre. Sans Delacroix, qui acheta le plâtre cinq mille francs, fournit un marbre et fit une autre commande, Gerbier serait mort de faim après ce terrible coup de collier de quarante-huit mois. Et il vécut ainsi pendant quinze ans, vanté par ses camarades, qui achetaient ses rares œuvres, mais ne pouvaient les payer bien cher; n'obtenant pas une commande de l'état, et naturellement pas une médaille. Est-ce qu'un jour un ministre de l'empire, sollicité en faveur de Gerbier, ne répondit pas : « — Eh, mon cher, nous avons à peine de quoi récompenser nos amis : pourquoi récompenser nos ennemis? » En 1868, on sait comment Claude Sirvin recueillit Gerbier. Puis la république arriva. Alors on donna au républicain tout ce que l'artiste attendait depuis vingt ans : la croix, des commandes, la fortune enfin. Mais la réparation venait trop tard. Le sculpteur ne voulut pas quitter son ami. Il avait contracté l'habitude de la pauvreté, à force d'être pauvre. Il occupait une chambre attenante à un petit atelier, dans l'hôtel de Claude. Jamais il ne consentit à en sortir, payant son hospitalité par un bronze de prix, par tel tableau que le peintre désirait : surtout par des conseils élevés, toujours justes.

Ce fut lui qui donna le meilleur conseil à Odette et à Paul pour leur voyage de noces : — A quoi bon aller chercher en Italie ou en Espagne de splendides paysages, ou de beaux monumens? leur dit-il. Allez-vous-en à Bordeaux; de Bordeaux suivez la ligne du midi; vous avez Albi et sa cathédrale; Montauban, l'une des plus jolies villes qui existent; Toulouse, la vieille cité du Languedoc, pleine de palais cachés sous des masures, et la patrie des grands artistes. Descendez encore, et vous trouvez Carcassonne, la ville du moyen âge à côté de la ville contemporaine; Narbonne, la colonie romaine; Nîmes, avec la Maison carrée, et les Arènes; Montpellier et le musée Fabre; enfin descendez toujours, et allez-vous chauffer le long de la Méditerranée.

Ce voyage à petites journées plut à Odette autant qu'à Paul. Ils partirent. Le jeune homme vivait en plein rêve étoilé. Il la possédait donc cette admirable créature qu'il idolâtrait. Elle lui appartenait; elle était sa femme. Ces cheveux d'or, ces yeux noirs et profonds, ce corps splendidement beau, c'était son bien; il ne se lassait pas de la voir, de la regarder. Son amour était com-

plet : amour de tête, de cœur et des sens. Néanmoins il cherchait à l'étudier, à l'observer. Car, malgré tout, une pensée le mordait au cœur, la pensée de *l'autre*, de celui qu'elle avait aimé naguère. Et cependant il devait le croire bien oublié, ce rival qui hantait son bonheur pour le troubler : Odette était si aimante, si douce, si câline! Une nuit, pendant qu'elle dormait, il s'accouda près d'elle, la dévorant des yeux à la pâle lueur d'une lampe à demi baissée. Qu'elle était belle ainsi, et pourquoi fallait-il qu'un autre avant lui eût régné dans ce cœur! Il contemplait ce visage pâle, enfoui dans les cheveux fauves, et revêtant des tons d'ivoire; la bouche, entr'ouverte par la respiration égale et douce, montrait les dents humides entre les lèvres rouges. Elle s'éveilla sous le regard ardent qui la couvait : elle sourit.

— Tu me regardais dormir ? dit-elle.

C'est qu'elle se sentait si aimée, si adorée par ce fier jeune homme! Elle aussi étudiait Paul; elle aussi cherchait à se pénétrer des qualités de son mari. Il était réellement beau, avec son profil fin, mais un peu sévère, et ses yeux si francs. Quant aux qualités morales, elle les jugeait de premier ordre. Il possédait les deux plus élevées : la bonté et l'intelligence. La bonté, car il ne pouvait apercevoir une souffrance à côté de lui sans vouloir la soulager. Que de fois elle le surprit, ignorant qu'elle le guettait, allant à un pauvre et lui tendant cette aumône discrète qui vaut double auprès de Dieu ! Si, par extraordinaire, un mot un peu vif lui échappait, avec quelle douceur il se hâtait de réparer sa faute ! Toujours prévenant, son unique pensée, à lui, était de deviner ses désirs, à elle. Quant à l'intelligence de Paul, Odette l'estimait haute et droite. Non-seulement il possédait à fond le sujet même des travaux de toute sa vie, le droit, mais encore sa femme le trouvait toujours instruit, quelles que fussent les questions. Elle demeurait stupéfaite en l'entendant parler peinture, sculpture ou poésie, comme s'il eût été poète, sculpteur ou peintre. Un soir, Paul se mit au piano et chanta d'une façon charmante une mélodie slave, *le Cosaque*, de Moniuszko.

— Bon musicien aussi! s'écria-t-elle. Tu as toutes les qualités?

— Je n'en ai qu'une, celle de t'adorer.

Alors, elle lui prit la tête entre ses mains et l'embrassa follement en lui disant : — Je t'aime!.. je t'aime!.. — avec une telle passion que nul n'aurait pu deviner qu'elle ajoutait au fond de son cœur : — *Il faudra bien* que je l'aime ! Il le mérite,.. je le veux.

Le temps passait. Ils voyageaient depuis deux mois. Dans les premiers jours de février, Paul voulut aller à Carqueirannes, là où ses amours lui avaient causé tant de douleurs et donné tant de joies. Ils résolurent d'y rester quelques semaines. Odette changeait

lentement, presque à son insu. A mesure que le temps marchait, elle se révélait plus tendre, plus aimante, plus passionnée encore; à mesure, aussi, elle devenait plus calme. Une sorte de long apaisement se faisait en elle. L'état d'âme de cette femme ressemblait à l'état de corps d'un être brisé par l'insomnie. Après les nuits fiévreuses, pleines d'anxiétés, peuplées d'angoisses, le sommeil vient, reposant et délicieux. L'intimité d'Odette et de son mari augmentait chaque jour, et chaque jour cette existence à deux plaisait davantage à la jeune femme. Pour eux, les heures avaient des ailes. Le matin, ils couraient à travers champs; ou bien c'étaient des promenades folles au milieu de la forêt. Paul s'arrêtait de temps à autre pour cueillir des fleurs qu'Odette plantait dans ses cheveux. Un pan de forêt se déchirait brusquement et, comme par une éclaircie gigantesque, ils apercevaient la Méditerranée secouant pour eux ses trésors de saphirs et d'émeraudes. Alors, ils s'asseyaient dans l'herbe fraîche et regardaient.

Ils demeuraient là, perdus dans un recueillement, bercés à leur insu par l'étrange gémissement des choses. Les oiseaux qui chantent, en voletant de branche en branche; les arbres qui se baissent lentement en ayant l'air de parler; les insectes tapis par milliers dans les mousses et les herbes; enfin le murmure éternel que produit l'éternelle nature, tout cela achevait de griser ces deux êtres. Souvent Odette voulait s'arracher à cette griserie délicieuse. Elle éclatait de rire, en s'écriant : — La pastorale a assez duré, ce matin. Si nous allions déjeuner, qu'en dis-tu?

Et ils s'en retournaient, légers, gais, rians, passant par les mêmes sentiers déjà connus; car Odette, maintenant, était joyeuse, elle aussi. Ce nouveau changement s'ajoutait encore à tous ceux qui se produisaient lentement en elle. Après le déjeuner, d'ordinaire, ils faisaient de la musique, et le reste de la journée s'enfuyait si vite qu'à l'heure où la nuit jetait son manteau brun sur la plaine, ils avaient envie de lui dire : Déjà!

Ah! s'il eût pu observer soigneusement la marche des sentimens qui se succédaient chez elle! mais il était trop passionément épris pour remarquer les mille nuances de ce caractère. Il ne voyait pas qu'Odette si nerveuse, quelquefois sombre à leur départ de Paris, se transformait lentement, devenant une autre femme. Il eut pourtant comme l'intuition de la vérité; un soir il lui dit :

— Tu me rappelles cette fée des *Mille et une Nuits* qui ne devait guérir de son mal qu'en se mariant. J'ai emmené une malade, je ramènerai une convalescente.

Odette pâlit et détourna les yeux. Elle songeait qu'elle était convalescente peut-être, mais pas encore guérie; elle resta triste pendant quelques instans, mais l'éclair de son nouveau bonheur

dissipa vite la nuit de sa pensée. Sa gaîté reparut, la journée s'acheva paisible. Le lendemain, ils partirent de bonne heure pour se promener dans les rochers. Ils arrivèrent bientôt au milieu de ces falaises énormes que la mer creuse éternellement. Ils se taisaient depuis un instant lorsque, se tournant vers Paul, Odette lui dit avec un sourire :

— Sais-tu à quel jour du mois nous sommes?

— Non. Et que m'importe? Est-ce que je songe à tout cela lorsque je suis auprès de toi?

— Tu as tort. C'est aujourd'hui le jeudi 12 février; or c'est un jeudi et un 12 que tu m'as avoué ton amour.

Elle ajouta, plus bas, comme si, ne parlant plus à son mari, elle voulait s'interroger elle-même :

— Te serais-tu tué, vraiment?

— Tu en doutes!

— Non. Mais je me demande si je mérite cet amour immense que tu ressens. Est-ce qu'à ton âge on meurt pour une femme? Est-ce qu'à vingt-deux ans on doit clore sa vie à la première page, à cause d'une créature bizarrre et violente telle que moi?

Paul eut un tressaillement : il la regarda bien en face.

— Tu ne m'aimes pas autant que je t'aime, dit-il; autrement tu comprendrais qu'une passion puissante n'a pas à choisir autre chose que le bonheur de la possession ou la consolation de la mort. Et si je croyais que tu pusses un jour ne plus m'aimer...

— Eh! bien, que ferais-tu? dit-elle, en relevant la tête et d'un ton de défi hautain.

— Je te briserais là, contre les rochers!

— Et tu aurais bien raison! s'écria Odette, en se jetant dans les bras de son mari, vaincue par ce cri de jalousie révoltée.

Ce fut une de leurs plus belles journées. Ils jouissaient de ce radieux soleil, de ces larges échappées de lumière, de ce printemps du midi qui réchauffe les cœurs et fait courir le sang plus vite. Ils rentrèrent tard, après avoir gaîment déjeuné dans une auberge de village comme deux écoliers en vacances. Une lettre de Paris attendait Paul : il l'ouvrit rapidement pendant qu'Odette s'habillait pour le dîner. Mme Sirvin écrivait à son fils qu'elle trouvait le temps bien long depuis son départ. Elle lui demandait s'il ne comptait pas revenir bientôt. Elle se faisait un tel bonheur en espérance de la vie qu'ils mèneraient tous les quatre! Car c'était une chose bien arrêtée : un appartement attendait « les enfans » dans l'hôtel de l'avenue du bois de Boulogne. Oh! elle n'avait pas obtenu cela sans peine; non que Claude refusât pour une vulgaire question de confortable ou d'économie, mais il craignait que ce projet ne convînt pas au jeune ménage. A la fin, Mme Sirvin avait deviné la cause

des objections de son mari : la peur de blesser Odette désireuse, peut-être, d'avoir son chez elle; mais là, dans l'hôtel, elle serait chez elle autant et plus que dans un appartement loué au hasard dans Paris.

Paul lut deux fois la lettre de sa mère. Lui aussi fut convaincu que les objections de Claude ne venaient que d'une réserve délicate. Il connaissait trop la générosité, l'élévation d'âme de son beau-père pour en douter. Pourquoi aurait-il refusé l'offre de sa mère? Cette perspective de vivre presque en commun avec elle le ravissait. Il l'adorait tellement, cette mère, dont sa fierté injustement jalouse l'avait éloigné depuis quatre ans! Quand Odette reparut, il lui dit gaîment :

— J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer.

Et il lui tendit la lettre en souriant. Lorsqu'elle arriva au passage où Mme Sirvin offrait l'hospitalité au jeune ménage, ses mains tremblèrent. Il lui fallut toute l'énergie de sa nature pour demeurer impassible.

— Eh bien, qu'en dis-tu? lui demanda Paul.

— Je dis... que M. Sirvin a raison. Il me plairait peu de vivre chez les autres, et...

— J'étais sûr que tu refuserais! Mais tu n'as pas remarqué les détails que ma mère nous donne. Nous serons libres, tout aussi libres qu'ailleurs : le rez-de-chaussée et le premier occupés par mon beau-père et ma mère; nous au second, avec notre train de maison à nous, avec une sortie indépendante... que veux-tu de mieux? Si nous refusons, il faudra toujours louer un appartement quelque part...

— J'avais rêvé que nous voyagerions toujours, murmura-t-elle, la tête courbée.

— Un rêve, en effet, ma chérie. Je me méfie de ceux qui ne savent pas choisir leur nid à temps. Et puis, crois-tu qu'il me soit possible de travailler ainsi? Le labeur ne produit ses fruits que dans le calme du recueillement. Tu vois que ton objection ne tient pas debout, tandis que moi j'ai de bonnes raisons à te fournir. Qu'as-tu à répondre?..

Odette pâlissait et rougissait tour à tour. Elle devinait que Claude avait lutté comme elle luttait elle-même contre ce plan de vie commune. Mais, de même que le peintre, elle marchait au milieu de fondrières, ne sachant où trouver sa route. Comment se défendre? De quels argumens se servir? Ne fallait-il pas avant tout empêcher que Paul ne remarquât cette coïncidence d'un double refus : celui du beau-père, celui de la belle-fille? La voyant se taire, le jeune homme crut avoir ville prise.

— T'avoues-tu vaincue? dit-il.

Odette secoua la tête, et de sa voix nette et nerveuse : — Non, je ne m'avoue pas vaincue, et je te supplie de refuser l'offre de ta mère.

— Tu me supplies !.. En vérité, voilà un bien grand mot pour une bien petite chose ! Il ne te convient pas de vivre auprès de ma mère ? Tu me causes un chagrin infini, mais je t'aime trop pour te refuser rien. Et cependant c'eût été un grand bonheur pour moi. Pense que j'ai perdu quatre ans de sa vie, et que j'espérais rattraper les heures envolées. Mais, puisque tu ne veux pas, n'en parlons plus. Il est curieux néanmoins que mon beau-père et toi vous vous soyez si bien rencontrés...

Cette fois, elle eut peur. Une sorte de vague terreur, sentiment qu'elle ignorait, l'envahit. Ce rapprochement des deux refus l'effrayait déjà quelques instans auparavant.

— Décidément j'ai tort, reprit-elle. Je serais injuste, égoïste même en te séparant de ta mère. Tu peux lui écrire que j'accepte.

Paul l'embrassa tendrement : elle ajouta, plus bas, avec une sorte d'effroi qu'elle essayait de déguiser :

— Mais pas maintenant, veux-tu ? Nous sommes si heureux ici ! donnons-nous encore deux mois,.. tiens, rien qu'un mois de cette existence paisible et cachée.

— Tout le temps que tu voudras. C'est toi-même qui fixeras le jour du départ.

Alors, le visage d'Odette s'éclaircit ; l'ombre qui chargeait son front disparut ; instinctivement elle se jeta dans les bras de son mari, comme pour lui demander asile et protection ; et Paul ne vit qu'un élan de tendresse dans le mouvement de cette créature tourmentée qui se raccrochait à son sauveur.

Leur vie recommença donc, ainsi que par le passé. Rien ne laissait prévoir qu'Odette gardât encore le souvenir de cet incident. Paul, vers la fin de février, lui proposa de quitter Carqueirannes, de descendre jusqu'à Nice et de pousser jusqu'en Italie. Mais la jeune femme refusa. Heureuse elle était à Carqueirannes, heureuse elle voulait y rester. Enfin, un matin, vers le milieu de mars, il la trouva en train de vider les armoires, les commodes, et comme il s'étonnait de ce désordre :

— Je prépare tout pour que la femme de chambre fasse les malles, dit-elle. Ne m'as-tu pas laissée libre de choisir le moment de notre départ ? Eh bien, j'ai choisi demain. Seulement je désire que nous nous arrêtions un jour en route... Oh ! ne t'effraie pas ! je veux voir ma vieille cousine Herminie. Tu sais qu'elle demeure aux environs de Dijon. Rien n'est donc plus facile. Maintenant va-t'en fumer un cigare au jardin en attendant le déjeuner. Autrement tu me dérangeras.

— J'obéis, mais,.. mais je veux une récompense.

Elle sourit, et se penchant vers son mari, elle lui tendit ses lèvres fraîches, comme une grappe de raisin nouveau. Paul aurait bien voulu manger son raisin grain par grain ; mais elle lui fit signe de sortir, toujours en souriant. Alors elle le suivit longuement des yeux, en disant à voix haute :

— Je l'aime. Il est intelligent, il est bon, il est beau, je l'aime. Enfin !

Et un éclair de triomphe illumina ses grands yeux. Elle était donc débarrassée de son ancien amour ! C'était donc fini, cette possession d'elle par un autre ! Elle se sentait libre, comme arrachée aux griffes monstrueuses de sa passion criminelle. Dès lors son honneur était sauf. Elle pouvait revenir à Paris, sereine et calme. Qu'importait même qu'elle habitât ou non l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne ? Elle se traçait un plan de conduite très simple. D'abord, elle verrait Claude Sirvin le moins possible ; puis, quand elle serait forcée de se rencontrer avec lui, elle ne le regarderait pas, elle ne lui parlerait pas...

Le départ eut lieu le lendemain, en effet. Ainsi qu'elle le désirait, ils s'arrêtèrent à Dijon pour faire la visite projetée. Herminie Laviguerie était une cousine éloignée du savant, une parente pauvre, qui eût été bien malheureuse sans les secours de toute espèce que lui faisait passer Odette. Grâce à sa nièce, M^lle^ Herminie (comme on l'appelait aux rares fois où l'on parlait d'elle) vivait dans ce repos moral et physique qui est le commencement et presque la moitié du bonheur. Elle habitait un petit village nommé Léry et qui est situé entre Saint-Seine et Dijon, à neuf lieues de cette dernière ville. Ah ! si les heureux de ce monde savaient combien il est aisé de donner un peu de joie aux créatures qui en sont le plus privées ! La vieille fille eut un tel contentement de voir les nouveaux mariés que ceux-ci en furent profondément touchés.

Mais leur visite ne pouvait être bien longue. Depuis Valence, ils retrouvaient l'air froid des régions du centre ; et à mesure qu'ils avançaient davantage vers le nord, la température s'abaissait sensiblement. Entre Dijon et Léry, ils ne voyaient autour d'eux que la campagne enfouie sous la neige, pendant qu'au loin les arbres tendaient leurs branches chargées de givre semblables à des cascades de diamans. Ils retournèrent coucher à Dijon, le soir même, et le lendemain, dans la matinée, ils prirent l'express de Paris. Lorsque le train entra en gare, la première figure que Paul aperçut en se penchant à la portière fut celle de Gerbier qui agitait ses grands bras pour faire signe aux voyageurs ; un peu derrière lui, M^me^ Sirvin, les yeux pleins de joie.

— Laissez-moi vous examiner tous les deux, dit Éliane, lorsqu'ils

furent installés dans la voiture. Voyez donc, Gerbier : on croirait que ces enfans ont encore embelli pendant leur voyage. Il faut excuser ton beau-père, Paul; il est absent depuis deux ou trois jours et ne reviendra que demain.

Odette se troubla un peu en entendant cette phrase :

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu mon père et ma sœur? demanda-t-elle vivement.

— Aujourd'hui, afin de les inviter à dîner avec vous ce soir. Ils sont déjà à la maison sans doute.

La conversation continua, rapide, animée. Paul serrait de temps en temps la main de sa mère d'une façon significative, comme pour lui dire : — Oui, tu ne te trompes pas; oui, je suis heureux.

— Eh bien, s'écria tout à coup Gerbier, n'avais-je pas raison de vous conseiller cette excursion dans le midi? Madame Éliane, j'imagine que Paris va leur sembler bien terne à ces deux amoureux qui ont bu à même des rayons de soleil !

Depuis le mariage de Claude, Gerbier avait eu le temps d'apprécier la haute valeur morale et intellectuelle de Mme Sirvin. Il lui vouait moins une adoration qu'un culte; lorsqu'une question l'embarrassait, il disait : — J'en parlerai à Mme Éliane, — et dès lors sa conscience était en repos. On ne tarda pas à arriver à l'hôtel. Laviguerie attendait les voyageurs avec Germaine, celle-ci un peu pâle, mais toujours souriante dans sa douce tranquillité.

— Es-tu heureuse? demanda-t-elle à sa sœur, en l'attirant à l'écart.

Un éclair brilla dans les yeux d'Odette :

— Très heureuse. Il m'aime, et je l'aime.

Germaine l'embrassa.

— Dieu te garde ton bonheur! dit-elle lentement. Et il te le gardera, va. Ton mari est un honnête homme, et son amour pour toi durera autant que sa vie. Tu fais bien de lui rendre cette tendresse absolue qu'il éprouve pour toi : il la mérite.

A peine poussa-t-elle un faible soupir. Elle ne regrettait rien du sacrifice consommé. Pendant la soirée, elle fut toujours la même, égale de caractère, calme d'humeur, gaie par instans. Il aurait fallu observer bien attentivement la jeune fille pour remarquer qu'un frisson la prenait quand par hasard ses yeux rencontraient ceux de son beau-frère. A onze heures, on se sépara. Odette déclara qu'elle était fort lasse et témoigna le désir de se retirer. Leur appartement les attendait au second étage de l'hôtel, ainsi que l'écrivait Mme Sirvin : l'intimité des premiers mois allait donc fatalement disparaître, car maintenant chacun d'eux occuperait sa chambre et aurait pour ainsi dire son appartement.

Malgré sa lassitude, Odette fut longue à s'endormir. Enfouie sous

les couvertures, le regard fixé sur le feu de la cheminée qui s'éteignait lentement, elle rêvait. Elle verrait Claude le lendemain! Que lui dirait-il? que répondrait-elle? que se passerait-il enfin entre ces deux êtres qui jadis s'étaient adorés? Non qu'elle eût peur. Elle aimait Paul maintenant : elle ne redoutait rien. Mais en dépit de l'assurance qu'elle voulait se donner, une sourde angoisse la tordait. Un craquement de boiserie, une lueur plus vive du feu mourant, suffisaient à remuer ses nerfs. Elle en revenait toujours à cela : elle verrait Claude le lendemain! Elle s'endormit enfin, mais d'un sommeil fiévreux, agité, peuplé de songes. Au matin, elle s'éveilla brisée. Elle inventa des prétextes pour ne pas sortir de son appartement avant l'heure du déjeuner. Jusqu'à ce que leur maison fût montée, ils devaient prendre les repas chez leurs parens. Elle sentait vaguement que le peintre était de retour et que la première entrevue aurait lieu, là, dans cette salle à manger où sa place était restée vide la veille. Et en effet, lorsque sa belle-mère vint la chercher, lorsqu'elle entra pour s'asseoir à table, la première personne qu'elle aperçut fut Claude qui causait dans un coin avec Gerbier. Il se retourna, et tendant la main à Odette:

— Je sais déjà que vous avez fait bon voyage, madame, dit-il d'un ton très naturel. Êtes-vous remise un peu de votre fatigue d'hier?

Elle remercia d'une inclination de tête. Il lui eût été impossible de prononcer un mot. Sa voix s'étranglait dans sa gorge; il lui semblait qu'on venait de lui percer le cœur avec un fer rouge. Elle prétexta un commencement de migraine et se retira bientôt pour rentrer dans sa chambre. Alors, lentement, elle alla se mettre devant une grande psyché et se regarda. Elle était livide. Ses yeux, comme élargis, avaient une expression de terreur. Elle passa violemment sa main sur son front; puis elle dit tout haut d'une voix étrange :

— Je suis perdue!

Elle entendit résonner ces trois mots, et un tremblement l'agita de la tête aux pieds. Ainsi ses luttes, ses efforts, ses combats ne servaient à rien. Elle le revoyait, et au premier regard elle retombait sous le joug. Que faire? où courir? qui lui tendrait la main? S'adresser à son mari, lui crier : « Sauve-moi! partons ce soir, demain, quand tu voudras, mais partons!.. » Elle briserait le cœur de Paul, voilà tout.

Les bras croisés sur sa poitrine, elle marcha à travers sa chambre, nerveuse, fiévreuse, presque affolée. Si elle allait vers sa sœur? si elle lui avouait tout? Oui, l'idée était bonne : c'est ce qu'elle ferait. Quand? Tout de suite. Elle sonna sa femme de chambre pour achever sa toilette : ce fut Paul qui entra. Il s'inquiétait et venait

voir comment elle se trouvait. La fièvre donna à Odette une apparence de force. Le jeune homme s'y trompa.

— Et ta migraine? lui demanda-t-il avec la sollicitude de l'amour toujours vigilant.

— Mieux, merci. Tu vois, je sors. Je crois qu'une longue promenade à pied me fera du bien.

— Veux-tu que je t'accompagne? où vas-tu?

— Je vais chez Germaine. Hier soir nous avons eu à peine le temps de causer, et j'ai tant de choses à lui dire! Aussi je refuse ton bras.

Elle parlait très naturellement, avec un demi-sourire, tout en piquant des épingles dans son chapeau. Instinctivement, elle sentait le besoin de déguiser son trouble devant son mari. Et comment aurait-il eu le moindre soupçon? comment aurait-il deviné les angoisses et les combats de cette malheureuse créature? Elle l'embrassa et s'échappa légère comme un oiseau.

Dès qu'elle fut seule, en remontant l'avenue du Bois-de-Boulogne, ses pensées lui revinrent, et en même temps elle eut la vision cruelle de sa destinée. Avouer tout à Germaine? Impossible. Sa pudeur de femme se révoltait d'avance à l'idée d'une confidence pareille. Son secret était de ceux qu'on cache à tous, même à une sœur tendrement chérie. Elle marchait vite, la tête courbée. Quelle influence cet homme exerçait-il donc sur elle pour qu'une seule phrase de lui, phrase banale et sans portée, eût suffi à la bouleverser? Elle s'accusait de lâcheté, ainsi qu'un esclave qui tente vainement de secouer ses lourdes chaînes.

M. Laviguerie occupait le premier étage d'une de ces vieilles maisons, hautes de plafond, aérées, larges, comme il y en a encore quelques-unes le long du quai Malaquais et du quai Voltaire. Germaine s'était réservé deux grandes pièces, faisant de l'une sa chambre à coucher, de l'autre ce qu'elle appelait sa lingerie. Cette lingerie servait de cabinet de travail à la jeune fille. Là elle s'occupait de ses pauvres, de ses œuvres de charité. A quelque heure qu'on entrât chez elle, on voyait toujours des tas de linge amoncelés sur une grande table. Elle consacrait sa vie entière à ceux qui souffraient. Les enfans déguenillés pouvaient venir à elle en toute confiance : elle les habillait. Les mères craintives pouvaient tendre la main à cette jeune fille toujours triste : elle les consolait. De sa tante, M^me^ de Rozan, Germaine avait hérité une assez belle fortune qui la laissait libre dans ses générosités. Et elle vivait là, espèce de religieuse laïque, austère et mondaine à la fois. Le matin, à sept heures, elle entendait la messe à Saint-Germain-des-Prés; ensuite elle visitait ses pauvres. A dix heures, elle rentrait, et le savant trouvait la jeune fille toujours d'égale humeur, l'accueillant bien,

l'interrogeant sur ses travaux, s'efforçant de combler le vide de la maison.

Dans les premiers temps, malgré lui, Laviguerie témoignait une sorte de réserve. Il se sentait mal à l'aise en face de cette enfant condamnée par lui à la maladie, à la honte. Puis, lentement, surpris des habitudes régulières de Germaine, il l'observa. Cette nature calme, paisible en apparence, le déroutait entièrement, déconcertant ses théories. Lorsqu'il la vit se jeter avec ardeur dans des pratiques de religion et de charité, il comprit; il comprit tout à fait le jour où il devina les luttes cachées de la jeune fille. Il reconnaissait en elle des allures, des gestes de sa première femme; et comme un matin M. Descoutures l'interrogeait timidement et avec mille hésitations sur le compte de Germaine :

— Je ne me suis pas abusé, dit le savant à son ami, il y a en elle des symptômes qui ne trompent pas. Pour le moment, elle est tout entière à ses pauvres et à ses momeries religieuses. Les femmes de cette nature ont le besoin de se consacrer ardemment à quelque chose, le besoin de se dépenser. Je laisse faire.

Il laissa faire, et Germaine ne changea pas. Elle achevait une robe pour la veuve d'un ouvrier tué dans une chute, quand on lui annonça M^me^ Frager.

— Tu es bien gentille de venir me voir aussitôt après ton arrivée, dit-elle à Odette. Puis s'arrêtant court en l'examinant : — Est-ce que tu es malade, ma chérie? tu as la fièvre.

— Oui, je ne suis pas bien : un violent malaise. C'est même pour cela que je suis ici. J'ai un conseil à te demander. Je ne...

Elle n'osait pas continuer. Il lui semblait que les paroles brûleraient ses lèvres. Enfin, violemment :

— Je souffre! ne me demande ni pourquoi, ni comment. C'est mon secret, et je ne peux pas te le révéler. Je m'adresse à toi qui traverses la vie, heureuse, sans combats : quelle force as-tu donc? Moi, je me sens la tête vide, l'âme troublée. Ma vie s'en va à la dérive, et je cherche une branche où me raccrocher. Enfin que te dirai-je? je souffre.

Germaine avait d'abord écouté sa sœur avec une sorte d'effroi. Puis, lentement, une lueur se fit dans son cerveau, et quand Odette se tut :

— Ah! malheureuse enfant, s'écria-t-elle, tu n'aimes plus ton mari!

— Où as-tu pris que je ne l'aimais plus? demanda Odette épouvantée de ce regard qui lisait si avant dans son cœur. Tu te trompes : je l'aime.

— Pas comme il mérite de l'être, continua Germaine avec une exaltation croissante. Autrement tu ne te plaindrais pas, tu senti-

rais l'immensité de ton bonheur, ou si par hasard tu souffrais, c'est à lui, non à moi que tu ferais appel!

Mme Frager se rapprocha de sa sœur, prit les deux mains de Germaine entre les siennes, et lentement :

— Tu as raison, dit-elle. Je ne l'aime pas!

Les yeux de la jeune fille flamboyèrent. Être *sa* femme, lui appartenir, être aimée de lui, et ne pas l'aimer! Seule, elle eût jeté un gémissement de désespoir; mais elle se reprocha de penser moins à sa sœur qu'à *lui;* elle étouffa sa révolte, et avec une tendresse infinie :

— Alors, je comprends ta souffrance, ma pauvre chérie, dit-elle doucement. Crois-moi, espère. Quelle est la créature humaine qui n'a pas ses heures d'abandon et d'angoisse? Tu recouvreras ton amour perdu, ta paix envolée : repose-t'en sur moi...

— Oui, je m'en repose sur toi... Que tenter? que faire?

— Prier, dit Germaine gravement.

Odette se leva brusquement, et haussant les épaules :

— Prier? et qui donc, s'il te plaît?

Et comme Germaine hochait douloureusement la tête, la jeune femme éclata de rire, d'un rire strident et amer :

— Ah! tu es heureuse de croire! s'écria-t-elle. Moi, j'ai essayé, je ne peux pas!.. Là-haut, c'est vide!

Elle cacha sa figure dans ses mains, et des sanglots la prirent. Germaine la saisit entre ses bras :

— Pleure, ma chérie; va, je te plains du plus profond de mon âme. Dans tout ce que tu me dis, il y a bien des choses que je ne comprends pas. Pourquoi l'as-tu épousé, si tu ne l'aimais pas, et si tu l'aimais, comment as-tu changé si vite?

Odette ouvrit la bouche pour répondre; elle allait raconter toute la vérité, confier à sa sœur le secret de ses criminelles amours; de nouveau elle s'arrêta, vaincue par sa honte : elle n'osait pas, cette fois encore.

— Écoute, ma Germaine, ne me laisse pas seule aujourd'hui. Je t'en supplie, accompagne-moi à l'hôtel. Paul s'étonnerait sans doute de me voir rester dehors toute la journée; il faut donc que je rentre, et si je t'ai là près de moi...

— Et mon père?

— Je vais lui laisser un mot pour l'avertir que je t'ai enlevée; il nous rejoindra. Nous dînons chez ma belle-mère.

— Je ferai ce que tu désires, répliqua Germaine.

Le hasard voulut que Claude eût invité pour le soir deux de ses amis. Les convives étaient donc assez nombreux pour animer la conversation, et Odette aurait pu se livrer à ses cruelles pensées; mais Gerbier se mit à entamer avec elle une grave dis-

cussion sur l'art; elle riposta, non sans vivacité. Elle eut des mots heureux, des définitions inattendues, qui à deux ou trois reprises provoquèrent l'applaudissement de Gerbier et des amis de son beau-père. Claude, lui, contemplait cette étrange créature qui parlait avec tant de fougue. Elle était admirablement belle. La passion la transfigurait encore, allumant des flammes dans ses yeux, colorant son visage pâle. Claude éprouvait une jouissance intellectuelle à l'entendre.

D'habitude il sortait tous les soirs, ou il emmenait ses amis dans son atelier. Cette fois, personne ne quitta le salon.

— Vous étiez en verve, madame, dit Gerbier à Odette. Du diable si jamais critique d'art s'est exprimé aussi bien que vous! Les femmes ont cela d'extraordinaire qu'elles jouent avec les paradoxes aussi habilement qu'un Indien jongle avec des couteaux.

— N'accusez pas le paradoxe, monsieur Gerbier, répliqua Odette : c'est la vérité du lendemain. Quant aux croyances de mes contemporains, ne m'en parlez pas; ils n'ont plus que des crédulités!

Gerbier se retourna vers Claude : — Sais-tu à quoi je pense en regardant ta belle-fille? dit-il. C'est que tu es bien bête de chercher partout un modèle pour ta Danaé. Si Mme Frager y consent, tu pourras copier la plus belle tête que jamais peintre ait fixée sur la toile. Qu'en pensez-vous, madame Éliane?

— Je pense que vous avez raison, mon bon Gerbier, répliqua Mme Sirvin.

Ni Claude ni Odette ne répondirent. Celle-ci redevint muette et sombre brusquement. Aller dans l'atelier de l'artiste! poser devant lui! Jamais! D'ailleurs la conversation changea, et on parla d'autre chose. Quant à Germaine, elle souffrait le martyre. Malgré elle, à son insu peut-être, elle ne perdait pas Paul de vue. Et d'étranges pensées lui venaient, et elle songeait aux chers jours d'existence commune à la Novarra. Comment Odette ne l'aimait-elle pas? Elle ne savait donc pas lire la loyauté de ses yeux si francs, comprendre la valeur de cet homme d'élite? Pour la première fois quelque chose qui ressemblait à de la jalousie entra dans le cœur pur de la vierge. Et quand elle se leva pour se retirer, quand elle serra la main de son beau-frère, elle ferma ses yeux comme pour en éteindre l'éclat : elle aimait, elle aussi, et depuis son entretien de la journée avec Odette, cet amour grandissait démesurément, car il était fait, maintenant, autant de pitié que de tendresse.

— Mais vous ne pouvez pas vous en aller seule, ma chère enfant, dit Mme Sirvin. Le coupé est attelé : Paul vous accompagnera.

— Non, non, c'est inutile, dit Germaine vivement. Odette me prêtera sa femme de chambre.

Paul insista par politesse : la jeune fille continua à refuser doucement, mais fermement. — « Sois courageuse ! » dit-elle tout bas à sa sœur en l'embrassant. Puis elle partit, en se demandant pourquoi la vie sépare toujours ceux que leur cœur eût si bien réunis.

Au bout de quelques jours, on fut étonné parmi les artistes de ne plus rencontrer Claude Sirvin nulle part. Certes, on savait bien que le peintre travaillait à force à son tableau du Salon ; mais ce n'était pas une raison pour qu'il se claquemurât chez lui. Avant comme après son mariage, Claude allait tous les soirs dans le monde ou voir ses amis. Généralement les peintres ont des habitudes casanières. Comme ils ne peuvent travailler qu'à la clarté du soleil, ils se couchent tôt et se lèvent de bonne heure. Claude, au contraire, sortait beaucoup. C'était donc une petite révolution qui s'opérait chez lui. On crut que cela ne durerait pas. Au bout d'une semaine, l'étonnement s'accrut ; une autre semaine s'écoula encore, et alors l'étonnement se changea en stupeur. Mais le plus avisé de tous ne soupçonna rien, quand on apprit à n'en pouvoir douter que le peintre passait tranquillement ses soirées en famille.

Tout d'abord, Claude ne se rendit pas compte du sentiment qui le poussait. Puis lentement il sentit l'empire qu'Odette prenait sur son cœur. Le charme puissant qui se dégageait de la jeune femme, la séduction qu'elle exerçait, faisaient de lui un autre homme. Ses meilleures heures étaient celles de la soirée, quand il la voyait, à demi enfoncée dans une causeuse, regardant silencieusement le feu, ou parlant de sa voix nette et chaude. Il n'était pas sur la défensive. Après le mariage de son beau-fils, il lui semblait impossible qu'il pût jamais exister rien de commun entre Odette et lui. Et voilà que tout à coup il retrouvait la même impression que naguère à Pornic, que tout à coup il se sentait pris dans les mêmes lacs, ainsi qu'un grand aigle sur lequel un filet tomberait brusquement !

Cependant, au bout de quelques jours, il raisonna ses propres sentimens, et il eut peur lorsqu'il lut en lui-même. Il essaya de s'étourdir par le travail ; son tableau venait bien ; pourquoi ne se condamnerait-il pas à une sorte d'isolement ? Personne ne s'en étonnerait. Éliane le voyait souvent s'enfermant dans son atelier, pris d'une fougue de labeur, et passant dix, douze heures de suite seul avec sa pensée. Mais maintenant sa pensée, c'était Odette. Un matin, il entra dans son atelier de bonne heure ; il se dirigea vers la haute fenêtre à châssis et demeura les yeux fixés sur les rideaux baissés qui cachaient le sommeil de la jeune femme. Mais cette faiblesse ne dura qu'un moment. Il eut horreur de lui ; avec rage, il saisit une brosse, un appui-main, et se mit à la besogne. Il travaillait à la figure de sa Danaé. Au bout d'une heure il se leva, s'écartant un peu de la toile afin de juger de l'effet. Soudainement

il jeta un cri de colère, et ramassant un chiffon, il effaça violemment ce qu'il venait de peindre. Malgré lui sa Danaé ressemblait à Odette! Effrayé de cette idée grandissante qui le poursuivait jusque dans son labeur, il recommença; et encore une fois, la Danaé sortit avec les cheveux fauves et les yeux de celle qu'il voulait fuir. Cette fois, ce fut avec le couteau qu'il gratta la toile, comme s'il voulait qu'il ne restât pas trace de sa folie.

— Je ne ferai rien ce matin, s'écria-t-il en lançant sa brosse dans un coin.

Gerbier entrait à ce moment dans l'atelier. Alors Claude arracha des linges mouillés qui couvraient un buste placé près de la fenêtre :

— Veux-tu que je pose? dit le peintre. Je ne suis bon à rien aujourd'hui.

Ce buste, c'était le sien. Gerbier y travaillait depuis trois mois. Plusieurs artistes le connaissaient, et tous déclaraient que jamais le sculpteur n'avait pétri quelque chose d'aussi beau. La ressemblance était vivante : c'était bien un Claude Sirvin, homme et artiste, car le statuaire avait su rendre à la fois l'impression humaine et l'impression inspirée. Le front large, les cheveux rejetés en arrière, le cou nu, Claude regardait en face. On devinait le jeu des muscles sous le bras nerveux. La lèvre, sensuelle, s'entr'ouvrait. En un mot, un chef-d'œuvre.

Avant de répondre à son ami, Gerbier alla se poster devant le tableau. Il resta quelques instans pensif, puis : — Très beau, tout ça, dit-il : le Jupiter est bien campé. Oh! la draperie du fond est une merveille, il n'y a que la Danaé qui ne vienne pas. Mon cher, crois-moi, je t'ai donné un bon conseil : ton meilleur modèle, c'est la tête de ta belle-fille.

Et sans voir l'éclair qui flamba dans les yeux de Claude, il prit son pliant, et ajouta très tranquillement :

— Puisque tu es en train de poser, à la besogne.

Au déjeuner Gerbier répéta son conseil.

— Insistez auprès de votre mari, madame Éliane, dit-il. Votre bru peut être très utile au succès de la Danaé, et si ce n'est pas trop désagréable à M^me^ Frager...

Et la même phrase revint le lendemain, le surlendemain, tous les jours; si bien qu'au bout de la semaine, tout le monde était convaincu. Que pouvait dire Odette? Cette fois encore elle se débattait contre la fatalité implacable qui s'abattait sur elle? Avait-elle une bonne raison pour refuser? Aucune. Elle ne pouvait cependant pas crier la vérité à son mari, à sa belle-mère, à Gerbier! Et Claude? comment se serait-il défendu? D'ailleurs peu à peu il s'habituait à cette idée. Il en venait même à se dire, — oh! très sin-

cèrement : il était toujours sincère! — que peut-être en travaillant avec son modèle ses pensées suivraient un autre cours. Néanmoins il essaya de résister ; Odette aussi, timidement, allégua qu'elle craignait la fatigue.

— La fatigue! voilà une raison qui n'est pas digne de vous, madame, dit Gerbier. Je voudrais bien savoir si les modèles des grands maîtres ont jamais inventé un pareil prétexte. La fatigue!

Il se fâchait réellement; le résultat de toutes ces discussions à l'amiable fut que Claude céda, qu'Odette céda, et que tous les deux se trouvèrent, une après-midi d'avril, seuls, dans l'atelier. Il faisait chaud. Le poêle, chargé depuis le matin, grondait sourdement. Sur une table de Boule brûlaient des parfums; par politesse, Claude essayait de chasser l'odeur persistante des cigarettes. Au fond, dans un fauteuil, Odette, posée d'après l'indication de l'artiste, demeurait immobile, l'œil fixe, enfoncée dans une contemplation intérieure. Autour d'elle ces mille objets charmans, et inutiles souvent, qui encombrent l'atelier d'un peintre : une armure de chevalier, toute droite, ayant encore l'air de frissonner dans une bataille ; les draperies disparates, appliquées les unes sur les autres, avec leurs tons criards qui tranchent sur un fond sombre; les tableaux des camarades, achetés ou échangés; tout cela formait un cadre bizarre à cette bizarre jeune femme. Elle posait en robe décolletée, pour dégager le haut de la gorge : au cou, un collier de grosses perles, les perles de Danaé, la première tentation. Pas un mot ne fut échangé entre eux pendant deux heures. Tout d'abord, Odette avait pris un grand couteau catalan, enfoncé dans sa gaîne, jouant avec, afin sans doute de calmer le tremblement qui la secouait par moment. Puis elle laissa bientôt le couteau retomber sur ses genoux; et elle resta sombre, éteignant la lueur de ses yeux, comprimant les battemens de son cœur. Elle serait morte plutôt que de laisser voir à cet homme le trouble profond qu'elle ressentait en face de lui.

De son côté, Claude travaillait avec acharnement. Puis lentement une sorte de griserie vague montait à son cerveau. Il achevait la figure, quand le collier de perles se dérangea. Alors, pour la première fois depuis deux heures, il se leva :

— Si vous voulez bien me permettre, dit-il, je vais...

Il s'approcha d'elle. Elle le regarda. Vit-il quelque chose remuer dans les yeux d'Odette? ou fut-il vaincu par sa passion sourde, par ce désir fou qui le brûlait? Ses doigts hésitaient à toucher le cou de la jeune femme. Brusquement il l'étreignit dans ses bras, et l'embrassant sur sa gorge nue :

— Je t'aime!.. dit-il.

Elle se dressa d'un bond. Elle adorait cet homme, et cependant elle eut un mouvement de révolte, révolte née peut-être de cette caresse brutale. Elle s'arracha des bras de Claude et recula, l'œil hagard, les lèvres tremblantes. Instinctivement, elle avança sa main avec force en murmurant : — Misérable! — d'un ton si étrange qu'on ne savait si le mot s'adressait à elle ou à Claude. Dans ce mouvement de défense, la rude gaîne du couteau atteignit le peintre à la joue et fit une légère entaille. Le sang coula. Alors elle jeta un cri et s'enfuit.

Il n'osa pas la poursuivre. Debout au milieu de l'atelier, il essuyait machinalement le sang qui coulait toujours. Les idées dansaient dans son cerveau. Il ne regrettait rien. Soudainement, quelque chose comme un grand voile se déchirait qui lui permettait de voir clair. Et il s'imaginait qu'il n'avait jamais aimé qu'Odette. L'aimait-elle encore? Il n'osait répondre. Pendant qu'il songeait ainsi, le temps passait; le bruit d'une voiture retentit dans la cour. Par la fenêtre, il vit monter dans un fiacre Odette avec son mari: devant le cocher, le domestique plaça une petite malle, puis la porte de l'hôtel s'ouvrit, et le fiacre disparut. Ainsi elle partait! Une horrible angoisse le prit. Il songea à Éliane, au dégoût que cette noble femme éprouverait pour lui si Odette parlait. Puis lentement la réflexion fit son œuvre. Il se dit que son sort allait se décider. Ou Odette partait avec son mari pour ne plus revenir; et alors, c'est qu'elle ne l'aimait pas, puisqu'elle quittait sa maison; ou elle partait seule, ayant inventé un prétexte quelconque, et alors c'est qu'elle l'aimait, puisqu'elle avait peur. Il s'assit sur un canapé, la tête entre ses mains. Remords, amour, repentir, désirs ardens, il y avait de tout cela dans cette âme. L'ombre grandissait au dehors, sans qu'il s'en aperçût, de même que la nuit s'épandait sur son honneur. Car ce mot ne lui vint même pas aux lèvres! Il ne se dit pas que cette créature qu'il aimait, qu'il désirait, c'était sa belle-fille, la belle-fille de celle-là qui portait son nom! Pendant la première heure, il souhaita presque qu'Odette fût partie pour toujours et qu'elle ne revînt pas. Vivant éloigné d'elle, il parviendrait sans doute à vaincre cette passion qui l'étreignait brusquement comme un cauchemar. Puis, quand la haute pendule sonna au fond de l'atelier, il eut un retour de pensées. Pourvu qu'elle ne fût point partie pour toujours! Lorsqu'il entendit la porte de l'hôtel s'ouvrir de nouveau, lorsqu'il entendit la voix de Paul, il faillit jeter un cri de joie. Presque aussitôt le jeune homme entra.

— Comment! vous n'avez pas de lumière? dit-il. Il paraît qu'Odette posait quand la dépêche de sa cousine est arrivée. Je voulais l'accompagner à Léry : elle n'a pas voulu...

L'atelier était sombre heureusement. Paul ne vit pas le trouble

de son beau-père. Il comprenait qu'Odette inventait un prétexte, sûre que le peintre n'oserait pas la démentir. Elle le fuyait, donc elle l'aimait! Dès lors, il savait où la rejoindre.

— Quel train a-t-elle pris? demanda-t-il machinalement.

— Un train omnibus, très ennuyeux : elle n'arrivera à Dijon qu'à minuit. Je voulais qu'elle attendît l'express de huit heures : rien n'a fait. Elle a consulté l'indicateur et elle est partie.

Claude ne se trompait pas; Odette le fuyait. En sortant de l'atelier, elle était rentrée dans sa chambre, affolée. Le baiser brûlait sa gorge. Il lui semblait qu'elle portait une marque et qu'elle ne pourrait pas l'effacer. De nouveau, elle dit comme quelques semaines auparavant : « Je suis perdue! » Elle était bien perdue en effet, et rien, non, rien ne pouvait l'arracher à la malédiction de son destin Cependant, il lui restait une conscience, car elle eut le dégoût d'elle-même : brusquement elle porta la main à la poitrine : le baiser la brûlait. Elle crut entendre une voix qui lui criait ce mot : « Fuir! » Fuir? mais où cela? avec qui? Elle ne se dit pas qu'il fallait appeler son mari, lui raconter tout, et partir avec lui, bien loin, bien loin, quittes à ne jamais revenir. Elle n'entrevit pas, debout devant elle, le spectre de l'inceste qui la regardait. Elle s'imagina qu'il suffirait de s'éloigner. Son esprit s'arrêta à cette idée, et chercha aussitôt le moyen de la mettre à exécution. En cinq minutes elle eut trouvé. Alors, elle s'efforça de se calmer, elle composa son visage, et se dirigea vers le cabinet de son mari.

Paul travaillait : il leva les yeux en entendant la porte s'ouvrir, et gaîment :

— Toi, ma chérie? C'est une bonne idée que tu as de me faire une visite. As-tu bien posé?

— J'ai dû interrompre la pose : on m'a apporté une dépêche de Léry. Ma cousine Herminie est très malade et me demande. Je veux partir tout de suite.

Une fois engagée dans un premier mensonge, elle en fit un second, puis un troisième, sans s'apercevoir qu'il suffisait d'une seule question de Paul adressée à un domestique pour que ces mensonges-là s'écroulassent les uns après les autres. Mais le jeune homme n'était pas de ceux qui s'abaissent à de pareilles choses; puis une confiance comme la sienne n'est ébranlée par rien. En vain, comme il le disait à son beau-père, insista-t-il pour qu'elle retardât son voyage de quelques heures. Non. Elle voulait partir tout de suite. La seule idée de revoir Claude, de rester encore dans sa maison lui était intolérable.

Elle n'éprouva un peu de soulagement que lorsqu'elle fut dans le train de Dijon, lorsque le sifflet de la locomotive jeta sa note stridente. Elle se crut délivrée, aveugle qu'elle était! Délivrée, elle!

La scène de l'atelier reparut tout entière devant ses yeux : elle se vit assise, pendant que le regard de Claude pesait sur elle, et que la brosse du maître la fixait sur la toile. Elle se vit, quand il s'approchait d'elle et qu'il l'étreignait entre ses bras. Un frisson la saisit. Malgré le froid, elle ouvrit la vitre du wagon et aspira avec délices l'air du soir qui baignait sa tête brûlante.

Puis elle en revint à son idée favorite. Elle fuyait : donc elle restait une honnête femme. Quoi! Elle adorait cet homme, et elle l'avait meurtri au visage, et le sang avait coulé, et elle fuyait! Elle restait une honnête femme. Elle était sincère : on ne se ment pas à soi-même. Eh bien oui, elle aimait Claude. Mais est-on responsable des sentimens que l'on éprouve? Non. On n'est responsable que des actions que l'on commet. Qui donc l'accuserait à supposer que l'univers entier pût lire dans son cœur? Qui donc oserait dire : — « Cette femme est coupable! » Elle n'était pas coupable, puisqu'elle fuyait. Elle avait bien lutté contre son amour grandissant. Elle se rappelait ses efforts, ses combats; elle voulait aimer son mari. Était-ce sa faute si l'amour vaincu ressuscitait en elle? si du feu mal éteint jaillissait tout à coup une flamme ardente?

Ce mot : « Misérable! » qu'elle prononçait quelques heures avant dans l'atelier retentissait encore à son oreille. Oui, elle eût été une misérable en écoutant sa passion plutôt que son devoir. Maintenant, elle était fière d'elle-même, fière d'avoir si bien résisté. A mesure que le train s'éloignait de Paris, elle s'imaginait que le danger, que la honte s'éloignaient d'elle. Elle se souvint de l'hippogriffe géant sur lequel les héros de l'Arioste échappaient à leurs ennemis; et cette machine de fer, avec des yeux rouges, qui courait dans la nuit noire, lui semblait un monstre pareil qui l'arrachait à Claude.

Et sa sœur qui lui conseillait de prier! Elle sourit de pitié. Est-ce qu'on a besoin de Dieu pour rester fort, pour éviter de commettre le mal? Est-ce qu'il ne suffit pas de l'énergie de la créature humaine soutenue par sa volonté? La raison gouverne le monde, et non pas Dieu. C'était sa raison qui la faisait fuir, sa raison qui lui montrait l'abîme ouvert sous ses pas, sa raison qui l'emportait ainsi en pleine campagne, loin de cette maison où son sang brûlait, où son cœur battait! Prier Dieu ! Si Dieu existait, son premier devoir eût été d'empêcher de naître une passion criminelle comme la sienne, de rafraîchir son sang, de calmer son cœur. Elle n'avait pas besoin, elle, de marmotter des prières. C'était assez de dire : « Je veux! » Elle voulait, et elle ne roulait pas au crime; elle voulait, et elle demeurait une honnête femme. Et pendant que toutes ces pensées remuaient en elle, pendant que dans son orgueilleuse sincérité elle s'applaudissait de s'être sauvée elle-même, elle ne

sentait plus le baiser qui la brûlait, elle ne voyait plus le spectre de l'inceste qui continuait à la regarder.

Odette arriva à Dijon écrasée de fatigue. On ne supporte pas impunément de pareils combats. Elle se fit conduire à un hôtel, demanda une chambre, et s'endormit vaincue. Quand elle s'éveilla, le soleil entrait à flots par les fenêtres. Elle dut rassembler ses idées comme si elle sortait moins d'un long sommeil que d'un évanouissement. A dix heures du matin, elle était prête à continuer son voyage.

Elle avait fait cette même route avec son mari quelque temps auparavant. Que d'événemens depuis, et comme le cours de sa vie se modifiait brusquement! Plus de neige sur les plaines, maintenant, plus de givre sur les branches d'arbres. La nature changeait comme changeait son cœur. Et néanmoins, à mesure que la voiture s'enfonçait dans les Faucilles, à mesure que la distance augmentait entre elle et Paris, Odette s'apaisait. La sérénité des champs, l'immobilité des forêts, la paix muette des montagnes la gagnaient à son insu. Elle souriait presque lorsqu'elle arriva à Léry.

La cousine Herminie resta stupéfaite en l'apercevant :

— Toi! encore toi! s'écria-t-elle en battant des mains. Par quel hasard? Raconte-moi vite...

— Je viens passer quelques jours ici. J'ai dit à mon mari que tu m'avais envoyé une dépêche, et que je partais pour te soigner. Je sentais le besoin de quitter Paris, de respirer un peu ce grand air libre et pur.

La cousine Herminie n'en demanda pas davantage. Odette voulut l'aider dans ses travaux campagnards; elle l'accompagna du potager à la basse-cour, et de la basse-cour à l'étable, se montrant toujours gracieuse, toujours empressée, feignant de s'intéresser à tout. La vieille fille était dans le ravissement. Certes, elle aimait bien Odette auparavant; maintenant elle l'adorait. Quelle bonne idée elle avait eue de venir la voir! La jeune femme se prêtait complaisamment à tous les caprices de sa cousine. Au fond elle éprouvait une sorte de reconnaissance pour cet asile où elle trouvait tout à coup un peu d'oubli. Le soir vint, et elles restèrent toutes les deux au coin de la grande cheminée noircie où flambaient d'énormes bûches. Pour la première fois depuis de longues années, la vieille fille était encore debout à dix heures du soir; ce fut Odette qui la première témoigna le désir de se retirer chez elle.

La paysanne au service de la cousine Herminie avait préparé le plus bel appartement de la maison pour « la jolie venue de Paris, » comme elle disait dans sa naïve admiration. Cet appartement se composait de deux pièces et occupait presque entièrement le

rez-de-chaussée, élevé seulement de cinq marches. Odette embrassa sa cousine et entra dans sa chambre à coucher. Elle la connaissait. Elle s'amusa, à la lueur de la lampe, à examiner ces vieilles gravures d'autrefois : *Poniatowski se noyant dans l'Elster*, ou *Hippocrate refusant les présens d'Artaxercès*. Puis elle posa la lampe sur un guéridon et s'accouda à la fenêtre.

Par une échappée, elle apercevait la campagne endormie. Au fond, les bois avec des teintes bleues, étendus sur le flanc de la colline; puis les champs grisâtres, avec des taches blanches, selon les caprices de la lune; un peu plus bas, le ruisseau courant entre les aulnes; enfin, plus près d'elle, le mur bas qui entourait la petite propriété. Odette respirait à pleins poumons. La nuit fraîche, mais claire, jetait des lueurs froides avec les rayons de lune et les scintillemens d'étoiles. La jeune femme s'enveloppa d'un châle et rêva, séduite par ce grand silence que troublaient seuls les gémissemens des choses.

Soudain, elle tressaillit, une ombre apparaissait sur le mur blanc. Elle crut se tromper et se pencha en avant; l'ombre se laissa glisser du mur et tomba dans le jardin. Là elle parut hésiter un moment. puis, après une courte incertitude, elle se dirigea vers la fenêtre éclairée. Odette devinait! Oui, elle devinait qui était cet homme qui escaladait une muraille, la nuit, comme un voleur! Elle le vit franchir le jardin, arriver devant la fenêtre, s'accrocher au rebord de fer et se hisser dans la chambre. Claude était en face d'elle, pâle, mais les yeux étincelans et résolus. Ils se regardèrent une seconde.

— Je t'aime !.. dit-il à voix basse.

Elle recula jusqu'au fond de la chambre; puis, comme il faisait un pas en avant pour l'atteindre :

— Que faites-vous ici? s'écria Odette, pourquoi me poursuivez-vous de votre amour infâme? Je ne vous appartiens pas : je suis la femme du fils de votre femme, à vous! N'approchez pas ou j'appelle, ou je crie au secours, et on viendra, et on vous chassera comme un larron d'honneur!

Claude ne tremblait plus. Il répéta : — Je t'aime!

Elle ne pouvait plus reculer. Elle était adossée au mur. Claude demeura immobile; puis, de sa voix chaude et vibrante, la fascinant du regard :

— Tu m'aimes! dit-il. En vain essaieras-tu de te défendre. Tu crois ne pas m'appartenir? Tu es à moi, à moi seul. C'est le crime qui t'épouvante? Moi je l'accepte, parce que je t'adore, parce que je ne peux pas exister sans toi, parce que tu es ma vie et mon bonheur! Que le monde périsse, pourvu que tu sois à moi! Je ferai

ce que tu voudras, nous fuirons si tu l'exiges. Je serai un misérable jusqu'au bout; mais rappelle-toi donc Pornic, nos longues causeries d'amour! Est-ce que tu n'étais pas à moi avant d'être à un autre? Et tu croyais tuer ton amour en épousant ton mari!.. Aveugle! tu l'as épousé pour te rapprocher de moi, et tu ne te doutais même pas du sentiment qui te faisait agir. Crois-tu que je n'aie pas lutté, moi aussi, depuis ton retour? J'ai tout fait pour vaincre la passion que ta vue a rallumée en moi! Je n'ai pas pu, je suis vaincu; à présent, je cède,.. je t'aime!..

Odette était là, blanche, les yeux brillans, secouée par un frisson nerveux. Elle voyait l'abîme : il se creusait là, devant elle. C'était fini. Le crime la prenait. Elle ferma les yeux. Claude ouvrit les bras; alors elle se redressa dans un mouvement de fierté superbe.

— Lâche! lâche! dit-elle deux fois.

Claude avança; elle étendit la main pour se défendre.

— Lâche! dit-elle encore.

Il la touchait presque; alors, ardemment, il répéta :

— Je t'aime! — Elle ne répondit rien et se laissa glisser dans les bras de Claude, éperdue et folle. . . . . .

. . . . . .

Elle était seule dans le wagon. Elle avait quitté Léry comme elle y était arrivée, sans donner d'autre explication que son caprice. Et elle retournait à Paris, et, comme l'avant-veille, les idées se pressaient, tumultueuses, dans son cerveau troublé. Le crime était commis, soit; elle l'acceptait. Maintenant elle se cherchait des excuses, et des lambeaux de ses lectures lui venaient, de ces lectures autorisées, conseillées par son père. Était-ce même un crime qu'elle commettait? Un bien grand mot! « La créature humaine est condamnée à suivre son instinct... » Qui disait cela? Darwin. « La volonté n'est rien contre la nature. » Qui disait cela? Spencer. « La sincérité du sentiment efface la faute. » Qui disait cela? Jean-Jacques. Ainsi, ceux-là qu'elle considérait comme ses maîtres la justifiaient. Pourquoi se condamnerait-elle? Elle aimait... Eh bien! elle aimait. Après? Elle avait lutté, résisté, combattu; sa conscience pouvait être en repos. Et elle accumulait les raisonnemens sur les raisonnemens pour se prouver qu'elle était excusable. Elle n'était responsable que vis-à-vis d'elle-même. Eh bien! elle s'absolvait. On ne résiste pas à la passion. Depuis que le monde est monde, la créature humaine est vaincue dans cet éternel combat entre le bien et le mal. Somme toute, elle le savait. Son père le lui enseignait jadis : après la vie, il n'y a plus rien. Il n'y a pas de juge terrible qui châtie ou récompense. Après la vie, c'est le néant. Et avant d'arriver à ce néant, but inévitable de toutes choses, elle n'aurait donc

pas vécu! Allons donc! Elle voulait vivre de cet amour qui la brûlait. Pour éviter tout malheur, il lui suffisait d'être prudente; personne ne les soupçonnerait. Donc rien à craindre. La pensée de Germaine traversa son esprit. Alors elle eut réellement peur. Germaine la mépriserait! Des larmes brillèrent dans les yeux d'Odette. Au milieu de l'immense naufrage de son honneur, un sentiment surnageait: sa tendresse pour sa sœur. Germaine la mépriserait! Mais alors elle était donc méprisable?

Et cette créature, née bonne, mais viciée par l'éducation mauvaise, corrompue par le matérialisme brutal, éclata en sanglots. Puis, lorsque ses pleurs eurent coulé, elle revint à Germaine, discutant avec elle-même, se répétant les mêmes sophismes pour bien se prouver qu'elle n'était pas coupable. Elle ne sentait pas que la pensée de Germaine, c'était sa conscience! Oui, sa sœur la mépriserait, mais seulement à cause de ses idées absurdes de catholicisme. Le jugement de Germaine serait dicté par la croyance religieuse, c'est-à-dire par la superstition. Il ne fallait pas en tenir compte. Un être intelligent n'écoute que sa raison. Or la sienne lui disait que, lorsqu'on a fait ce qu'on peut, on a fait ce qu'on doit. Et elle se plaisait à croire en sa raison pour s'absoudre, sans se rappeler que, l'avant-veille, elle invoquait cette même raison pour se condamner.

Elle ne voyait plus clair; désormais c'était fini. Tout entière à sa passion, comme Phèdre, elle ignorait, cette malheureuse, que toute créature, si bas qu'elle soit, si incrédule qu'elle soit, possède en elle un juge terrible. Une heure viendrait où la lueur de sa conscience l'illuminerait; et dès lors elle serait perdue à ses propres yeux comme elle l'était déjà aux yeux de celui qui voit tout. Quoi qu'elle fît, elle n'arracherait pas cette robe de Nessus qui la rongerait vivante!

## V.

— Oui, monsieur, continua M^me^ Descoutures en s'adressant à M. David, j'étais si admirablement belle à dix-sept ans que je faisais émeute! Et même je me souviens fort bien de ceci: le dimanche, quand les paysans avaient bien travaillé pendant la semaine, mon père me plaçait dans un fauteuil derrière la grille; on allait chercher ces paysans, et ils me regardaient. J'ai tant de cachet!

— Et puis après? demanda Gerbier.

— Cela leur suffisait, monsieur! Ils me voyaient, et ils se trouvaient récompensés.

— En voilà des paysans qui étaient naïfs! s'écria le sculpteur. La candeur des champs! Quant à M. votre père, il faut lui rendre cette justice: ce devait être un malin.

Corinne rougit d'indignation. Elle voulut foudroyer Gerbier de son mépris; mais en vain : celui-ci causait déjà dans un autre groupe, ne laissant comme victime à Corinne que M. David, un banquier plusieurs fois millionnaire.

Ceci se passait chez Mme Descoutures, six semaines plus tard. Juin commençait, et malgré quelques fenêtres laissées ouvertes çà et là, il faisait chaud dans les deux salons où se pressaient les invités. Laviguerie, absorbé par une partie d'échecs, ne prenait aucune part à la conversation; Germaine, immobile et rêveuse, répondait distraitement de la tête aux rares questions qu'on lui adressait. Seule, Odette causait avec animation, pendant que Claude se tenait dans un groupe d'artistes avec Gerbier. Paul et Mme Sirvin n'étaient pas venus.

— A propos, chère madame, dit tout à coup Mme Bricourt à Odette, est-ce que M. Frager est souffrant?

— Nullement, chère madame.

— Oh! tant mieux... Je craignais, vous comprenez?.. comme on ne le voit plus nulle part...

Ce n'était pas la première fois qu'on parlait ainsi à Odette. Depuis quelque temps, on commençait à remarquer qu'elle se montrait partout sans son mari, mais avec son beau-père. Sa réponse ne variait jamais. Paul travaillait beaucoup, et Mme Sirvin, un peu souffrante elle-même, tenait compagnie à son fils. La vénérable Mme Bricourt n'eut pas le loisir de pousser ses investigations plus loin. La voix de Gerbier éclata comme un fusil. Il était en train de « faire poser, » comme on dit, M. Amable Bricourt en personne.

— Ah! vous donnez dans le réalisme? Pardieu! vous avez bien raison! C'est l'art vrai, le grand art! Et puis vous comprenez que l'idéal a fait son temps : on l'a remisé avec les tableaux d'Ingres et les chevaux violets de Delacroix. La vérité c'est l'ignoble. D'abord on rencontre beaucoup plus de gens qui vous comprennent! Ainsi tenez;voyez monsieur (il montrait M. David)... eh bien, monsieur est un réaliste, j'en suis sûr...

Le banquier s'avança, et d'une voix doctorale, avec l'aplomb d'un niais sûr de ses millions :

— Je me fais gloire d'encourager les arts...

— Et vous avez bien tort, reprit Gerbier, de plus en plus animé. Ce qu'il faut, c'est décourager les artistes! Ainsi les peintres : on leur donne tous les ans des boisseaux de commandes et de décorations. Combien y en a-t-il qui les méritent? Une quinzaine au plus. Le reste, des farceurs! Ils se sont faits peintres parce qu'aujourd'hui la peinture rapporte plus gros que l'épicerie!

M. David aperçut un fauteuil vide à côté d'Odette et se hâta de

se couler près d'elle. Il l'avait demandée en mariage naguère. Maintenant il lui trouvait bien plus de « montant » (selon son expression triviale). C'était un homme mince, au visage chafouin, enrichi à la Bourse. Il était né à Bruges, et un beau jour il avait jugé amusant d'acheter un titre de comte. Depuis lors il se faisait appeler le comte David de Bruges, — par ses domestiques. Il parlait peu, s'imaginant sans doute que l'argent tient lieu de tout, même d'esprit, et il passait à travers le monde, suffisant, content de lui, sans s'apercevoir qu'on se moquait de ses prétentions nobiliaires et de son gonflement éternel. Depuis quelques semaines, il faisait une cour assidue à Odette, au grand agacement de Gerbier; aussi, lorsque le sculpteur le vit s'asseoir à côté de la jeune femme, il quitta sa place et vint se planter en face de lui :

— Vrai, dit-il, il faudra qu'un jour je fasse votre buste. Oh! ne craignez rien,.. je ne vous demanderai pas un sou : ce sera pour moi, pour le plaisir.

— Je paie toujours, répliqua le banquier, vexé. Tout le monde vous dira que le comte David...

— Ne fait jamais d'erreurs de compte! Je n'en doute pas.

Odette sourit. M. David devint rouge; il grommela :

— Ces artistes sont d'une impertinence!.. Je parlais de vous l'autre jour, monsieur Gerbier, en vous recommandant à l'un de mes amis; mais vous êtes si peu connu...

— Hélas! riposta modestement le sculpteur, tout le monde ne peut pas se faire son nom... comme vous!

Cette petite scène n'eut pas de suite. Odette se levait après avoir échangé un regard avec Claude. M. David retint un soupir en la voyant s'éloigner et se diriger vers Germaine.

— Viens-tu avec nous? demanda M^me^ Frager à sa sœur.

En ce moment Laviguerie cria : — Mat! — et se leva à son tour. Odette ajouta en prenant le bras de Germaine :

— Père a fini; donc tu es libre. Viens-tu?

Puis se penchant à l'oreille de sa sœur :

— A propos, comment va ta petite Lizzie?

— Elle va très bien, merci.

Les adieux s'échangèrent pendant que, sur un signe de son impérieuse épouse, M. Descoutures se précipitait vers l'antichambre. Il y eut dans les deux salons un peu de ce brouhaha qui suit le départ de plusieurs personnes. M. David avait disparu, lui aussi. Odette n'étant plus là, pourquoi serait-il demeuré? Il ne resta que sept ou huit des invités.

— M^me^ Frager devient tous les jours plus jolie, s'écria Amable Bricourt en se tordant la moustache.

— Oh! les reproches qu'on peut lui adresser ne portent pas sur sa laideur! répliqua sa vénérable mère en souriant mielleusement. Mais la beauté ne suffit pas.

— Est-ce qu'il y a quelque chose? demanda vivement une dame avec une joyeuse curiosité.

Cette phrase bête : « Est-ce qu'il y a quelque chose? » suffit à arrêter les petites conversations particulières. Rien ne vaut de bonnes médisances modulées comme il convient.

— Je ne sais rien, moi, dit Corinne.

Et elle ajouta cette phrase adorablement perfide :

— Mais répétez-nous tout ce qu'on raconte, chère madame. Quand ce ne serait que pour me donner une occasion de défendre ma chère Odette!

La vénérable Mme Bricourt prit la pose la plus naturelle, et de ce ton doux qui lui était familier :

— On a tort de la calomnier. C'est une très honnête femme. Moi, d'abord, je me méfie toujours des gens qui disent du mal des autres. Odette sort beaucoup avec son beau-père? Quoi de plus naturel, en somme? Vraiment il faut être bien méchant pour y voir du mal. M. Frager travaille énormément; je sais ce que c'est, moi, qui ai eu souvent devant les yeux l'admirable exemple de mon fils. Aussi je trouve tout simple qu'Odette se fasse accompagner par M. Sirvin. Certes, on a fait des rapprochemens bizarres... Le monde a si mauvaise langue! On se demande comment elle peut dépenser tant d'argent. Car enfin ils n'ont qu'une médiocre fortune, les Frager, et Odette est d'une élégance!.. voilà ce qu'on dit. Moi je proteste avec indignation. Mais on me répond que partout, dans les bals, dans les soirées, à l'Opéra ou à la Comédie française, on rencontre le beau-père et la belle-fille souvent seuls... Ce sont des calomnies, je le répète : Odette est une très honnête femme.

Une comédienne de talent eût envié l'art exquis avec lequel fut débitée cette petite tirade. La vénérable Mme Bricourt se gardait bien d'enfiler toutes ses perfidies sur le même ton mielleux. Oh! non. Elle soulignait, elle atténuait, donnant de la valeur aux mots par un geste, par une inclinaison de tête.

— C'est une infamie! s'écria Mme de Smarte, une amie d'Odette. Je réponds d'elle comme de moi-même.

— Sans doute, c'est une infamie. Aussi notre devoir à nous, qui sommes les amies, les meilleures amies d'Odette, c'est de nier toutes ces méchancetés-là, d'atténuer au besoin ce que les allures de cette chère enfant ont peut-être d'un peu excentrique. Cela tient à son éducation particulière. Ce n'est pas de sa faute.

L'humble M. Descoutures était en proie depuis quelques instans à un malaise évident. Deux ou trois fois il toussa timidement,

comme s'il allait prendre la parole. Sa profonde affection pour Laviguerie lui faisait sentir toute l'infamie de ce qu'on débitait devant lui. Mais dès qu'il ouvrait la bouche, un regard courroucé de sa femme le clouait muet sur son fauteuil. Il ressemblait assez bien à un de ces insectes que l'entomologiste pique au fond de sa boîte: l'insecte infortuné a beau se démener et remuer les pattes, il n'arrive pas plus à se délivrer que le pauvre M. Descoutures n'arrivait à parler.

Mme Bricourt se levait pour partir. Amable se précipita sur le châle de sa mère pour le lui donner. La vénérable dame le contempla avec des yeux mouillés, d'un air de dire :

— Voyez comme il me soigne! Ah! quelle noble nature!

Là-dessus elle embrassa Corinne et fit un gracieux signe de tête à tout le monde. Mais, avant de sortir du salon, elle lança sa flèche du Parthe, soigneusement aiguisée :

— Du reste il est bien facile de répondre à toutes les insinuations perfides, dit-elle. M. Sirvin a toujours beaucoup aimé Odette : c'est lui qui a désiré le mariage; c'est lui qui a doté son beau-fils... le grand maître a fait les premières avances... Il tenait beaucoup à cette union. Mais je m'attarde à causer... Au revoir, chère enfant.

Elle embrassa de nouveau Corinne et disparut, suivie des autres personnes présentes. Quand il fut seul avec sa femme, M. Descoutures voulut lui glisser quelques phrases de reproche. Elle ne daigna même pas répondre et se retira « dans ses appartemens; » elle affectionnait cette locution empruntée au répertoire classique. D'ailleurs elle voyait poindre sa vengeance et elle avait besoin de la savourer à l'avance!

Cependant Laviguerie et Germaine revenaient lentement vers le quai Voltaire. Le savant commençait-il à comprendre le caractère de sa fille aînée? Le fait est que son affection pour elle augmentait chaque jour sans qu'il s'en doutât. Il sentait bien que l'ardeur de passion qui couvait en elle s'usait en actes de bonté et de dévoûment. Il en avait eu une preuve quelques semaines auparavant : c'est ce qu'il appelait l'histoire de la petite Lizzie. Voici cette histoire.

Un matin d'avril, Mme Descoutures proposa à Germaine de l'accompagner dans une visite aux environs de Paris. Elle allait voir une de ses anciennes amies qui habitait la ville de Clermont, dans l'Oise. C'est à peine un voyage. Clermont est un peu plus loin que Versailles, voilà tout. Elles partirent bien emmitouflées dans leurs fourrures : mais leurs toilettes ne se ressemblaient guère. Germaine, en noir, ne se faisait remarquer que par sa beauté et son charme; Corinne, elle, outre sa robe, voyante comme celles qu'elle portait d'habitude, arborait un chapeau invraisemblable avec des plumes énormes.

Tant qu'elles furent dans le wagon, tout alla bien. Les voyageurs sourirent discrètement, et ce fut tout : mais en arrivant à Clermont, les sourires tournèrent à l'indiscrétion. Corinne ayant voulu faire la route à pied de la gare chez son amie, les Clermontois et les Clermontoises se retournèrent bientôt, montrant du doigt Mme Descoutures. Avec sa grande taille, ses fourrures qui la grossissaient, sa robe aux couleurs crues et son chapeau absurde, elle ressemblait assez bien à une caricature. Des groupes se formèrent; les commères s'assirent sur le pas de leurs portes; au bout d'un quart d'heure, on ne parlait dans la ville que de l'étrangère. Germaine, un peu gênée, marchait la tête inclinée, tandis que Mme Descoutures jouissait naïvement de ce qu'elle appelait son triomphe. Comme on la regardait! comme on l'admirait!

Elles passaient en ce moment devant l'ancien château de Clermont, qui sert maintenant de prison aux femmes condamnées et détenues, et à mesure qu'elles suivaient ces larges bâtimens sombres, elles entendaient des chants plaintifs et doux. D'instinct, Germaine s'arrêta. On eût dit qu'on célébrait là dedans une messe des morts. La jeune fille fit quelques pas encore et aperçut la porte d'entrée; alors elle écouta de nouveau, et une voix de femme, pure, fraîche, au timbre d'or, chanta un *De Profundis* sur le rythme lent et grave de l'église. Un gardien fumait tranquillement sa pipe devant la porte.

— Pourquoi chante-t-on ainsi? lui demanda-t-elle.

— C'est une détenue qui est morte, madame, répliqua le gardien en ôtant poliment son bonnet.

Germaine frissonna; elle dit: — Morte? oh! tant mieux. Elle est délivrée. — Et, après un court silence, elle ajouta : — Comme ce doit être triste de mourir dans une prison!

Le gardien hocha la tête. Cette idée ne lui était jamais venue. Machinalement, il retira sa pipe de sa bouche et murmura d'un ton sérieux : — C'est vrai.

Corinne, elle, piaffait sur place. Cette Germaine était folle de converser avec un argousin! Elle n'y tint plus :

— Dépêchons-nous, chère enfant. J'ai froid.

— Donnez-moi encore un instant, répliqua-t-elle.

Elle écoutait toujours la voix d'or qui résonnait derrière les murs gris de la chapelle, la voix d'une autre détenue sans doute, priant pour celle-là qui venait de succomber. Était-il possible qu'une criminelle mît tant d'âme dans ce chant ailé qui montait vers le ciel!

— Quel était le crime de cette pauvre morte? demanda Germaine plus bas au gardien.

— Elle avait tué son amant par jalousie, madame. Le plus triste, c'est qu'elle a un enfant, une petite fille. Elle a demandé à la voir avant de passer.

En ce moment, la porte de la chapelle s'ouvrit; un prêtre, avec le surplis blanc et l'étole noire, parut, suivi de deux enfans de chœur, et précédant le cercueil couvert d'une robe de religieuse. La mort efface tout. La criminelle s'en allait à sa dernière demeure avec le vêtement gris des saintes. Derrière, une petite fille de huit ans, pâle, chétive, brune, avec de grands yeux noirs pleins de larmes. Le convoi traversa la cour et se rapprocha de la porte. Corinne fit la moue :

— Est-ce que vous trouvez cela gai, vous? dit-elle.

— Ayez l'obligeance d'aller sans moi chez votre amie, répliqua Germaine. Je vous retrouverai à la gare dans une heure.

— Vous me quittez?

— Oui.

— Où allez-vous?

— J'accompagne cette mère et cette fille, qui sont seules.

Et, sans attendre la réponse de Corinne, Germaine s'approcha de l'enfant, se pencha vers elle, l'embrassa et, lui prenant la main, elle se mit à suivre le convoi de la criminelle à travers les rues de Clermont jusqu'au cimetière. Le prêtre avait tout remarqué. Lorsque la cérémonie fut terminée, il vint à Germaine :

— Vous êtes bonne, madame, dit-il. Dieu vous bénira.

— Monsieur l'abbé, puis-je me charger de cette enfant?

— Quoi! vous voulez?.. vous consentiriez? Mais...

— Y a-t-il une difficulté? Est-ce qu'elle a une famille?

— Hélas! non, madame. Ces pauvres petits êtres sont seuls au monde. Je suis sûr qu'on ne vous la refusera pas, car si vous ne vous en chargiez point, on la mettrait dans un hospice. Mais peut-être feriez-vous bien de réfléchir avant de prendre une pareille décision, de consulter M. votre mari...

— Je suis jeune fille, monsieur l'abbé; je m'appelle Mlle Germaine Laviguerie. Mon père est M. Laviguerie, que vous connaissez de nom... (le prêtre eut un mouvement brusque); il est bon et me laissera faire ce que je veux. D'ailleurs je possède une fortune personnelle, et mon intention est d'adopter cette enfant afin de l'élever dans mes idées,.. qui sont les vôtres.

Le prêtre s'inclina. Il comprenait toute l'élévation d'âme de cette noble fille. L'enfant, elle, restait les yeux fixés sur cette tombe fraîchement fermée. Sa douleur avait quelque chose de sombre. On eût dit qu'elle concevait la mort. Germaine lui reprit la main, et de sa voix douce : — Veux-tu venir avec moi, mon enfant?

Sans hésiter, l'enfant répondit : Oui.

Hélas! l'aumônier de la prison disait vrai. On n'attache guère d'importance à ces épaves humaines. On se contente de s'enquérir de l'honorabilité de ceux qui les recueillent, et le nom illustre

de Laviguerie eût levé tous les obstacles, s'il y en avait eu. Une autorisation du directeur de la prison, un certificat du maire suffirent. Il n'en fallut pas davantage : Germaine avait une fille. Tout cela prit deux bonnes heures; le train allait repartir quand Mlle Laviguerie arriva à la gare, où Mme Descoutures l'attendait. Lorsque Germaine lui raconta ce qui se passait, Corinne fut stupéfaite; mais sa stupeur ne tarda pas à s'épancher en bavardages bruyans et inutiles :

— Mais vous êtes folle, ma chère enfant! Est-ce qu'on a jamais vu une chose pareille? Vous charger d'une petite vagabonde à votre âge! Je voudrais bien voir la figure de votre père quand vous rentrerez!..

Mais Germaine ne l'écoutait déjà plus. Elle causait avec l'enfant, qui restait enfoncée dans son mutisme et sa tristesse :

— Comment t'appelles-tu?

— Élisabeth.

— Où vivais-tu depuis qu'on t'avait séparée de ta mère?

— A l'hospice.

— Eh bien, mon enfant, tu n'y retourneras plus. Tu vas demeurer avec moi, et je serai ta mère.

Élisabeth, — ou Lizzie, comme on l'appela dès lors, — regarda Germaine et s'accrocha après sa robe; ses larmes cessèrent; un sourire pâle et doux flotta sur ses lèvres. L'enfant acceptait l'adoption offerte par la vierge.

Corinne se trompait. Laviguerie ne fit aucune observation. Il s'attendait à tout de Germaine. Sur le premier moment néanmoins il trouva l'aventure un peu raide. On n'est pas toujours flatté de recueillir chez soi la fille d'une femme qui a assassiné! Mais le savant se mit vite au-dessus du préjugé, et même il estima bientôt que l'épreuve était curieuse à tenter.

— Alors tu comptes élever cette petite? dit-il à Germaine.

— Oui, à moins que vous n'y voyiez un inconvénient.

— Oh! je n'en vois aucun. Mais enfin,.. tu peux te marier...

— Vous savez bien, mon père, que je ne me marierai jamais.

Laviguerie haussa les épaules. Odette aussi disait cela, naguère, et néanmoins elle s'était mariée. Il rentra dans son cabinet de travail, en songeant que la philosophie est plus facile à étudier que le cœur féminin, et que les femmes sont quelquefois de petits animaux bien incompréhensibles. Cependant ce n'était pas une idée en l'air, chez lui, car quelques semaines plus tard, le lendemain de la soirée chez Mme Descoutures, il se présenta chez sa fille.

— Je ne te dérange pas, mon enfant? dit-il.

— Vous ne me dérangez jamais, mon père.

— C'est que j'ai besoin de causer à mon aise avec toi, chère fille.

Germaine ne cacha pas son étonnement; le savant ne l'avait pas habituée à des expressions aussi affectueuses. De vrai, Laviguerie était gêné. Il se rappelait la confidence qu'il faisait jadis à M. Descoutures, et il s'avouait tout bas que l'événement trompait son attente. Il reprit après un silence :

— Je te dois un aveu, ma chère Germaine. Lorsque tu es revenue de Naples et que ta sœur s'est mariée, j'ai eu de mauvaises pensées à ton égard. Tu peux me les pardonner ; elles se sont dissipées. La seule excuse que j'invoque, c'est que je ne te connaissais pas. Ma préférence pour ta sœur s'expliquait naturellement puisqu'elle vivait auprès de moi depuis son enfance. Cette préférence n'existe plus, tu peux en être sûre, et aujourd'hui, ma chère fille, je vous fais à toutes deux une place égale dans mon cœur.

Germaine, touchée, embrassa son père. Laviguerie continua:

— Je t'ai bien étudiée : pour certains motifs que je ne puis te dire, je concevais des craintes sur ton caractère. Je me trompais; tu es l'une des meilleures créatures que je connaisse. Aussi je ne te cache pas que je suis pris souvent de remords, quand je pense à toi. Je n'ai pas rempli tous mes devoirs : il est temps aujourd'hui que je m'occupe de ton avenir ; car enfin, je vieillis, je peux mourir un jour ou l'autre, et...

— Oh! je vous en prie, ne parlons point de cela.

— Parlons-en, au contraire. Avec les idées que tu as, tu ne juges pas la mort au même point de vue que moi. C'est l'anéantissement, donc le repos. Pourquoi en aurais-je peur? Mais revenons à ce qui te concerne. Est-ce bien sérieusement que tu m'as déclaré un jour ne pas vouloir te marier?

— Très sérieusement.

— Tu me fais beaucoup de peine, ma chère fille.

— Mon père...

— Crois-moi, le vrai rôle de la femme ici-bas est d'avoir un mari, d'être mère de famille. Malgré tes idées religieuses, tu es trop raisonnable pour vouloir mener dans le monde l'existence du cloître; et cependant la vie que tu t'es faite y ressemble furieusement! Ne m'interromps pas encore; laisse-moi finir. Je serais très heureux, beaucoup plus heureux que tu ne peux croire, si tu te mariais.

Cette insistance de son père commençait à effrayer Germaine. Qu'est-ce que cela signifiait? Et pourquoi parlait-il avec tant de chaleur sur ce sujet?

— Quelle objection aurais-tu à m'avancer? poursuivit le philosophe. Je n'en vois pas une. Tu es jeune, tu es belle, tu es riche. J'aime à croire que tu n'invoqueras pas la belle passion dont tu t'es prise pour cette petite Lizzie. D'ailleurs rien ne t'obligerait à te séparer d'elle.

— Mais, mon père, dit Germaine en souriant, pour se marier, il faut un mari, et personne ne m'a encore demandée.

— Tu te trompes.

Germaine se troubla. Tant qu'elle croyait à une idée passagère, ou simplement à un projet vague, elle espérait se tirer d'embarras en se réservant le temps de choisir. Mais la situation s'aggravait. Son père allait discuter, lutter avec elle, et qui sait? lui poser des questions qui la toucheraient au cœur.

— Ce matin même, un jeune homme que j'aime et que j'estime a sollicité l'honneur de t'épouser. Je ne te cache pas que sa démarche m'a causé un grand plaisir : c'est un parti en tous points digne de toi, et tel que tu ne pourras pas répondre par un refus. D'ailleurs, je te l'ai dit, tu me chagrinerais infiniment et tu ne voudras pas me causer une douleur que tu peux si aisément m'épargner. Au surplus, quand je t'aurai nommé...

— Ne me le nommez pas, mon cher père, répondit Germaine en se levant. Je suis forcée de refuser.

— Mais enfin, pourquoi? Après le langage que je t'ai tenu, tu ne peux pas répondre ainsi sans raison. Pourquoi ?

— Parce que,.. quels que soient les mérites du fiancé que vous me présenteriez, il me serait impossible de l'aimer.

Le savant regarda sa fille bien en face; puis, très doucement :

— Tu en aimes un autre?

— Oui.

Laviguerie sourit :

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt? Me prends-tu donc pour un père barbare? Ton bonheur avant tout. Je suis sûr d'avance que ton choix est bon. Ainsi tu peux avoir toute confiance, et me nommer celui dont tu veux faire mon fils.

Germaine pâlit encore. Elle baissa la voix :

— A quoi bon vous le nommer? Je ne peux pas l'épouser.

— Il ne t'aime pas?

— Il n'est pas libre.

— Il est marié? Oui?.. O ma pauvre enfant! mais où l'as-tu connu? Ici? en Italie?

— Ne me demandez rien, je vous en supplie, au nom même de cette affection que vous me témoignez. Ne voyez-vous pas que ce sujet m'est cruel? Laissez-moi rester fille, laissez-moi ne pas vous quitter. Est-ce que je vous déplais, que vous vouliez à toute force m'éloigner de votre maison?..

Elle ne put continuer. Les larmes l'étouffaient. Laviguerie la prit dans ses bras, et avec une réelle tendresse :

— Pleure, chère fille, va, les larmes font du bien. Tu souffres?

— Ne vous occupez pas de moi; ma souffrance passera; puis ne sommes-nous pas créés pour la connaître? Parlons d'autre chose. Odette m'a écrit un petit mot ce matin. Elle demande que nous allions dîner demain avec elle. J'ai accepté en votre nom et au mien.

— Tu as bien fait. D'autant que je te reprocherai de négliger un peu ta sœur depuis quelque temps. J'ai même cru que quelqu'un te déplaisait dans la maison, ou Sirvin, ou ton beau-frère...

Il s'arrêta. Germaine avait la pâleur et l'immobilité du marbre. Les savans ne sont guère perspicaces d'habitude; mais la souffrance de la jeune fille criait la vérité. Il comprit.

— C'est Paul que tu aimes? dit-il très bas.

— Oui.

— Tu l'avais connu en Italie?

— Oui.

Laviguerie se rappela tout, et l'arrivée de Germaine, le jour même où Paul demandait la main d'Odette, et le silence gardé par la sœur aînée pour ne pas empêcher l'union de sa sœur cadette. Il savait qu'un mot de Germaine aurait tout arrêté, car jamais Odette n'eût consenti à faire le malheur de celle qu'elle chérissait si tendrement. Alors, bien des choses lui apparurent nettes et claires. Il comprit pourquoi la jeune fille menait cette existence d'une active sœur de charité vivant dans le monde, pourquoi elle visitait les pauvres et les souffrans, pourquoi elle veillait tard dans la nuit pour coudre d'humbles vêtemens, pourquoi elle recueillait une enfant abandonnée. Autant de tâches ingrates qu'elle s'imposait pour étouffer sa passion. Et il avait prédit la honte à cette noble créature qui endurait son martyre en souriant! Il se demanda où elle puisait tant de force, et en même temps une immense pitié mêlée à un immense respect emplit son cœur.

— Ma fille, dit-il gravement, je vous demande pardon.

Germaine jeta un cri et tomba dans les bras de son père.

Laviguerie sentit qu'elle voulait être seule et sortit, troublé jusqu'au plus profond de son être par cette pensée que la foi religieuse suffisait à donner tant de faiblesse à la passion et tant de puissance à la vertu.

## VI.

Une nuit, Gerbier ne pouvant dormir, sauta à bas de son lit et s'habilla rapidement. Le sculpteur souffrait souvent de ces migraines atroces qui serrent le crâne dans un étau. Il ouvrit doucement la porte de sa petite chambre afin de descendre au jardin. Comme il mettait le pied sur la première marche, il entendit monter : étonné, il se pencha. C'était Claude qui s'avançait craintivement; le sculp-

teur l'aperçut, à la lueur de la lune qui éclairait la cage de l'escalier, s'arrêtant, écoutant, comme s'il eût redouté d'être surpris. Lorsque Claude eut disparu, Gerbier descendit à son tour, se demandant pourquoi son ami, qui occupait le premier étage, montait au second, occupé par Paul et sa femme. Un instant, il eut l'idée d'aller s'enquérir si le jeune homme n'était pas souffrant. Mais il craignit que sa présence ne fût importune, et il gagna le jardin. Il entrait dans la grande allée du milieu, lorsqu'il vit, au second étage, les fenêtres d'Odette éclairées : la jalousie était entr'ouverte. Il demeura immobile, comme hébété. Il venait de distinguer deux ombres enlacées, se détachant sur la blancheur transparente des rideaux. Le beau-père était l'amant de la belle-fille !

Le coup fut si rude que le malheureux se laissa choir sur un pan de gazon. Puis il se releva, irrité contre lui qui croyait à une semblable infamie. C'était impossible. Il avait mal vu. Cependant c'était bien Claude, Claude qu'il avait surpris, trois minutes auparavant, montant chez sa maîtresse ! Gerbier marcha jusqu'à un banc, chancelant comme un homme ivre. Là il s'assit. Le peintre était l'amant d'Odette ! Comme dans un éclair il entrevit tout ce qui se passait depuis deux mois; il pensa à ces sorties fréquentes des deux complices; depuis deux mois Claude ne travaillait plus. Il entrait dans son atelier, furetait dans tous les coins, faisait sa palette, puis c'était tout; il posait bientôt ses brosses, et restait oisif comme si, la tête vide ou la main lourde, il eût senti l'impossibilité de penser. Gerbier avait cru jusque-là à l'un de ces découragemens si fréquens chez les artistes et qui tuent pour un moment en eux la flamme divine de l'inspiration. Mais maintenant tout s'expliquait pour lui. Le peintre était saisi par une passion terrible qui détruisait à la fois et son génie, et son honneur : son honneur, puisqu'il trahissait honteusement les devoirs les plus sacrés.

Gerbier réfléchit longuement, cruellement. Il songea à Éliane, cette noble femme atteinte en plein cœur. Que deviendrait-elle si elle apprenait jamais la vérité? Que deviendrait Paul? Et l'auteur de ces désastres à venir, c'était Claude ! c'est-à-dire son ami le plus cher, l'homme qu'il mettait par-dessus tous les autres ! celui dont il était fier au point de s'enorgueillir naïvement de ses triomphes ! Il sentit en lui-même un profond affaissement; quelque chose était cassé dans son cœur; il remonta dans sa chambre, ouvrit sa fenêtre et s'accouda au rebord de fer. Il resta là de longues heures, au matin il se coucha; à peine dormit-il trois ou quatre heures d'un sommeil lourd. Au réveil, sa résolution était prise; il savait ce qu'il devait faire. Un jour ou l'autre le drame éclaterait : il en était sûr. Qui sait même si Éliane ne soupçonnait pas quelque chose déjà? Gerbier se souvint du visage pâle, des traits tirés de

Mme Sirvin. La matinée s'écoula; il déjeuna dehors et ne rentra qu'à une heure du soir. Alors, prenant un parti, il alla droit à l'atelier. Claude s'y trouvait; il contemplait non sans tristesse le tableau de la Danaé, abandonné depuis que son crime le tenait. Il tourna la tête en entendant le pas du sculpteur et lui tendit la main.

— Claude, dit Gerbier, sans prendre la main de son ami, sois moins imprudent quand tu montes la nuit chez ta belle-fille. D'autres peuvent te voir, puisque je t'ai vu.

Le peintre se leva violemment, regardant Gerbier avec des yeux épouvantés. Il allait parler, celui-ci l'arrêta du geste :

— Je n'ai pas le droit de te juger, continua-t-il avec une tristesse navrante. Tu as été bon et généreux. Je mourais de faim, tu m'as recueilli; j'étais perdu de dettes, tu m'as donné de l'argent; depuis dix ans, je mange ton pain, je dors sous ton toit, je vis de ta vie. Il y a donc entre nous deux un lien intime que je ne peux pas briser.

Il s'avança vers Claude, qui écoutait, la tête baissée, sans même chercher à se défendre; cette fois, il lui prit la main :

— C'est bien mal ce que tu as fait, mon pauvre ami.

Claude se leva brusquement, et avec violence :

— Eh bien, oui, c'est mal; je te trouve même indulgent. J'ai commis un crime, voilà mon avis! Mais tu ne sais pas,.. tu ne peux savoir... Je la connaissais avant son mariage; nous nous étions aimés. Est-ce sa faute, est-ce la mienne, si la passion s'est rallumée en nous?

— Ne cherche pas une excuse. En vérité, tu n'en as pas une! Elle et toi, vous avez roulé à l'abîme comme si vous n'aviez ni conscience, ni remords! Ah! vous vous étiez connus avant le mariage, et tu invoques cette raison, et tu la crois bonne! Alors, si elle t'aimait, pourquoi a-t-elle épousé Paul? Si tu l'aimais, pourquoi y as-tu consenti? Plus je réfléchis, moins je comprends. La seule chose que je voie, c'est que tu t'es déshonoré. Je ne te juge pas, je le répète; mais je voudrais t'ouvrir les yeux, je voudrais que tu visses clair.

Il prit Claude dans ses bras, comme un enfant.

— Il faut que tu partes ou qu'elle parte! Je t'en supplie, ne me refuse pas; souviens-toi que je suis ton ami, ton frère. En rompant cette liaison infâme, tu n'effaces point le passé, mais au moins tu préserves l'avenir. Pense à la noble créature qui est ta femme; elle eût pardonné une trahison vulgaire, mais elle ne survivrait pas au désespoir d'être forcée de te mépriser. Tu es tout pour elle, la vivante incarnation du génie et de l'amour; elle t'a mis sur un piédestal : ne l'oblige pas à renverser sa statue! Ce n'est pas seulement pour elle que je te parle ainsi, c'est encore pour toi. Éliane, c'est la moitié de ton talent. Depuis qu'elle est ta femme, tu n'as fait

que des chefs-d'œuvre, et maintenant que tu lui échappes... regarde! Tu ne travailles plus; en deux mois, tu as bâclé un coin de ton tableau... Ça n'existe pas! Mais pourquoi m'adresser à ton intérêt? c'est à ton cœur que je frappe : tu es bon, tu ne voudrais pas torturer la créature qui t'aime uniquement, qui t'adore à l'égal d'un dieu, à qui tu n'as rien à reprocher! Tu es bon, tu me comprends, tu vas me répondre que tu secoueras cette chaîne odieuse, n'est-ce pas, Claude? n'est-ce pas, mon ami? n'est-ce pas mon frère?

Sirvin était immobile, la tête courbée, il s'était débarrassé doucement de l'étreinte de Gerbier; assis sur un pliant, il écoutait sans entendre, l'œil sombre, presque impatient d'en finir. Le sculpteur devina que paroles, supplications, reproches, restaient inutiles. Alors il eut de nouveau un geste de colère; il s'approcha du buste, arracha brusquement les linges mouillés qui l'enveloppaient, et, grave, contempla son œuvre, les sourcils froncés. Peu à peu ses traits se détendirent, et des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Oui, c'est beau ça, dit-il. Je t'aimais, Claude; j'avais mis là-dedans tout mon talent et toute mon âme. Je te faisais comme je te voyais. Je cherchais à prendre la nature en toi, à saisir ton cœur sur ton visage, et je travaillais joyeux, croyant pétrir un chef-d'œuvre... Il y a tout dans cette terre grise sortie vivante de mes doigts... Ton génie, ton regard d'aigle, ton cœur ardent... Oui, c'est un chef-d'œuvre; mais j'y ai mis de la bonté,.. le chef-d'œuvre ment! tu n'es pas bon!

Rageusement, il enfonça ses doigts dans la terre glaise humide, l'arrachant par lambeaux, détruisant son ouvrage, et quand il eut rendu l'argile informe, pétrissant la terre à pleines mains, il reprit violemment, d'un ton saccadé, en lançant au hasard les boules de glaise à travers l'atelier :

— Fini! fini! Tu es un homme à la mer! Je te croyais de la grandeur, tu n'en as plus. Je te croyais du génie, tu n'en as plus. Les grands génies sont bons; toi, tu es un méchant, un pervers, sans force et sans volonté. Il y a eu un Claude Sirvin que j'ai connu et que j'ai aimé; celui-là est mort. Adieu, mon pauvre Claude,.. te voilà enterré!.. Envolé, disparu, Claude Sirvin! Encore un qui n'aura donné que des espérances et se sera écroulé sur lui-même à l'heure où l'on tient ses promesses d'artiste!.. Chien de buste! je t'aimais aussi, toi. Tu me représentais mon ami dans tout l'orgueil de sa force et de sa maturité. Chien de buste! me suis-je donné assez de mal!.. Fini, lui aussi, fini comme Claude!.. Ah! gueuse de vie!.. Trop d'aplomb!

Et il se mit à pleurer comme un enfant, silencieusement, dans un coin de l'atelier, pendant que Claude, vaincu par l'émotion, se

précipitait au dehors. Le peintre fit quelques pas à travers les allées du jardin; les paroles de Gerbier retentissaient à son oreille. Car c'était vrai tout ce que disait le sculpteur. Cette odieuse passion détruisait tout en lui! Son honneur? disparu. Son talent? atrophié. Il eut la vision d'Éliane mourant de désespoir; de Paul, le frappant à mort pour le châtier. Soit... Paul le tuerait, ce serait un dénoûment comme un autre. Au moins le danger couru mettait un peu de lumière dans toute cette boue!

La journée s'avançait. Claude se rappela que sa maîtresse l'attendrait au salon vers deux heures, comptant faire ensuite une promenade à pied dans le bois. Ce salon, très large, occupait une partie du premier étage, et donnait sur l'avenue par quatre hautes fenêtres. Pour éviter le soleil du mois de juin, on tenait toujours les rideaux épais soigneusement fermés. Il y faisait très sombre. A chaque extrémité de la pièce, deux grandes portes masquées par de vieilles tapisseries de Beauvais. L'une de ces portes conduisait à l'appartement d'Éliane; l'autre à une antichambre communiquant avec l'escalier intérieur de l'hôtel. C'est par celle-ci que Claude entra. Odette l'attendait.

— J'ai cru que tu ne viendrais pas et que je ne te verrais pas ce matin, dit-elle.

Il la saisit entre ses bras, et la serra longuement, collant ses lèvres aux lèvres de la jeune femme.

Elle se dégagea; puis étonnée :

— Qu'as-tu donc? on dirait que tu trembles?

— Oui, Gerbier nous a vus cette nuit.

— Gerbier!

— Mais ici je n'ai pas le temps de te raconter... J'aurais peur qu'on ne nous surprît...

Odette le vit troublé, ému, presque irrésolu :

— Tu m'aimes? demanda-t-elle.

En ce moment s'écarta la lourde draperie qui recouvrait la seconde porte, à l'autre extrémité du salon, et Éliane apparut. Claude répondit :

— Si je t'aime! Plus que mon honneur.

Éliane sortait de la grande clarté du dehors; l'obscurité l'aveuglait. Elle ne vit rien; mais elle entendit cette cruelle réponse, mais elle reconnut la voix. Alors elle jeta un cri, laissa retomber la draperie et disparut. Épouvantés, les deux amans s'éloignèrent l'un de l'autre. Qui avait poussé ce cri? Qui les avait vus? Ce fut Odette qui la première recouvra du sang-froid.

— Le salon est obscur, dit-elle à voix très basse. On ne nous a peut-être pas aperçus. Je m'échappe et je remonte chez moi.

— Je sors avec toi.

Ils traversèrent toute l'antichambre, sans oser se parler. Ils demeuraient interdits, angoissés, se demandant qui venait de surprendre leur criminel secret. Était-ce Éliane? était-ce Paul? Comme ils arrivaient sur l'escalier, ils virent celui-ci qui descendait.

— Bonjour, mon cher ami, dit-il au peintre.

Puis souriant à sa femme :

— Tu n'es pas prête pour ta promenade? J'ai envie de t'accompagner. Il fait si beau! Tu viendras me prendre chez ma mère. Je vais la voir. Sa santé m'inquiète.

Pauvre Éliane! elle était rentrée chez elle, écrasée. Quelle était cette femme à qui Claude disait : « Je t'aime plus que mon honneur? » Quelle pouvait bien être cette créature qui lui volait son bonheur? Pour la première fois de sa vie, elle sentit la haine se glisser dans son cœur. Une coquette, sans doute, une de ces folles qui s'éprennent de la gloire d'un homme, l'arrachant à son vrai bonheur, le disputant au travail. Elle avait été, elle, la femme qui féconde, la compagne dévouée, ardente au bien. Que de fois elle s'était enorgueillie de combattre victorieusement le découragement de l'artiste, ou de lui inspirer une idée qui devenait magistrale, exécutée par lui? Et soudainement tout cela s'écroulerait! Non, c'était impossible. Elle lutterait. Une épouse passionnément aimée conserve longtemps son empire. Elle n'adresserait pas un reproche à Claude; elle resterait la même, comme si elle ne savait rien: elle se ferait belle, coquette au besoin avec lui; elle voulait vaincre. Une pensée la torturait. Si elle avait vieilli? Si elle était moins belle? Alors elle s'approcha de la haute glace qui surmontait sa cheminée; elle se regarda, commençant ce terrible examen d'elle-même auquel tant de femmes se sont soumises en frémissant. Soudain on frappa à la porte.

— C'est moi, mère, dit Paul. Est-ce que je peux entrer?

Son fils!

— Entre, répondit Éliane.

Paul eut le cœur serré en voyant la pâleur de M^me^ Sirvin.

— J'ai à causer avec toi, dit-il, à causer sérieusement.

— De quoi, cher enfant?

Elle s'assit dans un fauteuil, indiquant un siège à son fils; mais il se mit à genoux devant elle, et l'embrassant câlinement :

— Tu es la plus jolie des mères et la plus intelligente des femmes, lui dit-il avec un demi-sourire; mais tu es aussi une ingrate.

— Moi!

— Oh! ne prends pas un air étonné : je sais ce que je dis. Te souviens-tu du temps que nous vivions seuls, tous les deux seuls? Eh bien, en ce temps-là, il m'aurait été impossible de rien te ca-

cher. Je te considérais autant comme une sœur que comme une mère. Je te confiais mes chagrins d'adolescent, et bien vite tu me consolais. Que de fois ton sourire a séché mes larmes! c'était mon rayon de soleil après la pluie. Aujourd'hui, c'est toi qui as un chagrin, et tu gardes le silence.

Paul tenait les mains de sa mère dans les siennes. Il les sentit trembler.

— Tu te trompes, mon cher enfant, répondit Éliane. Je n'ai aucun chagrin.

— Alors pourquoi es-tu triste depuis quelque temps? pourquoi es-tu si pâle? pourquoi as-tu frémi tout à l'heure, quand je te parlais? pourquoi, maintenant encore, des larmes brillent-elles dans tes yeux?

Le cœur d'Éliane s'amollissait. Elle se jurait qu'elle serait forte, que nul ne connaîtrait son martyre; mais comment eût-elle résisté au tendre appel de ce fils, qui était là, à genoux devant elle et la couvrant de caresses? Elle fut vaincue. Son cœur brisé saigna; elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Paul, comme pour s'appuyer sur lui, et ses sanglots éclatèrent.

Le jeune homme se dressa : la plaie était plus profonde qu'il ne le croyait :

— Grand Dieu! mère, tu souffres? qu'as-tu?

Elle pleurait toujours, sans répondre. Paul s'assit près, tout près d'elle, et l'embrassant encore, tendrement, prêt à pleurer lui aussi :

— Tu te tais? C'est mal. Je sais qu'il est certaines choses qu'une mère hésite à confier à son fils; mais souviens-toi de ce que je te disais tout à l'heure. Tu étais jadis et ma mère et ma sœur. Eh bien! cache ton secret à ton enfant, mais révèle-le à ton frère.

— Merci, merci, mon Paul, tu me fais du bien; je suis si malheureuse!..

— Pourquoi?

— Parce que je...

— Ouvre-moi ton cœur que je le console; montre-moi ta plaie que j'y mette du baume; verse toutes tes larmes que je les essuie.

— Pardonne-moi si j'hésite; je recule à te faire mon aveu. Une mère, vois-tu, est forcée de déguiser devant son fils... mais j'ai l'enfer dans le cœur, et à qui me confierais-je, sinon à toi? A qui demanderais-je secours, sinon à toi? Vers qui tendrais-je les bras, sinon vers toi? Il faut que j'aborde un sujet délicat, mon enfant. Tu m'en as voulu quand je me suis remariée. Hélas! j'étais faible comme toutes les femmes. J'aimais ton beau-père; quand il a demandé ma main, il m'a tout avoué : ses nombreuses fautes, ses aventures passées. J'ai cru orgueilleusement que la première fougue

dépensée, il deviendrait un autre homme, que je suffirais à vaincre tant de souvenirs et à régner uniquement sur lui. Pendant quatre ans, je n'ai pas eu un reproche à lui adresser. M'a-t-il trahie? Je ne le sais pas,.. je ne veux pas le savoir. En tout cas, je restais la maîtresse de son cœur et de son intelligence; la trahison, si elle a existé, ne le détournait point de sa maison. Et depuis deux mois...

Elle s'arrêta, essuyant ses larmes, retenant celles qui allaient couler encore : — Depuis deux mois je le sens m'échapper; il ne m'appartient plus; une autre me l'a pris tout entier. Je souffre! J'ai une rivale, et une rivale terrible, dont la volonté de fer s'est résolûment placée entre lui et moi. Je perds tout à la fois, non-seulement son amour, mais encore sa confiance; je perds l'homme et l'artiste. Pendant ces deux mois, nul de vous ne m'a devinée... Et si tu savais pourtant!.. Le soir, quand tu m'embrassais et que je rentrais chez moi, tu ne te doutais pas que j'allais passer de longues heures à pleurer! Le matin, tu me revoyais souriante, et tu ne te doutais pas de ce qu'il m'en coûtait pour ne laisser rien voir!

— Pauvre mère! pourquoi ne m'as-tu rien dit plus tôt? Ah! comme je comprends ce que tu as souffert! Cruel sentiment que l'amour qui détruit toute volonté! Je me rends compte de ce que j'endurerais si ma bien aimée Odette m'oubliait, si son cœur allait à un autre... Je crois que je me tuerais! Mais toi, tu n'en es pas là; Claude est bon, tu es la souveraine de son âme, va. Tu te sentais la force d'excuser une trahison passagère, parce que tu crois, et tu as raison, qu'il faut pardonner bien des choses à ces nerveuses et impressionnables natures d'artiste. Qui te dit que bientôt, demain peut-être, il ne te reviendra pas, plus tendre et plus aimant que jamais?

Elle continua avec plus de force :

— Non. Cette fois, il est pris dans un engrenage implacable. Va, j'ai bien réfléchi. Cette rivale, quelle qu'elle soit, est une femme dangereuse. Jusqu'à présent Claude était incapable de dissimulation ou de mensonge. Elle l'a si bien façonné à son image, qu'il est devenu fourbe, qu'il est devenu hypocrite. Depuis deux mois, il affecte de ne jamais nous quitter les uns ou les autres; ou il reste à la maison avec nous quatre, ou il va dans le monde avec ta chère femme.

— N'est-ce pas la meilleure preuve que la jalousie t'aveugle? où et comment la rencontrerait-il? Es-tu bien convaincue, maintenant, que tu te trompais?

— Je me trompe! ah! tu me forces à découvrir la plaie toute nue! Je me trompe, dis-tu? J'ai vu. Tu me demandes où il la rencontre? Dans ma maison! oui, ici, il n'a pas craint de la recevoir, à côté de

celle qui porte son nom, et tout à l'heure, dans le salon, je l'ai surpris avec une femme dont je n'ai pas aperçu le visage! Et il lui disait...

Paul sourit; et très naturellement : — Je le sais.

— Comment le sais-tu?

— C'était Odette.

Éliane demeura immobile, comme écrasée par un coup de massue. Elle ferma les yeux, prête à s'évanouir. Elle entendait encore la terrible phrase : « Je t'aime plus que mon honneur. » Et voilà que c'était Odette maintenant!

— Tu es étonnée que je sois si bien instruit? Je les ai rencontrés au moment où ils quittaient le salon. Es-tu rassurée, à présent? La preuve que tu croyais décisive n'existe pas. Tu es entrée au salon; Claude y causait avec une femme, et, hantée par tes idées noires, égarée par tes soupçons, tu t'es imaginé qu'il osait recevoir sa maîtresse chez toi. Comment, toi qui le connais, l'as-tu accusé d'une pareille infamie? Claude peut commettre des fautes; il est incapable d'une lâcheté, et c'en serait une que de flétrir sa compagne au contact de sa maîtresse!

Éliane n'entendait plus, elle se sentait mourir. Est-ce qu'il ne finirait pas bientôt cet affreux cauchemar qui la tordait? Elle ne doutait plus. Cette femme, c'était Odette! Alors elle eut peur que son fils ne lût la vérité sur son visage livide. Elle n'osait ni parler ni se taire. Lui, reprit sur le même ton :

— Veux-tu que je t'explique ce qui s'est passé en toi, mère? Depuis deux mois, tu souffres à tort ou à raison. Au lieu de te confier à Claude, tu t'es renfermée en toi-même; et un beau jour, aveuglée, tu as cherché des preuves là où elles n'existaient pas, au lieu de voir la vérité toute simple. Moi aussi j'avais remarqué que Claude ne travaillait pas; j'en ai même parlé un jour à Gerbier, croyant ton mari malade. Notre ami m'a expliqué que ces découragemens-là prenaient souvent mon beau-père, qu'il ne fallait pas y faire attention, que cela passerait. Tu sais qu'il tenait beaucoup à son tableau : or il a manqué le Salon cette année. De là tout le mal. Mais je ne veux pas te laisser l'ombre d'un soupçon, car j'entends te guérir entièrement. Veux-tu que nous continuions à nous deux l'enquête commencée? Qu'as-tu encore vu? qu'as-tu remarqué?

Elle regarda son fils avec effarement. Elle se rappelait ce que Paul lui disait, cinq minutes auparavant : « Si le cœur d'Odette allait à un autre, je crois que je me tuerais! » Je crois que je me tuerais! ces six mots tintaient à son oreille, comme s'ils eussent sonné le glas funèbre de son enfant! Paul répéta :

— Eh bien, mère, qu'as-tu encore vu? qu'as-tu remarqué?

Elle eut le sublime courage de rire; et rapidement, d'une voix brève :

— Tu as raison, j'étais folle;.. tout s'explique maintenant! où avais-je donc la tête de supposer?.. C'est toi qui m'as montré la vérité; tu m'as guérie, comme tu disais;.. merci... O mon enfant, mon enfant, que je t'aime!

Elle prit la tête de Paul entre ses mains, et l'embrassa à pleines lèvres :

— Tu vois, c'est fini. Ah! je respire, et voilà cette absurde jalousie enfin dissipée. Si tu savais combien je me sens tout heureuse à présent!

La porte s'ouvrit, et Odette entra habillée pour cette promenade qu'elle devait faire avec son mari. Elle achevait de boutonner ses longs gants :

— C'est moi qui suis prête la première, Paul, dit-elle.

— Cinq minutes, et je suis à toi.

En apercevant sa belle-fille, Éliane fit un geste brusque. Paul se méprit sur le sens de ce geste, et se penchant vers sa mère, il murmura :

— Ne crains rien. Tes secrets resteront entre nous deux. Elle ignorera tout.

Puis, s'adressant à Odette, toujours debout à la même place :

— Ne t'impatiente pas; je ne serai pas long.

Et il sortit, laissant en face l'une de l'autre ces deux femmes : la belle-mère se sachant odieusement trahie par l'épouse de son fils! Éliane suivit Paul des yeux. Dès qu'il eut disparu, elle se dressa, livide. La révolte éclatait dans ce cœur horriblement comprimé. Elle s'élança vers Odette, et avec l'ardeur presque sauvage d'une créature humaine meurtrie en pleine chair vive :

— Misérable! misérable! s'écria-t-elle, mettant là dedans tout son mépris, tout son dégoût, pour en fouetter sa rivale au visage.

Odette fit un bond en arrière. De même qu'à travers un éclair rouge, on entrevoit toute une plaine, de même dans ce cri elle entrevit le drame. Éliane les avait surpris le matin. Que s'était-il donc passé entre la mère et le fils? Paul ne savait rien, puisqu'il lui souriait. Pas une minute elle n'eut l'idée de nier; même dans son abjection, le mensonge lui répugnait. Elle était en face d'un danger effrayant : elle le brava audacieusement.

— Oui, Claude est mon amant, dit-elle d'une voix creuse. Vous me traitez de misérable? Vous ne m'apprenez rien de nouveau. Je le sais aussi bien que vous. Qu'allez-vous faire? Dire tout à votre fils? Soit. Il en mourra.

Éliane défaillait. De nouveau elle eut un mouvement de révolte à la pensée qu'elle pouvait se trouver mal devant *elle*. Se traînant,

se soutenant à peine, elle alla vers la fenêtre, tira les rideaux, et ouvrit; puis elle s'appuya, fermant les yeux, contre le rebord. Le jour entra à grands flots, illuminant de ses lueurs d'or les meubles, les tentures et les objets d'art. La lumière vive tombait d'aplomb sur ces deux femmes dont les têtes toutes blanches se détachaient nettement sur le fond violent des rayons de soleil. Elles étaient là, immobiles, muettes, comme des statues. Odette, les yeux pleins d'éclairs, attendait; la ride de son front se creusait; son visage exprimait une sorte d'angoisse mêlée d'une audace sombre. Éliane, elle, aspirait le grand air libre, reprenant lentement des forces. Elle se tenait, toujours appuyée contre la fenêtre, secouée par des frissonnemens convulsifs. Au dehors, l'avenue se peuplait. Des voitures couraient ça et là, dans la direction du bois de Boulogne. Des piétons passaient s'en allant gaîment promener par cette claire journée de juin. Un marchand de plaisirs s'arrêta presque devant la grille de l'hôtel, en agitant son cri-cri strident et en chantonnant d'une voix de fausset sa mélopée nasillarde. Plus loin, apparaissaient les premiers arbres du bois, trouant de leur robe d'un vert criard l'intensité de la lumière : on voyait jouer des enfans sur la pelouse qui longe l'avenue; pas un de ces détails de la vie banale n'échappait à Éliane, qui demeurait là, l'œil vague, pendant que les idées roulaient dans son cerveau surexcité, comme les vagues tumultueuses de la mer.

Elle avait eu envie, d'abord, de courir chez son fils, de lui crier: « Chasse cette fille qui a reçu dans son lit le mari de ta mère! » Puis le glas funèbre recommençait; les six mots prononcés par Paul: « Je crois que je me tuerais! » Et cette infâme créature le savait bien, elle était bien certaine de son pouvoir, puisqu'elle le répétait elle-même! Que faire? à quoi se résoudre? Son cœur se tordait. Supporter plus longtemps cette espèce d'inceste? La voir s'asseoir à sa table, vivre de sa vie, lui sourire, la flatter peut-être! c'était un renoncement au-dessus des forces d'une créature humaine! Son devoir n'exigeait pas d'elle quelque chose d'aussi atroce. Elle ne pourrait pas d'ailleurs. Malgré elle, ses lèvres diraient la vérité. Mieux valait aborder de front la vie implacable, mieux valait appeler Paul, lui montrer Odette pâle, audacieuse et lui commander de la jeter dehors!

Il le ferait, mais il en mourrait. Et cette malheureuse se sentait enfermée dans une cage de fer : de quelque côté qu'elle se tournât, elle se heurtait aux barreaux. Il en mourrait. Et ce serait elle, elle, la mère qui enfoncerait le couteau dans le cœur de son enfant! Ses frissons convulsifs la reprirent. Puis violemment, elle dompta ses nerfs, elle empêcha son cœur de battre. Elle se retourna et regarda sa belle-fille. Soit. Elle acceptait le sacrifice. Tout, plutôt

que son fils apprît la vérité! A elle, sa vie était finie. La mère l'emporta sur la femme. Elle s'offrit en holocauste, résolue à se déchirer de ses propres mains. La voix de Paul se fit entendre derrière la porte fermée; il donnait un ordre à un domestique. Elle ne tressaillit pas: elle s'avança, prit le bras d'Odette, la força de s'asseoir, et elle-même se mit à côté de sa belle-fille. Paul entra. Au premier regard qu'il jeta sur sa mère et sur sa femme, il poussa un cri:

— Que s'est-il passé? Mère... Odette... comme vous êtes pâles toutes deux!

Éliane tenait affectueusement la main d'Odette dans la sienne:

— Ne t'effraie pas, mon enfant. J'ai failli me trouver mal. Heureusement que ta femme était là. Elle m'a soutenue,.. c'est fini.

Et comme il continuait à l'examiner avec inquiétude:

— Tout à fait fini. Vois, je suis très bien maintenant.

Paul ne pouvait pas être bien étonné. Une conversation comme celle qu'il avait eue avec sa mère est une si pénible épreuve!

— La journée est superbe, reprit Éliane. Allez, mes enfans.

— Nous ne te quitterons pas, mère, s'écria Paul: tu es trop souffrante.

— Non, non, sortez: cela vous fera du bien à tous les deux de prendre l'air. C'est si gai, ce grand soleil qui luit!

Paul l'embrassa et offrit son bras à Odette. Celle-ci n'avait rien dit. Le sacrifice sublime d'Éliane l'écrasait.

— Tu n'embrasses pas ma mère? ajouta-t-il étonné de la froideur d'Odette.

Il y eut un silence terrible. Elle osa regarder Éliane. Lut-elle un appel dans ses yeux? Elle se pencha; ses lèvres baisèrent le front glacé de M^me^ Sirvin, qui frémit jusqu'au plus intime de son être. Le mari et la femme sortirent. Alors un changement effrayant se fit en cette martyre. Elle resta une minute immobile; cette caresse qu'elle avait subie la révoltait maintenant. Elle passa la main sur son front comme pour en arracher le baiser. Puis elle se leva d'un bond, en appelant: « Paul! Paul! » mais ses forces l'abandonnèrent; elle battit l'air de ses bras, et poussant un cri sourd, elle tomba évanouie, toute raide, sur le tapis.

ALBERT DELPIT.

*(La dernière partie au prochain n°.)*

# LA

# NOUVELLE-ZÉLANDE

ET

## LES PETITES ILES AUSTRALES ADJACENTES

## II[1].

LES BALEINIERS ET LES CHASSEURS DE PHOQUES. — LES RELATIONS DE LA COLONIE DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD AVEC LA NOUVELLE-ZÉLANDE. — LES MISSIONNAIRES ÉVANGÉLIQUES.

### I.

Pendant une longue suite d'années, aux imaginations frappées par les récits d'événemens sanguinaires la Nouvelle-Zélande inspire une sorte d'effroi; l'état social des habitans semble abominable. N'est-ce pas le pays sans gouvernement, occupé par une multitude de peuplades indépendantes qui travaillent avec une égale ardeur à l'extermination de la race? En pensant aux rencontres de ces hommes énergiques, pleins de vigueur et de courage, impitoyables envers les ennemis, on se figure les scènes les plus affreuses. Si parfois les combats se passent en embuscades, en escarmouches, souvent se livrent de terribles batailles. Sous l'impression des faits que rapportent les navigateurs, on croit entendre les sinistres chants de guerre, les cris farouches qui précèdent l'action; on croit voir les danses furibondes, les grimaces insensées de sauvages altérés de sang. Un spectacle étrange et plein d'horreur passe devant les yeux. Les guerriers demeurant à distance, des traits aigus lancés par la corde sifflent dans l'air. Les deux partis se rapprochant, les

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1878.

piques ou les lances se choquent, se croisent et blessent cruellement de leur pointe d'os barbelé; sur les corps nus le sang ruisselle. Quelques momens encore, et la mêlée devient générale; sous les coups de massue, les visages sont écrasés, les chairs meurtries, les crânes fracassés; râlent des mourans couchés à terre. L'avantage se prononçant d'un côté, les vainqueurs que le succès enhardit déploient les dernières fureurs contre ceux qui s'obstinent à vendre chèrement leur vie. Sur d'autres théâtres, on a pu contempler des scènes de carnage non moins effroyables, mais après la lutte tout était fini. Sur les champs de bataille de la Nouvelle-Zélande, tout n'est pas fini lorsqu'il ne reste plus d'ennemis à vaincre; les morts qui gisent dans la poussière vont être dépecés; les feux s'allument, et bientôt les cannibales, jetant des cris de triomphe, se mettent au festin.

La vision est horrible, mais plus douloureuse demeure l'impression d'épouvante qu'excite le souvenir des massacres de nombre d'Européens. A la pensée des actes de cruauté, on oublie l'hospitalité, les marques de courtoisie, les amabilités que des familles entières ont parfois prodiguées aux étrangers. Aussi, pendant une assez longue suite d'années, on redoute d'approcher des rivages de la Nouvelle-Zélande. Des circonstances vinrent contribuer néanmoins à maintenir des communications avec cette terre. La colonie de la Nouvelle-Galles du sud s'était fondée; la Nouvelle-Zélande fournissait des bois de construction qu'on n'avait point en Australie; dans ses eaux, les baleines étaient nombreuses, les phoques et les otaries en abondance. Pour l'amour du lucre, on s'expose à bien des dangers; baleiniers et chasseurs de phoques s'aventuraient parmi les insulaires. Aux premiers jours de l'établissement des Anglais au Port-Jackson, sans s'éloigner des côtes de la Nouvelle-Hollande, la poursuite des baleines donnait de beaux résultats. Les pêcheurs se multiplièrent; en peu d'années fut tarie la source des gros profits. Alors les marins de la colonie songèrent à explorer les parages de la Nouvelle-Zélande. La réputation de férocité des habitans, qui s'était répandue dans le monde entier, ne cessait d'inquiéter, mais on convint tout d'abord de ne se mêler aux naturels qu'avec précaution, de se tenir toujours en alerte, de ne jamais provoquer d'hostilités. De si parfaites dispositions conduisirent au succès; on entendit chaque capitaine de navire se louer de l'accueil des Néo-Zélandais. La réserve devait être difficile à garder pour les coureurs de la mer; une fois la crainte bannie, la nature reprenait son empire. Se trouvaient en présence les baleiniers, hommes rudes, grossiers, sans conscience, sans loyauté, pleins de mépris pour ceux qu'ils traitaient de sauvages, et les Néo-Zélandais, hommes fiers, hospitaliers, très susceptibles de dévoû-

ment, mais irascibles et implacables dans la vengeance. Les chasseurs de phoques réussissaient à soumettre les indigènes en inspirant la terreur de leurs armes, et les insulaires, profitant de toute occasion favorable pour venger les injures, massacraient sans pitié de tels ennemis, qu'ils se hâtaient ensuite de dévorer. Les simples matelots n'étaient pas seuls à commettre des actes dignes de toute réprobation; des capitaines de navire ont aussi mérité d'être flétris. L'histoire que rapporte le commandant d'une expédition autour du monde, Turnbull, est inqualifiable (1). Un des principaux chefs de la baie des Iles, Tepahi, ayant conçu la pensée de voir de près la civilisation européenne et de connaître les hommes qui possédaient d'immenses ressources pour la guerre comme pour le travail, manifesta le désir de visiter la colonie anglaise de Port-Jackson. Le capitaine Stewart se chargea de le transporter en compagnie de cinq de ses fils. A Port-Jackson, Tepahi présenté au gouverneur, logé dans son palais, comblé de prévenances, excita l'intérêt non moins que la curiosité. C'était un homme de haute stature, aux formes athlétiques, au maintien digne, à la physionomie expressive, malgré le tatouage. L'insulaire se préoccupait d'une façon intelligente de l'agriculture et de certaines industries; il eût voulu s'attacher des ouvriers, afin de répandre en son pays les arts les plus utiles. Lorsque le gouverneur lui eut assuré le passage sur un navire pour retourner dans sa patrie, s'il n'emmenait personne, il emportait du moins une foule d'objets dont il pouvait aisément tirer bon parti. Pendant la traversée, Tepahi tomba malade; un jeune homme, du nom de George Bruce, fut chargé de le veiller. Le Néo-Zélandais et l'Européen se lièrent d'amitié. On allait débarquer; le grand chef de la baie des Iles obtint que le jeune Anglais l'accompagnât pour demeurer à la Nouvelle-Zélande sous son propre toit. George Bruce épousa la plus jeune et la plus gracieuse des filles de Tepahi et, tatoué dans le meilleur goût, il fut élevé au rang des guerriers. Protecteur naturel de ses compatriotes, il rendait tous les services imaginables aux commandans et aux équipages des vaisseaux qui mouillaient à la baie des Iles. Un jour Bruce, en compagnie de sa femme, se trouvait à quelques milles de sa résidence; par aventure, un navire anglais vint jeter l'ancre près de la côte. Le capitaine Dalrymple, en quête d'un chargement de bois et d'autres produits de l'île, reçut de la part de son ancien compatriote une assistance efficace et toute désintéressée. S'imaginant, d'après de vagues assertions, que la poudre d'or abonde au cap Nord, situé à la distance d'une trentaine de lieues, Dalrymple pense que Bruce pourra le servir dans la recherche du précieux métal; il le supplie

(1) Turnbull's *Voyage round the World, between the years 1801 and 1804.*

de l'accompagner. Le jeune homme ne cède aux sollicitations qu'avec répugnance sous la promesse formelle d'être reconduit à la baie des Iles; Bruce et sa femme montent sur le vaisseau. Au cap Nord on ne découvre nulle trace de poudre d'or; le capitaine juge le vent favorable pour s'en aller; il gagne le large et entraîne George Bruce à Malacca. Dans une descente à terre, il l'abandonne sur la grève, et continuant sa route, il ira vendre la femme à Penang. Le malheureux époux de la fille de Tepahi court à la recherche de sa compagne; touché de son sort, le gouverneur de Penang le fit rentrer en possession de sa femme et assura son retour en son pays d'adoption. Au récit d'une pareille aventure, le sentiment qui agita l'âme des Néo-Zélandais dut être plein de haine pour les étrangers.

Trente et quelques années s'étaient écoulées depuis les jours de Cook, et le monde n'avait été informé d'aucune observation neuve sur la Nouvelle-Zélande. Un médecin, le docteur John Savage, est le premier à transmettre des impressions et divers renseignemens d'un certain prix. Il entrait dans la baie des Iles le 20 octobre 1805, dessinant les roches qui semblent la défendre, notant les écueils et l'endroit propice pour jeter l'ancre. Abordant le rivage que l'on dit peuplé de cannibales, le voyageur, fort ému, éprouve bientôt une agréable surprise; les naturels ne manifestent aucun signe de férocité. Près de la côte, il y a des espaces cultivés, sur chaque plantation une hutte bien construite; les habitans s'empressent d'apporter au navire poissons et pommes de terre en abondance (1). Au voisinage de la baie, les arbres sont rares; les grandes forêts sont à la distance de 15 ou 20 milles. Il existe plusieurs villages et nombre de cases éparses; sur les ruisseaux où les pirogues peuvent être tirées à terre, on trouve une famille établie. Dans ses excursions, l'étranger ne se lasse point d'admirer les pins énormes; un seul tronc permet de confectionner une embarcation capable de porter une trentaine d'hommes. Les fougères poussent en masses pressées; les indigènes cuisent et mangent les racines d'une espèce particulière comme au temps de Cook, préférant néanmoins les pommes de terre. Le jade vert, précieux par sa dureté, sert toujours à fabriquer des outils, mais il a perdu de sa valeur depuis que les instrumens de fer ont été répandus par les Européens. Le docteur Savage n'a pas vu d'autres mammifères que des chiens aux oreilles dressées, au poil en général noir et blanc; il a beaucoup remarqué un pigeon volumineux et superbe : il l'a mangé avec délices. Il accorde faveur aux huîtres malgré leur forme irrégulière;

(1) *Some Account of New-Zealand particularly the bay of Islands*, by John Savage; London, in-8°, 1807.

il signale la variété de jolies coquilles qui pareraient à merveille les cabinets d'histoire naturelle.

Le principal village de la région, Tepuna, se compose d'une centaine d'habitations groupées sur la grande terre et dans une petite île. Sur l'île aux rives abruptes, habite le chef dans une case où s'étale une véritable richesse de lances et d'autres armes. Au témoignage du voyageur, ce chef était intraitable sur le chapitre des mésalliances; une de ses filles tenue captive dans une misérable hutte expiait depuis plusieurs années la faute de s'être éprise d'un homme de rang inférieur. Le docteur Savage déclare les Néo-Zélandais de beaux hommes, vraiment doués sous le rapport de l'intelligence. Visiblement impressionné par les yeux noirs, pénétrans, des jeunes personnes de la baie, il juge les femmes fort agréables; si la quantité d'huile et d'ocre rouge dont elles s'imprègnent répugne au goût d'un Européen raffiné, néanmoins la physionomie, la contenance, le son de voix les rendent, à son avis, des compagnes charmantes. D'après les informations de l'explorateur, la population se partage en trois classes: les ministres du culte, les hommes qui portent les armes, une vile multitude. En ce pays, les premiers objets d'adoration sont le soleil et la lune. La lune est particulièrement révérée; on se figure que l'astre des nuits est la demeure d'un homme qui, ayant autrefois visité la Nouvelle-Zélande, se préoccupe toujours du bonheur de ses habitans. Les chefs de la côte, gens assez humbles, marchant pieds nus, paraissent être sous la dépendance de chefs plus importans qui résident dans l'intérieur; ces derniers se distinguaient en se faisant porter sur les épaules dans une sorte de palanquin primitif. Savage a la meilleure opinion du caractère des Néo-Zélandais. Si les braves insulaires, contraints par la dure nécessité, pense-t-il, mangent de la chair humaine, ils n'ont aucune prédilection pour ce genre de nourriture. En un mot, les habitans de la Nouvelle-Zélande sont des gens aimables et affectueux.

Savage a constaté la polygamie; un chef avait pour épouses les quatre sœurs. Il a vu comment on pratique l'opération du tatouage avec une pointe d'os; il a fort examiné le vêtement d'herbes liées ou entrelacées; sous ce manteau les gens assis ressemblent à des ruches d'abeilles surmontées d'une tête. Considérant le mode de coiffure, il n'oublie pas de rappeler l'usage d'oindre les cheveux d'ocre rouge et d'huile de poisson; il ne saurait le trouver extraordinaire parce que les Européens donnent la préférence à la poudre blanche mêlée à des substances onctueuses (1). A la baie des Iles, un progrès manifeste était réalisé depuis le passage de Cook: on cul-

(1) A cette époque, l'usage de la poudre n'était point encore abandonné en Europe d'une manière générale.

tivait les pommes de terre. Sans autre instrument aratoire qu'une lame de bois se faisaient les plantations, et, pour n'être pas disposées en lignes régulières comme en Europe, les champs n'en fournissaient pas moins de bonnes récoltes. Cependant les naturels ne consommaient des pommes de terre qu'avec une extrême réserve; on les gardait pour les échanges avec les navires qui venaient mouiller dans la baie; c'était la grande ressource quand il s'agissait de se procurer des armes à feu et des outils de fer: marteaux, haches et ciseaux. De toutes les plantes potagères introduites par les navigateurs, seules les pommes de terre prospéraient : les autres avaient été entièrement négligées; les choux à l'abandon, ayant répandu des graines, croissaient partout à la façon des plantes sauvages.

Sous le rapport des habitudes et de l'industrie, nul changement notable ne s'est produit chez les Néo-Zélandais depuis les visites de Cook et de Marion. On aime la musique comme autrefois; tout le monde chante. Souvent l'un jette les premières notes, les autres suivent. Le soleil qui se lève est salué par un air plein de douceur et de gaîté, le soleil qui se couche avec un ton lugubre. Pour la lune, le chant est grave, mélancolique comme celui d'un culte. L'instrument le plus en usage pour accompagner est une sorte de flûte. Le docteur Savage ne cesse de témoigner d'un sentiment favorable aux Néo-Zélandais; il n'hésite pas à croire que, dans la plupart des conflits, les insulaires n'ont pas été les plus méchans. Si, dans plusieurs circonstances ils se sont montrés féroces, c'est qu'ils étaient animés par l'idée d'une offense à venger. Les gens les plus méprisables, embarqués sur les navires anglais ou américains, pensaient être en droit de se permettre toutes les insultes envers les malheureux indigènes. Au sujet des coutumes du peuple qu'il visite, le voyageur n'a rien appris de très positif; il n'a été témoin d'aucune opération belliqueuse. Il parle des batailles d'après les récits d'un insulaire, du nom de Moïhangi, qu'il s'est attaché pendant son séjour : jeune homme de bonne mine, portant les marques de ses exploits et se montrant très fier d'être un balafré. Le docteur veut l'emmener en Angleterre; charmé de courir le monde, Moïhangi accepte. A la vue des marchés de la Grande-Bretagne, de la foule de navires qui encombrent la Tamise, des proportions des édifices, il a tous les étonnemens, toutes les admirations de l'homme primitif; mais il convoite particulièrement les instrumens de fer entassés dans certaines boutiques. Lorsqu'il s'embarque pour retourner dans son pays, muni d'une jolie pacotille d'objets utiles, le docteur Savage voit partir avec regret le fidèle compagnon de son voyage et se console par l'espoir que le brave insulaire pourvu de certaines notions saura jouer un rôle important dans sa patrie.

Au commencement de notre siècle, l'Europe étourdie par le fra-

cas de la guerre, les expéditions scientifiques abandonnées, les rêves de découvertes envolés, seuls les baleiniers anglais ou américains explorent les côtes des îles australes. Les premiers qui viennent dans les parages de la Nouvelle-Zélande n'ont pas besoin de longs efforts pour compléter de gros chargemens. La pêche bientôt trop active, le nombre des baleines diminue; on s'en apercevait déjà en 1805. Les chasseurs de phoques trouvent vite à s'enrichir; pénétrant dans les criques où les animaux marins aiment à se reposer sur les plages rocailleuses, ils font grand carnage. Le navire armé pour une expédition et approvisionné pour la durée de la campagne arrive sur la côte qu'on juge propice; les chaloupes sont mises à la mer, et les matelots courent dans diverses directions, afin de reconnaître les bons endroits. Le choix arrêté, de petits détachemens composés de huit à dix hommes disposant d'un canot, d'armes, d'engins de chasse et de pêche, de provisions de bouche, s'établissent à poste fixe et demeurent dans l'abandon et l'isolement sur des rives désertes ou inhospitalières. Le vaisseau, qui reste aux mains des hommes les moins vigoureux, cherche un refuge dans un havre bien abrité des vents; après plusieurs mois de séjour, une année peut-être, c'est la fin de la campagne, il met à la voile pour aller recueillir les matelots disséminés ainsi que les produits de leur chasse et de leur pêche. Parfois se passent de terribles drames. Épuisés par les fatigues et les privations, les pêcheurs attendent avec une fiévreuse anxiété le moment où ils doivent être rembarqués; ils comptent les jours, du regard scrutant l'espace, cherchant à toute minute vers l'horizon la voile où chacun met l'espoir d'être ramené dans sa patrie, — vaine attente : le navire a fait naufrage; les malheureux vont périr dans la dernière misère. Par aventure, des marins, trop longtemps séparés de leurs compatriotes, se sont liés avec les indigènes, ils en ont adopté le genre de vie et, captivés par des femmes, ils iront augmenter la population d'une tribu de la Nouvelle-Zélande. Ailleurs, un détachement attaqué par une nuée de naturels, a succombé; il a fourni la pâture aux anthropophages, et, lorsque approche de la côte le navire qui cherche à reprendre son équipage dispersé, partout le silence règne: aux cris d'appel, seul répond l'écho.

Baleiniers et chasseurs de phoques, excités par l'ardeur pour le gain, fouillaient toutes les anfractuosités du rivage; ils donnaient ensuite des indications plus ou moins précises sur les lieux qu'ils avaient visités. Ainsi des notions géographiques se répandirent parmi les marins qui fréquentaient la mer du Sud. Des armateurs expédiaient des navires dans l'Océan-Pacifique en vue de la pêche de la baleine; les capitaines à la recherche de régions encore inexplorées firent plus d'une découverte. En 1806, Abram Bristow, s'é-

tant porté pour la première fois exactement au sud de la Nouvelle-Zélande, rencontra par le 51e degré de latitude le petit archipel des îles Auckland (1). Il y revint l'année suivante et déclara prendre possession au nom de la couronne d'Angleterre. Le marin, songeant à l'avenir, laissa sur le rivage de l'île principale des bêtes porcines, qui se sont très vite multipliées. En 1811, un baleinier, s'étant avancé plus qu'il n'était habituel vers la grande banquise, rencontra l'île Macquarie; ce fut un coup de fortune, on égorgea quatre-vingt mille phoques ou otaries. Un capitaine reconnut que la partie australe de la Nouvelle-Zélande est une île, — de son nom, on l'appellera l'île Stewart; on apprit qu'un canal, le détroit de Foveaux, la sépare de Te-Wahi-Pounamou. On sut que la terre de Banks n'est pas isolée, comme le supposait Cook; un isthme sablonneux la relie à la grande terre (2), — c'est une péninsule.

Les voyages à la Nouvelle-Zélande étaient devenus fréquens; on n'imaginait plus qu'un navire bien armé, pourvu d'un équipage assez nombreux, dût courir de grands risques au contact des insulaires, lorsque un événement épouvantable vint renouveler toutes les impressions de terreur du temps passé. L'émotion publique se trouva d'autant plus vive que les circonstances de la catastrophe demeuraient ignorées. Un vaisseau, du port d'environ 500 tonneaux, le *Boyd*, commandé par le capitaine James Thompson, avait été expédié par le gouvernement britannique pour transporter des *convicts* à Botany-Bay. En 1809, il mettait à la voile pour le retour. Partant de Port-Jackson avec des passagers, il allait toucher à la Nouvelle-Zélande dans le dessein de prendre un chargement de bois de construction. Soudain arrive dans la colonie anglaise de la mer du Sud cette sinistre nouvelle que rien n'explique : tout l'équipage, tous les passagers embarqués sur le *Boyd* ont été massacrés, le bâtiment a été la proie des flammes. Plusieurs années s'écoulent, et personne ne peut révéler les motifs du conflit et du désastre. On n'aura d'informations précises que le jour où les membres de la mission évangélique entendront le récit du chef de Wangaroa, le fauteur du massacre.

L'insulaire avait résidé dans la colonie de la Nouvelle-Galles, où les Anglais l'avaient baptisé du nom de George. On le dépeint comme un homme d'un physique patibulaire, ayant contracté dans ses rapports avec les matelots des façons d'une familiarité choquante et une sorte d'impudence qui contrastaient avec la tenue habituelle de ses compatriotes. Il avait navigué sur des bâtimens anglais et se louait des officiers. Se trouvant à Port-Jackson avec un

(1) Nommé aussi *Lord Auckland's Grove*.

(2) Te-Wahi-Pounamou. — Ces importantes corrections faites à la carte dressée par Cook vinrent en grande partie d'une exploration du navire anglais *Pegasus*.

homme de sa tribu, l'un et l'autre obtinrent du capitaine Thompson leur passage jusqu'à la Nouvelle-Zélande en retour du service qu'ils feraient à bord durant la traversée. Peu de jours après le départ, George tombant malade fut incapable de travailler; le capitaine attribue à la paresse le mal dont se plaint le Néo-Zélandais et n'épargne aucune injure. George représente que son état seul l'empêche de supporter la fatigue, et rappelant qu'il est un des chefs en son pays, revendique un droit à des égards. Ne mettant plus de borne à sa colère, Thompson fait attacher et flageller l'insulaire. Celui-ci, humilié d'un pareil traitement et dès lors exposé à tous les sarcasmes de l'équipage, a bientôt pris la résolution d'une terrible vengeance. Une fois sur la côte de la Nouvelle-Zélande, le capitaine, cédant selon toute apparence à de perfides suggestions, entra dans le havre de Wangaroa, où, semble-t-il, n'avait encore pénétré nul navire européen. L'ancre jetée, Thompson envoie à terre le malheureux Néo-Zélandais, qu'il a fait dépouiller de ses vêtemens. George tombe au milieu des siens dans le plus complet état de nudité: en ce moment tous ses griefs l'oppressent; ses compatriotes, surexcités par le récit de ses peines, le massacre des gens du *Boyd* est résolu. Sur le bâtiment, personne n'imagine la possibilité d'une attaque; le capitaine et une partie de l'équipage dans une embarcation vont droit à la rive. A peine sur la grève, ils se voient entourés par une multitude; Thompson est tué, ses matelots partagent le même sort; — peu d'instans ont suffi. Les insulaires se couvrent des habits de leurs victimes et se portent au vaisseau, afin d'achever leur œuvre. Altérés de sang, ils montent sur le pont; les hommes de l'équipage et les passagers sont égorgés. Quelques-uns se cachent; précaution inutile, les sauvages fouillent toutes les parties du navire, et nul n'est épargné. Les matelots qui ont grimpé dans la mâture ne sont pas plus heureux. Un vieux chef de la baie des Iles venu à Wangaroa avait tâché de sauver les derniers que les coups n'avaient pas encore atteints; il fut impuissant à mettre fin à la scène sanglante. Il ne restait plus personne à tuer; sur le navire même se prépare le festin.

Hommes, femmes, enfans, tout a péri, à l'exception de quatre individus. Une femme et deux enfans blottis dans un coin n'ont pas été découverts; lorsque leur présence se révèle, la fureur des bourreaux s'est apaisée; on les traite avec une certaine bonté. Le quatrième est un jeune garçon qui, pendant la traversée, avait témoigné à George quelque amitié; se voyant poursuivi, il s'était écrié : « George, vous ne voulez pas qu'on me tue, » et George ripostant : « Non, je ne veux pas qu'on te fasse mourir, tu es un bon camarade, » l'avait pris sous sa protection. Le massacre achevé, un Néo-Zélandais tirant — au hasard — un coup de fusil, le magasin à poudre reçoit une

étincelle et fait explosion; le vaisseau s'embrase. Ainsi succombèrent soixante-dix personnes et fut perdu un bâtiment bien équipé, représentant une valeur considérable.

## II.

En 1814, les missionnaires évangéliques vont tenter de s'établir à la Nouvelle-Zélande; c'est le commencement d'une nouvelle période dans l'histoire des relations des Anglais avec les indigènes des grandes terres que découvrit Abel Tasman. Ces terres sont alors moins connues des Européens, déclare le narrateur de la première expédition des membres du clergé anglican, que toutes les îles importantes de l'Océan-Pacifique. Les baleiniers, les chasseurs de phoques, les coupeurs de bois ont pu signaler des détails de la configuration des côtes et se transmettre des indications à l'égard des meilleurs mouillages; du reste, ils n'avaient nul souci du pays. Ils continuaient à se livrer sans vergogne à d'odieuses déprédations, à commettre le meurtre d'insulaires avec l'indifférence ou la joie du chasseur qui tire sur les fauves. Les gens de mœurs douces que l'intérêt ou la curiosité aurait entraînés vers le pays peu exploré étaient toujours retenus par la crainte de se trouver aux prises avec les anthropophages. La terrible aventure du *Boyd* avait ravivé la frayeur des dangers auxquels on s'exposait en visitant la Nouvelle-Zélande.

Tout concourt à éloigner des esprits calmes l'idée de fonder un établissement au milieu d'une population redoutable; mais un de ces hommes qui s'exaltent à la pensée d'accomplir un dessein irréalisable aux yeux des autres hommes songe à porter la civilisation sur la terre en apparence la plus ingrate. Samuel Marsden, chapelain principal de la Nouvelle-Galles du Sud, admire les succès des missionnaires à Taïti, il rêve pour lui-même un succès plus étonnant. On parle de périls! il se sent assez courageux pour les affronter, se croit assez habile pour les conjurer. L'indignation lui est montée au cœur au récit des atrocités commises envers les insulaires par les équipages des navires européens; il veut mettre un terme à tous ces crimes. Vivant depuis de longues années dans la colonie pénitentiaire de la Grande-Bretagne, il a vu de près tant d'affreux misérables que s'explique sans peine son goût pour les sauvages. D'ailleurs ce religieux cherche aussi où sera la gloire; il brûle du désir de répandre sa foi chez des peuples primitifs. A tous les vues de Marsden semblent chimériques; son projet est jugé dans la colonie avec une extrême défaveur : on le déclare non-seulement impraticable, mais encore inconsidéré, absurde, extravagant, — c'est le sacrifice inutile de la vie de ceux qui se dévoueront à l'œuvre.

Insensible aux récriminations, inébranlable dans son dessein, le révérend Samuel Marsden continue ses préparatifs. De temps à autre, des naturels de la Nouvelle-Zélande venaient à Port-Jackson avec les baleiniers, Marsden les abritait sous son propre toit. Ainsi, en était-il arrivé à concevoir une opinion avantageuse du caractère et de l'intelligence de la race qu'il se proposait d'amener à la civilisation européenne. Un jour, avait débarqué dans la colonie un chef de la baie des Iles, et, comme tout le monde, le gouverneur avait été frappé du remarquable discernement de cet homme ignorant de toutes les règles, de tous les usages des peuples policés. L'insulaire était prompt à relever les ridicules ou à juger les coutumes des Anglais si l'on venait à lui parler de l'absurdité de certaines pratiques de sa nation. « On rit de notre tatouage qui défigure, disait-il : méritez-vous donc moins la dérision quand vous couvrez vos cheveux de poudre et de graisse? » D'une façon très raisonnable, il appréciait les sévérités du code pénal qu'on appliquait aux *convicts*. Plein de gratitude pour les attentions dont il fut l'objet étant au Port-Jackson, de retour en son pays, il se plaisait à rendre des services aux Européens qui touchaient à la baie des Iles. Sa mort survint; il eut pour successeur Tuatara (1). Celui-ci, un peu trop fier de sa nouvelle dignité, tenait à faire visite au roi de la Grande-Bretagne. Il s'engagea comme matelot et fut traité à bord de la manière la plus odieuse.

Au cours d'un voyage en Angleterre, le révérend Samuel Marsden découvre l'insulaire sur un bâtiment en rade de Spithead et songe tout de suite à se l'attacher dans la pensée qu'il pourra servir ses projets. Tuatara, en effet, reçoit avec plaisir l'idée d'un établissement européen sur son territoire et n'hésite point à offrir sa protection parmi les gens de sa tribu. Profitant de la circonstance favorable, Marsden s'adresse à la société évangélique pour constituer une mission. Partant afin d'aller reprendre son poste à la Nouvelle-Galles du Sud, deux chapelains l'accompagnent, MM. Hall et King; un troisième, M. Kendall, avec sa famille, ne doit pas tarder à les joindre. Bientôt est acheté, en vue d'établir une communication sûre et régulière entre le Port-Jackson et la baie des Iles, le brick l'*Active*. On emmènera des hommes voués à l'agriculture et aux arts manuels; un des chapelains tiendra école. Avant tout, il importe de reconnaître les dispositions des naturels, et, de concert avec Tuatara, de faire choix d'un endroit propice à une installation. Deux missionnaires suffiront à la tâche. Sans perdre un instant, ils s'embarquent; les voilà sur la terre où ils se proposent de vivre. On ne trouve qu'à se louer des procédés des indigènes; le territoire de la

(1) Dans plusieurs relations, ce nom est écrit Duaterra, Ruaterra, Ruatara.

baie des Iles sous la domination de Tuatara paraît ravissant, la situation jolie et pittoresque au possible, le sol fertile, le climat salubre et plein de charmes même au cœur de l'hiver.

Tout marchait à souhait. En 1814, Marsden prend la résolution de diriger la mission de la Nouvelle-Zélande et de fonder un établissement durable; — un de ses compagnons, John Liddiard Nicholas, sera l'historien du voyage (1). A cette époque, Tuatara était venu faire une seconde visite à Port-Jackson, où l'on voyait alors deux autres chefs néo-zélandais. Tuatara était un jeune homme de haute stature, aux yeux étincelans, à l'air digne; il se préoccupait particulièrement des avantages de l'agriculture. Hongi, chef d'un rang supérieur, fort tatoué, d'un caractère placide en apparence, était épris des arts manuels et s'y montrait fort habile. Le troisième, Korokoro, homme d'aspect farouche, ne rêvait que combats; du reste il étendait son mépris sur toute chose. Ces chefs avaient bien encouragé les missionnaires à venir demeurer dans leur île. Le départ s'effectua au milieu de la joie; mais, durant la traversée, quelle pénible surprise! on voit se prononcer chez les Néo-Zélandais un changement d'attitude, de contenance! Tuatara, d'ordinaire très communicatif, se tient à l'écart, silencieux, triste, morose. Pressé de questions au sujet du chagrin qu'exprime son visage, il hésite à répondre et finit par déclarer qu'il regrette de tout son cœur d'avoir encouragé les missionnaires à venir dans son pays. Au moment de quitter le Port-Jackson, un ami lui a conté qu'en peu de temps les missionnaires arriveront en grand nombre, que bientôt ils seront assez puissans pour se rendre maîtres de l'île tout entière, anéantir les habitans ou les réduire en esclavage. Celui qui m'a parlé, ajoute Tuatara, m'a dit pour me convaincre de la justesse de son assertion, de regarder la conduite des Anglais à la Nouvelle-Galles du Sud. Dès le commencement, ils ont dépouillé les indigènes; sans merci, ils ont tué la plupart avec la dernière cruauté; peu d'années encore, et la race d'un peuple jadis heureux sera éteinte. En entendant ce langage prophétique qu'il veut croire calomnieux, le révérend Marsden se sent navré. Il avait édifié ses espérances sur la protection qu'accorderaient les chefs zélandais devenus ses amis; ne pouvant plus y compter, il redoute d'aller prendre résidence au milieu de sauvages hostiles. Néanmoins l'entreprenant chapelain assure Tuatara que les missionnaires n'obéissent à aucun motif ou d'ambition ou d'avarice. S'ils désirent visiter la Nouvelle-Zélande, ils sont guidés par la sollicitude la plus désintéressée pour le bonheur du peuple de cette contrée. « Ah! si vous

(1) *Narrative of a voyage to New-Zealand, performed in the years 1814 and 1815 in company with the Rev. Samuel Marsden*, 2 vol. in-8°; London, 1817.

avez un doute sur notre sincérité, s'écrie l'homme accoutumé aux harangues un peu emphatiques, aussitôt sera donné l'ordre de retourner à Sidney. » A ces paroles, le pauvre sauvage touché, vaincu, désarmé, renouvela l'assurance de sa fidélité.

La scène pénible oubliée, tandis que le navire glisse sur une mer calme, les Néo-Zélandais manifestent des sentimens personnels ou racontent des histoires de la patrie. Korokoro, très frappé des honneurs qu'on rend au gouverneur de la Nouvelle-Galles, rêve de semblables honneurs pour lui-même. Il veut, comme le chef de la colonie anglaise, être appelé le gouverneur Macquarie, et compte exiger du monde de sa tribu les mêmes marques de respect. Tuatara parle de l'attrait du firmament, dont il est habituel de se préoccuper à la Nouvelle-Zélande. Pendant les belles nuits, on contemple les astres; des noms particuliers désignent ou des étoiles ou des constellations. A chacune, le prêtre attache un sens mystique qui est reçu dans le pays tout entier. Ainsi que les premiers navigateurs de la Mer du Sud, les missionnaires évangéliques se montrent un peu choqués des façons trop familières, de la bruyante hilarité, des plaisanteries grossières des Néo-Zélandais, ne demeurant silencieux que dans les momens où ils nourrissent de sombres projets.

Le navire qui porte le révérend Samuel Marsden passant près des îles des Trois-Rois, on est sous le charme de sites pittoresques, sauvages et poétiques. Le narrateur du voyage déclare ces terres inhabitées, pourtant on se souvient que Tasman vit des hommes sur la plus grande île où maintenant porcs et chèvres, fort multipliés, errent dans une parfaite indépendance. Voici les côtes de la Nouvelle-Zélande : le cap Maria van Diemen, puis le cap Nord. Marsden, impatient de communiquer avec les indigènes, engage Tuatara et ses compagnons à descendre à terre, afin d'inviter des habitans à venir à bord. Les chefs, épée au côté, pistolets à la ceinture, mousquet à l'épaule, ainsi fort en état de repousser une agression, ont vraiment haute mine. A peine sont-ils partis qu'une pirogue accoste le navire. Avec une merveilleuse agilité, plusieurs des Néo-Zélandais qui la montent s'élancent sur le pont; c'est le chef de la côte voisine suivi de cinq hommes de sa tribu. Il en a laissé huit dans l'embarcation; sans retard il les envoie chercher des vivres, dont on lui a signalé la pénurie sur le vaisseau. Cette marque de confiance étonne. Marsden s'efforce d'expliquer au chef la nature de l'établissement qu'il se propose de fonder à la baie des Iles, affirmant son désir de gagner l'amitié des habitans du cap Nord. L'insulaire témoigne qu'il serait heureux d'ajouter foi aux déclarations des étrangers, mais peut-il oublier la conduite récente du capitaine d'un baleinier qui, ayant reçu plusieurs porcs et quantité de pommes de terre en échange d'un misérable fusil, retint à son bord

un des principaux chefs de l'endroit afin d'extorquer de nouvelles provisions? Marsden répondit que désormais de tels actes ne resteront plus impunis; il suffira de se plaindre à l'un des membres de la mission en résidence à la baie des Iles, M. Kendall, qui est muni d'un pouvoir spécial, et justice sera faite par le gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud.

Comme toujours, les Néo-Zélandais, regardant les objets qui se trouvaient sur le vaisseau, exprimaient des surprises; cette fois la surprise fut au comble à la vue des chevaux et des bêtes bovines. Rien de plus concevable; on a souvent parlé de la stupéfaction qu'éprouvèrent les Indiens de l'Amérique en présence des chevaux qu'avaient débarqués les Espagnols. Ce qui parut encore fort curieux, c'était de voir les Anglais se raser; en considérant l'opération, pour eux tout à fait singulière, les gens du cap Nord demeuraient bouche béante, comme interdits. Ce monde naïf ne cessait de s'amuser des miroirs; on sautait de joie après avoir examiné son image, et pourtant les navigateurs avaient déjà fait, en toute rencontre, avec les miroirs les délices des peuplades qu'ils avaient visitées. De la part des Néo-Zélandais, les démonstrations amicales étaient excessives, et les missionnaires jouissaient de voir les affections du cœur vives, ainsi que seuls les conservent les hommes de la nature. Jamais le révérend Marsden ne passa journée plus agréable; il nous en a donné l'assurance (1). Les insulaires charmaient par des façons gracieuses; néanmoins on s'efforçait d'éviter le contact de leurs personnes. Il était trop évident que ces aimables sauvages n'avaient pas songé une seule fois en leur vie à l'usage de l'eau.

L'embarcation partie pour prendre des vivres revient chargée de beaux poissons; on les paie de quelques clous. Des pirogues accostent le vaisseau, un trafic s'établit entre les matelots et les Néo-Zélandais; Marsden entretient les principaux personnages de son projet et distribue une sorte de proclamation rédigée avant le départ. Tuatara, de retour de son excursion, se loue de ses compatriotes, mais il n'engage pas les missionnaires à trop s'y fier. On quitte le cap Nord, jugeant tout à fait romantiques les paysages qu'on découvre de la côte, et, après quelques heures de navigation, on entre dans la baie Douteuse (2). On contemple les sites pittoresques, et c'est un éblouissement; le capitaine du navire, marin connaissant le monde, assure que ce rivage ressemble à la côte de Norvège, toujours admirée des voyageurs. Des baies, des havres, des promontoires s'offrent aux regards dans une brusque succession, en même temps que les collines verdoyantes et les vallées aux ondulations capricieuses ravissent les yeux. On apprend que dans

(1) *Missionary Register*, 1816.
(2) Doubtless Bay.

la baie se déchargent, venant d'une source commune, deux rivières fort suivies en été par les naturels de l'intérieur qui descendent à la côte pour se livrer à la pêche.

Le lendemain on était devant le port de Wangaroa, que la catastrophe du *Boyd* a rendu célèbre. Le spectacle est enchanteur; Liddiard Nicholas dit n'avoir nulle part ailleurs vu pays aussi plein de séductions; il se juge incapable de peindre les scènes sublimes de la nature qu'il contemple pour la première fois. Deux chaînes de hautes montagnes, courant dans une direction parallèle aussi loin qu'il est possible de distinguer, produisent un saisissant contraste avec les collines sans nombre qui, toutes boisées, répandent une impression de fraîcheur, et les petites îles qui se détachant les unes des autres se confondent néanmoins d'une façon harmonieuse dans un ensemble superbe. Tandis que les missionnaires descendent sur un îlot, Tuatara se porte sur la grande terre; il ne tarde pas à revenir annoncer qu'à peu de distance le fameux George et un autre chef campent au milieu d'une centaine de guerriers, réunis pour rendre les honneurs funèbres à un vieux personnage. Tuatara avait forcé George, naguère son ennemi, à une réconciliation et l'avait instruit au sujet de l'établissement que le révérend Samuel Marsden allait fonder. Comme il importe beaucoup de se rendre propices les tribus qui souvent attaquèrent Tepuna, où la mission doit se fixer, le chapelain de la Nouvelle-Galles du Sud tient à se mettre en rapport avec George et va tout de suite à sa rencontre en compagnie des membres de l'expédition. On arrive près du camp et l'on observe; une femme agite une natte rouge en signe de bon accueil et d'une voix perçante invite les étrangers à venir. Tuatara et Hongi préparent l'introduction; Marsden et les siens se présentent et saluent. Les chefs, au nombre de trois, sont debout, leurs guerriers assis, la lance fichée en terre. Bientôt se conclut le traité d'amitié au milieu du vacarme des coups de feu et des cris accompagnant les danses les plus désordonnées. On nous dira que ces guerriers, tous d'une taille extrêmement élevée, vêtus de nattes plus ou moins chargées d'ornemens et teintes de couleurs vives, ont un aspect singulièrement imposant. Chacun d'eux porte au ceinturon la terrible massue (1), dont tout guerrier néo-zélandais est aussi fier qu'en Europe le jeune officier de cavalerie de son grand sabre. Les missionnaires se voient au milieu des hommes qui ont massacré l'équipage et les passagers du *Boyd*, — plusieurs portent attachées sur la poitrine des pièces de monnaie prises sur le navire incendié. C'est assez pour inspirer certaines réflexions un peu pénibles, surtout au moment où Marsden et Nicholas songent

(1) Le *pattou-pattou*.

à passer la nuit en telle compagnie. A la vérité, ces Néo-Zélandais n'ont pas l'aspect trop farouche; seule, l'expression du visage de George semble peu rassurante. Marsden, invité à prendre place près de ce chef, manifeste le désir de savoir comment est survenue la tragique aventure du *Boyd*. George ne se fait point prier pour raconter en détail les événemens que nous avons déjà retracés, estimant que sa vengeance était justice après l'odieux traitement dont il avait été victime.

Le récit achevé, l'heure était venue de se préparer au repos; les guerriers, se couchant sur la terre nue, se serrèrent dans leur manteau; pour les deux étrangers, lorsque la nuit enveloppa de son ombre les meurtriers impitoyables de leurs compatriotes, la scène parut d'une effrayante solennité. Marsden s'est déclaré impuissant à rendre les sensations dont il fut agité; jamais comme à cette heure il n'avait considéré sous un aspect aussi favorable les bienfaits de la civilisation (1). En songeant que les sauvages ne se montrent guère vindicatifs sans une cause suffisante, toute crainte s'éteignit, chacun s'abandonna au sommeil. Au point du jour, le spectacle était le plus étrange qu'on puisse imaginer; il y avait sur le sol une multitude de créatures humaines, hommes, femmes, enfans, plusieurs presque nus, d'autres avec des parures fantastiques dans une indescriptible confusion, et les guerriers avec les armes près d'eux qui soulevaient leur manteau pour regarder à l'entour ou qui secouaient de leur chevelure graisseuse les gouttes de rosée. Avant le lever du soleil, tout le monde était debout. Marsden invite George, un chef plus âgé du nom de Tippoui et trois ou quatre des principaux personnages à venir déjeuner sur le vaisseau. L'offre acceptée, on partit; c'était le 21 décembre 1814, par une délicieuse matinée. On traversa le village, et la foule suivit jusqu'à la mer; au moment où les Néo-Zélandais montèrent à bord, ils furent salués par les hourrahs des matelots réunis sur le pont. Après le repas, Tuatara, en cette circonstance maître des cérémonies, s'occupe à disposer les objets qu'on veut offrir en présens : pièces d'indienne rouge, clous, ciseaux, hameçons, et Marsden ensuite fait la répartition en commençant par Tippoui, la déférence pour les plus âgés étant chez les peuples de race polynésienne un devoir impérieux. Enfin, Tuatara, s'adressant à George, lui déclare que les Européens cessent de le regarder comme un ennemi, mais que si les personnes et les propriétés de la mission n'étaient pas respectées, des navires viendraient exterminer la population de Wangaroa. On se sépare après mille assurances réciproques d'amitié éternelle, et le navire met à la voile pour entrer dans la baie des Iles. Le voyage n'est

(1) *Missionary Register*, November, 1816.

pas long; la fameuse baie, que déjà plusieurs navigateurs ont dit faite pour ravir les yeux, cause un transport d'admiration à ceux qui veulent s'établir sur le sol voisin. En pilote consommé, Tuatara dirige le vaisseau et l'amène au mouillage devant Rangihou, village de son domaine que les missionnaires doivent adopter pour leur résidence. Pressés de connaître le pays, Marsden et Nicholas descendent à terre. Là, est une étroite vallée que traverse un petit torrent; des plantations régulières donnent une idée excellente de l'industrie des habitans. Les hommes, les femmes, les enfans, groupés sur le rivage pour voir les étrangers, ont une contenance parfaite, des physionomies enjouées; le révérend Marsden se persuade que sa visite procure un réel bonheur à tous ces braves gens. Lorsque les bêtes à cornes et les chevaux sont débarqués, l'étonnement de la population est inexprimable; tout autre sujet est oublié. C'est mieux encore à la vue de l'homme monté sur son cheval, trottant sur la grève; — il y eut sans doute bien des efforts d'esprit pour expliquer le phénomène.

Tuatara conduit les Anglais dans sa capitale : Tepuna; c'est affaire de peine et de fatigue pour y parvenir, car elle est au sommet d'une colline escarpée. On aperçoit de loin les défenses habituelles: enceinte de pieux et fossés; les fortifications franchies, on se trouve au milieu d'une cité se composant d'une centaine de misérables huttes. La case du chef ne se distingue des autres que par des proportions plus grandes; on n'y pouvait entrer qu'en rampant sur les genoux et sur les mains. A considérer l'intérieur, on n'était nullement dédommagé de l'ennui de s'être condamné à prendre une attitude déplaisante; le mobilier consistait en quelques pierres servant de foyer; la fumée, n'ayant d'issue que par la porte étroite et basse, on respirait des vapeurs suffocantes. A la vérité, à ces affreuses demeures, il existe une sorte de compensation: on a des hangars où circulent l'air et la lumière, jamais ailleurs on ne prend les repas. A défaut du luxe des habitations, il y a le luxe de la nature; les amateurs passionnés de beaux panoramas pourraient choisir le séjour de Tepuna. La vue embrasse la plus grande partie de l'immense baie avec ses nombreuses îles et toute la contrée d'alentour, — le spectacle est magnifique. Tuatara avait trois femmes; une d'elles, reine aux yeux du peuple, sans trop inspirer de jalousie à ses compagnes, exerçait un ascendant sur son mari. Les étrangers étant présentés à cette souveraine, Marsden lui offrit une robe de cotonnade en l'instruisant de la manière de passer les manches, poussant même la galanterie jusqu'à lui fournir un peu d'aide. Revêtue de l'accoutrement européen, la Néo-Zélandaise, prodigieusement flattée, marchait en prenant des poses comme une vraie sultane qui est certaine de provoquer l'ad-

miration. Entre sa grosse figure et ses grands airs sous le vêtement étriqué, le défaut d'harmonie faisait sourire, mais la femme de Tuatara avait une sœur qui produisait une tout autre impression. Des voyageurs ont déjà parlé, en termes trahissant l'émotion, des attraits des filles nées sur la terre que Tasman a signalée au monde, pas encore autant que le narrateur de l'expédition des missionnaires évangéliques. Écoutons Liddiard Nicholas traçant le portrait de la sœur de la reine de Tepuna : — son âge, environ dix-sept ans; même en Angleterre, où si nombreuses sont les rivales pour la palme de la beauté, elle aurait droit à la plus haute prétention; des traits réguliers, l'expression du visage calme, digne, suave, que relève l'éclat et le velouté des yeux, le teint de rose répandu sur ses joues, indice d'une belle santé, font un ensemble plein de charme. La jeune fille, si bien douée de toutes les grâces que peut accorder la nature, a une simplicité de manières qui dénote l'absence de l'art, et le contraste est ravissant. — Cet Anglais était-il vraiment épris, ou voulait-il déterminer des compatriotes à venir coloniser la Nouvelle-Zélande? Toute opinion à cet égard est admissible.

## III.

Le révérend Samuel Marsden et Liddiard Nicholas étaient retournés à bord de l'*Active;* le 24 décembre 1814, une apparition inattendue les plonge dans une extrême surprise. Une nombreuse flottille de pirogues, remplies d'hommes qui brandissent la lance et jettent à tous les échos le chant des guerriers, se dirige vers le navire. Tout concourt à donner un attrait à la scène offerte aux regards. On est au matin; l'air est tiède, la mer calme, les rayons du soleil sur l'eau délicieusement étalés, et au milieu de cette nature si douce et si tranquille, l'agitation humaine étonne par la violence et les allures désordonnées; la vie du peuple de la Nouvelle-Zélande se manifeste dans son caractère original. Bientôt on aperçoit Korokoro, qui, à peine débarqué, avait quitté les missionnaires pour revoir au plus vite son domaine. Le grand chef vient rendre visite à ses compagnons de voyage et tel qu'un souverain des temps héroïques, il se présente suivi de son armée. Les chefs, debout, le manteau de guerre retenu sur l'épaule et flottant, la chevelure relevée sur le sommet de la tête et surmontée de plumes blanches, gesticulent avec frénésie comme s'ils voulaient attaquer le navire. Une contenance fière et hautaine, d'affreux tatouages noirs ou bleuâtres sur le visage donnent à ces hommes un aspect terrible et farouche, qui produit une impression singulière sur les Européens encore peu accoutumés aux façons des insulaires.

Korokoro, montant à bord, exprime sa reconnaissance à

M. Marsden pour les égards dont il a été l'objet pendant la traversée en témoignage de bon souvenir, il distribue de jolies nattes. Tout le monde descend à terre; en secret, les deux grands chefs, Tuatara et Korokoro, se sont concertés pour offrir un beau spectacle aux missionnaires anglais, le plus beau des spectacles aux yeux des Néo-Zélandais : un simulacre de combat. Peu d'instans et les évolutions commencent; disposés en lignes de bataille, les guerriers marchent à la rencontre les uns des autres; comme une immense clameur, retentissent dans l'air d'épouvantables vociférations. Alors les attaques furieuses, les retraites précipitées se succèdent avec l'ordre et la régularité convenables quand il s'agit de ne faire de mal à personne. Dans les groupes on distingue quelques femmes qui semblent lutter avec une vaillance extraordinaire; la reine de Tepuna, la femme de Tuatara, vêtue de la robe rouge qu'elle tient de la générosité de M. Marsden, témoigne, en agitant son bras armé d'un énorme pistolet d'arçon, d'une intrépidité sans égale.

Le lendemain, c'était la fête de Noël. Sur un emplacement choisi, où par les soins de Tuatara, tout avait été disposé pour une grave cérémonie, le révérend Marsden célébrait l'office divin en présence des Anglais, des troupes de Korokoro, de la population entière de Rangihou. Inspiré sans doute par la grandiose simplicité du théâtre où il élevait la voix, le chapelain sut trouver des accens pour émouvoir ses compatriotes, pour toucher les indigènes.

Il en avait peu coûté aux ministres évangéliques de faire choix du terrain propice pour s'installer, mais les matériaux de construction manquant dans la localité, on dut mettre à la voile, afin de se rendre sur la côte méridionale de la baie à l'embouchure de la rivière Cowa. En débarquant, les Anglais rencontrent un vieux chef du nom de Tarra, assis, à la façon d'un patriarche antique, au milieu des gens de sa tribu. Le Néo-Zélandais montre avec orgueil un champ de blé dont l'origine est due à des semences distribuées par les missionnaires à l'époque de leur première visite. Il fallait, en remontant la Cowa, se porter à plusieurs milles de distance pour atteindre le district où une vaste forêt permettrait d'obtenir le bois nécessaire à l'établissement de Rangihou. Pendant la route, on eut bien des fois l'occasion de s'émerveiller de la beauté du pays; la rivière offrant de nombreuses sinuosités, à chaque détour s'ouvrent des perspectives toujours nouvelles et pleines de charme. On mit pied à terre en un endroit désigné pour se rendre au village du chef principal de la région; il restait à gravir une colline, on trouva des guides empressés. Bientôt les Anglais se virent en présence d'un homme de proportions athlétiques; c'était le chef. Comme déjà, autour de lui, on avait beaucoup parlé des missionnaires en quête de bois pour bâtir, il n'eut aucune surprise

et déclara tout de suite posséder en abondance de beaux arbres. Sur l'instant, une excursion à la forêt ayant été proposée, on courut à la pirogue. Après une navigation qui dut s'arrêter au confluent de deux petits cours d'eau formant la Cowa, on n'eut pas à cheminer longtemps sur la rive avant d'être au milieu de massifs de pins au tronc droit et superbe. Il ne s'agissait plus vraiment que d'abattre nombre de ces pins et de les abandonner au fil de l'eau qui les transporterait jusqu'à la mer. Le chef néo-zélandais livrant ses arbres et fournissant des ouvriers pour les couper eut sa rémunération : une hache ; à l'époque, il n'en coûtait guère aux Européens peu généreux de faire de grosses acquisitions. En visitant une assez grande partie de la côte méridionale de la baie, la caravane put contempler des sites ravissans, des forêts magnifiques, et se mêler à des populations bienveillantes. S'offrit l'occasion d'apprécier l'instinct d'imitation chez les insulaires ; des enfans avaient fabriqué, dans des proportions très réduites, une sorte de modèle de l'*Active ;* de la part de petits sauvages, c'était à remarquer. Sur le territoire de Waïcadi, on aperçut le chef assis sur le toit de sa maison, mode usité par les principaux personnages quand ils veulent manifester à tous les yeux le haut rang qu'ils occupent dans le monde. Des circonstances apprirent aux Anglais que certains chefs portant le nom d'*Arikis* ont sur les autres, les *Rangatiras*, une prééminence considérable pendant la guerre ; ils exercent le commandement suprême.

De retour à Rangihou, les voyageurs eurent la satisfaction de voir comme on avait bien travaillé en leur absence. Une case occupant la longueur d'une vingtaine de mètres était presque achevée ; à l'intérieur des cloisons la partageaient en quatre appartemens : un pour chaque famille. La forge s'installait, du charbon se fabriquait. A examiner la vie des indigènes, on se plaisait à concevoir l'espérance de former sans trop de peine de bons ouvriers. Au village, l'oisiveté semblait bannie ; hommes et femmes se livraient, près des demeures, à la confection des nattes, dans les champs à la récolte des pommes de terre. Dans une excursion, on aborda une île déserte ; des huttes abandonnées, la plupart en ruines, annonçaient un désastre. En ce lieu paisible vivait autrefois une partie de la population de Rangihou ; des équipages de baleiniers, sous le prétexte de venger l'événement de Wangaroa, avaient pourchassé et massacré des gens toujours restés inoffensifs envers les Européens.

Hongi étant venu à Rangihou, le chapelain de la Nouvelle-Galles du Sud et M. Nicholas se rendirent sous sa conduite au territoire où s'exerçait sa domination : Waïmata. Sans avoir le caractère grandiose d'autres régions de la Nouvelle-Zélande, le pays ne manque

pas de charme; au milieu d'une plaine circonscrite par des collines couvertes de fougères, serpente la rivière Tecadi, dont l'aspect est fort agréable. Pour atteindre le village, on passa près de champs bien cultivés, et longtemps on dut cheminer à travers la forêt où à chaque pas des arbres d'énormes dimensions plongeaient les voyageurs dans une sorte d'extase. Enfin on gravit la colline où s'élève Waïmata, mais en arrivant il faisait déjà nuit. Au matin, les hôtes de Hongi éprouvèrent d'autant mieux des surprises; c'est encore le crépuscule, et les petits chanteurs de la forêt voisine lancent des notes plus exquises que celles des rossignols; le soleil commençant à luire sur l'horizon dore les sommets des collines d'une manière toute fantastique; le panorama est splendide. Plus d'une fois les Anglais avaient vu des villages fortifiés : les *heppah* ou *pah*, que Cook a décrits, où des défenses solides, artistement combinées, sont en général des constructions assez grossières. A Waïmata on pouvait se croire en présence de travaux d'une nation civilisée, tant les dispositions étaient parfaites et bien conçues; palissades pour arrêter les lances et les javelots, meurtrières pour ouvrir un feu de mousqueterie. Du côté de la colline dont l'accès était le plus facile, un large fossé plein d'eau rendait toute approche impraticable. En considérant de tels ouvrages, on jugeait les hommes qui les avaient exécutés capables de se montrer très vite fort habiles dans tous les arts manuels.

Après avoir examiné en détail et la ville et les fortifications, les voyageurs trouvèrent à déjeuner dans la maison de Hongi. Ayant entendu les indigènes souvent parler d'un lac situé dans la contrée, ils avaient hâte de satisfaire leur curiosité. Descendant vers l'ouest la pente abrupte de la colline entre les arbres, au bout d'une heure de marche, ils atteignirent une plaine fertile, où la culture des plantes potagères de l'Europe a déjà pris une certaine extension. Au delà, on ne tarde point à découvrir une nappe d'eau couvrant de l'est à l'ouest une étendue d'environ 8 milles à peu près la moitié du nord au sud; c'est le lac Mapere (1). Les rives, par intervalle nues ou boisées, les hautes montagnes lointaines, les raies d'ombre et de lumière qui se succèdent, les bandes d'oiseaux aquatiques au gai plumage, tour à tour captivent le regard et laissent à l'esprit une gracieuse impression. Dans le lac abondent les poissons; la pêche se pratique à l'aide d'une double corbeille faite d'une écorce d'arbre; pour tenter l'accès, une ouverture en forme d'entonnoir se présente à l'animal qui, une fois engagé dans l'étroite prison, ne parviendra plus à sortir. Le révérend Marsden et Nicholas se persuadent que les bords du lac offrent de sérieux

(1) *Morberri*, dans la relation de Liddiard Nicholas.

avantages pour une colonie, et déjà essayant de plonger dans l'avenir, ils voient en imagination une vaste cité européenne emplissant de bruit l'endroit aujourd'hui solitaire.

En retournant à Waïmata, on rencontre partout l'hospitalité des habitans; au milieu d'un village, une fois de plus on constate avec quelle rigueur les objets ou les lieux réputés *tabou*, interdits ou sacrés, sont tenus en vénération; on observe avec intérêt l'opération du tatouage effectuée au moyen d'une pointe d'os effilée comme une aiguille, et il est décidé que les missionnaires devront agir pour amener l'abandon d'un usage absurde. A Rangihou, Marsden et Nicholas trouvent les membres de la mission, chacun avec sa femme, installés d'une manière assez confortable dans les appartemens de la grande case et entourés de plusieurs indigènes, hommes et femmes pris à leur service. Le maître chapelain de la Nouvelle-Galles du Sud nourrissait le désir de voir la région que traverse la Tamise, la belle rivière rendue fameuse par le récit du capitaine Cook. On mit à la voile et, les gens d'église ayant tous pris domicile à terre, Marsden et Nicholas n'avaient plus sur l'*Active* que cinq compatriotes, le maître d'équipage et les matelots; Tuatara et Korokoro, qui faisaient partie de l'expédition, s'étaient embarqués avec une suite nombreuse, ainsi pouvait-on compter vingt-huit Néo-Zélandais sur le navire, qui ne portait pas plus de sept Européens. Marsden avait pleine confiance en ses nouveaux amis. Après s'être approchée du rivage de Wangaroa, l'*Active*, changeant de direction, ne tarda point à faire son entrée dans la baie où débouche la Tamise. Le vent soufflait; les explorateurs tombent d'avis que la baie des Iles est préférable pour une colonie. En confirmant l'exactitude de la description de Cook, sans partager le même enthousiasme, Marsden et son compagnon notent que, depuis la visite du grand navigateur, trois vaisseaux seulement s'arrêtèrent à cette place, deux fort légers, l'autre d'un certain tonnage, qui, pour avoir chassé sur ses ancres, courut les plus grands dangers.

En passant à la baie de Bream, on admira cette sorte de roche trouée figurant une arche immense qui avait paru d'un effet prodigieux à MM. Banks et Solander. On apprit que, pendant une relâche, l'équipage d'un baleinier avait enlevé plusieurs femmes; on fit la rencontre de Moïhangi, le jeune Néo-Zélandais que neuf années auparavant le docteur Savage avait emmené en Angleterre. A la surprise du révérend Marsden, l'insulaire semblait ne conserver aucune impression avantageuse de la vie d'un peuple civilisée. Avait-il tort? Les sauvages, disait-il, invitent à boire et à manger ceux qui ont faim ou soif, les gens civilisés ne donnent rien. Marsden et Nicholas, présentés par Moïhangi au chef du district, furent accueillis de la façon la plus courtoise. Quelques présens achevèrent de mettre

en bonne humeur le maître de la localité, homme très vieux et fort grave. Il montra empressement à fournir à ses visiteurs les provisions dont ils déclaraient avoir un assez pressant besoin; on le vit tout de suite ordonner de saisir des bêtes porcines errantes dans la campagne.

En arrivant à Rangihou après douze jours d'absence, ce fut plaisir de remarquer combien avançait l'installation des missionnaires. M. Kendall comptait déjà deux élèves, deux petits garçons, qui donnaient de belles espérances. Ayant apporté d'Angleterre un orgue, il en essayait l'effet sur les sauvages. Un incident troubla un peu la joie répandue dans la maison du maître d'école; la blonde chevelure de Mme Kendall se trouva envahie par les insectes qui à la Nouvelle-Zélande abondent sur les têtes. Aussitôt, on classa parmi les sujets dont les missionnaires devaient s'occuper sans retard le soin de faire luire les avantages de la propreté comme d'inspirer la répugnance pour les bêtes parasites. De tous les travaux qu'exécutaient les ouvriers attachés à la mission, ceux de la forge intéressaient le plus vivement les indigènes; les étincelles jaillissant du fer rouge sous les coups de marteau déterminaient des explosions de surprise et de gaîté.

Au milieu du calme le plus profond, survint une terrible alarme. Les vociférations, prélude ordinaire des combats, éclataient de toutes parts; les hommes portaient l'attirail de guerre; des pirogues menaçaient de jeter sur la grève de nombreux ennemis; inquiets, les missionnaires se réfugièrent sur le navire. L'affaire n'eut pas la gravité qu'on redoutait, un arrangement fut conclu entre les partis; le territoire de la colonie rentra dans l'ordre accoutumé. M. Marsden songeait avec tristesse qu'il en coûte pour faire le bonheur des sauvages; il calculait ses dépenses déjà un peu lourdes; mais ne pouvait-on pas venir en aide aux œuvres de la foi par quelques opérations lucratives? Le pieux chapelain le pensa. Ayant l'idée de porter à la Nouvelle-Galles un bon lot de poissons séchés ou salés, il partit sans retard pour la résidence de Korokoro, voisine du cap Brett, où il existait une pêcherie renommée; n'oubliant pas le fameux lin (1) dont l'importance industrielle restait encore douteuse, il n'hésita point à s'en procurer une certaine quantité. Connaissant la valeur des bois de la Nouvelle-Zélande et n'ignorant pas la manière simple d'en acheter, il se mit en devoir d'agir afin de prendre sur *l'Active* le chargement d'espars le plus gros possible.

Pendant une course à travers la région des forêts, un chef réputé pour ses instincts cruels inspira des appréhensions; mais il n'y eut aucune suite fâcheuse. Un homme portait suspendu au cou un instrument en os sculpté d'une façon remarquable; c'était un

(1) La fibre du *phormium*.

os humain. Les missionnaires se plaisaient à conserver quelque doute à l'égard des habitudes d'anthropophagie chez les Néo-Zélandais, le doute dut s'effacer. Liddiard Nicholas, ayant pu apprécier les ressources alimentaires du pays, se persuada que la disette n'était nullement la cause de l'anthropophagie; il l'attribue, et au sentiment de la vengeance qui ne s'éteint point avec la mort de l'ennemi, et à la pensée d'une destruction totale. Parfois les pirogues affluèrent près du vaisseau; en aucune circonstance, on n'eut à concevoir de crainte de la multitude des indigènes; pourtant on en éprouva souvent beaucoup d'ennuis. Les Néo-Zélandais ne gardent ni discrétion, ni réserve; ils ont des habitudes répugnantes. Ils accaparaient les parties du navire les plus privées, refusant ensuite d'en déloger. Un jour, on s'étonna de voir au milieu des insulaires un homme qui formait avec les autres un singulier contraste par sa taille exiguë et ses formes grêles; c'était un matelot hindou échappé au massacre de l'équipage d'un navire. Il vivait maintenant heureux à la baie des Iles, et s'étant marié, il ne gardait nul désir de retourner dans sa patrie. Tout à coup on parla d'une rencontre imminente sur le territoire de Waïcadi, entre les gens de deux partis hostiles. Liddiard Nicholas, voulant assister à l'action, se rendit sur le théâtre en compagnie d'un groupe de Néo-Zélandais. Les pirogues manœuvrées avec une incomparable énergie, trois heures suffirent pour dévorer l'espace. Dans le village règne un effroyable tumulte. Cependant des hommes se rassemblent et paraissent chercher la conciliation; au bruit succède le silence profond et solennel. Un chef expose les griefs de son peuple; les réponses et les répliques sont écoutées avec calme. Comme le prévoyait, au ton doux des orateurs, l'Européen, qui ne comprenait pas les discours, tout s'arrangea sans recourir aux armes. La réconciliation fut cimentée par un banquet. Le conflit était né d'une cause assez fréquente chez les peuples de tous les pays du monde. Un chef, vraiment beau, plein de bonne grâce, affectant de la coquetterie dans son ajustement et dans sa coiffure, avait eu des succès un peu nombreux dans la tribu voisine; néanmoins on ne parlait pas d'enlèvement. Il était donc facile d'atténuer les faits ou de déclarer les informations inexactes.

A peine installés à Rangihou, les missionnaires avaient semé du grain, planté des légumes; un mois plus tard, les champs tout verdoyans promettaient bonne récolte. La petite colonie s'était augmentée, M^me^ King, la femme de l'un des pasteurs, étant accouchée d'un garçon, — le premier enfant européen né sur le sol de la Nouvelle-Zélande. L'opération ne s'était point effectuée sans bruit; M^me^ King avait beaucoup crié; les indigènes, hommes et femmes attachés à la mission, s'en étaient fort amusés; aussi cou-

raient-ils le pays raconter combien une femme européenne qui met un homme au monde fait de grimaces et pousse de gémissemens, tandis que, la Néo-Zélandaise s'asseyant tranquillement à terre au milieu des siens, l'acte s'accomplit sans qu'elle profère une plainte.

Un événement des plus graves pour les Anglais établis dans le district de Tepuna produisit une douloureuse impression. Tuatara, le chef dont l'amitié avait un prix inestimable, était tombé malade, demeurant en proie à une fièvre ardente. Les missionnaires lui faisaient des visites, mais de ce côté s'élevèrent bientôt des difficultés; le fameux *tabou* interdisait aux étrangers l'accès de la hutte. Une fois, M. Marsden ne put approcher du malade qu'après avoir multiplié les prières et plus encore les menaces. Chaque jour s'aggravait la situation du malheureux ami des Anglais ; sa fin semblait devoir être prochaine. Malgré tout, M. Marsden, sollicité par les devoirs qu'il avait à remplir comme principal chapelain de la Nouvelle-Galles du sud, ne pouvait davantage prolonger son séjour sur une terre lointaine. La veille de son départ, avec le *rangantira* appelé à devenir le successeur de Tuatara, il conclut un traité assurant à la société de l'église évangélique la possession perpétuelle d'une certaine étendue de terre située à la partie méridionale de la baie de Tepuna, près de la ville de Rangihou. Le terrain, d'une superficie d'environ deux cents acres, était payé douze haches. Écrit sur parchemin en double expédition, le traité reçut pour garantie, de la part du chef néo-zélandais, le dessin du tatouage de sa joue et d'autre part les signatures de MM. Kendall et Liddiard Nicholas. Qui dira la valeur d'une pareille pièce? Les insulaires ne conçoivent en aucune façon l'idée de propriétés individuelles, on ne tardera point à s'en apercevoir. Cependant la colonie anglaise est très satisfaite du marché; elle imagine que toujours sera respectée des indigènes la propriété acquise moyennant douze haches. — Il est vrai que le fameux *tabou* a été prononcé.

Le 25 février 1815, au matin, les membres de cette mission conquérante, que l'*Active* a portés moins de trois mois auparavant sur le rivage de la Nouvelle-Zélande sont agités de sentimens qui oppressent le cœur. L'instant d'une séparation est arrivé, M. Marsden va partir; il n'est pas le plus malheureux. Il a confiance dans le succès de l'œuvre qu'il commence; il compte revenir afin de travailler aux progrès de la colonie. Par son maintien, par son caractère, par son langage, cet homme plus que tout autre Européen exerce un ascendant sur les insulaires et il est fier de son prestige. Liddiard Nicholas est le voyageur indépendant qui observe selon sa curiosité ou selon les circonstances du moment; il quitte volontiers, sans doute, le pays où il a vu un état social singulier, des choses nouvelles et intéressantes qu'il se plaira bientôt

à raconter. La situation de ceux qui restent est plus sombre; quelques hommes, chacun ayant sa femme, demeurent à peu près sans défense au milieu de gens qu'on appelle toujours les sauvages. Va s'éloigner le navire où l'on voyait dès l'apparition d'un danger le lambeau de la patrie offrant un refuge assuré. Ces braves missionnaires vont perdre Tuatara, le chef qui devait les protéger. Attristés, ils ne s'abandonnent pas trop à l'inquiétude; ils croient naïvement n'avoir que des amis chez les insulaires. Ayant recueilli des assurances de sympathie de la part des principaux habitans, ils sont persuadés que la sympathie est générale. Encore peu familiarisés avec l'idiome du pays, ils n'ont pas entendu les paroles qui trahissaient des sentimens hostiles parmi la population.

Le chapelain de la Nouvelle-Galles du Sud emmenait à Port-Jackson une dizaine de Néo-Zélandais. En montant à bord, ce petit monde était accompagné d'une multitude de parens et d'amis; il y eut, comme si l'on n'espérait jamais se revoir, des adieux signalés par des flots de larmes et d'infinies lamentations. Pour assister à l'appareillage de l'*Active*, on était venu de très loin; il y avait une foule énorme pleine de curiosité sur le rivage et dans les pirogues. Les membres de la mission, MM. Kendall, King et Hall, sont sur le pont, ne voulant quitter M. Marsden qu'à la dernière minute. Enfin l'ancre est levée, les voiles s'enflent, on approche de la pointe qui limite la baie, il faut se séparer; les mains s'agitent encore, et la distance ne permet plus de les voir; les adieux se répètent lorsqu'on ne peut plus les entendre. Dans la matinée du 27 février, l'*Active* touche au cap Nord; il s'agit de prendre une cargaison de lin qui dès longtemps a été promise. Marsden et son compagnon Liddiard Nicholas mettent pied à terre en un endroit rocailleux, après avoir eu mille craintes de chavirer par suite d'un épouvantable ressac sur cette côte abrupte. Ils atteignent un point élevé; alors l'un et l'autre laissent échapper une exclamation admirative, la scène qui s'offre aux regards apparaît comme une des plus riantes de la nature. Au bas, c'est, entourée de collines, la plaine qu'on prendrait pour l'arène d'un immense amphithéâtre; vers le nord, une perspective lointaine que l'œil suit par une échancrure dans l'enceinte; sous les pieds mêmes des spectateurs, un petit village que borde un clair torrent aux capricieuses ondulations bientôt perdu dans la mer; puis disséminées dans la campagne, des huttes que l'on cherche au milieu de la végétation, la pensée séduite par l'intérêt de la vie humaine. Sur certains espaces, on remarque des cultures de patates ou d'ignames fort bien entretenues, et l'on se plaît à concevoir une opinion favorable de l'industrie des habitans; près du village, on aperçoit une tête d'homme posée sur un pieu : alors se réveille dans l'âme le souvenir des instincts cruels des anthropophages. Le

lin qu'on attendait est apporté, le navire gagne la haute mer.

Près de trois mois se sont écoulés; les missionnaires n'ont été témoins d'aucun trouble grave sur le territoire qu'ils ont parcouru. N'ayant éprouvé nul accident, subi nul outrage, le révérend Samuel Marsden se déclare enchanté des insulaires; il se flatte de les voir prendre goût à la civilisation européenne. A-t-il formulé quelques doctrines en apparence plus ou moins approuvées, il imagine les principaux personnages déjà persuadés. Par exemple, il a tenté de convaincre qu'il est mieux d'avoir une seule femme comme en Angleterre que d'en avoir plusieurs comme à la Nouvelle-Zélande, on lui a répondu : Peut-être, car, s'il y a plusieurs femmes à la maison, toujours elles se querellent; les femmes n'aimant pas les rivalités partagent son avis, le bon pasteur est tout glorieux. Il a parlé des peines graduées selon l'importance du crime ou du délit, insisté sur l'iniquité de frapper d'une condamnation à mort l'homme qui a volé une patate de même que l'assassin, et il croit le sauvage saisi des merveilles de la justice qu'on rend au nom du roi de la Grande-Bretagne. Dans son opinion, les Néo-Zélandais qui ont visité Port-Jackson ne doivent plus rêver que de vivre à la façon des bourgeois anglais ; c'était beaucoup d'illusion. A la vérité, depuis une vingtaine d'années, par suite d'une fréquentation active, il y a, au moins à la baie des Iles, un changement dans les rapports des insulaires avec les Européens. Les Néo-Zélandais se sont accoutumés à voir des étrangers, et s'ils n'en reçoivent pas d'offense, ils se comportent d'une manière irréprochable et se montrent en général fort hospitaliers. Ils ont d'ailleurs un tel désir de posséder des armes à feu et des instrumens de fer qu'ils recherchent ceux qui peuvent en procurer. Fiers de leur rang, orgueilleux de leurs exploits, les chefs témoignent toujours des ardeurs belliqueuses. Suivant la remarque des premiers missionnaires évangéliques, la bonne intelligence semble régner dans la population placée sous la conduite d'un même chef; les hommes traitent avec douceur les femmes et les enfans. Les guerres ne s'allument qu'entre les tribus et parfois elles sont portées loin, à l'improviste, sans autre motif que la volonté d'un chef avide de domination. Depuis le commencement du siècle, les cultures sont en progrès ; on le constate sur divers points de la côte. C'est beaucoup le travail de malheureuses femmes, car, selon la parole d'un grand chef : qu'on entretienne l'insulaire d'agriculture, il s'endormira; de guerre, il ouvrira des yeux flamboyans. Quatre jours après le départ de M. Marsden, Tuatara mourait; quelques mois plus tard, se répandait la nouvelle d'un de ces événemens tragiques dont on n'attendait plus le retour. Deux navires mouillés dans un havre entre la Tamise et la baie Mercure, à 150 milles de la station des missionnaires, avaient été saisis par les

naturels; les matelots en avaient repris possession, mais la lutte avait été sanglante; on disait considérables les pertes des Anglais.

## IV.

Que devient la petite colonie de Rangihou? Si l'on en juge par diverses circonstances, il y a souvent des heures d'inquiétude, des instans de tristesse et d'ennui. Une pirogue partie en guerre, l'équipage ayant tué trois hommes les a mangés; il ramène captives une femme et cinq jeunes filles et apporte comme trophée la tête d'un ennemi qu'on installe dans l'établissement de la mission; — il fallut bien des prières pour déterminer les indigènes à l'enlever. Une contestation s'était élevée entre Korokoro et un chef du voisinage de Wangaroa, ce dernier suivi de son peuple fait une descente à la baie des Iles, et ce sont les violences et le fracas habituels des irruptions de barbares. M. Kendall estime pourtant qu'il suffira aux colons de rester neutres en présence des conflits pour n'avoir rien à redouter des naturels. On suit, non sans amertume, dans la population les fâcheux effets de son contact avec les Européens; un mal funeste se répand par les femmes qui fréquentent les navires (1).

Les missionnaires se rendirent en un lieu du nom de Waitangi qu'arrose un rapide torrent; ils voulaient nouer des relations avec le chef Waraki et même l'endoctriner. La démarche eut succès; pour le compte de la société une pièce de terre qu'on jugeait excellente fut achetée pour des clous et des haches. Waraki, homme intelligent, exprimait la crainte déjà manifestée par plusieurs de ses compatriotes de voir dans un avenir prochain les Anglais accroître leurs forces, refouler les indigènes dans les forêts et s'emparer des terres; les pasteurs évangéliques en repoussaient l'idée avec une chaleur que ne motivait point sans doute une profonde conviction. Waraki répétait : Si quelques Européens se fixent en ce pays, nous y trouverons avantage; s'ils viennent en grand nombre, ce sera une calamité. Un jour, les insulaires ayant appris l'arrivée du capitaine qui avait massacré la plupart des habitans de la petite île de Rangihou, croyant tirer vengeance de la perte du *Boyd*, demandèrent à M. Kendall d'inviter cet officier à descendre à terre et de lui faire honte de sa mauvaise action. Le missionnaire, grand justicier comme on s'en souvient, promit d'obtempérer à ce désir. Au jour fixé pour l'entrevue, un Néo-Zélandais familiarisé avec la langue anglaise, s'adressant au marin, dit : « Capitaine, regardez l'île, » — et en présence des traces du désastre, le capitaine comprit la portée de cette simple parole. L'insulaire énuméra les hommes, les femmes,

(1) *Missionary Register;* December, 1816.

les enfans tués; il parla des femmes blessées se traînant vers le rivage et sans merci achevées par les matelots. Le commandant de navire prit l'engagement de ne plus faire de mal au peuple de la Nouvelle-Zélande. Les habitans de Tepuna consentirent à la paix, et M. Kendall dans son naïf enthousiasme put écrire : « Il est doux d'observer chez les indigènes de rapides progrès vers la civilisation (1). »

Les colons voyaient souvent des malades et s'efforçaient de les soulager. Sous un climat fort humide en hiver, les Néo-Zélandais s'exposent à des refroidissemens dont les suites peuvent être graves; sans jamais songer à la cause du mal, ils l'attribuent d'une façon invariable à l'*Atoua*, dieu et diable tout ensemble, qui les fait souffrir. Dès le commencement de l'année 1816, M. Kendall signalait de fréquentes visites de la part des habitans de divers districts, se louait de ses bons rapports avec tout le monde, se vantait de posséder une confiance qui avait gagné même les femmes des missionnaires; le vacarme effroyable des exercices militaires ne les empêchait plus de dormir. M. Hall, emmenant femme et enfans, s'était installé à Waitangi : à ses yeux, c'est le jardin de la Nouvelle-Zélande; il y a des terres arables de la meilleure qualité, des prairies superbes pour l'élevage des troupeaux, une rivière qui porte les bois mis en radeaux. Le chef Waraki mourut, et il s'ensuivit du trouble dans la contrée, la maison du ministre protestant fut mise au pillage. Malgré l'accident, M. Hall tenait à ne point abandonner la place; les insultes, les attaques se renouvelèrent; le pauvre pasteur, blessé au visage, dut revenir avec sa famille à Rangihou.

Tandis que les missionnaires s'accommodent de l'existence parmi les sauvages, un de ces aventuriers dont on garde le souvenir à raison de circonstances extraordinaires ou de certaines audaces pénètre dans l'intérieur du pays au milieu de populations surprises en voyant pour la première fois un Européen. En 1816, un navire était entré dans cette baie de la Pauvreté, rendue tristement célèbre par la narration du capitaine Cook (2). Durant quelques jours, capitaine et gens de l'équipage trafiquèrent avec les habitans du littoral, mais vinrent les actes de violence : trois marins furent tués dans la lutte, les autres saisis et menés à terre; plusieurs d'entre eux, attachés à des arbres, tombaient sous les coups de massue et de bruyans éclats de rire répondaient dans la foule aux cris des mourans. Témoin du massacre, John Rutherford, vieux soldat, épargné ainsi qu'un de ses camarades, vit préparer les foyers, rôtir les victimes et consommer le repas des cannibales, ayant reçu d'ailleurs l'invitation courtoise d'y prendre part. Rutherford, mêlé aux

(1) Lettres de M. Kendall : *Missionary Register;* August and December, 1817.
(2) *Poverty Bay.*

Néo-Zélandais, trouva des joies et un bonheur dans la vie des insulaires. Il épousa deux femmes, devint un personnage considérable, un chef, et c'est richement tatoué qu'il retourna en Angleterre conter son histoire à un homme qui s'empressa de l'écrire (1).

En 1817, M. Marsden expédie à Londres deux jeunes Néo-Zélandais dans le dessein de les éblouir par les splendeurs de la civilisation britannique. A son avis, « les Néo-Zélandais, considérés comme les cannibales les plus féroces et les sauvages les plus guerriers du monde, ce qui est en partie fondé, sont naturellement généreux, doux, affectionnés; par les qualités morales, ils feraient souvent rougir bien des gens réputés chrétiens (2). » Ainsi que tant d'autres, le bon chapelain se trompait touchant l'effet de la vie des nations policées sur l'esprit des races qui ne chérissent rien au même degré que l'indépendance absolue. Les colons de Rangihou, qui s'étaient fort émerveillés de l'intelligence vive des Néo-Zélandais, commencent à remarquer avec chagrin la difficulté, presque l'impossibilité de soumettre à un travail régulier ces hommes qu'on croirait voués par nature à l'existence vagabonde. Les insulaires exécutent un ouvrage qui peut être promptement achevé, ils l'abandonnent s'il est besoin d'y consacrer de longues journées. Pour entrer en possession de quelques clous, le Néo-Zélandais renonce à toute besogne utile et rémunérée, s'il trouve moyen de les obtenir en brisant une embarcation ou en abattant une maison. Ainsi devaient demeurer stériles les efforts souvent renouvelés avec certaine apparence de succès pour diriger l'esprit des insulaires vers l'agriculture et les arts mécaniques (3).

Vers la fin de la troisième année de son séjour à la baie des Iles, M. Kendall se louait du climat sain et agréable, et de la conduite des indigènes, meilleure qu'on n'aurait osé l'espérer. Il avait ouvert son école, au mois d'août 1816, avec trente-trois enfans. Le nombre des élèves ayant augmenté, les provisions alimentaires furent insuffisantes; garçons et filles se dispersèrent. Ils revinrent l'année suivante avec de nouveaux camarades; tous apprenaient à écrire, et le maître estime que les petits sauvages acquièrent aussi vite dans cet art un talent égal, peut-être supérieur à celui des enfans de l'Angleterre sa patrie. Les missionnaires, se familiarisant avec le langage du pays, découvrent l'origine des noms d'hommes, tirés tantôt du caractère ou d'un acte de la vie, tantôt d'une circonstance relative soit à un objet, soit à une localité; ils discernent mieux les idées superstitieuses des insulaires. Suivant la déclaration de M. Kendall, l'orgueil, l'ignorance, la cruauté, la licence,

(1) *Library of Entertaining Knowledge.*
(2) *Missionary Register.*
(3) Major Richard Cruice, *Journal of ten Month's Residence in New-Zealand;* London, 2e édit., 1824, p. 55.

marquent les traits de la religion des Néo-Zélandais. Ces hommes ne s'inclinent point devant un fétiche, mais les principaux personnages s'imaginent volontiers porter en eux-mêmes les attributs de l'être suprême. Selon M. Marsden, ils n'admettent en aucune façon que le même dieu ait créé les blancs et le peuple des îles australes, — ils fournissent des argumens en faveur de cette opinion.

Au mois d'août 1819, le fondateur de la colonie revenait à la Nouvelle-Zélande en compagnie des deux jeunes insulaires envoyés en Angleterre, depuis peu de retour à Port-Jackson, et de trois nouveaux pasteurs, l'un avec sa femme, l'autre avec femme et enfans. A Rangihou, M. Marsden, se trouvant entouré de la foule des naturels qui l'acclament, nous apprendra qu'à la vue de cette plage et de tout ce monde son cœur s'enflammait et qu'il croyait avoir atteint la terre promise. Hongi, accouru à sa rencontre, lui annonça qu'il partait en guerre contre Wangaroa pour un motif sérieux : une baleine s'était échouée sur une grève dans le district de Hongi, et les gens de Wangaroa s'étaient permis de manger la baleine. Le ministre évangélique réussit à calmer les ardeurs belliqueuses de son ami et l'entretint de l'idée de fonder un second établissement en un lieu où l'on pourrait étendre les cultures dans de larges proportions. Sous la conduite de Hongi, charmé de plaire, M. Marsden et ses confrères, les nouveaux venus, s'embarquent dans une pirogue pour un endroit situé à une douzaine de milles au sud de Rangihou. On arrive à l'embouchure d'une belle rivière; le sol est uni, facile à défricher, abrité des vents par les collines, la situation est pittoresque, tous les avantages désirables semblent préparés : c'est le territoire de Kerikeri. Le grand chef offre de livrer autant d'espace qu'on en peut souhaiter; on dîne au village, et la soirée s'écoule dans une agréable conversation avec Hongi et son entourage; on chante une hymne, et le pieux chapelain, non sans avoir adressé à l'éternel une action de grâces pour la tranquillité dont il jouit au milieu des cannibales, s'endort comme dans les scènes d'une idylle. Au réveil, il aperçoit une délicieuse cascade; les eaux de la rivière, passant sur la roche polie, tombent après le retrait du flot d'une hauteur de 3 mètres dans un superbe bassin d'où, avec la marée, elles s'écoulent dans la baie. Kerikeri était adopté pour la nouvelle station des missionnaires (1).

Korokoro, jaloux de la préférence, éclata en invectives contre Hongi; on l'apaisa par la promesse que des Anglais iraient résider sur son domaine. M. Marsden se laissa conduire à Paroa; le vieux chef proposa de faire abandon complet d'une belle terre qui forme le fond d'une crique; séduit par les agrémens de la

(1) Cette station dans le rapport de Marsden et dans les écrits de la même époque est appelée Kidi-Kidi.

localité, le chapelain décida qu'on y établirait un poste, et Korokoro promit de rassembler les matériaux nécessaires pour élever des constructions. Des chefs de divers districts reprochaient à M. Marsden de ne pas leur amener un forgeron; tous, avec une insistance extrême, réclamaient des houes, des bêches, des pioches, des haches, des cognées, des vrilles. Les hommes qui voulaient cultiver se servaient, à défaut d'outils convenables, de bêches ou de spatules de bois, insuffisantes pour remuer la terre, et ils s'en montraient fort malheureux. Un chef, interrogé s'il lui plairait de visiter l'Angleterre, assura n'en avoir nul désir, ajoutant : « A Port-Jackson, je suis peu considéré; je le serais moins encore en Angleterre, tandis qu'en mon pays je suis roi. » Marsden cherchant à dissuader un personnage de se faire tatouer, lui représentait que la coutume était barbare, l'insulaire répondit devoir se soumettre à l'usage s'il tenait à manifester son rang. Les colons entendaient toujours parler d'hostilités entre les tribus; l'une menaçait Hongi, plus souvent Hongi portait la guerre chez ses voisins. De temps à autre, on voyait à Rangihou des têtes plantées sur des pieux; c'est ce qui arriva au retour d'un expédition qui était allée jusqu'au cap Oriental (1). Les têtes des chefs tués dans les combats sont préparées et conservées; si la paix se conclut, elles sont remises aux parens des victimes. Les corps, aussitôt après la victoire, sont coupés et les morceaux distribués entre les guerriers; en quelques circonstances, on en expédie une part à des amis éloignés, comme on fait ailleurs d'une pièce de gibier.

Un jour, M. Marsden ayant déclaré l'intention d'offrir, soit une pioche, soit une hache à ceux qui n'en avaient pas reçu depuis l'origine de l'établissement, plusieurs centaines d'insulaires vinrent assiéger la demeure des colons; — on disposait d'une soixantaine d'objets. Lorsqu'il n'y eut plus rien à donner, un murmure trahissant une immense déception courut parmi la foule. Le maître chapelain s'esquiva pour se soustraire aux obsessions de gens qui montraient des mains écorchées faute d'un bon outil. En quelle estime, en effet, devaient être tenus les instrumens de fer par les hommes ne possédant que des haches en pierre pour couper des arbres, des coquilles pour tailler le bois, des bêches en bois pour remuer la terre! Un canot de grande dimension ayant été construit pour le service de la mission, M. Marsden le fit charger de planches et s'embarqua pour Kerikeri, avec les deux ministres évangéliques désignés pour l'occupation de ce poste et trois charpentiers. Sur le terrain même, on traça le plan de plusieurs constructions, et les ouvriers se mirent à l'œuvre. De la vigne fut plantée; d'après la nature du sol, on augurait favorablement de cette culture et l'on songeait à

(1) East Cape.

l'importance qu'elle pourrait acquérir dans cette partie du globe.

Autrefois Tuatara, dans ses entretiens, avait parlé de la Hokianga (1) comme d'une très belle rivière qui se jette dans la mer sur la côte occidentale de l'île. Deux membres de la mission de Rangihou, ayant effectué le voyage, confirmaient le récit de l'indigène. Le révérend Samuel Marsden prit le parti de pousser une reconnaissance dans la région. Accompagné de trois de ses confrères, de trois chefs néo-zélandais et d'une suite pour porter les bagages, il se mit en route. On traverse d'abord un espace de plusieurs milles où s'entremêlent les fougères et les broussailles de toute sorte, ensuite une vaste marais, puis un pays découvert. Comme il faut prendre du repos, les naturels construisent au plus vite une cabane avec des branches d'arbres. Au soir, la pluie tombe, les mugissemens du vent sont effroyables, les missionnaires anglais se rappellent qu'ils sont loin de la patrie, chez un peuple d'anthropophages, et chacun ressent l'oppression qui éprouve les âmes les plus fortes aux heures de la nuit, lorsque l'imagination est aux prises avec des dangers invisibles; mais le corps étant brisé de fatigue, le sommeil ne tarde point à engourdir l'esprit. Dès le réveil, les indigènes allument de grands feux pour combattre le froid humide; on prépare le repas du matin et, les forces revenues, on s'engage dans un bois. Le sol se trouvant détrempé par la pluie, la marche est lente et pénible; le terrain ne cessant de s'élever, au sortir de la forêt, on atteint une position qui domine toute la contrée environnante. Vers le sud s'étend une plaine immense, couverte d'une végétation magnifique; aux pieds du spectateur, les cimes touffues des arbres s'étalent de façon à présenter l'aspect d'une surface unie comme la mer. Au premier village qu'on rencontre, les chefs se montrent prévenans à l'égard des étrangers; informés de leur désir de vérifier si les navires pourraient entrer dans la rivière, ils expriment l'envie d'avoir parmi eux quelques Européens capables d'enseigner l'agriculture et l'art de construire des routes. On atteint la bourgade de Houtakoura, située sur un des affluens de la Hokianga, où le chef accueille les voyageurs avec la politesse grave d'un prince, en offrant la plus large hospitalité. Tout à coup, à la grande surprise des missionnaires, une effervescence se prononce dans la population, des rixes s'engagent; il s'agissait des coquetteries d'une femme, les fureurs se calmèrent assez vite. Les enfans, la plupart gentils, sont nombreux, et si l'idée de M. Marsden avait pu être satisfaite, tous auraient appris l'anglais. En descendant le cours de la rivière, jusqu'à son embouchure, on traverse beaucoup de gros villages, et le maître chapelain juge plus d'un endroit propice à l'établissement d'une colonie.

(1) Ce nom fut d'abord écrit Shouki-Anga.

Comme il accablait les habitans de questions sur les rivières de la Nouvelle-Zélande, sur l'importance des populations établies près des cours d'eau, sur les ressources alimentaires dans les différentes contrées, sur les moyens de communication, les insulaires, mis en défiance, commençaient par demander le motif de pareilles interrogations; ils finissaient par y répondre. Sur le chemin, on trouve un prêtre qui s'attribuait le don de commander aux vents et aux flots; de sa bouche, les missionnaires apprennent que, suivant la tradition, le premier homme qui foula le sol de la Nouvelle-Zélande, était Mawi, révéré par le peuple à l'égal d'une divinité; ils recueillent des renseignemens sur les roches et sur les passes de l'embouchure du fleuve, ce qui n'empêchera point d'aller mesurer la hauteur de l'eau sur les fonds de sable. En retournant à Kerikeri, on passe par d'autres voies; souvent la fatigue est extrême pour les voyageurs obligés de piétiner dans la vase sous les grands arbres, la joie infinie à la vue de belles campagnes. Sur un énorme tronc coupé, dernier vestige d'un pin dont le vieux Tepahi avait fabriqué une pirogue, s'est assis le révérend Samuel Marsden; évoquant le souvenir de ses relations avec l'insulaire, il s'écrie dans un élan de touchante naïveté : « Quel bonheur pour cet homme, s'il eût vécu, en apercevant l'avenir qui se prépare pour sa patrie! » Après deux semaines d'absence, on a la satisfaction de constater qu'une belle demeure a été construite à Kerikeri. Le chapelain de la Nouvelle-Galles du Sud parcourant plusieurs districts dans la région de la baie des Iles, les chefs se montraient la plupart jaloux de recevoir des missionnaires. Ils attendaient d'eux la fortune, les territoires de la domination de Tuatara et de Hongi ayant gagné en armes, en outils, en substances alimentaires, une richesse ailleurs inconnue. C'est sous les plus riantes impressions que M. Marsden s'embarque en face de Rangihou pour sa résidence de Port-Jackson; il ne devait point tarder à reparaître à la Nouvelle-Zélande (1).

Dans l'intention de diminuer les frais du transport des *convicts*, le gouvernement britannique avait décidé qu'un vaisseau de la marine royale serait affecté à ce service, et qu'après s'être débarrassé de sa cargaison humaine à Hobart-Town et à Port-Jackson, il irait à la Nouvelle-Zélande prendre un chargement de bois de mâture. M. Marsden fut prié de donner à l'accomplissement de cette tâche le concours de ses lumières et de son influence sur les naturels, et le brave chapelain partit de nouveau pour le pays de ses rêves, accompagné de plusieurs insulaires qu'il hébergeait dans sa propre

(1) Samuel Marsden : *Proceedings of the Church Missionary Society*, 1821-1822. — Dumont-d'Urville : *Voyage de* l'Astrobale, *Histoire du voyage*, t. III, a donné, à titre de pièces justificatives, les traductions de la plupart des rapports des ministres évangéliques et d'autres documens sur la Nouvelle-Zélande jusqu'à l'année 1822.

demeure. Un chef du nom de Tetoro, qui se distinguait par une stature colossale et un air imposant, avait sans cesse les yeux attachés sur les soldats embarqués, ne dissimulant en aucune manière que cette force armée ne serait point du goût de ses compatriotes. Il n'en servit pas moins les Anglais dans la recherche des plus beaux arbres. A cette époque, les tribus de la baie des Iles et celles des régions limitrophes étaient en guerre ouverte. Malgré la protection de quelques chefs, les insulaires, comprenant trop bien que les ministres protestans se trouvaient en leur pouvoir, n'épargnaient à ces malheureux étrangers ni les vexations, ni les humiliations, ni les extorsions. Le major Richard Cruice constate que les pasteurs évangéliques, établis dans le pays depuis près de six années, n'ont pas réussi à opérer une seule conversion. Rangihou avait été délaissé pour Tepuna, situé de l'autre côté de la colline. Les missionnaires, tombés dans le découragement, voulaient tout abandonner; Marsden raffermit les courages ébranlés, admettant qu'il y avait de mauvais jours à passer et montrant, après la peine, le succès et la gloire (1).

Au mois de février 1820, M. Kendall, allant en Angleterre, emmenait Hongi et un jeune chef du nom de Waikato. Tout d'abord, le missionnaire, qui s'était particulièrement occupé de l'idiome du pays qu'il habitait depuis plusieurs années, prit sa résidence à Cambridge; d'après ses notes et ses indications, le professeur Lee composa pour la première fois une grammaire de la langue des Néo-Zélandais. A Londres, les chefs de la baie des Iles excitèrent la curiosité générale, surtout à raison de leur tatouage. Introduits près du roi, ils furent émerveillés en voyant l'arsenal du palais, ravis en recevant des mains de George IV une collection d'armes. Waikato convoitait toutes choses, Hongi ne prisait que les armes de guerre; il tombait en extase devant la discipline et les manœuvres des troupes anglaises. Traité avec considération, l'orgueilleux insulaire affectait la dignité, la réserve, les façons d'un grand seigneur; regardé comme un être curieux, il marquait son dédain, même de l'indignation. Hongi semblait avoir de hautes visées; il demandait des mineurs pour rechercher le fer, des forgerons pour le mettre en œuvre, des charpentiers pour élever de belles constructions, quelques missionnaires pour instruire son peuple dans les arts, enfin une vingtaine de soldats britanniques sous la conduite de trois officiers pour servir de modèles à ses hommes de guerre, assurant qu'il concéderait de bonnes terres à tout ce monde et qu'il le protégerait. Des personnages de l'Angleterre, pris d'un singulier intérêt pour ces Néo-Zélandais, les gra-

(1) *Journal of ten Month's Residence in New-Zealand*, by Richard A. Cruice; London, in-8°, 2e édit., 1824, et *An account of New-Zealand and of the formation and progress of the Church Missionary Society's Mission in the Northern Island*, by the Rev. William Yate; London, in-8°, 1835.

tifièrent d'armes et de munitions, ne soupçonnant pas que pareille générosité servirait à perpétrer bien des crimes.

Au retour, les insulaires abordant à Port-Jackson trouvent asile, suivant la coutume, dans la maison de Marsden, à Paramatta. Le bon chapelain doit alors subir une douloureuse impression. Hongi, dont il a loué dans ses correspondances les formes douces, est aujourd'hui plein d'arrogance; il ne rêve qu'entreprendre la guerre afin de devenir puissant comme le roi d'Angleterre. Sous le toit du chapelain de la Nouvelle-Galles du Sud vivait alors Hinaki, un chef des rives de la Tamise; c'est l'occasion pour Hongi d'ouvrir les hostilités. Prétendant qu'un homme de sa tribu a été tué par des gens de la Tamise, il menace Hinaki de toutes ses fureurs dès qu'ils auront mis le pied dans leur île. Les deux chefs s'asseyent à la même table, ils partent sur le même navire et, aussitôt débarqués, chacun court rassembler ses forces. Hinaki, de son mieux, prépare la résistance; mais Hongi, ayant réuni trois mille hommes armés d'une façon supérieure, se jette sur l'adversaire. Pendant la lutte tombe Hinaki, atteint de trois balles; soudain Hongi, écumant de rage, s'élance et, de son poignard ayant frappé au cou l'ennemi déjà inerte, tel que le plus affreux sauvage, boit le sang qui jaillit de la blessure. On compte un millier de morts; trois cents vont être rôtis et mangés sur place. Les habitans qui survivent ont fui pour ne plus revenir; désormais le pays où fut le champ de carnage restera désert. Le sombre vainqueur revenant à la baie des Iles, chacune de ses embarcations porte nombre de prisonniers; sa propre pirogue une vingtaine, tous destinés à l'esclavage. Au moment où Hongi veut aborder, sa fille erre sur la grève, éperdue, pleurant son mari tué pendant l'action; soudain, comme une furie, elle saute dans la pirogue, arrache des mains de son père l'épée tranchante qu'il tient de la munificence du roi d'Angleterre, et abat la tête de seize captifs qui, sans murmure et sans résistance, se laissent mettre le cou sur le bord du bateau. La vengeance accomplie, cette veuve terrible décharge un fusil sur elle-même; blessée, elle ne reprend ses sens que pour s'étrangler afin de rejoindre au plus vite son époux au séjour des âmes (1).

Dans les combats entre les insulaires, le changement est prodigieux. Les vaillans guerriers d'autrefois maudissent les armes à feu dont ils sont encore privés; ils succombent en méprisant les ennemis qui, n'osant plus se mesurer corps à corps avec la lance et la massue, donnent lâchement la mort au loin en se tenant hors

(1) Un des plus importans historiens de la Nouvelle-Zélande, le rév. Richard Taylor : *Te Ika-a-Mawi or New-Zealand and its inhabitants,* rapporte les circonstances de cette scène d'après un témoin oculaire, M. Puckey, l'un des missionnaires évangéliques.

d'atteinte. A peine a-t-il pris quelque repos, Hongi, plus que jamais confiant dans la puissance de ses armes, court à la baie Mercure détruire les tribus de cette région, puis à l'embouchure de la Tamise, où il trouve un village si bien fortifié que sa troupe n'ose tenter l'attaque. Alors il feint des dispositions amicales; les gens de la baie des Iles, admis dans l'enceinte, s'emparent de la place au milieu de la nuit, et massacrent la plupart de ses défenseurs. L'année suivante, c'est en 1822, Hongi reparaît dans la même région, et, remontant la rivière, il porte la désolation dans d'autres districts.

Après avoir atteint la rivière Waikato, qui tombe dans la mer sur la côte occidentale, il s'avance au sud près de Wanganui, faisant périr plus de quinze cents hommes. Chaque année, ce sont de nouvelles courses, de nouveaux massacres. Hongi répand la terreur sur l'île tout entière; il traverse le détroit de Cook et ravage Te-Wahi-Pounamou, l'île méridionale. Des missionnaires anglais l'appellent le Napoléon de la Nouvelle-Zélande, titre sans doute moins glorieux dans leur esprit qu'on pourrait l'imaginer. S'ils reprochent à cet étrange conquérant des actes de violence sans cesse renouvelés, il répond froidement qu'il ne s'arrêtera pas avant d'avoir soumis tout le pays, car l'Angleterre n'ayant qu'un roi, il faut qu'il en soit ainsi de la Nouvelle-Zélande. Hongi avait profité de son voyage pour s'instruire en politique; aux Anglais eux-mêmes, il devait les armes dont il se sert avec tant de furie contre les gens de sa race. A cette époque lamentable de l'histoire de la Nouvelle-Zélande, on vit des tribus profiter de l'affaiblissement de leurs voisins pour en achever l'extermination. En 1827, Hongi déclare la guerre à Tara, le fameux George de Wangaroa. Pendant cette campagne, l'établissement des missionnaires de la secte des wesleyens, fondé depuis quatre années, est mis au pillage et brûlé. Hongi disperse la population, tuant avec rage, sans épargner ni les femmes, ni les enfans. Vaincus, les derniers de ses ennemis prennent la fuite, mais pendant la retraite une balle atteint le vainqueur en pleine poitrine. C'en est fait du sauvage héros, qui languira plus d'une année avant de succomber à la terrible blessure. Ainsi se termina la carrière de l'homme dont le nom fut le plus retentissant de l'histoire des guerres de la Nouvelle-Zélande. Sous les coups du barbare conquérant, la partie la plus vaillante de la nation a disparu. Où il existait des tribus redoutables par le nombre des guerriers, maintenant seuls des vieillards gémissent, des enfans pleurent, des femmes désolées se tailladent la chair en signe de deuil. Où régnait l'activité, la vie, le mouvement, aujourd'hui c'est la solitude, le désert, le silence. Et parmi le peuple des envahisseurs, les colons anglais, on entendra bientôt tinter cette parole sinistre qu'on croirait lancée par une voix infernale : « Hongi a été l'instrument providentiel qui, par l'anéan-

tissement des défenseurs de ce pays, a préparé notre puissance. »

Les missionnaires évangéliques, protégés par Hongi, souffrirent peu de l'état de guerre. Comme l'avait prédit Tuatara, chaque année ils se trouvaient plus nombreux et s'implantaient sur de nouveaux points. Par la mansuétude, par la résignation à supporter les peines et les injures, ils gagnèrent des sympathies dans la population indigène et contribuèrent au plus haut degré à rendre facile l'invasion de la Nouvelle-Zélande par la race britannique. Au mois de juillet 1823, Marsden, revenant en ce pays pour la quatrième fois, constatait la prospérité de la mission. Un établissement se fondait à Pahia; le maître chapelain aurait préféré Wangaroa, mais la place venait d'être occupée par les wesleyens. Des pasteurs ne tardent pas à s'installer à Waimata, à Kaïtaia, ailleurs encore. De temps à autre les hostilités entre les tribus de la baie des Iles rendent la situation fort pénible pour les missionnaires; M. Marsden, averti lorsque les craintes deviennent excessives, reparaît, et en 1827 et en 1830, comme toujours il réussit à conjurer les dangers.

En 1815, le révérend Samuel Marsden avait laissé sur un point de la Nouvelle-Zélande trois hommes d'église. Au mois de février 1837, il venait pour la septième et dernière fois visiter cette terre qui, grâce à ses efforts, va être bientôt ravie aux légitimes possesseurs. Il se plaisait à répéter : « Un jour les Néo-Zélandais seront un grand peuple, » lorsque déjà les industriels, les marchands, les spéculateurs songeaient à s'emparer du pays tout entier. Le maître chapelain, accompagné de la plus jeune de ses filles, a le bonheur de voir que son œuvre a grandi dans d'étonnantes proportions ; — il y a maintenant des missions établies sur la Tamise et dans l'intérieur de l'île, à Matamata, à Waikato, à Tauranga. En chaque lieu, le vieillard reçoit les hommages de ses compatriotes, les marques d'amitié des insulaires. A Kaitaïa, la population se porte en foule à sa rencontre pour le saluer et même, assure-t-on, pour le contempler comme un père, comme un véritable bienfaiteur; il aurait pu être enivré du triomphe. Marsden, le fondateur des missions de la Nouvelle-Zélande, n'épargnant point ses faveurs à des sectes dissidentes, parfois rivales, montrant une sorte de bienveillance envers les catholiques, si l'on en croit ses panégyristes, reste pour l'église anglicane le pasteur vénéré qui, sans souci d'immenses obstacles, a propagé la foi chrétienne chez les plus terribles sauvages; pour tout le monde, il est l'homme plein d'énergie qui sut implanter la nation anglaise sur une terre féconde. Cook a déclaré la Nouvelle-Zélande possession britannique, Marsden l'a conquise (1).

ÉMILE BLANCHARD.

(1) Né à Horseforth, village situé entre Bradford et Leeds, le 24 décembre 1763, d'abord forgeron, bientôt ministre protestant, mort en Australie le 12 mai 1838.

LES

# INCONSÉQUENCES DE M. DROMMEL

## I.

M. Johannes Drommel arriva à Barbison le mardi 30 septembre selon les uns, le mercredi 1er octobre selon les autres. Ces derniers se trompent. Ce qui en fait foi, c'est le double témoignage très authentique de M. Taconet, ex-commissaire de police, et de Mme Denis, marchande de marée, qui tous deux partirent de Melun dans le même omnibus que M. Drommel et firent route avec lui. Quoique M. Taconet ait la figure un peu dure, d'épais sourcils, la parole brève, tranchante, le regard perçant et inquisitif, c'est le plus honnête et le meilleur des hommes, et tous ceux qui le connaissent savent qu'il n'a jamais menti de sa vie, hors les nécessités de sa profession. Quant à Mme Denis, cette digne personne est incapable d'altérer sciemment la vérité, quand il n'y va pas de sa tête ou de la défaite de son poisson. D'ailleurs, il est de notoriété publique qu'elle ne porte sa marée à Barbison que deux fois la semaine et jamais le mercredi. Il s'ensuit que ce fut bien le mardi 30 septembre qu'elle eut l'honneur de faire route avec M. Johannes Drommel. — A quoi sert-il, demandera-t-on peut-être, de déterminer minutieusement cette date? — La main sur la conscience, cela ne sert à rien; mais on ne saurait être trop précis dans ses informations lorsqu'il s'agit d'un sociologue allemand, qui se pique lui-même de la plus scrupuleuse exactitude en toute matière, et qui reproche aux Français de n'avoir jamais su ni la géographie, ni l'histoire. Se donne-t-il le plaisir de relever quelque bévue commise par un Velche, son œil gris pétille de malice, sa tête a l'air de danser sur ses robustes épaules, et il laisse échapper un de ces gros rires qui font aboyer les chiens.

M. Drommel arriva à Barbison dans la matinée, à dix heures ou dix heures et demie; nous ne pouvons rien affirmer de plus précis à ce sujet, et pour cause. Tout l'univers sait que l'entreprise Lejosne fait le service des voyageurs et de la poste entre Barbison, Chailly et Melun; l'univers n'ignore pas non plus que cette recommandable entreprise s'acquitte de son office à la satisfaction générale, qu'elle s'applique à concilier l'utile et l'agréable. Quand vous allez à Melun, c'est pour y prendre le train, et le train n'attend pas; fiez-vous à l'entreprise Lejosne, vous ne le manquerez point. Ses chevaux n'ont pas besoin de sentir le fouet pour courir comme le vent. Au retour, c'est une autre affaire, il n'y a plus rien qui presse et les choses se passent comme en famille. Qu'importe d'être à Chailly ou à Barbison une demi-heure plus tôt ou plus tard? Une allure modérée permet au voyageur de contempler le paysage, d'étudier la route, qui est charmante. Aussi ces mêmes chevaux si affairés, qui tantôt dévoraient l'espace, se mettent à compter leurs pas; ils lorgnent amoureusement toutes les maisons, comme s'ils grillaient d'envie d'y entrer, et ils s'arrêteraient volontiers pour lier conversation avec tous les passans. Le cocher, qui se conforme à leur humeur, multiplie les haltes. Il disparaît dans un bouchon, où il se rafraîchit à loisir; il a des paquets à déposer ou à prendre, des nouvelles à donner ou à demander, des accolades à distribuer ou à recevoir; il a surtout une cousine à embrasser. Excusez-le, elle est jolie, et laissez-le faire, il y a cela de bon avec l'entreprise Lejosne qu'on finit toujours par arriver; c'est une grâce du ciel.

— Voilà bien la France! s'écria M. Drommel lorsqu'il entendit la voiture rouler sur le pavé de Barbison! Deux heures pour faire dix kilomètres! Et c'est ainsi qu'on perd les batailles.

C'était une forte exagération. Quel que soit son goût pour l'exactitude, M. Drommel est un homme très passionné, et la passion exagère toujours.

M. Johannes Drommel jouit dans son pays d'une certaine réputation, dont il est fier. Peu lui importe que son mérite et son caractère soient discutés; pourvu qu'on s'occupe de lui, il est content. Ce gros homme court n'a pas un visage ordinaire. M. Taconet, qui était assis en face de lui dans l'omnibus, ne put s'empêcher d'admirer l'ampleur de sa tête, sa grande bouche tortueuse, la longueur démesurée de ses bras, son nez conquérant, solennel, héroïque, toujours prêt à partir en guerre, un nez fait pour affronter les grandes batailles de la vie. Tant que M. Drommel garda le silence, M. Taconet l'admira; mais à peine eut-il articulé deux mots, adieu le prestige! M. Drommel a deux voix, l'une grave, un peu rauque, l'autre perçante, aiguë; il passe brusquement de l'une à l'autre, et

ce contraste est plus plaisant qu'agréable. Il y a dans le monde de vieilles brouettes mal graissées, qui ont aussi deux voix et la même façon de parler que M. Drommel, quand on les pousse un peu vivement sur le gravier. J'en connais une intimement; mais, comme elle est modeste, elle est à mille lieues de s'imaginer que je ne puis l'entendre sans penser à un grand homme.

M. Drommel est né en Lusace, à Goerlitz, et si vous consultez à son sujet les habitans de Goerlitz, ils vous diront que dans le fond c'est un bonhomme, qu'il n'a jamais fait de mal à personne, mais qu'il est difficile de trouver quelqu'un à qui il ait rendu service. Que voulez-vous! il n'a pas le temps. Il est convaincu que le monde a été mal fait et que M. Johannes Drommel est chargé de le refaire; c'est à cela qu'il emploie ses journées et ses veilles. On cite de lui un mot mémorable qui prouve que cette préoccupation lui vint dès sa plus tendre jeunesse. Il n'avait pas dix-huit ans quand trois ou quatre de ses camarades, qui sortaient d'une brasserie, le rencontrèrent par une froide nuit d'hiver arpentant tout seul les rues de Goerlitz, les mains dans ses poches, les cheveux au vent. Ils lui demandèrent à qui il en avait. Il les contempla d'un air compatissant; puis il leur répondit : — Je cherche la synthèse! — Et il passa son chemin. Depuis lors, il a toujours cherché la synthèse, et la satisfaction superbe qui se peint dans son regard témoigne qu'il a fini par la trouver. C'est un grand avantage qu'il a sur nous tous; car enfin qui de nous l'a trouvée? Assurément ce n'est pas moi.

Qu'on n'aille pas s'imaginer là-dessus que M. Drommel est un métaphysicien, un idéaliste; il méprise profondément l'idéalisme, la métaphysique et les songe-creux. Il appartient à cette nouvelle génération d'Allemands qui explique tout par les cellules et qui n'a pour Goethe et Hegel qu'une médiocre considération. M. Drommel se pique d'être réaliste jusque dans la moelle des os. Il estime que la société repose sur des opinions erronées et sur de sots préjugés. Son grand principe est que la nature a, comme M. Drommel, le génie de la synthèse, que toutes les maladies sociales proviennent de l'abus de l'analyse. Par une série de raisonnemens fort bien déduits, il conclut de là que la propriété et le mariage sont, de tous les préjugés, les plus ridicules, les plus funestes, et que le point dont il s'agit est de remettre en circulation la terre et la femme. Il en a découvert la méthode, et il se fait fort de démontrer qu'il suffirait de deux ou trois décrets rendus par un gouvernement intelligent pour que tout marchât à merveille. M. Drommel ne demande à être gouvernement que pendant quarante-huit heures pour réformer à jamais l'humanité. Par malheur, jusqu'à ce jour il ne s'est pas trouvé dans toute l'Allemagne un seul principicule qui consentît à lui prêter sa couronne d'un lever à un cou-

cher de soleil. Il s'en plaint, car il croit fermement à sa méthode.

Cet homme a du caractère, une forte volonté. Son père, qui ne croyait pas à son génie et qui le destinait au commerce, l'envoya faire ses études dans une *Realschule*, où il n'apprit que quelques mots de latin. Il en appela, et le décret fut rapporté. Il répara le temps perdu, suppléa par ses efforts aux lacunes de sa première éducation. Quelques années plus tard, il était docteur, et à peine fut-il docteur, il enseigna la sociologie à l'université de Kœnigsberg en qualité de *privat-docent*. Ses doctrines furent jugées dangereuses, sans compter qu'il avait la déplorable habitude de levrauder, de vilipender, de déchirer à belles dents tous ses collègues. Du haut de sa chaire, il traita l'un d'eux d'*asinus ridiculissimus*, ce qui fut pris en mauvaise part. On lui donna des avertissemens, des dégoûts; il reconnut qu'il ne deviendrait jamais professeur ordinaire, ni même extraordinaire; il abandonna la partie. Il avait hérité de son père, qui s'était enrichi dans le commerce du bétail, une fortune assez rondelette. Il se retira fièrement sous sa tente, c'est-à-dire à Goerlitz, où il fonda une feuille hebdomadaire, intitulée *das Licht*, ou *la Lumière*. Celui de ses ex-collègues qu'il avait traité d'*asinus ridiculissimus* écrivit contre lui un sanglant article dans les *Grenzboten*; il y décriait sans merci son journal, et accusait le directeur d'être une lanterne fumeuse qui se prenait pour le soleil. M. Drommel méprisa ces injures et ne se lassa point d'éclairer l'univers. Ses abonnés assurent qu'il les étonne plus qu'il ne les convainc. Cela suffit à son bonheur.

M. Drommel n'est pas seulement un penseur et un polémiste; dans l'occasion, il sait se remuer, tracasser, s'intriguer. Après une tentative infructueuse, il réussit à se faire élire au parlement impérial, où il siégea dans le voisinage des socialistes, mais sans frayer avec eux. Il les considérait comme de pauvres hères, car il n'est pas socialiste, il est sociologue et vous en sentez la différence. Si le prince de Bismarck avait daigné prendre quelquefois ses avis et se gouverner par ses conseils, il serait peut-être devenu bismarckien; mais le prince de Bismarck ne lui ayant point fait d'avances et s'étant permis de quitter un jour la salle des séances au moment où M. Drommel était à la tribune, M. Drommel se mit à bouder le gouvernement, se détermina à constituer un parti lui tout seul. Il représentait dans le *Reichstag* les drommeliens, et il n'y en avait qu'un, animal unique en son espèce. Sa solitude ne l'inquiétait pas, la synthèse est toujours solitaire. Il jouit de son bonheur pendant trois ans, mais il ne fut pas réélu. Cette mortification lui fut sensible; il s'en consola en pensant que les temps n'étaient pas mûrs, que son jour viendrait.

On n'est jamais tout à fait conséquent. Quoique M. Drommel

aspire à mettre la propriété en circulation, il ne laisse pas de posséder une maison fort cossue, qu'il ne songe point à faire circuler, et un assez grand nombre de titres de rente, dont il ne fait part à personne. On prétend qu'il est dur à la détente, qu'il ne laisse jamais voir sans de bons motifs la couleur de son argent. D'autre part, quoique le mariage soit à ses yeux une piètre institution, destinée à disparaître dans un prochain avenir, il eut à cinquante-quatre ans la faiblesse de se marier. Dans le temps qu'il était député, il avait conçu de tendres sentimens pour une danseuse de l'Opéra de Berlin. Cette charmante Francfortoise, qui passait pour être aussi sage que jolie, le renvoya bien loin. Il est persévérant, il n'eut garde de se rebuter, et le destin lui vint en aide. Il arriva que la jolie et sage Ada se laissa un soir tomber dans une trappe, où elle se cassa la jambe. On la raccommoda; mais il lui resta de cette mésaventure un léger clochement du pied droit, qui au dire de ses admirateurs ajoutait à ses grâces et qui toutefois la gênait beaucoup dans ses entrechats. Elle se ravisa subitement, prêta l'oreille aux propositions de M. Drommel; mais elle entendait être épousée dans toutes les règles, civilement et à l'église. Il en passa par tout ce qu'elle voulut, tout en lui représentant qu'il est dur à un philosophe de faire le sacrifice de ses principes et de se conformer aux préjugés. Il le lui déclara fort nettement, et peut-être eut-il le tort de le lui déclarer trop souvent, les gens convaincus aiment à se répéter. Il n'eut pas d'ailleurs à se repentir de son pénible sacrifice. Il trouva dans M^me^ Ada Drommel non-seulement une ménagère accomplie, mais une femme exemplaire, qui témoignait une soumission touchante à ses volontés, un acquiescement absolu à ses idées, une parfaite déférence à ses conseils, une confiance entière en son génie. Lui-même s'applaudissait d'être l'unique et légitime possesseur d'une beauté que les connaisseurs lui enviaient, et qui, tout en clochant un peu, faisait sensation partout où elle se montrait. Il éprouvait aussi quelque satisfaction à l'idée qu'il s'était fait aimer et adorer, lui Prussien, d'une femme née en pays rhénan, sur terre conquise. Il avait fait à sa façon acte de conquérant; il n'avait pas épousé sa femme, il se l'était annexée, sans compter qu'il était beau de voir une danseuse devenir la femme d'un sociologue. Il y avait un peu de synthèse dans cette union, et M. Drommel estimait que, si le mariage doit être condamné comme un préjugé ridicule, les mariages synthétiques méritent peut-être qu'on fasse une exception en leur faveur. Il se flattait d'avoir donné au monde un grand exemple, et par voie d'insinuation il en toucha quelques mots discrets dans un article de *la Lumière*, ce qui fournit à l'*asinus ridiculissimus* l'occasion désirée de lui dire une fois de plus son fait. M. Drommel, comme on peut croire, le remoucha d'importance, en

prenant tout l'empire germanique pour juge du camp. Ce fut vraiment une belle polémique.

Il avait mis dans son bonnet de tenter de nouveau les chances du scrutin dans les élections au parlement prussien qui ont eu lieu tout récemment. Il sonda le terrain, acquit la triste conviction qu'il courait au-devant d'un échec assuré. Pour se dérober à sa défaite et pour évaporer son dépit, il résolut d'aller faire un long voyage en France et en Italie. Ce fut de sa part une détermination salutaire. Tant qu'il était dans son pays, il était mécontent de tout, critiquait amèrement les institutions et les hommes, se plaignait que les affaires allaient de mal en pis. A peine avait-il passé la frontière, les comparaisons qu'il faisait le réconciliaient avec cette maudite et chère Allemagne. S'il avait beaucoup de griefs contre ses compatriotes, il contemplait les Velches du haut d'un mépris juché sur cinquante canons Krupp. Il enferma dans une sacoche de voyage, qu'il suspendit à son cou, cinq ou six mille marks en billets et en rouleaux d'or, qu'il économisait depuis longtemps à cet effet, et accompagné de sa charmante femme, il se mit en chemin pour Paris, où il passa quinze jours, après quoi il continua son voyage en allant visiter la forêt de Fontainebleau. Voilà comment il se fit que le 30 septembre 1879, l'entreprise Lejosne eut le privilège de voir monter M. Drommel dans un de ses omnibus et de le transporter moyennant la somme d'un franc de Melun à Dammarie, de Dammarie à Chailly, de Chailly à Barbison.

M. Drommel était curieux de tout. Durant le trajet, il fit subir un interrogatoire en règle à ses compagnons de route; il avait l'air d'une corneille qui abat des noix, et au demeurant il ne doutait pas que des Français ne fussent très sensibles à l'honneur que leur fait un penseur d'outre-Rhin en les questionnant. La marchande de marée, qui aimait à jaser, lui répondit de point en point. Il voulut savoir quelles espèces de poisson elle portait dans sa corbeille, et il sourit majestueusement quand elle lui vanta ses anguilles; il lui fit la grâce de lui déclarer qu'il n'y a de vraies anguilles que celles qui barbotent dans la Neisse. M. Taconet fut moins complaisant, se renferma dans un morne silence, et ne daigna pas apprendre à l'interrogant sociologue qu'étant né à Metz, il avait peu de goût pour les Allemands. Il n'eut garde non plus de lui dire qu'il avait été longtemps commissaire de police à Melun, qu'ayant fait depuis peu un héritage, il avait pris sa retraite, et qu'il se rendait à Barbison pour y donner des ordres touchant une maisonnette qu'il y faisait bâtir et dans laquelle il se promettait de passer ses vieux jours. Il se donna encore moins la peine de lui révéler qu'il n'avait lu dans toute sa vie qu'un seul livre, écrit par François Rabelais, mais qu'il

l'avait bien lu, qu'il le savait par cœur, et qu'à sa manière, il y avait trouvé la synthèse. A quoi bon le dire? M. Drommel n'en aurait rien cru.

Choqué du silence obstiné de l'ex-commissaire de police et trouvant de ce côté portes et fenêtres closes, M. Drommel se retourna vers Mme Denis. A peu de distance de Chailly, elle lui montra sur le bord de la route une sorte de tour crénelée, coiffée d'une sorte de minaret, et elle lui raconta que cette tour était un tombeau qu'un particulier assez original s'est fait construire pour y être enterré avec ses chevaux et ses chiens. M. Drommel sourit de nouveau; poussant le coude de Mme Drommel, il s'écria : *Französische Eitelkeit.* M. Taconet, qui savait un peu d'allemand, comprit que cela voulait dire : Voilà bien la vanité française! Un peu plus loin, on rencontra une jolie vachère qui, armée d'une longue gaule, menait ses bestiaux aux champs. Elle interpella de loin le cocher de l'omnibus, et lui montrant toutes ses dents, elle lui cria : — « Redemandez mon ombrelle à Eugénie, j'en aurai besoin pour la fête de dimanche. » M. Drommel haussa les épaules, poussa encore le coude de sa femme, et lui dit : *Französische Frivolität.* Quand M. Taconet n'aurait pas su l'allemand, il aurait deviné sans peine que cela signifiait : Voilà bien la frivolité française!

Cette seconde impertinence lui fut amère, il eut peine à digérer cette pilule. Il fut bien tenté de saisir M. Drommel à bras-le-corps et de le jeter par la portière; mais quand on a été commissaire de police, on a appris à maîtriser son premier mouvement. Il se contenta de penser à Dindenaut, le marchand moutonnier, à ses insolens propos, et passant la main sur ses favoris, il grommela sourdement :

— Patience! répondit Panurge.

M. Taconet et Panurge avaient raison, la patience est une bonne chose, elle sait toujours trouver le mot de la fin. De ce moment, l'ex-commissaire de police s'efforça d'oublier l'existence de M. Drommel, en ne regardant plus que Mme Drommel. Plus il la regardait, plus elle lui plaisait. Il admira sans réserve ses cheveux d'un blond argenté, la douceur de sa voix flûtée, l'aisance de son maintien, la vivacité caressante de ses manières, ses yeux de teinte indécise, couleur du temps. Il admira surtout les grâces mignonnes de son sourire. N'étant jamais allé à Francfort-sur-Mein, ce sourire lui était nouveau; il ignorait qu'on l'y rencontre souvent et qu'il est le frère des bons vins du Rhin. Ce qui le chagrinait, c'était le respect que Mme Drommel semblait témoigner à son mari, les attentions qu'elle avait pour lui, l'air soumis dont elle l'écoutait, l'empressement avec lequel elle approuvait toutes ses sentences

comme les paroles d'un oracle. Il ressentit un accès d'indignation en pensant que ce butor avait su se gagner le cœur de cette ravissante créature, à qui il disait en lui-même avec colère :

— Ne vengeras-tu donc pas les Messins ?

En descendant de l'omnibus, M. Drommel s'embarrassa les jambes dans son parapluie, il trébucha sur le marchepied et faillit se laisser choir tout de son long sur le pavé, ce qui fit passer dans l'âme et dans les yeux de M. Taconet un éclair d'espérance. Mais Mme Drommel était là, car elle était toujours là, toujours attentive et toujours souriante. Elle retint par le coude son mari, qui ne tomba point. Sa tendresse vigilante s'alarmait facilement.

— Tu m'as fait peur ! lui dit-elle.

— Ce n'est rien, ma chatte, répondit-il ; M. Drommel n'est jamais tombé.

Cela dit, il lui mit sur les bras deux gros sacs de nuit, bien bondés et fort lourds, se bornant quant à lui à porter sa poche de voyage, son parapluie et sa personne.

— Tout supporter et tout porter, pensa M. Taconet, voilà le sort de cette chatte.

## II.

Après avoir commandé son déjeuner, M. Drommel voulut donner un coup d'œil à l'exposition permanente de peinture qui est ouverte au rez-de-chaussée de l'hôtel où il venait de descendre. Il a du goût pour les beaux-arts, la prétention de s'y connaître et d'en juger ; il dessine lui-même à ses momens perdus. Jointe au talent, l'application d'esprit produit des miracles ; le talent manque à M. Drommel, mais il est fort appliqué. Si jamais vous passez à Goerlitz, demandez à voir ses tableaux ; il y met de la synthèse comme il en a mis dans son mariage. Il se plaît à rassembler sur la même toile toutes les roches connues, le calcaire, le granit, la molasse, et au moins dix essences d'arbres ; tout cela est rendu très exactement. Il n'y manque qu'une chose, le je ne sais quoi qui fait qu'un tableau est un tableau ; mais il ne lui importe guère, il estime que l'exactitude est une vertu qui tient lieu de toutes les autres. Il en trouva peu dans les peintures des jeunes exposans de Barbison, et il faut convenir que ce jour-là il n'y avait dans le nombre aucun chef-d'œuvre. Hélas ! les Dioscures de ce fameux village sont morts, Rousseau et Millet ne peindront plus.

M. Drommel trouva tout détestable et se dirigea vers la porte, en se couvrant les yeux pour ne plus voir les honteux peinturlurages qui offensaient la délicatesse de son goût. Comme il allait sortir, Mme Drommel le rappela ; elle venait de découvrir à l'un des

bouts de la cimaise une toute petite toile, qu'elle trouvait charmante. Ce tableautin, qui représentait une cavalcade dans une chênaie, joignait une finesse rare de dessin à un ragoût de couleur tout à fait appétissant. Le jeune homme qui l'avait peint et que vous connaissez tous, s'appelle Henri Lestoc. Ce joli garçon a le diable au corps; on peut lui promettre un superbe avenir, si ses premiers succès ne le grisent pas. Puisse-t-il se défier de l'habileté prodigieuse de sa main et ne pas sacrifier le sérieux de l'art au croustillant, qui est le dieu du jour! La peinture qu'on préfère depuis quelques années est celle qui donne envie d'en manger; on peut douter pourtant qu'elle soit faite pour cela.

Malgré son parti pris, M. Drommel se sentait attiré par le croustillant du tableautin. Il y promena longtemps ses yeux et son nez, et il s'informa du prix. Son admiration redoubla quand on lui dit que le peintre demandait deux mille francs de cette petite pochade, qu'on aurait logée dans une tabatière. Tous les philosophes ont leurs faiblesses; la sienne était d'éprouver une admiration naturelle pour les choses qui coûtent cher et un vif désir de les avoir à bon marché. Mais quand on lui assura que M. Henri Lestoc n'avait qu'un prix et ne faisait jamais de rabais, il déclara que M. Henri Lestoc était un extravagant, que ses prétentions étaient impertinentes, et il s'en alla déjeuner.

Le couvert avait été mis sous un hangar, qui s'ouvre sur une allée de jardin. M. Drommel mangea de grand appétit, il dévora tout en se plaignant que rien ne fût mangeable. Il prétendit que les œufs n'étaient pas frais; la poule venait de les pondre. Il prétendit aussi que sa côtelette de mouton était coriace; que le jambonneau ne valait pas le plus grossier jambon de la Westphalie. Il fit la grimace en buvant son café, qui était exquis. Après avoir tout passé par l'étamine, il voulut, avant de retenir une chambre, savoir ce que lui coûtait son déjeuner. Il se récria sur l'addition, discuta, marchanda, liarda, si bien que l'aubergiste finit par se fâcher, et de mémoire d'homme M^me^ Picaud ne s'est jamais fâchée qu'à bon escient. Il y a des voyageurs qui aiment à voyager à bon compte et qui s'accommodent de tout; il y en a d'autres qui sont fort exigeans et qui paient volontiers en conséquence; il y en a d'autres enfin qui exigent tout et qui voudraient ne rien payer. C'était le cas de M. Drommel.

L'ex-commissaire de police avait assisté de loin à cette petite scène. Il dit tout bas à l'aubergiste, qui se retirait en colère :

— Il vous demandera ce soir pour son dîner un ange rôti, et il le paiera six sous comme une alouette.

Une demi-heure plus tard, M. Drommel traversait le Bas-Bréau, se dirigeant d'un pas délibéré vers les gorges et les rochers de la

Solle. Avant de se mettre en campagne, il n'avait consulté personne, il ne consultait jamais que lui-même. Son intention n'était pas de visiter des sites célèbres; il faisait peu de cas des endroits où tout le monde va, par la même raison qu'en matière de politique, d'histoire et de sociologie, il méprisait tous les lieux-communs; c'était sa bête noire. Il avait daigné acheter à Paris l'excellent Guide Joanne; il y avait lu que les huit ou dix chaînes qui traversent la forêt de Fontainebleau semblent être des lambeaux d'une ancienne assise de sable et de grès, détruite en partie par des cataclysmes, que les vallées qui les séparent ont été formées par l'érosion violente de courans sous-marins, que les immenses tables de grès, privées d'appui, se sont affaissées et que leurs débris ont produit ces entassemens sauvages et pittoresque qui offrent un caractère si particulier. Cette explication n'avait pas eu le bonheur d'agréer à M. Drommel. Il avait peu de goût pour les courans sous-marins, il ne croyait qu'aux actions lentes et il désapprouvait tous les cataclysmes. Esprit méthodique, il était fermement convaincu que comme lui la nature procédait toujours avec méthode, qu'elle avait comme M. Drommel le génie novateur sans y mêler aucune passion révolutionnaire, et que si elle avait siégé pendant trois ans au *Reichstag*, elle aurait pris place dans le voisinage des socialistes sans jamais frayer avec eux. Il se flattait de rapporter de son excursion une petite théorie toute neuve, un réquisitoire en règle contre les idées reçues. Il se promettait d'en faire le sujet d'un article, qu'il expédierait dès le lendemain à la rédaction de son journal, en l'assaisonnant de quelques épigrammes contre l'*asinus ridiculissimus*, qui avait la sottise de croire aux cataclysmes. Ce qu'il cherchait à cette heure, ce n'était pas le Nid-d'Amour, ni le Gros-Fouteau, ni d'admirables cépées de charmes, ni de beaux points de vue, ni le plaisir de ses yeux, c'étaient des preuves sans réplique, des argumens irréfutables, et tout en marchant, il pensait à l'*asinus*, qui peut-être en ce moment pensait à lui. Touchante sympathie des belles âmes!

Il serait mort de confusion s'il avait demandé sa route à qui que ce fût, et même il n'accordait que peu d'attention aux marques rouges et aux marques bleues que des mains prévoyantes ont imprimées sur le tronc des chênes ou sur la paroi des rochers dans le dessein louable d'orienter le piéton. Il avait pris avec lui sa boussole et sa carte, encore ne les consultait-il qu'à de rares intervalles; son idée était la plus sûre des boussoles. Devant lui marchait son grand nez héroïque, aux narines frémissantes, qui savait toujours son chemin, guide infaillible, sondant l'espace et flairant l'inconnu. M^me^ Drommel suivait. Quoiqu'on fût au 30 septembre, il faisait chaud; le ciel n'avait pas un nuage, et la pauvre

femme était sans défense contre le soleil, qui était ardent. Par l'ordre de son maître, elle avait laissé à l'hôtel son parasol de soie caroubier. Et d'ailleurs à quoi lui aurait-il servi? Elle avait les deux bras empêchés, l'un par un grand plaid à carreaux, plié en quatre, que M. Drommel se proposait de mettre sous lui quand il s'assiérait dans l'herbe et sur lui quand le serein tomberait, l'autre par le panier aux provisions, destiné à parer à quelqu'une de ces crises violentes de l'estomac auxquelles les sociologues sont sujets.

Le plaid était gênant, le panier était terriblement lourd, le sentier, qui serpentait parmi des blocs épars, était abrupt, Mme Drommel souriait. On sait qu'elle avait peine quelquefois à se faire obéir de sa jambe droite, il lui prenait des lassitudes, elle doutait de pouvoir aller jusqu'au bout; mais elle rassemblait ses forces, elle ramassait son courage et elle souriait. Le soleil l'incommodait beaucoup, elle pensait en soupirant à son parasol. Ses pieds mignons enfonçaient tour à tour dans un sable poudreux ou glissaient sur de perfides aiguilles de pins, et elle se disait que celui qui a inventé les voitures à huit ressorts était un homme de génie. Elle avait toujours eu peur des serpens; il lui semblait à chaque instant qu'elle allait marcher sur une vipère, qui se redresserait en sifflant; elle ne laissait pas de sourire. Par intervalles, s'arrêtant pour reprendre haleine, elle regardait derrière elle et croyait apercevoir dans l'épaisseur d'une futaie ou dans le vague des airs je ne sais quoi, une vision, quelque scène de son passé, un visage dont elle avait gardé un obligeant souvenir. Puis, se retournant, elle ne voyait plus qu'un gros homme court, dont l'énorme tête et la puissante nuque se détachaient insolemment sur le ciel bleu; ce gros homme court était le présent et l'avenir; il possédait à la vérité la synthèse, mais il ne songeait pas à demander à sa chatte si elle était lasse; nonobstant elle souriait. Elle se disait parfois : « Si pourtant... s'il arrivait par miracle... » Le miracle ne se faisait pas, et elle souriait encore, elle souriait toujours.

Cette vaillante petite femme prenait tout en bonne part, ne regardait que l'aimable côté des choses, brave dans les épreuves, croyant fermement aux occasions, convaincue par son expérience qu'il y a dans ce monde plus d'épines que de roses, mais faisant bon visage aux épines et cueillant la rose sans se piquer les doigts. Ce sourire de belle humeur, qu'une mère accorte et facile lui avait appris dès son bas âge, à la petite pointe du jour, ne l'avait jamais quittée. Il avait résisté à toutes les inclémences du sort, il avait traversé avec elle les misères d'une ingrate jeunesse, il l'avait suivie dans tous les défilés, dans tous les fourrés de la vie, dans les hasards de débuts contestés comme dans l'ivresse des premiers succès, et il lui avait toujours tenu compagnie, à la ville, sur les planches, au foyer

de la danse, même dans la trappe où elle s'était cassé la jambe et, ce qui est plus digne de remarque, jusque dans les plaisirs douteux d'un mariage synthétique. Ce sourire est destiné à ne mourir qu'avec elle, et quand on la clouera dans son cercueil, ce bel oiseau sera encore là, doucement posé sur ses lèvres pâlies et chantant à la camarde sa dernière chanson.

Comme il venait de déboucher dans la vallée de la Solle, M. Drommel se mit à allonger le pas, et sa femme lui dit, tout essoufflée :

— Tu ne te ménages pas assez, je crains que tu ne te fatigues.

Elle s'approcha de lui. Il avança vers elle son vaste front ruisselant, dont elle étancha la sueur avec son mouchoir de dentelle, se flattant du vain espoir qu'il allait lui dire : « Imbécile que je suis, je te fais trotter, tu n'en peux plus, reposons-nous. »

Il lui montra du doigt ses jarrets et ses pieds d'éléphant et lui dit : « C'est de l'acier. » Il ajouta : « N'est-il pas plaisant que tu aies épousé depuis deux ans M. Drommel et que tu ne saches pas encore que M. Drommel n'est jamais las? »

A ces mots, il se remit en route.

Cependant, après trois heures d'enjambées et à travers beaucoup de circuits, ils atteignirent le mont Chauvet, où M. Drommel résolut de faire une halte, non qu'il fût las, mais son estomac commençait à parler ou plutôt à crier. Il se garda bien de pousser jusqu'à la fontaine, qui commande un beau point de vue; on lui avait conseillé d'y aller, et il n'en faisait jamais qu'à sa tête. Il avisa au pied d'un hêtre solitaire une pierre plate, qui formait un siège commode. Laissant à sa femme le soin de s'en procurer un autre, il la déchargea de son plaid, qu'il étendit sur la pierre; il s'y installa, le hêtre lui servant de dossier. M^me^ Drommel posa à terre son cabas, en tira un poulet froid que le grand homme expédia lestement. Puis il avala trois verres de bière, en déclarant qu'elle était exécrable. Après cela, il ouvrit son calepin, se mit à crayonner des notes pour le grand article qu'il ruminait dans sa tête, et dans lequel il comptait tailler des croupières au Guide Joanne et à l'*asinus*.

M^me^ Drommel s'était assise tant bien que mal sur un tronc d'arbre renversé; elle n'avait pas de dossier, elle s'en passait. Elle croquait des noisettes, qu'elle cassait entre deux cailloux, et elle admirait le paysage. Par instans, elle grattait la bruyère défleurie avec le bout de son pied, et comme précédemment, elle se disait : « Si pourtant... oui, s'il arrivait par miracle qu'en creusant la terre du pied, il en sortît?.. » Quoi donc? Elle ne le disait pas, son sourire achevait sa phrase. Hélas! le petit pied avait beau gratter, la terre était sourde à son désir, il n'en sortait rien ni personne.

En ce moment M. Drommel était bien loin de se souvenir qu'elle existât. Il continuait de prendre ses notes, et selon sa coutume en

écrivant, il pinçait entre son pouce et son index la coquille de son oreille gauche, il la chiffonnait, la tiraillait en tous sens, l'allongeait indéfiniment; c'était sa manière de s'inspirer. Mme Drommel regardait par intervalles cette oreille énorme, qui était du plus beau rouge, et des visions de chauves-souris passaient devant ses yeux. Après cela elle contemplait le plaid à carreaux, le panier qu'elle avait porté et dont elle sentait encore le poids à son bras, puis le grand vide du ciel, où elle croyait voir courir une belle calèche, bien moelleuse, dans laquelle il y avait quelqu'un qui la regardait. L'instant d'après, son petit pied recommençait à gratter la terre. Le vœu qu'elle venait de former ressemblait à une résolution. Comme on peut croire, M. Drommel ne se doutait de rien.

Il était tellement absorbé par son travail qu'il ne s'avisa pas de la fuite des heures. Le soleil allait se coucher quand il quitta sa grosse pierre et donna le signal du départ. Soit que sa clairvoyance fût intermittente, soit par l'effet de quelque distraction, il ne sut pas retrouver son chemin et finit par s'égarer complètement. Mme Drommel s'en aperçut, mais il coupa court à ses représentations en l'assurant qu'il possédait au suprême degré la bosse des localités. Le malheur fut qu'en descendant un sentier rocailleux, elle fit une glissade et tomba, sans se faire grand mal à la vérité. Il lui reprocha vivement sa maladresse, la rabroua, se fâcha, avant de l'aider à se relever. Elle fut bientôt sur pied, s'excusa de son mieux. Étourdie par sa chute, craignant d'en faire une autre, elle ralentit le pas. Il se fâcha de plus belle. Ce qui mit le comble à sa colère, c'est que le sentier qu'ils suivaient les conduisit à un carrefour où aboutissaient cinq chemins de traverse. Lequel prendre? M. Drommel était fort embarrassé et furieux de l'être. Il ne faisait plus assez jour pour qu'on pût déchiffrer les indications des poteaux. Cet irascible sociologue s'en prit à sa femme, qui, pendant qu'il parlait et délibérait, s'assit sur le revers d'un talus pour donner un peu de relâche à ses pieds meurtris.

— *Mulier magnum impedimentum!* s'écria M. Drommel.

Et la priant de l'attendre, il enfila au hasard l'une des cinq traverses, dans l'espérance qu'elle aboutissait à une grande route, où il trouverait à qui parler.

Mme Drommel n'aimait pas les vipères, elle n'aimait pas non plus la solitude. Elle promena ses yeux autour d'elle et ressentit quelque émotion. Elle voyait le crépuscule s'épaissir rapidement, et cette grande forêt, dont la nuit s'emparait par degrés, lui faisait peur. Elle se mit à chanter, ce qui est un signe grave; elle ne se doutait pas qu'on l'écoutait. Elle s'interrompit soudain, elle avait entendu le bruit d'un pas. Le cœur lui battit très fort, le sang lui monta aux joues.

— Johannes, est-ce toi ? cria-t-elle.

Une voix claire et fraîche lui répondit :

— Je ne suis pas Johannes, et j'en ai bien du regret, madame, puisque c'est lui que vous appelez.

Son émotion se dissipa subitement et fit place à la surprise. La voix qui venait de lui parler n'avait rien d'inquiétant; ce n'était pas celle d'un malandrin. Elle se rassura tout à fait quand elle vit apparaître un joli garçon, à la fine moustache blonde, qui portait sur ses épaules tout l'attirail d'un peintre. C'en était un en effet, car il s'appelait Henri Lestoc, et il revenait de faire une étude dans la gorge du Houx. Si son talent ne fait pas banqueroute, peut-être l'appellera-t-on un jour le grand Lestoc ou Fortuny II; pour le moment on le traite de petit, non qu'il soit court sur jambes, mais parce qu'il est mince, svelte, fluet, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une santé de fer. Jusqu'à trente ans au moins, il aura l'air jeunet. Il y a du reste deux petits Lestoc, celui que connaissent les hommes et celui que connaissent les femmes. Avec les hommes, il est froid, réservé, compassé, narquois, sèchement ironique, gai par accès, mais toujours pince-sans-rire ; beaucoup de gens le prennent pour un Anglais. Auprès des femmes, il est tout autre, il a des naïvetés volontaires, des candeurs calculées, jointes à l'effronterie d'un page, et il se permet de grandes libertés sans qu'elles se fâchent. Se fâche-t-on contre un enfant ?

L'une d'elles, qui le connaît bien, disait de lui : — C'est Chérubin qui en est à sa seconde comtesse et à sa seconde manière.

— Ajoutons-y deux ou trois Suzannes, dit une autre, qui le connaît mieux encore.

Il s'était approché, la tête haute, l'œil allumé ; il paraissait ravi de la trouvaille qu'il venait de faire. Quand il fut à trois pas de Mme Drommel, il ôta respectueusement son chapeau, resta quelque temps à la regarder, la mangeant ou, pour mieux dire, la buvant des yeux ; il avait l'air surpris et charmé d'un gourmet savourant un grand cru qu'il a découvert dans un cabaret de village. Elle le regardait aussi, et elle se souvint du rêve qu'elle avait caressé sur la cime du mont Chauvet. Elle ne put s'empêcher de se dire que son joli pied n'avait pas travaillé en vain, que la terre s'était émue, qu'il en était sorti quelque chose. Était-ce précisément ce qu'elle cherchait ? Certes, non, mais ce qu'elle venait de trouver ne lui déplaisait pas. Elle s'était toujours résignée à toutes les volontés du ciel ; elle lui disait dans ses prières : — Si ce n'est lui, que ce soit un autre, pourvu que ce soit quelqu'un !

Elle se rappela qu'elle devait une réponse au jeune inconnu.

— Vous voyez, monsieur, lui dit-elle, une femme bien malheureuse. Voici cinq chemins, et je ne sais pas lequel conduit à Barbison.

— J'y vais de ce pas, répondit-il. Convenez que c'est le ciel qui m'envoie.

Et il lui offrit son bras, qu'elle n'accepta point.

— Ma situation est plus compliquée que vous ne pensez, reprit-elle. Mon mari est allé à la découverte, et je l'attends.

En apprenant qu'il y avait dans cette affaire un mari et que ce mari était proche, Henri Lestoc éprouva la plus vive contrariété; il parut consterné, et son dépit se peignit si naïvement sur sa figure que M^me^ Drommel, qui avait toujours bon cœur et beaucoup de pitié pour les chagrins qu'elle causait, trouva son cas intéressant.

— Me permettez-vous au moins de l'attendre avec vous? fit-il après un silence.

Elle lui répondit par un signe de tête, qui voulait dire : — Il m'a fait faire tout d'une haleine quatre grandes lieues au moins, sans s'informer si j'étais lasse, et notez que je portais à mon bras le panier aux provisions; j'en ai encore la marque. Tout à l'heure c'est lui qui s'est assis sur le plaid, et un siècle durant, il a griffonné je ne sais quoi, sans trouver un mot à me dire; je n'avais pas d'autre distraction que de contempler son oreille gauche, qui ne m'avait jamais paru si grande; le fait est qu'elle est énorme. Que tous ses péchés lui soient pardonnés ! je suis une âme sans malice. Mais vous arrivez dans un bon jour, dans un moment favorable. Tâchez d'en profiter. L'occasion a des ailes et s'envole.

Quoique le petit Lestoc n'eût pas compris la moitié de ce que voulait dire le mouvement de tête de M^me^ Drommel, il s'assit bien vite à ses côtés, sur le talus, un peu plus bas qu'elle, et bientôt il se trouva presque à ses genoux.

La conversation s'engagea; ils firent connaissance avec une promptitude qui s'explique par l'imprévu de leur rencontre, par la fatalité des sympathies, par la nuit qui tombait, par le lieu où ils se trouvaient. Les choses vont très vite dans les bois; sous leurs voûtes mystérieuses la pensée acquiert des rapidités qui l'étonnent elle-même. Une forêt n'est jamais un témoin incommode, quelquefois elle a la figure d'un complice.

Après deux minutes d'entretien, M^me^ Drommel avait deviné que ce joli blondin était l'auteur du petit tableau qu'elle avait admiré, et elle lui dit le cas infini qu'elle faisait de son talent. A son tour, il lui adressa le compliment qu'il regardait comme le plus flatteur de tous, il lui signifia qu'il l'avait prise pour une Parisienne, qu'il en avait jugé ainsi à ses manières, à sa tournure, à son chapeau, à sa jolie robe jaune paille, qui sortait des mains de la meilleure

faiseuse. Elle lui apprit que son éducation avait été très soignée; on lui avait enseigné dès son enfance qu'une Berlinoise doit se faire habiller à Francfort et une Francfortoise à Paris. Il sut bientôt qu'elle avait été danseuse et que par une dispensation singulière du sort, elle était la femme d'un sociologue. Ce genre d'animal lui était absolument inconnu, mais il avait l'imagination vive, il devina tout de suite de quoi il s'agissait, et bien que Mme Drommel s'exprimât en termes fort discrets, le personnage lui apparut, il le refit tout entier de la tête aux pieds. Bref, au bout d'un quart d'heure, il savait tout, sans qu'elle eût rien dit, mais ils étaient l'un et l'autre fort intelligens et disposés à s'entendre comme larrons en foire.

Cependant M. Drommel ne revenait pas, cela devenait inquiétant. Mme Drommel ne songeait plus à s'inquiéter, elle pensait à tout autre chose.

— Madame, lui dit le jeune homme en attachant sur elle un regard à la fois très candide et très audacieux, l'an dernier j'ai trouvé dans la forêt un bijou de prix; j'ai fait mettre à ce sujet une annonce dans les journaux, personne n'a réclamé le bijou, et il m'est resté. Cette fois, je viens de trouver une femme, et quelle femme! Personne ne la réclame, j'ai bien envie de la garder.

Il mentait, car il aimait à prendre, mais il ne gardait jamais rien.

Sa hardiesse ne la choqua point. — Un instant, monsieur, répliqua-t-elle en riant, commencez par me mettre dans les journaux, à l'article des objets perdus, et nous verrons après.

En ce moment une voix aiguë, qui partait du bout de l'un des chemins de traverse, cria : — Ada! Ada!

— Me voici, j'y vais, répondit-elle en se levant.

Le petit Lestoc se leva aussi; il fit un geste de désespoir, murmura : — C'est lui! je reconnais sa voix. Dieu me fasse grâce! Voici où mon aventure se gâte.

Il salua, fit quelques pas; puis, se retournant, l'audacieux jeune homme dit tout bas : — Est-il gênant?

Elle se mit encore à rire et dit : — Vous en jugerez ce soir. — Elle ajouta d'un ton d'autorité, de commandement : — Tâchez de lui plaire.

— On lui plaira, fit-il.

Et il disparut dans un sentier. Ada rejoignit aussitôt son mari, qui lui cria d'un ton goguenard : — Te voilà tout émue; gageons que tu as eu peur. Tête de femme ou de linotte, que pouvait-il donc t'arriver? Tu crois aux loups?

Elle aurait pu lui répondre qu'elle venait d'en rencontrer un et qu'il en est d'aimables. Elle se contenta de lui arranger sa cravate, qui s'était dénouée. Cela fait, elle lui dit : — Te voilà superbe,

— Puis elle lui tendit sa blanche main, pour qu'il la baisât. Il s'acquitta de cette formalité en rechignant et avec la grâce d'un ours qu'il était.

— Dépêchons-nous, fit-il d'un ton d'humeur, et ne t'avise plus de tomber. La route est ici près, mais il faut une heure encore pour arriver au gîte, et je meurs de faim.

Elle fit un effort suprême pour se remettre vaillamment en chemin. L'entorse qu'elle s'était faite dans sa chute, et qu'elle avait oubliée en causant avec un jeune inconnu, se rappelait douloureusement à son souvenir. A la vérité, cette entorse était fort légère, mais elle n'avait plus le pied sûr, elle butait à chaque instant. Quand elle atteignit l'extrémité de la traverse, à peine eut-elle fait dix pas sur le chemin de Fleury, elle se sentit au bout de ses forces et fut prise d'une défaillance qui lui attira une algarade.

La fortune, qui s'intéresse aux jolies femmes, eut pitié d'elle et lui porta secours. Une calèche vint à passer; un noble étranger mit sa tête à la portière, et agitant une main toute chargée de bagues, il s'écria avec un accent italien très prononcé :

— Je viens de Fontainebleau, je retourne à Barbison; j'ai deux places à offrir, et je serais charmé si on les accepterait.

A ces mots, il s'élança à terre, fit monter M. et M^me^ Drommel, et coupa court à leurs remercîmens, en disant :

— Quand je vois une femme qu'elle est lasse, mon cœur il s'émeut.

Si le noble étranger ne parlait pas très purement le français, il avait en revanche grand air, de grandes manières, une belle tête, un visage au teint mat, encadré de noirs sourcils et d'une barbe artistement peignée et taillée. Ada, qui avait le goût délicat, trouvait à redire à l'abondance excessive de ses bagues et à la profusion des odeurs qu'exhalaient son mouchoir, ses vêtemens, ses cheveux. Mais mollement étendue dans la calèche, elle se sentait revenir de mort à vie, et elle avait trop d'obligations à cet homme providentiel pour ne pas tout lui pardonner. Quant à M. Drommel, il était disposé à voir dans la politesse qu'un Italien venait de faire à un penseur allemand un de ces hommages instinctifs et tout naturels que les races subalternes rendent aux races supérieures. On aurait pu croire et peut-être croyait-il lui-même de bonne foi que la calèche était à lui, que l'Italien était son obligé; il le traitait de haut, d'un air de condescendance. Cependant, quand il eut appris par les hasards de la conversation que l'homme aux bagues était un grand personnage sicilien et portait le beau titre de prince de Malaserra, il changea subitement d'attitude, sa morgue dégela, son cœur s'attendrit et s'exalta. Il n'avait pas seulement la faiblesse d'admirer les choses qui coûtent cher, il avait un respect natif pour les gran-

deurs; l'amitié d'un prince lui semblait un bienfait des dieux. Il déploya toutes les grâces de son esprit pour démontrer au noble étranger que, quoi qu'en pussent dire les mauvaises langues, M. Drommel ne s'était pas égaré dans la forêt, attendu qu'il ne s'égarait jamais; il lui expliqua point par point qu'en définitive, le chemin qu'il avait suivi était le bon et que, s'il avait éprouvé un moment d'embarras, cela tenait à ce que la carte dont il s'était muni était celle de l'état-major français; il profita de cette occasion pour déclarer que les Français n'ont jamais su la géographie et que leurs cartes sont de qualité inférieure. Le noble étranger lui donna raison, abonda dans son sens; il en fut charmé, et quand la calèche s'arrêta devant la porte de l'auberge de Barbison, il ressentait déjà une vive sympathie pour son nouvel ami le prince de Malaserra.

## III.

Tout le monde s'accorde à dire que ce soir-là ils étaient quatre à table; c'est un fait acquis à l'histoire.

En descendant de voiture, M. Drommel, qui était en proie à une véritable fringale, se précipita dans la cuisine et donna l'ordre qu'on lui servît sans retard à dîner. La maîtresse du logis, qui l'avait pris en déplaisance, s'amusa à le contrarier. Elle lui déclara qu'il n'y avait point de cabinets particuliers dans sa maison, que les retardataires qui n'avaient pas dîné à table d'hôte mangeraient tous ensemble au même râtelier, et qu'elle attendrait pour servir que M. Taconet et le petit Lestoc fussent arrivés. L'un était son cousin remué de germain, et elle avait pour lui toute la considération qu'il méritait; l'autre était son favori. Elle l'avait tout de suite distingué parmi les nombreux rapins qui prenaient pension chez elle et qu'en considération de leur vareuse elle appelait ses bêtes à laine. Elle le choyait, elle était fière d'héberger sous son toit un garçon de grand avenir, un phénix, dont tout le monde parlait; elle eût volontiers fait mettre sur son enseigne cette inscription : Ici demeure le petit Lestoc. Elle signifia donc à M. Drommel que personne ne déplierait sa serviette avant que le petit Lestoc fût là. Il protesta, s'emporta; elle lui répondit que, s'il n'était pas content, il eût à chercher un gîte ailleurs. Elle était brusque, il était colère; on eût fini par se prendre aux cheveux, si le prince de Malaserra ne fût intervenu. Il avait l'aménité, l'humeur facile des vrais grands seigneurs. Avec sa grâce enjouée, il concilia le différend, calma les esprits, amadoua M. Drommel. Il lui dit en riant :

— Mon cher monsieur, soyez philosophe comme moi. Quand les

choses elles ne font pas ce que je veux, moi je tâche de faire ce qu'elles veulent.

Sur ces entrefaites, M. Taconet et le petit Lestoc arrivèrent, et on dîna. Pour Mme Drommel, c'était de repos qu'elle avait surtout besoin, elle s'était empressée de se mettre au lit.

Pendant le premier service, personne ne souffla mot; on n'entendait que le bruit des couteaux, des fourchettes et des mâchoires. Par intervalles M. Taconet examinait du coin de l'œil le prince de Malaserra; le prince observait à la dérobée le petit Lestoc, qui contemplait M. Drommel, lequel ne contemplait que son assiette. Cependant lorsqu'il eut englouti la moitié d'une fricassée de poulets, lorsqu'il eut assouvi les fureurs de son estomac et qu'il sentit circuler dans toutes ses veines la douce chaleur d'un excellent vin de Bordeaux, sa mauvaise humeur se dissipa comme par enchantement, sa verve se réveilla, et il attendit impatiemment qu'on lui fournît une occasion de discourir, car il aimait à parler en mangeant et à joindre aux plaisirs de la bonne chère celui d'étonner son prochain.

Ce fut M. Taconet qui lui procura l'occasion qu'il cherchait, en rapportant et approuvant les termes d'un jugement qui venait d'être rendu contre un braconnier surpris en flagrant délit dans la forêt. Les narines de M. Drommel se dilatèrent, il gonfla ses joues, posa ses deux coudes sur la table et s'écria :

— Voilà pourtant les beautés de notre civilisation !

— Que voulez-vous dire? lui demanda M. Taconet, en le regardant de travers.

— Je veux dire, répondit-il, et j'affirme que notre prétendue civilisation me fait pitié, que nous sommes encore dans un âge de barbarie, où l'état punit les hommes parce qu'il ne sait pas les élever.

— Vous êtes donc d'avis qu'il ne faut punir personne?

— Je suis d'avis et j'affirme qu'il se fait dans la triste société où nous vivons une immense déperdition de forces utiles, que les prisons sont pleines de gens d'esprit dont on n'a pas su utiliser le mérite. Écoutez-moi bien; il y a dix à parier contre un que le braconnier dont vous parlez est un homme très intelligent, qui braconne faute de pouvoir faire autre chose.

— A ce compte, les faux-monnayeurs...

— Contestez-vous leur talent? Aussi vrai que j'existe, le législateur de l'avenir saura faire servir au bien commun tous les talens.

L'ex-commissaire, fort agacé, s'écria :

— Dieu bénisse les voleurs! le législateur de l'avenir les emploiera à garder nos poches.

— Monsieur, répliqua-t-il avec un sourire sardonique, sauriez-vous me dire ce que c'est qu'un voleur?

— Eh! morbleu, un voleur...

— Ah! monsieur, ne jurez pas, lui dit tranquillement le petit Lestoc, qui était tout attention, sans en avoir l'air. Oh! non, ne jurez pas. Ma tante Dorothée, qui m'a élevé, m'a appris que cela portait toujours malheur.

— Vous avez eu tort d'interrompre monsieur, reprit M. Drommel, car il allait me dire qu'un voleur est celui qui s'approprie le bien d'autrui. Je l'attendais là, et j'aurais eu l'avantage de lui riposter que l'état est un voleur, puisqu'il exproprie quelquefois les gens pour cause d'utilité publique.

— Je n'ai jamais eu de goût pour les sophismes et pour les sophistes, repartit M. Taconet, à qui les ricanemens du sociologue portaient sur les nerfs.

Le petit Lestoc l'interrompit de nouveau en lui disant de son ton froid et posé :

— Ah! de grâce, répondez, mais ne vous fâchez pas; vous voyez que je ne me fâche pas, et pourtant les thèses de notre honorable commensal... Je voudrais bien savoir son nom; oserais-je le lui demander?

— Osez, jeune homme. Je m'appelle M. Drommel.

Il ajouta modestement :

— C'est un nom qui jouit en Allemagne d'une certaine notoriété, mais je doute qu'il soit arrivé jusqu'à Barbison.

Lestoc s'inclina avec respect :

— Eh! quoi, monsieur, vous seriez!.. Oh! j'aurais dû le deviner. Mais vraiment vous nous faites tort; pour qui nous prenez-vous? Pouvez-vous penser que nous soyons assez ignares de toute bonne discipline pour n'avoir jamais entendu parler du grand philosophe, du profond penseur, de l'illustre publiciste qui a fondé une feuille célèbre, *la Lumière,* à laquelle je me suis toujours promis de m'abonner?

M. Drommel conçut aussitôt la meilleure opinion de ce jeune homme bien informé, et il le caressa de la prunelle. Il ne se doutait pas que sa science était toute fraîche, qu'il l'avait acquise dans un carrefour de la forêt.

— Cela n'empêche pas, poursuivit Lestoc, que malgré l'autorité de votre grand nom, vos thèses ne me paraissent hérétiques, malsonnantes, condamnables au premier chef. Je ne me fâche pas, comme M. Taconet, je ne me fâche jamais; mais votre théorie sur les braconniers me scandalise diablement... Excusez-moi, je retire cet adverbe, ma tante Dorothée ne l'aimait pas.

— Vraiment je vous scandalise, mon jeune ami? répondit d'un

ton d'indulgence M. Drommel, car il aimait les gens qui se scandalisaient sans se fâcher, c'étaient ses auditeurs préférés.

— Que voulez-vous? c'est la faute de mon éducation. Je suis né dans la Brie, à Périgny, au milieu du village, en face du charron, dans la maison du grand poirier. Connaissez-vous Périgny? connaissez-vous le charron? connaissez-vous le grand poirier?.. Non, et vous n'avez pas connu non plus ma tante Dorothée, qui m'a élevé, comme vous savez. C'était une demoiselle bien respectable, qui avait des principes et trois grands poils sous le menton. Elle pesait deux cents livres, tout compris, les trois poils et les principes.

— Deux cent cinquante, murmura M. Taconet.

— Deux cents, monsieur, reprit-il d'un ton pincé, et quand je dis deux cents, c'est deux cents. Or ma tante Dorothée, qui avait l'esprit bizarre, n'aimait pas les voleurs, et elle n'aurait jamais souffert qu'on en mît dans le gouvernement. Quand il y en avait, elle admettait bien qu'on les y laissât; mais qu'on les y mît tout exprès, non, cela ne pouvait lui convenir. Ajouterai-je qu'elle m'a inculqué dès mon bas âge le respect du bien d'autrui? Je croyais tout ce qu'elle me disait, et je le crois encore.

— Je ne doute pas un instant, répondit M. Drommel, que M^lle^ Dorothée ne fût une personne infiniment recommandable; mais, mon cher enfant, elle n'était pas forte en dialectique. Autrement elle aurait su que la propriété n'est pas un droit primordial, que la propriété est une invention humaine, et qu'il nous est permis de la réformer en l'accommodant aux lois naturelles.

Ici le prince de Malaserra, qui n'avait rien dit jusqu'alors, poussa une exclamation douloureuse :

— Grand Dieu! dit-il, vous me faites frémir; la propriété, mon cher ami, elle est mon idole, et vous voulez la détruire! Vous êtes un puissant logicien, le plus puissant qu'il y ait dans tout l'univers, je m'en suis déjà aperçu dans la calèche; mais il est écrit dans *la Divine Comédie* que le diable aussi il est logicien. Je vous demande pardon, mon cher ami, de vous comparer au diable, mais je frémis, oui, je frémis.

M. Drommel se sentit fort flatté que le prince l'eût appelé deux fois son ami par-devant témoin, il en rougit de plaisir. Le regardant avec les yeux tendres d'une colombe qui roucoule :

— Oh! mon prince, que votre grâce me pardonne, lui dit-il. Je ne supprime pas la propriété, je la perfectionne. De quoi s'agit-il? Le point de la question est que la terre produise tout ce qu'elle peut produire et que la propriété devienne accessible à tout le monde. Prenez bien ma pensée, suivez mon raisonnement. Voici un paresseux qui a hérité de son père un champ, dont il ne tire qu'un méchant parti.

Appelons-le X, si vous daignez y consentir. Z est un homme de mérite, qui n'a point fait d'héritage et qui ne sait à quoi employer ses talens. Z estime que s'il possédait le champ de X, il en doublerait le rendement, et il se fait fort de payer à l'état un impôt double. N'est-il pas de l'intérêt de l'état, de la société, de tout le monde, que le champ de X soit donné à Z? Quand l'expropriation pour cause d'utilité publique sera appliquée dans toute sa rigueur, la terre rapportera dix fois plus, et chacun pouvant devenir propriétaire, il n'y aura plus de voleurs.

— Excepté X, cria M. Taconet, de plus en plus agacé.

— Nous lui trouverons quelque emploi, répondit-il dédaigneusement, et d'ailleurs je dois convenir que X m'intéresse fort peu. Je vous ai dit que c'était un paresseux. Malheur à qui n'est pas taillé pour le grand combat de la vie! Il n'y a pas de principe plus sacré que le droit du plus fort, car dans ce monde il n'y a d'évident que la force, et la sélection est la loi de la société comme de la nature.

A ces mots, il attacha un regard d'admiration complaisante sur ses vigoureux poignets, sur ses longs bras puissamment emmanchés, qui lui paraissaient de force à déraciner un chêne. En ce moment, on servit un plat d'alouettes rôties, qui étaient le gibier favori du petit Lestoc, et l'hôtesse le savait. M. Drommel en attira trois ou quatre sur son assiette; il les avala en deux bouchées, faisant craquer et crier les os sous ses fortes dents. Il lui semblait que ces alouettes croyaient comme lui à la grande loi de la sélection, qu'elles s'applaudissaient d'avoir été prédestinées à réjouir l'estomac d'un grand homme, à s'incorporer dans sa glorieuse substance.

Le prince de Malaserra, qui le regardait faire, frémit de nouveau, et, reprenant la parole :

— Ah! vous me faites de la peine, mon cher ami, beaucoup de la peine. Mais pensez donc à Malaserra! C'est une si belle terre que Malaserra! On y trouve tout ce qu'on veut, des vignes, des oliviers, des champs, des épis jaunes comme de l'or, des oranges grosses comme des citrouilles. Ah! il m'est bien cher, Malaserra. Et puis j'ai un palais à Palerme, j'en ai même deux. Ils ne me sont pas si chers que Malaserra. Je dois vous l'avouer, mon ami, comme je l'avouerais au meilleur de mes amis, si Z il viendrait me demander Malaserra et si je le tiendrais au bout de ma carabine, oh! sûrement il arriverait quelque accident. Mais ne parlons plus de Malaserra; songez à la morale, mon cher ami! La morale, elle est le tout de l'homme! Le respect de la propriété, il est le plus sacré des sentimens. La distinction du tien et du mien, elle est l'arche sainte, elle est le palladium, elle est la sauvegarde tutélaire des

honnêtes gens comme nous, elle est le fondement de tout l'univers, elle est...

Il avait envie d'en dire plus long, mais M. Taconet avait les yeux braqués sur lui. Quand on a été pendant vingt-cinq ans commissaire de police, il en reste quelque chose, et on a dans l'œil un je ne sais quoi qui peut paraître désobligeant. Le prince de Malaserra avait à cet égard une délicatesse d'épiderme qui tenait de la sensitive et qui s'explique par l'habitude du grand monde.

M. Drommel attribua l'émotion du prince aux inquiétudes qu'il ressentait pour Malaserra; il s'empressa de lui donner sa parole d'honneur que le législateur de l'avenir n'aurait garde de le déposséder de ses terres, de ses épis jaunes comme l'or, de ses oranges grosses comme des citrouilles.

— Je me pique d'être physionomiste, lui dit-il; j'avais tout de suite deviné que vous étiez un grand agronome. Fiez-vous à moi, mon prince; on ne touchera pas à Malaserra, la terre doit appartenir aux plus dignes. Encore un coup, je n'abolis pas la propriété, je la fais circuler.

— Circule-t-elle déjà en Allemagne? demanda le petit Lestoc.

M. Drommel poussa un profond soupir :

— L'Allemagne, dit-il, est encore gouvernée par les vieux préjugés, mais elle commence à en revenir, et c'est elle qui donnera le signal de la grande émancipation.

— Le grand Courbet, répondit Lestoc, me fit jadis l'insigne honneur de grimper à mon atelier pour y voir mon premier tableau qui, soit dit entre nous, était un assez vilain barbouillage. — Jeune homme, me dit-il en posant sur ma tête cette puissante main qui plus tard déboulonna la colonne, votre tableau me plaît, c'est beau comme le Titien. — Je ne savais où me mettre, je fis le plongeon, je fus tenté de lui crier : Homme de génie, viens sur mon cœur. Par malheur il reprit : — Oh! mais Titien, ce n'est pas encore cela.

— Non, l'Allemagne n'est pas encore cela, repartit M. Drommel, mais elle y viendra; nous en sommes au crépuscule, demain le soleil se lèvera. Les Allemands se distinguent entre tous les peuples par le génie du réalisme, par le sentiment de la synthèse.

Et il ajouta en dévorant une cinquième alouette :

— Ne vous y trompez pas, c'est la synthèse germanique qui a vaincu à Sedan.

M. Taconet portait son verre à sa bouche; il le laissa retomber sur la table si violemment qu'il faillit le briser, et ses yeux bruns jetèrent un éclair. Il se calma aussitôt et se contenta de murmurer :

— Patience! répondit Panurge.

— A propos, pendant que nous y sommes, qu'allons-nous faire de la famille? demanda encore Lestoc.

— Je ne la détruis pas, je la perfectionne, en faisant élever et nourrir tous les enfans par l'état.

— Et le mariage, l'abolissons-nous?

— Le mariage, mon cher enfant, est le plus absurde de tous les préjugés, le plus grand attentat à la liberté de l'homme et de la femme. Je le remplace par l'amour libre.

— C'est entendu; comme la propriété, nous faisons circuler la femme.

— Sera-t-il permis d'en avoir plusieurs? demanda à son tour M. Taconet.

— Vous prenez toujours ma pensée de travers, lui dit aigrement M. Drommel. L'amour est essentiellement monogame, et la seule polygamie qui soit conforme à la nature est la polygamie successive. L'homme n'a pas le droit de disposer pour l'éternité de sa personne qui est sacrée et de sa volonté qui est changeante. La loi ne reconnaît plus les vœux perpétuels des moines, le législateur de l'avenir ne reconnaîtra pas les vœux du mariage, et inscrira en tête de sa constitution le grand principe des affinités électives. Tout est chimie dans l'homme.

— Parfait! dit M. Taconet. Z a de l'affinité pour la femme de X comme pour son champ, nous lui donnons le champ et la femme.

— Et qui vous dit, répliqua M. Drommel, que la femme de Z n'ait pas de l'affinité pour X? Voilà un échange qui fera d'un coup quatre heureux.

— Echange-t-on quelquefois les femmes en Allemagne? dit le petit Lestoc.

— Cela s'est vu, et tout le monde s'en est bien trouvé.

— *Omnis clocha clochabilis*, s'écria M. Taconet, et c'est une belle chose que d'être clerc jusqu'aux dents en matière de bréviaire.

— Je m'en tiendrai toujours à celui de ma tante Dorothée, fit Lestoc. C'était un jour sous le grand poirier. Je me souviens que ce jour-là elle avait un caraco couleur chocolat et une cornette à longues barbes. — Henri, me dit-elle, ne le fais jamais aux autres, si tu veux qu'on ne te le fasse jamais. — Et pour qu'il m'en souvînt, elle m'appliqua un grand soufflet sur la joue droite; c'était sa façon de graver fortement les choses dans ma mémoire... Il en est résulté que je ne l'ai jamais fait aux autres.

— Eh quoi! joli garçon, s'écria M. Drommel, serait-il vrai?..

— C'est la pure vérité, et voilà un sacrifice qui ne me coûte guère. Je n'ai jamais été amoureux, moi qui vous parle. Il faut vous dire que j'appartiens à l'école du plein air, et l'école du plein air a pour principe que le milieu est tout, que la femme n'est qu'une tache. Entrez dans ma pensée. Je fais mon paysage, n'est-ce pas?.. en commençant par le ciel, car il faut toujours commencer par le

ciel. Mon tableau fini, je le trouve admirable, mais je découvre qu'il y manque une tache ou deux taches, l'une rose, l'autre bleue ou jaune-paille, la couleur ne fait rien à l'affaire. Je fouille dans mes souvenirs, j'y trouve une femme jaune-paille ou bien je la vois passer dans la rue et je la prie de monter, en lui disant : Madame, vous êtes nécessaire à mon bonheur, vous êtes la tache que je cherche.

— Sans calembour! dit M. Taconet.

— Je suis si bête que je ne les comprends pas, et l'amour non plus, je ne l'ai jamais compris. L'amour, c'est le vieux jeu, c'est bon pour les peintres d'intérieur; mais qu'en pourrions-nous bien faire, nous autres de l'école du plein air? Eh! que diable, est-on amoureux d'une tache?

M. Drommel le regardait avec une admiration mêlée de stupeur.

— Il serait donc vrai, joli garçon, que jamais?..

— Jamais, interrompit-il. D'ailleurs je suis trop occupé.

— Sauf les dimanches et jours de fête, dit M. Taconet.

— Jamais, vous dis-je, au grand jamais, et je ne permets à personne d'en douter. Il se peut que dans trente ans d'ici, sur mes vieux jours... Ce sera la preuve que je serai ramolli.

— Il est vraiment prodigieux! dit M. Drommel au prince de Malaserra.

— Renversant! répondit le prince. Pour ma part, le dixième commandement, il m'a toujours été sacré. Je n'ai jamais convoité ni la maison de mon prochain, ni son serviteur, ni son bœuf, ni son âne. Oh! l'homme, il n'est jamais parfait. La seule partie du bien de mon prochain qu'il me soit arrivé quelquefois de convoiter, vous le dirai-je? c'est sa femme, et si vous me permettez de vous expliquer plus copieusement ma pensée...

Il n'expliqua rien, attendu que M. Taconet le regardait et que décidément le regard de M. Taconet le gênait.

— Il est une question, reprit Lestoc, que je grille d'envie d'adresser à notre éloquent convive M. Drommel.

— Adressez-moi toutes celles qu'il vous plaira, naïf enfant de la Brie, car vous m'intéressez.

— N'avez-vous jamais été marié?

— Jeune homme, reprit gravement M. Drommel, quand vous connaîtrez mieux la vie, vous saurez que les philosophes sont obligés quelquefois de s'accommoder aux mœurs de leur siècle.

— Oh! je ne vous en veux pas; mais, je vous prie, avez-vous enseigné à M^me^ Drommel la théorie des affinités électives et de la circulation?

— Mon jeune ami, répondit-il plus gravement encore, apprenez que dans certains pays les femmes n'ont pas d'autre règle de con-

duite que les entraînemens de leurs sens ou les caprices de leur imagination, et qu'il serait peut-être dangereux de leur laisser la bride sur le cou et de s'en remettre à leur bonne foi. Mais si vous connaissiez les Allemandes, vous sauriez qu'elles n'ont pas besoin de préjugés pour sauvegarder leur vertu. Ce qui les distingue entre toutes les femmes, c'est l'intimité du sens moral, la profondeur dans les attachemens, le sérieux de la passion. Quand une Allemande a donné son cœur, elle ne le reprend plus; son amour est un culte, une religion, et jamais elle ne renie son dieu. Vous ne contestez pas, je pense, la supériorité intellectuelle et morale que tous les gens de bonne foi accordent à la race germanique. Mon Dieu! il est possible que les préjugés soient nécessaires aux races inférieures; les Mandingues ne sauraient se passer de leurs gris-gris, ni les Peaux-Rouges de leurs manitous. J'en suis fâché pour les Latins, ils sont destinés à faire place avant peu aux nations jeunes, qui ont de la sève et les secrets de l'avenir. Quand l'Allemagne aura transformé le monde et posé de sa forte main les assises de la société nouvelle, malheur aux peuples qui seront incapables d'en adopter les principes! ils disparaîtront comme les Peaux-Rouges à l'approche des blancs.

L'ex-commissaire de police s'écria pour la troisième fois:

— Patience! répondait Panurge.

— Qui était ce Panurge? demanda M. Drommel impatienté.

Au rebours de l'ex-commissaire, il avait tout lu, sauf Rabelais.

— Panurge, repartit M. Taconet, était un homme de bien à qui on ne fit jamais de chagrin sans repentance, et il en prit mal à Dindenaut d'avoir eu maille à partir avec lui un jour qu'ayant ses lunettes, il entendait plus clairement de l'oreille gauche.

— Je me suis laissé dire, fit le petit Lestoc, que les Velches ayant perdu le secret de faire des enfans, dans un siècle d'ici il n'y en aura plus que trois sur la surface de la terre. L'un sera coiffeur, le second cuisinier, et le troisième fera des calembours comme M. Taconet. Mais on assure que, quand ils seront morts et qu'il n'y aura plus au monde que des Allemands, l'académie de Berlin, partant du principe que plus on est de fous, plus on s'amuse, proposera un prix de cent mille francs pour encourager les inventeurs à fabriquer de la graine de Velches.

— Vous faites tort aux fous allemands, lui dit M. Taconet en se levant de table; ils se suffisent parfaitement, et c'est assez de leurs petites drôleries pour tenir en gaîté la terre, la lune et les étoiles.

Puis s'approchant de M. Drommel:

— L'un des derniers Peaux-Rouges, lui cria-t-il, souhaite à la synthèse germanique une douce nuit et d'heureux songes.

Cela dit, il s'inclina humblement et prit la porte.

— Cet homme est fort désagréable, grommela M. Drommel; il a l'humeur rêche et déplaisante. Je me connais en physionomies, la sienne m'a rebuté tout de suite; c'est une de ces figures qu'on n'aime pas à rencontrer au coin d'un bois.

— Je connais un honnête homme qui était de votre avis, dit Lestoc, et qui en serait encore si on ne l'avait guillotiné l'autre jour.

— Qu'est-ce à dire? demanda le prince de Malaserra.

— Je veux dire, mon prince, que certaines gens aiment mieux à rencontrer dans les bois une jolie femme qu'un commissaire de police.

— Ah! M. Taconet il est de la police! s'écria le prince. Je m'en étais douté. La police, elle a quelque chose dans l'œil, et elle manque de formes, surtout en France.

Visiblement soulagé par le départ de cet homme sans formes, il sonna et se fit donner une bouteille de vin d'Aï, dont il entendait régaler son illustre ami. On apporta trois coupes; mais le petit Lestoc déclara que l'école du plein air ne buvait jamais de vin d'Aï, et il sortit, laissant le prince de Malaserra fêter tête à tête avec M. Drommel la bonne fortune qui lui avait fait rencontrer sur une grande route un des plus célèbres penseurs de notre temps, dont il admirait passionnément la logique, tout en désapprouvant énergiquement ses principes.

L'entretien devint plus intime, le vin d'Aï dispose les cœurs à l'expansion. Le prince de Malaserra adressa à M. Drommel une foule de questions marquées au coin du plus sympathique intérêt. Il fut charmé d'apprendre que notre sociologue se proposait de faire un séjour en Italie; il l'engagea à pousser jusqu'en Sicile, il mit à son entière disposition l'un de ses deux palais, le pressa de venir passer un mois à Malaserra, où il comptait retourner avant peu et dont il lui détailla toutes les beautés, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. M. Drommel accepta cette proposition avec enchantement; plus il pénétrait dans la précieuse intimité du prince de Malaserra, plus il sentait que sa vraie vocation était de vivre avec les princes.

Cet entretien savoureux fut interrompu plus d'une fois par l'indiscrète M^me^ Picaud. Cette brave femme a tant d'excellentes qualités qu'on peut, sans lui faire tort, signaler ses défauts. Elle n'éprouve qu'un respect modéré pour les grands de la terre et pour les homme célèbres, même pour ceux qui boivent du vin d'Aï. On l'accuse aussi de traiter cavalièrement ceux de ses pensionnaires dont la physionomie ne lui revient pas, en quoi elle manque au plus sacré devoir de sa profession, qui est de ne jamais faire acception des personnes. Dis-moi ce que tu consommes, et je te dirai qui tu es, — tel est l'adage du parfait aubergiste. A plusieurs

reprises, Mme Picaud pénétra brusquement dans la salle à manger, espérant la trouver vide, et elle referma la porte à grand bruit, avec un geste d'impatience. On ne pouvait dire plus clairement : Allez-vous-en.

M. Drommel ne put se tenir de confesser au prince que la figure de Mme Picaud lui paraissait aussi rébarbative que celle de M. Taconet, et il s'informa d'un ton de mystère et d'inquiétude si les auberges de Barbison passaient pour des maisons honnêtes. Le prince en inféra que M. Drommel avait emporté dans son bagage toute une collection de rubis balais. Quand il sut qu'il s'agissait de cinq ou six méchans mille francs en billets et en espèces, il ne put réprimer un léger haussement d'épaules. Qu'est-ce que six mille francs pour un grand seigneur qui possède Malaserra? Il ne laissa pas de représenter à M. Drommel qu'il eût été plus simple de se munir de lettres de crédit, et il l'exhorta vivement à ne jamais se séparer de sa sacoche.

— Cette maison, lui dit-il, est la plus honnête du monde ; mais l'homme, mon cher ami, il n'est jamais sûr que de ce qu'il tient.

Pendant ce temps, l'ex-commissaire de police, qui s'était retiré dans sa chambre, croyait apercevoir dans les fumées de sa pipe une très jolie femme aux yeux couleur du temps, un innocent jouvenceau à la blonde moustache, une grosse sacoche pendue au cou d'un butor, la noble et pâle figure d'un prince sicilien, qui s'écriait : « Le respect de la propriété, il est le fondement de tout l'univers. » M. Taconet bâtissait là-dessus un imbroglio, un roman à quatre personnages, où les affinités électives jouaient un grand rôle ; les cœurs, les espèces, tout circulait. Puis il se mit à songer aux races inférieures et aux nations qui ont les secrets de l'avenir, à la synthèse germanique, à Sedan, aux Peaux-Rouges, et il finit par s'endormir en murmurant :

— Patience ! répondit Panurge.

## IV.

M. Drommel aurait mieux fait peut-être de suivre sa première idée, qui était de partir dès le lendemain, 1er octobre, pour Lyon. Mais quoi ! il n'en fit rien, c'était écrit aux tablettes de Jupiter.

On a prétendu que la cause de tout le mal avait été Mme Drommel, qu'en s'éveillant elle s'était plainte de son pied, qui avait enflé pendant la nuit, qu'elle s'était déclarée incapable de se remettre en route. Ceux qui ont adopté cette version méconnaissent le caractère angélique de cette charmante femme. Il est bien vrai que lorsque son mari se présenta dans sa chambre, elle lui insinua doucement qu'elle se ressentait des fatigues de la veille et qu'un jour de repos

lui ferait grand bien; mais elle ajouta aussitôt que, s'il l'avait pour agréable, elle était prête à partir, qu'elle se faisait une joie de déférer à tous ses désirs, qu'il la connaissait trop pour en douter. Heureusement M. Drommel avait résolu d'employer cette journée à visiter le palais et le parc de Fontainebleau, en compagnie de son cher prince, qui lui en avait fait la proposition. Il répondit que la santé de sa chatte lui était plus précieuse que tout, que, quoi qu'il lui en coûtât, il retarderait de vingt-quatre heures son départ à la seule fin de lui faire plaisir. Elle fit semblant de le croire, le remercia gentiment, le récompensa par un adorable sourire. Avoir l'air de croire est un art qu'elle possédait, et un art très utile, qui épargne aux familles beaucoup de contestations épineuses, de chipotages, de picoteries.

On a prétendu aussi et même affirmé qu'un peu plus tard, M. Drommel ayant rencontré sur l'escalier le petit Lestoc, celui-ci lui proposa de but en blanc de faire le portrait de sa femme. Il n'en est rien, et voilà comme on écrit l'histoire. Les choses se passèrent tout autrement, comme vous le pensez bien ; voici le fait. M. Drommel, qui avait gardé un aimable souvenir du jeune peintre, de l'agrément de son commerce, de la facilité de son humeur, de la naïveté de ses propos, s'informa de son nom. Lorsqu'il apprit que le neveu de M^lle^ Dorothée était l'auteur du tableautin coté deux mille francs, qu'il était en passe de devenir célèbre et qu'un jour ses peintures se vendraient un prix fou, l'estime qu'il faisait de lui s'accrut considérablement. La pensée lui vint d'obtenir de ce bon jeune homme, à titre de souvenir et sans bourse délier, bien entendu, une aquarelle, une pochade, quelque croquis, et de le rapporter à Goerlitz comme un échantillon de l'école du plein air, à laquelle il se promettait de consacrer quelque jour l'une de ses plus savantes élucubrations. M. Drommel a toujours eu le génie du troc, il donne l'œuf pour avoir le bœuf, un abonnement à *la Lumière* contre un tableau ou un livre de prix. Souvent même il ne donne rien du tout. Il ne rencontre guère de peintres, d'artistes, de collectionneurs d'objets rares sans leur soutirer quelque chose ; ils sont tous tenus de lui payer leur tribut, qu'il empoche gaillardement, comme une preuve sensible et palpable du vif intérêt qu'il leur porte. Les indiscrets sont les heureux de ce monde.

Après y avoir mûrement réfléchi, M. Drommel trouva bon de charger sa femme de cette petite négociation. Il alla sur-le-champ la rejoindre dans un kiosque à claire-voie, qui terminait l'une des allées du jardin de l'auberge. Elle s'y était acheminée en boitant très bas, et y prenait le frais, enveloppée dans son mantelet, la jambe allongée sur un coussin. Il lui annonça que, pour la sauver de l'ennui en son absence, il voulait lui présenter un jeune homme

très singulier, très original, qui la divertirait par ses naïves saillies.

— Te souviens-tu, Ada, lui dit-il, d'une jolie petite toile signée Henri Lestoc?

Elle eut beaucoup de peine à s'en souvenir.

— Que les femmes sont oublieuses! reprit-il. J'ai dîné hier avec lui.

— Comment l'appelles-tu? demanda-t-elle.

Il se fit un cornet de ses deux mains et cria dans l'oreille de sa femme :

— Henri Lestoc! T'en souviendras-tu, tête à l'évent?

— Je crois le voir d'ici, répondit-elle. Un gros garçon chevelu, hérissé comme un porc-épic.

— Tu peux te vanter de rencontrer juste dans tes conjectures. C'est un petit blondin, qui a encore aux lèvres le lait de sa nourrice, ce qui ne l'empêche pas d'être fort intelligent. Il me connaissait, ma chère. Je ne voudrais pas jurer qu'il m'ait lu, mais il avait entendu parler de moi.

— Le beau mérite! fit-elle. C'est le plus élémentaire de ses devoirs.

— Enfin veux-tu que je te l'amène?

— A quoi bon? qu'en ferais-je?

— J'ai mon projet, répondit-il.

Elle le regarda en se disant : — Il est vraiment prodigieux.

— Oui, reprit-il, j'ai mon idée. Ce galopin a du talent, et j'ai décidé que j'aurais de sa peinture sans qu'il m'en coûtât rien.

— Et c'est sur moi que tu comptes pour cela?

— Dans le courant de la conversation, tu demanderas à visiter ses portefeuilles; il ne te refusera pas un petit souvenir. On ne refuse rien à une jolie femme qui sait s'y prendre... Et puis il t'amusera. Croirais-tu, ma chatte, qu'il a fait vœu?.. Ils sont tous comme cela dans l'école du plein air. Oui, croirais-tu que jamais, au grand jamais?.. C'est lui-même qui le dit. Ma parole d'honneur! ces Français sont bien étonnans! Quand ils ne sont pas des Lovelace, ils sont candides au delà de tout ce qu'on peut se figurer. Celui-ci a été élevé par une vieille tante, vertu farouche, qui avait de la barbe au menton, et il est vraiment incomparable... Dame! il est un peu sauvage. Tâche de l'apprivoiser. Voyons, puis-je te l'amener? y consens-tu?

Après s'être fait longtemps prier, M^me^ Drommel finit par consentir; elle était toujours consentante.

M. Drommel se mit à la recherche du petit Lestoc. Il le trouva qui sortait de sa chambre, fredonnant une vocalise, tout frais, tout

pimpant, portant beau, le chapeau sur l'oreille, le nez au vent, les mains dans les poches de sa vareuse, un bouquet de myosotis à sa boutonnière, décoration qui était peut-être de circonstance. Chaque matin il se réveillait plus jeune d'un jour que la veille; chaque matin on lisait sur son visage la hâte fiévreuse d'un départ, et il partait en effet pour prendre le train qui conduit à la gloire ou pour chercher quelque chose dont il avait rêvé pendant la nuit. Qu'était-ce donc? Il ne le savait pas toujours, mais m'est avis que ce matin-là il le savait.

M. Drommel le happa au passage, lui fit force caresses et gros complimens, l'emmena dans le jardin, lui demanda la permission de le présenter à M^me^ Drommel, qui adorait la peinture. Le petit Lestoc fit froide mine à cette ouverture, tâcha de s'évader, inventant des défaites, prétextant des affaires urgentes. M. Drommel eut réponse à tout. Il ne lâcha pas son prisonnier, il le conduisit par le bouton de son habit vers le kiosque, où l'ayant poussé :

— Ma chère Ada, dit-il avec son gros rire, je te présente un jeune artiste de grand avenir, qui t'expliquera les principes de M^lle^ Dorothée et de l'école du plein air.

Quelque peine que se donnât M. Drommel, la glace fut difficile à rompre. Lestoc était raide comme un piquet, hautain, gourmé; impossible de le dérider. M^me^ Drommel était gracieuse; pouvait-elle ne pas l'être? Mais elle avait malgré elle l'air d'une femme qu'on dérange et qui préfère la solitude aux importuns.

M. Drommel les laissa se débrouiller. Leur tournant le dos, il se mit à arpenter une des allées du jardin. Il tenait d'une main son crayon, de l'autre son carnet. Il s'était avisé, en prenant son café, d'une sanglante épigramme à décocher à l'*asinus*, il avait hâte de la noter. C'était une vraie trouvaille, et si tenace que fût sa mémoire, écrire lui paraissait plus sûr. Il n'avait une confiance absolue qu'en deux choses, sa femme et son calepin.

Tout en écrivant, il prêtait l'oreille de temps à autre; il lui parut qu'on s'était mis à causer, et il jugea même que l'entretien était assez animé. Il entendit tout à coup le petit Lestoc s'écrier :

— Là, franchement, convenez que c'est un sot.

M. Drommel écarta les branches d'un chèvrefeuille, qui obstruait l'entrée du kiosque; il avança sa tête carrée et dit :

— Qui est le sot?

Lestoc s'élança vers lui, et lui mettant la main sur la bouche :

— Chut! ne nous trahissez pas, il est ici tout près.

M. Drommel promena son regard autour de lui; il aperçut M. Taconet, qui faisait un tour dans le potager.

— Vous avez mille fois raison, dit-il, et qui pis est, c'est un sot

hargneux et malfaisant. Je ne comprends pas que Mme Drommel fasse difficulté d'en convenir.

— Il est des choses, répondit Lestoc, qu'on pense sans oser les dire.

M. Drommel retourna dans son allée, où il continua de prendre des notes, jusqu'à ce qu'on vint l'avertir que la voiture était avancée, que le prince de Malaserra l'attendait. Il se dirigea de nouveau vers le kiosque pour prier sa femme de retoucher son nœud de cravate; il tenait à faire honneur à son noble ami. Cette fois le petit Lestoc disait avec un accent très doux, mais très délibéré :

— Je vends toujours à prix fixe. Par exception, je consens à vous faire un rabais. J'en demandais quatre, il m'en faut trois; mais c'est mon dernier mot, et j'entends être payé comptant.

A ces mots, il sortit du kiosque en courant, faillit heurter M. Drommel; lui prenant la main :

— Mon cher monsieur, il m'en faut trois, s'écria-t-il; faites entendre raison à Mme Drommel.

Et il s'éloigna en levant les bras au ciel, comme pour l'attester que c'était bien son dernier mot.

— Il lui en faut trois? demanda M. Drommel à sa femme. Qu'est-ce à dire?

Elle courut à lui, oubliant qu'elle avait mal au pied, et se mit en devoir de lui arranger sa cravate.

— Tu t'es bien mépris à son sujet, lui dit-elle. Il est original, je le veux; mais innocent, il ne l'est guère.

— Ah! çà, est-ce que par hasard cet élève de Mlle Dorothée?..

— Quel Arabe! Trois cents francs pour une misérable aquarelle! Il a une façon de vous demander les choses de but en blanc qui n'est vraiment qu'à lui, et il exige qu'on le paie comptant.

— Ses prétentions sont ridicules, répondit M. Drommel. Je le croyais mieux élevé, plus galant homme. Bah! il ne verra pas la couleur de notre argent. Tâche de l'enguirlander, ma chère Ada; tu en viendras bien à bout.

— Je ferai de mon mieux, dit-elle.

Puis, s'éloignant de deux pas, elle le regarda fixement, et lui tira une de ces profondes révérences qu'elle faisait jadis au public de Berlin, les soirs où il l'applaudissait à faire crouler la salle.

— Il paraît que ton pied ne te fait plus mal, lui dit-il.

— Il s'est guéri comme par enchantement.

Elle le regarda de nouveau, elle le trouvait phénoménal, et elle se mit à rire comme une folle.

— Eh bien! qu'est-ce qui te prend?

Elle répondit avec une volubilité qui ne lui était pas ordinaire :

— Le ciel est bleu, il y a là-bas des roses, l'herbe de la pelouse

est toute fraîche, ton nœud de cravate est irréprochable, et il me semble que j'ai seize ans.

— Ajoutons-en douze, dit-il.

Mme Drommel est née le 26 juillet 1851.

— Pour la première fois, dit-elle; mais Mme Drommel renaît de temps à autre.

Il y avait en ce moment un baptême ou un mariage à Chailly, et le vent apportait jusqu'à Barbison le bruit des cloches qui sonnaient à toute volée.

— Foi de danseuse! reprit-elle, les cloches nous annoncent une joyeuse nouvelle. L'air a aujourd'hui une couleur toute particulière, celle qu'il a les jours de fête.

— Je m'informerai tantôt, lui répliqua-t-il, s'il y a dans le voisinage quelque hospice d'aliénés. Je viendrai t'y voir en passant à mon retour d'Italie.

Une guêpe indiscrète voltigeait autour de son front, Mme Drommel la chassa d'un coup d'éventail. Puis elle contempla ce vaste front qui portait un monde, et il lui parut qu'il y avait quelque chose d'écrit. En sa qualité de femme de savant, elle respectait les écritures. Elle voulut pourtant en avoir le cœur net.

— Sais-tu quoi? dit-elle. Je suis horriblement jalouse de ce prince à qui tu me sacrifies durant toute une journée. Si je te disais que je meurs d'envie de voir Fontainebleau et si je te suppliais de m'emmener, gageons...

— Ne gage pas, ma chatte, tu perdrais. Les femmes sont quelquefois de grands trouble-fête.

— Décidément tu ne veux pas m'emmener?

— Non, et voilà celui qui veut, dit-il en se frappant la poitrine à tour de bras; voici celle qui obéit.

Il lui prit la main, et comme dans la forêt, il effleura négligemment de ses grosses lèvres des ongles roses qui n'avaient jamais égratigné personne. Il était pressé de s'en aller, on ne fait pas attendre les princes. Elle l'accompagna jusqu'au milieu du jardin, en lui recommandant d'éviter les courans d'air, de se défier du serein, de ne pas oublier son plaid à Fontainebleau, de s'en envelopper avec soin au retour, enfin d'avoir les plus grands égards pour sa précieuse personne. Puis elle le regarda s'éloigner.

— Il paraît bien que l'écriture est en règle, pensa-t-elle.

Les cloches sonnaient toujours. Elle s'adossa contre un pommier, ferma à moitié les yeux. Il lui sembla qu'un bras téméraire s'enlaçait autour de sa taille, que des lèvres audacieuses se pressaient sur les siennes, qu'une voix jeune et frémissante lui disait : « Je vous adore, il m'en faut trois. » Était-ce un rêve ou un souvenir?

Elle fut réveillée en sursaut par son mari, qui rebroussait chemin pour lui dire :

— Il me vient une idée; promets-lui un abonnement à *la Lumière*.

— Je crains bien que cela ne suffise point, répliqua-t-elle.

Et elle l'exhorta de nouveau à éviter soigneusement les mauvais pas et les courans d'air.

— Au diable les femmes qui ont l'amour des litanies! répondit-il, indigné qu'elle ne goûtât pas son idée.

Dès qu'il fut monté en voiture :

— Me voilà en état de grâce, dit-il au prince de Malaserra, je suis muni de tous les sacremens de l'église.

Et il se récria, en s'en moquant un peu, sur la tendre et trop craintive sollicitude que lui témoignait sa femme. Il ajouta qu'il n'avait jamais été malade de sa vie, et que jamais il n'avait rien perdu en voyage, pas même son parapluie.

— O mon cher ami, lui répondit le prince, que je vous envie votre florissante santé, votre bonheur et, oserai-je vous le dire? votre délicieuse épouse. Hélas! la princesse de Malaserra... Je suis bien malheureux, mon ami, car la princesse elle s'est sauvée avec un méprisable aventurier. Oh! si je les tenais! Le désespoir il est cannibale, et les femmes elles sont inconcevables. M'avoir préféré l'autre! Tout le monde s'accorde à dire que je suis assez bel homme, et l'autre il était affreux, un petit homme camus... Vous voyez que je vous dis tous mes secrets, j'ai toujours eu la coutume de montrer mon âme à mes amis. Oui, mon ami, c'est pour cela que je voyage, car, depuis cette horrible aventure, Malaserra il me déplaît quelquefois, et vous verrez pourtant comme il est beau, Malaserra.

A ces mots, le prince porta son mouchoir à ses yeux, et M. Drommel lui-même crut devoir par bienséance verser quelques larmes sur la déplorable escapade de la princesse.

— Dites-moi la franche vérité, mon ami, reprit le prince, n'avez-vous jamais été jaloux? La princesse de Malaserra elle m'a fait mourir de jalousie.

M. Drommel éclata de rire, tant la question lui sembla baroque.

— Prince, répondit-il, M^me^ Drommel est d'un pays où les femmes savent aimer, parce qu'elles ont de l'âme, du *Gemüth*.

— Le *Gemüth!* qu'est-ce donc cela?

— Impossible de vous le faire comprendre, cela ne peut se traduire ni en italien ni en français. Qu'il vous suffise de savoir qu'une femme qui a du *Gemüth* n'aime qu'une fois et ne se sauvera jamais avec l'*autre*.

— Même quand il ne serait pas camus?

— Une femme qui a du *Gemüth*, répliqua solennellement

M. Drommel, méprise de tout son cœur ce qu'on appelle dans ce pays-ci la bagatelle, et pour les femmes de ce pays-ci, la bagatelle est tout.

Là-dessus il lui reprocha de prendre son aventure trop au tragique; il lui représenta que les vrais philosophes ne s'émeuvent de rien, ne s'étonnent de rien et ne sont jamais jaloux, que les femmes après tout ne sont que de jolis jouets, quand elles ne sont pas de grands empêchemens, *maximum impedimentum*, qu'au surplus l'affinité élective est une loi fatale, une loi sacrée, dont il faut s'accommoder avec gaîté et bonne humeur. Il partit de là pour l'engager à étudier sérieusement la sociologie, science d'un prix inestimable, qui nous apprend à mépriser tous les petits accidens dont s'affecte le profane vulgaire.

Ce fut en devisant ainsi qu'ils arrivèrent à Fontainebleau, où ils firent un excellent déjeuner, arrosé des meilleurs vins. Après cela, ils visitèrent le château; à vrai dire, M. Drommel le trouva inférieur à sa réputation, décida qu'on l'avait surfait comme la forêt; la cour ovale, la porte dorée, la salle du conseil le laissèrent froid, Il trouva même beaucoup à reprendre dans la merveilleuse galerie de Henri II; pour un peu il aurait prétendu qu'il y avait mieux à Goerlitz. Cependant, en traversant la cour de la fontaine, il prit quelque plaisir à contempler les ébats des fameuses carpes; il daigna acheter au rabais une brioche rance, qu'il leur jeta avec un sourire de majesté débonnaire; comprirent-elles, en la dévorant, à quelle glorieuse main elles étaient redevables de leur bonheur?

Au retour la conversation tomba sur la gymnastique allemande. M. Drommel entreprit d'expliquer au prince de Malaserra que, grâce à un système d'éducation et d'entraînement que les autres peuples sont réduits à envier sans le pouvoir imiter, l'Allemagne est non-seulement le seul pays où les femmes aient du *Gemüth*, mais le seul où les hommes aient des muscles. Pour l'en mieux convaincre, il retroussa ses manches et montra ses robustes poignets au prince, qui hélas! n'avait que son âme à montrer, tant il était maigre. Ils venaient en ce moment de laisser leur voiture sur le grand chemin, ils suivaient un sentier qui conduit à un chaos de rochers dont le propriétaire de Malaserra voulait faire les honneurs à son cher ami. Arrivés dans ce lieu sauvage et solitaire, M. Drommel voulut que le prince pût juger par ses yeux des prodiges qu'accomplit la gymnastique allemande. Il se mit à soulever d'énormes pierres, à porter à bras tendu des fragmens de roc. Le prince émerveillé l'engagea à se débarrasser de son pardessus et de tout son attirail de touriste qui le gênaient; mais M. Drommel affirma que rien n'était capable de le gêner et comme il avait la tête un peu dure, il ne se laissa pas persuader. Le prince lui demanda s'il était

aussi agile que fort et le mit au défi de grimper jusqu'à la cime d'un rocher fort abrupt. M. Drommel accepta cette nouvelle épreuve d'où il sortit triomphant, quoique hors d'haleine et trempé de sueur. Il fit après cela quelques sauts périlleux, jusqu'à ce que le prince, devenu pensif, lui dit :

— Je frémis, mon cher ami; oui, vous me faites frémir. Laissez donc, en voilà assez. Si par un malheur dont je serais inconsolable il vous arrivait quelque accident, comment oserais-je reparaître devant la femme qu'elle vous adore?

Ils regagnèrent leur voiture. De ce moment, le prince fut moins causant, il devint même taciturne, il semblait distrait, préoccupé, mélancolique. M. Drommel s'imagina qu'il pensait à la princesse de Malaserra. Je croirais plutôt que les merveilles que produit la gymnastique allemande et les prouesses de son cher ami l'avaient rendu rêveur, qu'il lui enviait ses incomparables jambes, la puissance de ses bras musculeux; les plus belles âmes sont sujettes à l'envie. Pour M. Drommel, il était enchanté de sa journée et d'avoir passé quelques heures de plus dans l'intimité d'un homme d'élite, qui l'honorait de son amitié et dont la conversation était aussi instructive que ses manières étaient séduisantes. Ce qui surtout le remplissait d'aise, c'est que sa petite excursion ne lui avait rien coûté, attendu que le prince de Malaserra avait tout payé, la voiture, le déjeuner, les pourboires, tout sauf la brioche rance dont les carpes s'étaient régalées.

Une autre satisfaction l'attendait à son arrivée. M^me^ Drommel avait eu raison du petit Lestoc, non sans peine. Elle se trouvait en possession d'une aquarelle, qui avait été peinte dans l'après-midi avec une furie toute française et offerte à titre de souvenir, de don purement gratuit ou peu s'en fallait. Cette charmante aquarelle représentait un bout de grand chemin. D'un côté se dressait un énorme chêne qui n'avait pas une feuille; il était mort ou quasi mort; à main gauche, un sentier courait dans un bois de pins. A l'un des coudes du sentier, on voyait de dos un joli couple d'amoureux, qui apparemment s'étaient pris de querelle. Un jeune homme, agenouillé dans la poussière, élevait au ciel des bras supplians; il implorait son pardon ou mendiait une grâce. Vêtue d'une robe jaune paille, la jeune femme, penchant vers lui sa tête blonde, le menaçait d'une baguette de coudrier qu'elle agitait dans l'air. Elle avait laissé tomber son parasol, qui avait roulé à quelques pas plus loin, et sur lequel se jouait un furtif rayon de soleil.

M. Drommel se plaignit que le sujet fût un peu léger; il se plaignit aussi que le peintre eût esquivé la principale difficulté de son art en montrant de dos ses personnages. Il était curieux, il aimait l'exactitude en toute chose; il aurait voulu voir ces deux

visages. Cependant la double tache que faisaient la petite femme et le parasol de soie caroubier le charma, et par une de ces intuitions soudaines qui sont propres au génie, il conçut incontinent le plan d'un article à écrire sur l'école du plein air. Il fit remarquer à sa femme que l'aquarelle n'était pas signée. Elle lui montra sur un rocher de grès, qui assistait muet à la querelle des deux amans, ces mots écrits en caractères très fins : *Souvenir du 1er octobre 1879.* Elle lui montra au-dessous cet autre mot : *Sempre*, qui veut dire en italien « Toujours, » et à ce propos elle lui apprit que *sempre* était le nom de guerre d'Henri Lestoc.

— Jamais et toujours ! dit M. Drommel, voilà à ce qu'il semble des vocables que ce petit homme affectionne, et il faut croire que Mlle Dorothée les employait volontiers. Mais, je te prie, est-il devenu raisonnable? combien demande-t-il pour ces deux taches?

— Ton idée était bonne, lui dit-elle, il s'est contenté d'un abonnement perpétuel à *la Lumière*, ce qui lui fait d'autant plus d'honneur qu'il ne sait pas l'allemand.

— Il en sera quitte pour l'apprendre, répondit-il. Allons, voilà qui est bien, mais par exemple c'est lui qui paiera le port.

Il ajouta en embrassant sa femme et lui tirant doucement l'oreille :

— La journée t'a paru longue? Bah! console-toi, ma chatte; il n'y a rien à voir dans leur Fontainebleau.

## V.

Cette fois Mme Drommel fut du dîner. Son aimable présence mit en joie la petite table ronde autour de laquelle se réunirent les convives de la veille; il en est de la beauté comme du bon vin, elle réjouit le cœur de l'homme. Le petit Lestoc fut le seul qui ne fit pas fête à cette jolie femme. Il ne paraissait pas se douter qu'elle fût là. Il était distrait, préoccupé; il avait le regard rêveur et le front nuageux. M. Drommel en conclut malignement qu'il regrettait ses trois cents francs; il le plaisanta finement sur son silence, sur son air raide et taciturne.

— Excusez-moi, répondit le jeune homme; je creuse un problème. Oh! j'y arriverai, mais il y a là une question de lieu, de temps et de méthode qui me donne beaucoup à penser.

— La méthode est la grande chose, dit M. Drommel. Jeune homme, faites-moi part de vos perplexités; je vous aiderai à résoudre ce cas embarrassant.

— Je compte bien sur vous pour m'y aider, répliqua-t-il; mais vous m'y aiderez sans avoir besoin de parler. Je gage que l'inspiration me viendra en vous regardant.

Et il se replongea dans sa méditation.

Sur ces entrefaites, l'ex-commissaire de police arriva. En voyant paraître son ennemi intime, M. Drommel se renfrogna; cet homme lui était souverainement antipathique, il se promit de ne pas manquer l'occasion de lui dire son fait.

Le prince de Malaserra avait secoué sa mélancolie; assis à côté de Mme Drommel, il se montrait galant et attentif.

— Le sort de M. Drommel, lui dit-il, il est le plus enviable de tous les sorts; mais ce que je lui envie surtout, c'est qu'il est adoré par une femme qu'elle est, paraît-il, un ange de douceur et de complaisance. Et pourtant, qu'a-t-il besoin d'être heureux, M. Drommel? Il m'a dit lui-même qu'il se consolerait facilement de tous les petits accidens qui pourraient lui arriver. Les sociologues, ils se consolent de tout.

— Surtout des chagrins des autres, je le crois sans peine, interrompit M. Taconet, en remuant ses épais sourcils. Mais quant aux petits accidens qui peuvent les atteindre dans leur chère personne, je les crois à cet égard aussi tendres aux mouches que le premier pékin venu.

Le regard de M. Drommel s'alluma; on en vit jaillir cette flamme qui sort quelquefois de l'œil des sages et qui dévore le profane vulgaire. Si M. Taconet eut la vie sauve, cela prouve qu'il est solidement bâti et de forte trempe.

— Un homme qui se respecte, lui cria M. Drommel, s'abstient soigneusement de parler de ce qu'il ne sait pas. Que savez-vous de la sociologie?

— J'en sais, répliqua-t-il, ce que vous avez bien voulu nous en apprendre hier au soir. Au surplus, que Dieu bénisse les sociologues! mais j'ai déjà rencontré dans ma vie beaucoup de faiseurs de paradoxes, et je puis vous certifier que, le cas échéant, leurs paradoxes étaient à la merci des accidens et ne les consolaient de rien. Il y a des gens qui ne prennent leur parapluie que quand le temps est beau et qui l'oublient chez eux dès qu'il se gâte. Aussi sont-ils mouillés comme le commun des martyrs.

— Et moi, repartit impétueusement M. Drommel, je connais des gens qui traitent de paradoxes toutes les vérités qui dépassent la médiocrité de leurs pensées et la faiblesse de leur petit entendement.

— Croyez-moi, reprit M. Taconet, il faut se défier des opinions singulières. Le lieu-commun est le fond de la vie!

— Les lieux-communs sont le cachet des sots, répondit M. Drommel en colère.

— Et les inconséquences, dit l'autre, sont le propre des sociologues. Tôt ou tard ils ont le sort de l'écolier limousin.

— Que voulez-vous dire avec votre Limousin?

— Il est donc inconnu à Goerlitz? Voici l'histoire. Un jour, je ne sais quand, Pantagruel se promenait après boire par la porte d'où l'on va à Paris, et il advint qu'il rencontra un écolier tout joliet, qui venait par icelui chemin. — Mon ami, d'où viens-tu? lui dit-il. — L'écolier répondit : — De l'alme, inclyte et célèbre académie que l'on vocite Lutèce, où nous déambulions par les compites et quadrivies, en despumant la verbocination latiale. — Bren, bren, dit Pantagruel, qu'est-ce que veut dire ce fou? Je crois qu'il nous forge ici quelque langage diabolique. Par Dieu! je lui apprendrai à parler; mais devant, réponds-moi, d'où es-tu? — A quoi l'écolier répondit : « L'origine primève de mes aves et ataves fut indigène des régions lemoviques. » — J'entends bien, dit Pantagruel, tu es Limousin pour tout potage. — Et le prenant à la gorge : « Tu écorches le latin; par saint Jean! je t'écorcherai tout vif. » Lors commença le pauvre Limousin à dire : « Vee dicou gentilastre, laissas a quo au nom de Dious, et ne me touquas grou! » Ce qui signifiait : « Eh! dites donc, mon gentilhomme, laissez-moi, au nom de Dieu, et ne me touchez pas. » — Dieu soit loué! répondit Pantagruel, à cette heure tu parles limousin.

— Je n'entends rien à cette histoire, s'écria M. Drommel; mais si en la racontant vous aviez l'intention de m'insulter, je vous jure que vous m'en rendrez raison.

L'ex-commissaire lui répondit : — C'est bien de cela que vous avez besoin, comme le disait je ne sais plus qui.

A ces mots, M. Drommel, ne se possédant plus, se leva pour courir sus à l'insolent; heureusement sa femme l'arrêta par le bras, tandis que le prince de Malaserra le retenait par une des basques de son habit, en lui disant : — Les philosophes ils ne se fâchent jamais.

— Au nom de Dieu! ne vous disputez pas, dit tranquillement le petit Lestoc. Vous m'empêchez de piocher mon problème.

— Bah! lui dit M. Taconet sans se départir de son flegme, quand on est deux à chercher, l'un aidant l'autre, on finit toujours par trouver.

En prononçant ces paroles, il regardait fixement M^me^ Drommel, qui ne put s'empêcher de rougir jusqu'au blanc des yeux. Il ajouta : — Au surplus, qui de nous n'a son problème à piocher? Gageons que son excellence M. le prince de Malaserra a le sien, qui l'occupe beaucoup, et c'est lui qu'il faut plaindre, car personne ne l'aidera.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit le prince un peu troublé, en fourrant son nez dans son assiette.

— Monsieur, reprit l'ex-commissaire, s'adressant à M. Drommel,

j'ai peu de goût pour vos idées, pour vos manières, pour votre personne, et aussi bien il n'y a qu'un mot qui serve, je suis de Metz et vous êtes Allemand. Cependant j'étais venu ici déterminé à vous donner un bon conseil ; mais de l'humeur dont vous êtes...

— Je n'ai que faire de vos conseils, interrompit-il, et le seul service que vous puissiez me rendre est de me délivrer de votre sotte présence.

— Qu'à cela ne tienne, tout est pour le mieux, répondit en souriant M. Taconet.

Et, jetant sa serviette sur la table, il sortit.

Nous avons le regret de dire que son départ soulagea tout le monde, y compris le petit Lestoc, qui s'écria : — Décidément cet homme est un gêneur. — Quant à M. Drommel, il jura par la synthèse universelle et par la gymnastique allemande qu'il retrouverait ce croquant, ce bélître, et lui ferait payer cher ses insolences.

— Eh! quoi, mon cher ami, lui dit le prince, irez-vous vous commettre avec une espèce? car il est une espèce, cet homme, et un esprit tout à fait subalterne. Je vous l'ai déjà dit, la police en France elle n'a aucune éducation. Et puis, le combat serait trop inégal. Je vous ai vu à l'œuvre cette après-midi. Dieu! quel gymnaste, quels poignets et quel équilibriste! Ma parole d'honneur, les rochers ils avaient peur de vous, ils ne pouvaient vous regarder sans frémir, et ils frémissent encore.

Il raconta à M^me^ Drommel les prouesses par lesquelles s'était illustré son mari en revenant de Fontainebleau. Il les célébra en si bons termes que le héros de l'aventure, chatouillé dans son amour-propre, finit par se dérider.

— M. Drommel, je n'ai qu'un reproche à lui faire, poursuivit le prince ; il n'admire pas assez la forêt, et pourtant elle est une belle chose la forêt. S'il la voyait par la lune!.. Mais savez-vous quoi? La nuit elle est douce, elle est tiède, et la lune elle éclaire. Que diriez-vous si nous irions souper à Franchard? Le vin d'Aï, vous savez qu'il est bon, et j'ai dans mon armoire un pâté de perdreaux truffés qu'il attendait une occasion... O mon cher ami, vous ne direz plus que la forêt on l'a surfaite, quand vous l'aurez vue par la lune.

La proposition fut goûtée comme elle le méritait. Les forêts et la lune ne révélant toutes leurs beautés qu'aux piétons, il fut convenu que M. Drommel et le prince feraient une partie de la route à pied, que M^me^ Drommel irait les rejoindre en voiture dans les gorges d'Apremont, emportant avec elle les bouteilles et le pâté, et que de là on s'acheminerait de compagnie sur Franchard.

— Et vous, joli garçon, neveu de M^lle^ Dorothée, naïf enfant de la

Brie et glorieux représentant de l'école du plein air, ne serez-vous pas de la partie? s'écria M. Drommel.

Le joli garçon commença par refuser, alléguant qu'il avait affaire ailleurs. M. Drommel insista, le pressa vivement. Il aimait à faire politesse aux gens sans bourse délier, aux frais d'autrui; il était charmé que le vin d'Aï, que le pâté de perdreaux du prince de Malaserra lui servissent à payer l'aquarelle. Nous avons déjà dit qu'il était fort entendu dans ce genre de petites combinaisons. Mme Drommel ne prit aucune part à ce débat, elle paraissait absolument indifférente au dénoûment. Sans mot dire, elle pliait et dépliait son éventail, seul confident de ses pensées.

— Eh bien, soit! répondit enfin le jeune homme. Quoique le vin d'Aï et les perdreaux truffés ne me disent rien, je ne veux pas vous désobliger. Mais j'ai la sainte horreur des voitures; encore un héritage qui me vient de ma tante Dorothée. J'irai là-bas tout seul par des sentiers que je connais, où je serai fort à mon aise pour rêver à mon satané et délicieux problème, car il est délicieux mon problème. Il a un visage comme il n'y en a pas deux dans tout l'univers, une gorge et des bras faits au tour, une taille ronde et souple, des cheveux clairs à rendre jaloux le soleil, un sourire qui donne la fièvre, et avec cela un joli petit cœur tout vide, il n'y a rien dedans, c'est une maison à louer. Oh! que bienheureux sera le locataire, s'il a le bon esprit de faire un bail à vie!.. Je vous répète que je l'adore, mon problème; j'en raffole, j'en perds la tête, je donnerais mon corps et mon sang pour le résoudre, pour le posséder, pour qu'il soit à moi tout entier, et vive Dieu! j'en viendrai à bout dès ce soir, ou que le diable emporte mon âme et l'école du plein air!.. ce qui ne m'empêchera pas, messieurs, d'arriver avant vous à Franchard.

Cela dit, il quitta la salle en courant.

— Ma parole d'honneur! il est devenu fou, dit M. Drommel à sa femme.

— Sa folie ne me déplaît pas, répondit-elle d'un ton bref, car depuis un moment elle avait le souffle un peu court.

Il était onze heures et demie quand M. Drommel et le prince de Malaserra quittèrent la grande avenue de Barbison pour s'engager dans la cavalière de la Mare du revoir, qui conduit aux gorges d'Apremont en grimpant et serpentant au travers d'un éboulis. La lune qu'on avait priée à cette petite fête s'était piquée de faire honneur à la parole d'un prince. Elle avait revêtu tous ses atours, elle était charmante, elle était coquette; on eût dit une lune toute fraîche, fabriquée pour la circonstance. Elle se plaisait à argenter le sable fin des sentiers, elle semait à profusion ses diamans

sur les blocs de grès. Deux nuages noirs laissaient entre eux un intervalle d'un bleu sombre où elle voguait mollement, ils cherchaient à l'arrêter au passage, et tout à coup elle disparaissait, comme mangée par la nuit. L'instant d'après, elle recommençait à répandre dans la forêt ses mystérieuses blancheurs, son pâle sourire, la douceur de ses longs silences, que Virgile a chantés.

Quand les deux piétons eurent atteint la crête de la colline, le prince s'arrêta, et montrant de la main à M. Drommel l'océan de verdure qui se déroulait devant eux :

— Eh ! bien, mon ami, lui dit-il, ne trouvez-vous pas cela beau, et ne frémissez-vous pas?

— Prince, je ne frémis jamais, repartit M. Drommel. Cela n'est pas dans mes moyens.

Et il redressa brusquement sa puissante nuque, appliqua ses poings sur ses hanches. Il avait l'air de jeter le gant à la forêt, il la mettait au défi d'émouvoir M. Drommel.

— Comment donc êtes-vous fait, mon ami ? Votre cœur il est de chêne, il est de bronze... Moi, je trouve cela tout à fait romantique. Ah ! le romantisme il est un certain vague dans l'âme.

— Le romantisme est un poison qui engourdit le sang, qui amollit les cervelles, qui énerve les volontés, répliqua M. Drommel de sa voix aiguë, dont l'intonation gouailleuse était tempérée par le respect qu'on doit aux princes. Nous en sommes bien revenus, nous autres Allemands. De sottes gens prétendaient jadis que les Français avaient pris la terre, les Anglais la mer, et qu'il n'était resté pour tout potage aux Allemands que le bleu du ciel. Aujourd'hui la terre est à nous, un jour nous aurons la mer, et nous laisserons le bleu à qui voudra. Des âmes fortes et rusées dans des corps d'acier, voilà ce qui convient aux maîtres du monde. Nous possédons la force, nous avons César, la ruse nous vient, et déjà Rome se sent revivre en nous.

Ainsi s'exprimait M. Drommel, saisi d'un noble transport, et il appuyait sa pensée en frappant la terre du pied. Ses deux bras étendus, qui semblaient s'allonger jusqu'à perte de vue, menaçaient à la fois le Sénégal et la Chine.

— Je vous laisse la force, mon ami, répondit le prince, et la ruse, ô pauvre moi ! elle n'est pas mon affaire... Mais la rêverie elle a toujours été la compagne de mon cœur.

— Défiez-vous du vague dans l'âme, prince, lui cria M. Drommel ; il est cause que vous vous trompez de chemin.

En effet, le prince s'étant remis en marche, venait d'enfiler un sentier mal tracé, qui aboutit à un dévaloir ou pour mieux dire à un véritable casse-cou, dans lequel il ne serait pas prudent de s'aventurer de nuit.

— Laissez donc, répondit-il, je connais la forêt comme le fond de ma poche.

— Permettez, prince, dit M. Drommel, un homme tel que vous peut se tromper une fois par hasard, sans que cela tire à conséquence. La gorge d'Apremont est ici, devant nous. Vous me l'avez montrée de loin en revenant de Fontainebleau; il me suffit de voir les choses une fois, elles me restent dans l'œil, et en voilà pour l'éternité.

Le prince de Malaserra n'en voulait pas démordre et cherchait à l'entraîner; mais M. Drommel était un homme de fortes convictions. Malgré le prestige qu'exerçaient sur lui deux palais, les plus beaux oliviers de la Sicile et le nom si bien sonnant de Malaserra, son entêtement l'emporta sur son respect; pour la première fois il s'éleva une légère contestation entre les deux amis; mais ce nuage se dissipa bientôt. Le prince finit par confesser son erreur, il se rendit de bonne grâce, il revint sur ses pas. L'instant d'après, on entendit le roulement d'une voiture.

— Ma femme, dit M. Drommel, est arrivée avant nous et nous attend.

Il se trompait, car la voiture ne s'arrêta pas, elle passa tout droit et s'éloigna rapidement.

— Il paraît, mon cher ami, dit le prince, que nous trouverons de la société à Franchard; la lune elle a beaucoup d'amateurs.

Ils allaient déboucher sur la grande route. Le cirque de rochers qu'ils venaient de traverser, s'élargissant tout à coup, offrit à leurs yeux les plus beaux accidens de terrain et l'un des sites les plus admirables de la forêt. Devant eux se dressaient au milieu d'une lande quatre ou cinq chênes énormes aux branches tortueuses et tourmentées, semblables à de grands bras tragiques; ces cinq patriarches se détachaient sur un ciel blanc, et contemplaient leur ombre sommeillant à leurs pieds dans la bruyère. Plus loin de minces bouleaux, à l'écorce argentée, émergeaient comme des fantômes du sein des fourrés épineux. Le sol s'élevait en gradins, couronnés de lierre et de ronces. Des genévriers d'une taille extraordinaire montraient de toutes parts leur front ébouriffé, leur verdure noire, maigre et hérissée. Quelques-uns semblaient être en colère, on ne savait pourquoi. D'autres causaient tranquillement avec la lune. Il y en avait un qu'on eût pris pour un coq gigantesque qui dormait, sa tête rentrée dans ses plumes. Les blocs de grès faisaient çà et là des taches de neige dans les feuillages. Le rocher de Marie-Thérèse ressemblait à un sphinx accroupi, qui propose des questions aux passans et qui les mange, quand ils répondent de travers. Rochers, arbres, chênes, genévriers, ils avaient tous cet air particulier aux choses qui ont longtemps vécu, qui ont un passé,

des habitudes, des souvenirs, une histoire à raconter, et sur lesquelles les siècles ont usé leur lime et les tempêtes leurs fureurs.

Quoique M. Drommel considérât l'admiration comme une faiblesse coupable, il ne put se défendre d'un certain saisissement; il observa pendant deux minutes ce site merveilleux, où le sauvage s'unit à la noblesse des formes, à la beauté des lignes, et qui, n'en déplaise à la lune et au prince de Malaserra, l'eût frappé bien davantage encore s'il l'avait vu de jour. Il se remit bien vite de son émotion; il déclara que les forêts françaises manquent de cette intimité qui caractérise le moindre bocage allemand, que les chênes français ont toujours un air apprêté, un peu poseur, qu'on ne trouve qu'en Allemagne des arbres parfaitement naturels, qui aient du *Gemüth*. Il ajouta aimablement qu'il était du reste enchanté de sa petite expédition, que lorsqu'on avait le bonheur de posséder pour *cicerone* un prince de Malaserra, tous les lieux de la terre semblent beaux.

Cependant il avait martel en tête; M^me^ Drommel n'arrivait pas. Il n'aimait point à attendre, et pour la première fois de sa vie il attendait.

— M^me^ Drommel elle nous est bien nécessaire, lui dit le prince. Non-seulement sa présence elle est adorable, mais c'est elle qui a le champagne et le pâté.

Il ajouta que sans doute il y avait eu erreur, que le cocher avait fait passer M^me^ Drommel par un autre chemin, que le mieux était de se diriger à pied sur Franchard, où ils ne pouvaient manquer de la retrouver. M. Drommel répondit du ton le plus assuré que jamais sa femme ne s'était écartée d'un iota de ses instructions, qu'elle était absolument incapable de passer par d'autres chemins que ceux qu'il lui prescrivait, que son départ avait été retardé par quelque incident. Il proposa au prince d'aller à sa rencontre, en s'acheminant par la grande route dans la direction de Barbison. Le prince s'y résigna non sans faire la grimace.

A peine eurent-ils fait deux cents pas :

— Mon ami, regardez cet arbre, s'écria-t-il. N'est-il pas beau, celui-là ?

Il lui montrait du doigt, au bord de la route, celui qu'on a appellé *le Rageur*, et comme chacun sait, *le Rageur* est un gros chêne, qui à vrai dire n'est plus; il a rendu les armes, il est fini. Adieu les bourgeons et les glands! il ne lui reste qu'un tronc crevassé, des branches sans rameaux, couvertes de balafres et de cicatrices; qui pourrait compter ses blessures? En vain les derniers printemps lui ont chanté leurs plus douces chansons, ils n'ont pu le réveiller, rien n'a remué dans son vieux cœur et dans sa sève tarie. Il n'a plus

de feuilles, et les oiseaux l'évitent. Longtemps il a bataillé contre les vents, contre les noirs hivers, contre les destins ; il s'est endormi à jamais dans sa lassitude et il porte sur son front ravagé l'étonnement de sa fin. Mais ce vaincu est mort debout, il est encore solide sur ses pieds, sa suprême défaite ressemble à une victoire.

— J'ai vu mieux que cela dans la Suisse saxonne, répondit M. Drommel. Si gros qu'il paraisse, gageons que j'en fais le tour avec mes bras.

Il courut s'appliquer les bras étendus contre l'arbre, qui le laissa faire ; mais il reconnut aussitôt le ridicule de sa prétention.

— Je veux savoir de combien il s'en faut, s'écria le prince de Malaserra. Mon ami, je vous prie, restez là comme vous êtes. J'ai une petite méthode à moi pour mesurer les arbres ; c'est une petite expérience que je veux faire.

M. Drommel craignait d'avoir blessé son cher prince en se permettant deux fois de n'être pas de son avis et en refusant à deux reprises d'obtempérer à ses désirs. Il voulut se faire pardonner d'avoir pris cette liberté grande, et il se prêta, le sourire aux lèvres, à une petite expérience dont le sens lui échappait.

Avec une agilité étourdissante, le prince avait détaché de son cou une longue écharpe de soie rouge, qu'il portait sous son manteau et dont les bouts traînaient jusqu'à terre. De l'un des bouts il lia solidement le poignet gauche de M. Drommel, qui le regardait avec des yeux étonnés. Puis il enroula l'écharpe autour du tronc.

— Je crains qu'elle ne soit trop courte, dit-il, et la petite expérience elle serait manquée. Avancez bien le bras droit. L'écharpe elle n'aura pas de jeu, mais ce n'est pas un malheur.

La minute d'après, le second poignet de M. Drommel était lié aussi solidement que l'autre.

— Qu'est-ce que cela prouve, mon cher prince? fit-il. Décidément, je ne comprends rien à votre petite méthode.

Il n'en put dire davantage ; profitant de ce qu'il avait la bouche ouverte, le prince y avait introduit de ses doigts subtils une jolie petite poire d'angoisse en caoutchouc, tenue par un cordon élastique, qui fut ramené vivement derrière une grosse tête, laquelle savait beaucoup de choses, mais n'avait pas deviné celle-là.

Puis, d'un coup de canif, le prince coupa la courroie de la sacoche, qu'il ouvrit pour s'assurer que les rouleaux d'or et les billets de banque s'y trouvaient.

Alors, d'un ton presque suppliant et avec un sourire exquis, que M. Drommel n'oubliera jamais, que M. Drommel reverra souvent dans ses rêves :

— Excusez-moi, mon cher ami, murmura-t-il, je vous les rendrai à Malaserra.

Et il disparut.

## VI.

Il survient quelquefois dans la vie des circonstances si bizarres, si étranges, si imprévues, que le premier mouvement est de ne pas croire. On n'y est plus, on ne se reconnaît pas. On se dit : Où suis-je? est-ce bien moi? — Et on se frotte les yeux pour se réveiller: mais pour se frotter les yeux, il faut avoir les mains libres, et c'est un bonheur que n'a pas tout le monde.

M. Drommel demeura d'abord confondu, comme éperdu de son aventure. Le coup l'avait étourdi, hébété; il ne parvenait pas à rassembler ses pensées, ses souvenirs, il y avait un gros nuage entre l'univers et lui. Sa première idée fut de se croire à Goerlitz, dans son jardin, sous un berceau de chèvrefeuille; il fut tenté de s'écrier : « Ada, apporte-moi mes pantoufles et va-t'en bien vite à l'imprimerie dire à ces paresseux qu'ils m'envoient mes épreuves. » Le jardin disparut, il aperçut distinctement un carrefour de forêt, et il se souvint que tantôt il y avait dans cette forêt deux hommes qui se promenaient au clair de la lune et qui s'entretenaient des effets que peut produire le vague dans l'âme. L'un était un sociologue, qui avait trouvé la synthèse; l'autre était un prince sicilien, et le prince traitait le sociologue de pair à compagnon, ce qui le flattait infiniment. En cet instant une grosse mouche, qui prenait la lune pour le soleil et qui avait oublié d'aller se coucher, se heurta contre son front. Il voulut la chasser et ne put pas. Ce fut pour lui une occasion de découvrir qu'il avait les deux mains liées par les deux bouts d'une écharpe et qu'il était le prisonnier d'un chêne. Il regarda le chêne, le chêne le regarda. Il fut sur le point d'appeler son cher prince pour qu'il vînt le délivrer; mais, ses idées s'étant débrouillées, il s'avisa que c'était son noble ami qui l'avait attaché à l'arbre, avant de lui voler sa bourse et de se sauver. Il crut le voir courir, il crut entendre le bruit sourd que faisait une sacoche bien garnie en détalant à toutes jambes au travers des fourrés et des fondrières, et il fit la réflexion judicieuse qu'à chaque minute qui s'écoulait, cette sacoche gagnait de l'avance, devenait plus difficile à rattraper, qu'entre elle et lui il y aurait bientôt toute l'épaisseur d'une forêt.

Alors son sang bouillonna dans ses veines; il lui sembla que sa colère décuplait ses forces, qu'il avait à ses pieds des bottes de sept lieues pour rejoindre son voleur, des bras d'acier pour le saisir,

des mains de fer pour l'étrangler, et il fit un violent effort pour se dégager. L'arbre ne le lâcha pas, il garda son prisonnier. On l'avait insulté, cet arbre, on lui avait fait l'affront de le comparer aux sapins de la Suisse saxonne; il prenait sa revanche, il se vengeait, et la vengeance est douce au cœur des vieux arbres, même quand ils sont morts. Quand M. Drommel eut reconnu la vanité de ses efforts et que la gymnastique allemande avait trouvé son maître, il éprouva un accès de rage, il fut comme suffoqué par le sentiment de son impuissance, auquel se joignaient l'humiliation d'avoir été dupe, la honte d'avoir pu croire aux oliviers et aux oranges de Malaserra, l'amer chagrin de s'être laissé berner par un faux prince, par un escroc de haute volée, qui dans ce moment faisait sans doute des gorges chaudes en pensant à son cher ami. S'il n'avait pas eu un bâillon sur la bouche, il aurait poussé un cri plus terrible que celui qui jadis dans les plaines d'Ilion épouvanta les Grecs et les Troyens; mais son cri lui resta au cou. Pour la seconde fois M. Drommel regarda le chêne et le chêne regarda M. Drommel, il avait l'air de lui dire : « Souviens-toi, mon grand sociologue, que la sélection est la loi de ce monde et qu'il n'y a de sacré dans la nature que le droit du plus fort. » Le fait est qu'il ne disait rien; mais peut-être n'en pensait-il pas moins. Qui peut savoir ce qui se passe dans l'âme d'un chêne mort?

M. Drommel se calma, s'apaisa : « Elle va venir, pensa-t-il; car il est impossible qu'elle ne vienne pas. » C'était de sa femme qu'il entendait parler. A vrai dire, il était tourmenté par l'idée qu'il allait s'offrir à ses yeux dans une situation bien peu digne de lui. Elle aurait peine à reconnaître son maître et son Dieu, elle le prendrait en pitié, son prestige en souffrirait. Il cherchait péniblement dans sa tête les termes d'une explication propre à sauver sa dignité. Cependant les quarts d'heure succédaient aux quarts d'heure, et M^me^ Drommel ne venait pas, et personne ne passait sur la route, à l'exception de celui qui passe sans cesse dans les forêts, de ce rôdeur infatigable qui va, vient et tantôt court à perte d'haleine, tantôt s'arrête pour muser, frôlant de son aile la cime des arbres, secouant les faînes des hêtres pour s'assurer qu'elles sont solides, remuant les feuilles, dérobant les secrets des nids et disant aux oiseaux qu'il réveille : Ne vous dérangez pas, je passe mon chemin, je suis le vent, je suis l'éternel passant.

Comment se faisait-il que M^me^ Drommel ne vînt pas? Comment une femme si dévouée, si attentive, qui avait toutes les clairvoyances du cœur, n'était-elle pas avertie par un pressentiment secret de l'affreuse détresse à laquelle se trouvait réduit l'objet unique de son culte? Une idée sinistre traversa l'esprit de M. Drommel. Il se rap-

pela certains propos de son cher prince, l'admiration que Mme Drommel avait inspirée à ce scélérat, les empressemens qu'il lui avait témoignés pendant le dîner. Ce monstre ne lui avait-il pas confessé à lui-même qu'il était né avec une disposition fatale à convoiter la femme d'autrui? Il lui parut démontré que ce pick-pocket doublé d'un don Juan lui avait volé du même coup sa femme et sa bourse, que le cocher de Fontainebleau était un argousin à la solde du ravisseur, qu'il avait emmené sa chère Ada dans quelque repaire, qu'en cet instant elle se débattait dans les bras d'un faux prince, en s'écriant : « Johannes, mon éternel amour, défends-moi contre cet infâme! » Il fut saisi d'un nouveau transport de rage, il rassembla tout ce qui lui restait de force pour tenter une fois encore de rompre les nœuds où ses poignets étaient pris. Ne pouvant parler à son arbre, il lui dit avec les yeux : — Ne vois-tu pas qu'il faut que je coure après elle? — Son arbre ne sourcilla pas, et l'écharpe résista. Elle était d'une excellente étoffe, le prince de Malaserra n'achetait jamais que de la marchandise de première qualité et du meilleur choix.

Le désespoir de M. Drommel se transforma par degrés en une sorte de stupeur. Il tourna la tête, promena dans la clairière ses yeux hagards. Il lui parut qu'il y avait là beaucoup de gens occupés à se moquer de lui. Les cinq grands chênes, qu'il apercevait au loin dans la lande causaient entre eux; ils trouvaient que *le Rageur* avait fait preuve d'esprit, qu'on n'en pouvait demander davantage à un arbre mort, qu'il avait joué un bien bon tour à un sociologue allemand. Les genévriers se haussaient sur la pointe des pieds pour observer la scène, pour se rendre compte de cette aventure. Celui qui ressemblait à un grand coq ne dormait plus; il avait sorti sa tête de son noir plumage et il regardait. Les rochers blancs se dressaient dans les hautes herbes pour attacher sur le prisonnier leurs yeux mornes et séculaires. La lune elle-même le contemplait d'un œil blême, ironique, narquois. Il y avait derrière elle une petite étoile très brillante, qui lui servait de page; cette étoile était en joie et dansait, tant le cas lui paraissait plaisant. M. Drommel s'indigna de l'insolente et maligne curiosité qu'osaient témoigner ces rochers latins et cette lune velche. Il sentit que l'inviolable majesté de la sociologie allemande était insultée en sa personne; il pensa aux canons Krupp, et il appela à son secours le grand empire germanique et son omnipotent chancelier. Malheureusement l'empire germanique était occupé ailleurs. Il sifflait un air de chasse et se disposait à lancer ses chiens sur quelque chose ou sur quelqu'un; il aiguisait son œil pour découvrir ce qui se préparait à Saint-Pétersbourg, il prêtait l'oreille pour savoir ce qui se disait à Vienne.

Bref, M. Drommel eut beau implorer son assistance, l'empire germanique ne bougea point, et les canons Krupp n'eurent garde de se déranger.

Les souffrances physiques font quelquefois une diversion utile aux douleurs morales. A vrai dire, M. Drommel ne souffrait pas précisément du froid. Il se trouvait par bonheur que cette nuit d'octobre était presque tiède; au surplus, il était bien vêtu, sans compter qu'il n'est rien de tel qu'une grande colère pour vous tenir chaud. Mais l'attitude contrainte et immobile à laquelle il était condamné gênait singulièrement la circulation de son sang; il éprouvait des fourmillemens insupportables, et ses deux clavicules lui faisaient mal. Une pénible langueur s'empara de lui. Il n'était plus maître de ses idées et se sentait défaillir. Il lui semblait que sa cervelle s'était vidée, que les sublimes théories dont son orgueil était amoureux venaient de s'envoler comme une fumée, de se dissiper comme un nuage. Il ne trouvait plus dans sa royale tête que certaines maximes très sottes, très vulgaires, très rebattues, fort triviales, qu'on peut ramasser à tous les coins de rue, et pour lesquelles il professait jadis un souverain mépris. Apparemment, M. Taconet avait eu raison d'avancer que le lieu-commun est le fond de la vie, puisque M. Drommel employait son temps à méditer sur des aphorismes tels que ceux-ci :

« L'homme n'est vraiment libre que lorsqu'il peut disposer de ses bras et de ses jambes.

« Si mes jambes étaient libres, je m'en servirais pour courir après ma sacoche et ma femme, et si je pouvais disposer de mes bras, j'en ferais usage pour étrangler mon voleur.

« Le génie est la chose du monde la plus inutile quand on a les poignets pris dans un nœud coulant.

« La propriété est sacrée; ceux qui attentent au bien d'autrui sont des scélérats.

« Lorsqu'on a une femme, on entend la garder pour soi.

« Tous les faux princes mériteraient d'être mis en croix.

« La vie est pleine d'accidens fâcheux; mais le plus fâcheux de tous les accidens est un gros arbre auquel on se trouve étroitement lié. On lui parle et il n'entend pas, parce qu'il est sourd; on l'interroge, et il ne répond pas, parce qu'il est muet; en quoi il ressemble à la destinée, qui, elle aussi, est sourde et muette et ne répond mot à toutes les questions qu'on lui peut faire. »

Si peu romantique que fût M. Drommel, il avait, comme le prince de Malaserra, du vague dans l'âme. L'angoisse toujours croissante qu'il éprouvait, les vives douleurs qu'il commençait à ressentir à l'épaule et dans les bras, lui portèrent au cœur. Il vit la lune dis-

paraître derrière la crête d'un coteau, et la nuit se fit dans sa pensée comme dans les gorges d'Apremont. Il perdit à moitié connaissance. Ce fut un bonheur pour lui; il fut dispensé de la tâche ingrate de compter les heures et les minutes. Le temps coula plus rapidement.

Il recouvra ses sens à la pointe du jour, la fraîcheur du matin dissipa sa somnolence, le rendit à lui-même. Il rouvrit et leva les yeux. Le premier objet qu'il aperçut fut un écureuil, qui, perché sur la plus haute branche d'un pin, fronçant le nez, la queue en panache, attachait sur lui son œil vif et l'observait avec une attention soutenue. Cet écureuil, à ce qu'il faut croire, n'avait jamais de sa vie rencontré de sociologue; il était bien aise d'en voir un, de s'assurer comment c'était fait, ne fût-ce que pour pouvoir en parler. Dès qu'il eut satisfait sa curiosité, il fit une gambade, se perdit dans le taillis.

M. Drommel baissa la tête, et il aperçut devant lui, juste à la hauteur de ses yeux, quelque chose qui frappa vivement son regard et son esprit. C'étaient des caractères gravés à la pointe du couteau dans l'écorce du *Rageur;* libre à vous de les voir, ils y sont encore. Ces caractères formaient l'inscription que voici :

A. D.
H. L.
79.
SEMPRE.

Ce mot de *sempre* fit jaillir une étincelle de son cerveau. Il regarda autour de lui, il s'avisa que le lieu où il se trouvait, le vieux chêne mort, la route, le sentier qui se perdait dans un bois de pins, il avait déjà vu tout cela en peinture. Où donc? Dans une charmante petite aquarelle. On voyait aussi dans cette aquarelle un amant agenouillé aux pieds de sa maîtresse. M. Drommel se souvint que cette jolie femme était blonde, qu'elle avait une robe jaune paille et un parasol rouge. Il lui revint à la mémoire que la veille au matin, comme il se promenait près d'un kiosque, il avait entendu un jeune homme qui s'écriait : « Convenez que c'est un sot. » Était-il prouvé que le sot fût M. Taconet? Un peu plus tard, le même jeune homme avait dit : « J'en demandais quatre, je n'en demande plus que trois. » S'agissait-il bien de trois cents francs? M. Drommel crut même se rappeler qu'en ce moment il avait vu une femme qui s'appelait Ada, qu'elle était émue et qu'elle avait la joue en feu. Un poison brûlant coula dans toutes ses veines,

la jalousie le prit à la gorge et la serra plus fortement que l'écharpe du prince de Malaserra ne serrait ses deux mains ; il lui sembla que tout ce qu'il avait souffert dans cette nuit de malheur était peu de chose auprès de ce qu'il ressentait depuis deux minutes. Tous les souvenirs qu'il venait d'évoquer s'étaient rassemblés, combinés, tassés dans sa tête, et il en était résulté une grosse évidence. Il lui paraissait clair comme le jour que le neveu de Mlle Dorothée s'était moqué de lui, que l'école du plein air est une école de jeunes libertins, et que l'inscription qu'il avait sous les yeux signifiait ceci : « Le 1er octobre 1879, Ada Drommel et Henri Lestoc ont pris un gros chêne à témoin qu'ils s'aimeraient toujours. »

Un bruit de pas se fit entendre. Un promeneur, qui s'était levé matin pour aller à la cueillette des champignons, parut sur la route. Ce promeneur, qui avait d'énormes sourcils, s'arrêta tout à coup, frappé d'étonnement; il plaça ses deux mains au-dessus de ses yeux en guise d'abat-jour, il aperçut distinctement un gros chêne et un gros homme, et il lui sembla que ce gros homme avait contracté une intime liaison avec ce gros chêne.

— O dieux hospitaliers, que vois-je? cria-t-il. Voilà un genre de synthèse qui ne manque ni d'imprévu ni de piquant.

Il ajouta : — Hier soir, s'il m'en souvient, mon cher monsieur, vous m'avez signifié que j'étais de trop. Dois-je m'en aller ou avez-vous changé d'avis?

Point de réponse, et pour cause. Il continua d'avancer, s'approcha, reconnut le cas, et il eut bientôt fait de débarrasser M. Drommel de son bâillon. Alors tout ce que le cœur du prisonnier avait amassé de colère rentrée, de rage impuissante, de malédictions silencieuses, sortit, déborda; ce fut un torrent, ce fut une avalanche,

— Ce sont des drôles, des scélérats; vous les connaissez, arrêtez-les... Il y avait plus de cinq mille francs dans ma sacoche, je les ai comptés hier matin. Faites jouer le télégraphe, car c'est un faux prince, un prince de carton... Ils m'ont indignement trompé; Mlle Dorothée est une coureuse, l'école du plein air est une sentine... Vous savez bien qu'elle a une robe jaune paille et un parasol rouge, comme dans l'aquarelle. Donnez partout son signalement, elle n'a pas eu le temps d'aller bien loin, elle a mal au pied... Je vous ai déjà dit qu'elle est toute neuve, elle était pendue à mon cou par une courroie qu'il a coupée avec un canif. Ils m'ont tout pris, tout volé. Y a-t-il par hasard des tribunaux et des lois dans ce triste pays? Votre forêt est une caverne, un vrai coupe-gorge. Je le dirai, je l'écrirai, tout l'univers le saura. On ne se moque pas d'un homme comme moi, et quand je le tiendrai par sa moustache blonde, je

l'arracherai poil à poil... N'allez pas croire un mot de ce qu'ils vous répondront. Ils mentent tous comme l'*asinus*, ils n'ont pas plus de vergogne qu'une danseuse. Dansera bien qui dansera le dernier!.. M'entendez-vous? Un parasol rouge. Et l'autre, qui se croit bel homme avec son teint blême et ses oliviers! S'il y avait une police, il serait sous les verrous depuis vingt ans. Êtes-vous assez niais pour croire à ses oliviers, vous? Il n'y a pas plus de Malaserra en Sicile que dans mon œil... Mille tonnerres! Qu'attendez-vous pour les arrêter? Je veux qu'on les coffre tous, qu'on les bâtonne et qu'on les pende.

A ces mots, M. Taconet l'interrompit en s'écriant :

— Vee dicou gentilastre, au nom de Dious ne me touquas grou... Quand je vous disais que les sociologues parlent quelquefois limousin!

M. Drommel ne l'écoutait pas, il continuait d'écouler son torrent. Les mots se pressaient, s'entre-choquaient sur ses lèvres, qui ne suffisaient pas à ce débordement. Il entremêlait dans sa harangue sa sacoche, sa femme, la moustache blonde du petit Lestoc, la barbe noire du prince de Malaserra, l'école du plein air, les pick-pockets, les tribunaux, les prisons, la potence et tout l'univers. Pendant ce temps, M. Taconet travaillait activement à le délier, et quand il eut fini :

— De quoi vous plaignez-vous, mon grand philosophe? lui dit-il avec un sourire un peu trop goguenard. Vous ne croyez donc plus aux affinités électives? Vos espèces, votre femme, tout circule, et vous n'êtes pas content? Là, vous avez l'humeur difficile.

Il changea de ton en voyant le pauvre homme, qui avait enfin les mains libres, pâlir, flageoler sur ses jambes, prêt à se trouver mal. Se repentant de ses ironies, il le soutint dans ses bras, l'aida à s'asseoir sur le talus de la route, tira de sa poche un flacon de rhum, dont il lui fit avaler une gorgée. Il se comparait en lui-même au bon Samaritain.

Le rhum produisit un effet magique. En un clin d'œil M, Drommel recouvra ses forces et toute la vivacité de son humeur bouillante. La première chose qu'il fit fut de saisir son sauveur à la gorge en lui criant :

— Vous êtes commissaire de police, je vous rends responsable de tout.

— Vous vous trompez, répondit M. Taconet; adressez-vous à mon successeur.

— Tout est donc faux, dans ce pays, les commissaires comme les princes?

— Commissaire, je le fus, je ne le suis plus... Mais en vérité,

mon cher monsieur, vous n'êtes pas un homme commode. Quoique je n'eusse pas de preuves, il m'était venu des soupçons touchant ce prince de Malaserra, dont le visage me plaisait peu; j'étais disposé à vous en faire part, vous m'avez envoyé au diable, et à l'heure qu'il est vous voulez m'étrangler... Laissez donc, votre malheur n'est pas si grand que vous le pensez. M. Lestoc est un gentil garçon, incapable d'enlever une femme et de se la mettre sur les bras; il prend quelquefois, mais il rend toujours. Vous retrouverez Mme Drommel. En général, lorsqu'on perd sa femme, on la retrouve. Quant à la sacoche, je ne réponds de rien, mais si je puis vous être bon à quelque chose...

M. Drommel ne le laissa pas achever. Il avait cru confier ses malheurs à un représentant de la loi; il rougissait d'avoir dérogé en les racontant et en ouvrant son âme à un simple croquant qui s'appelait M. Taconet. Il abaissa sur lui un regard de suprême mépris, et sans vouloir accepter le secours de son bras, il s'achemina vers Barbison avec une majesté vraiment olympienne, que l'ex-commissaire de police ne put s'empêcher d'admirer.

Il avait dit vrai, M. Taconet; il est absolument certain que M. Drommel ne tarda pas à retrouver sa femme. Au premier tournant du chemin, il la vit accourir à lui. L'abordage fut tragique; mais les protestations qu'elle lui fit et l'innocence de ses beaux yeux désarmèrent bientôt sa fureur. Elle lui affirma qu'elle était partie en voiture à l'heure convenue, qu'elle l'avait attendu longtemps dans les gorges d'Apremont, que, ne le voyant pas venir, elle avait continué sa route espérant toujours le rejoindre, qu'arrivée à Franchard, elle y avait trouvé M. Lestoc, qu'elle avait envoyé incontinent le jeune homme à la recherche de son cher Johannes, tandis qu'elle même se rongeait, se dévorait d'inquiétude. Le petit Lestoc, qui survint en ce moment, répéta de point en point toute cette histoire. En ce qui concernait la fameuse inscription gravée sur l'écorce du *Rageur*, il représenta à M. Drommel qu'il y a des hasards de coïncidence dont les esprits graves se gardent bien de rien conclure. M. Drommel interrogea en secret le cocher, qui confirma par ses dires la parfaite exactitude de cette double déposition. A la vérité, il avait l'air narquois; mais les cochers de Fontainebleau sont tous narquois, sans que cela tire à conséquence. Aussi ne faut-il ajouter aucune foi au témoignage suspect d'un bûcheron, qui se trouvait dans les environs de Franchard quand Mme Drommel y arriva, et qui n'a pas craint d'avancer qu'elle n'était pas seule, qu'il a aperçu distinctement un jeune homme assis auprès d'elle dans la voiture. Que deviendrait la réputation des femmes si l'on se mettait à tenir pour parole d'évangile tout ce que peut dire un bûcheron?

L'essentiel est que M. Drommel a pris le bon parti; il abjura ses soupçons téméraires, il crut fermement à l'innocence de l'école du plein air. Le petit Lestoc acheva de se concilier ses bonnes grâces en l'assistant dans toutes ses démarches pour recouvrer son argent, et surtout en lui ouvrant sa bourse, car il lui prêta cinq mille francs avec de grandes facilités de remboursement. Il lui gagna si bien le cœur que M. Drommel l'engagea à faire avec sa femme et lui le voyage d'Italie. Le jeune homme a des affaires urgentes qui le retiennent encore à Paris, mais on s'est donné rendez-vous à Venise. Mme Drommel souriait en lui disant adieu, elle sourira en le revoyant au mois de février, et le printemps se mettra de la partie. Honni soit qui mal y pense!

Quant à la sacoche, c'est une autre affaire, et il a été impossible de la retrouver, impossible de mettre la main sur le prince de Malaserra. Une bonne femme prétend qu'elle a rencontré dans la Gorge aux Néfliers quelqu'un qui lui ressemblait. Nous sommes en mesure de certifier qu'il n'est pas dans la forêt, qu'on ne l'y retrouvera jamais, non plus que le Grand-Veneur noir qui apparut à Henri IV et que la jument de Gargantua.

On raconte qu'un communiste à tous crins, qui réclamait dans ses écrits le partage universel, vint à hériter de soixante mille francs; il publia une seconde édition de son livre dans laquelle il démontrait que, toute réflexion faite, il serait plus équitable et plus humain de ne partager que les fortunes supérieures à trois mille livres de rente. M. Drommel ne se rendra jamais coupable d'une si criante inconséquence. Il s'est borné à faire insérer dans *la Lumière* un article explicatif, destiné à établir nettement que l'état seul a le droit de mettre en circulation les espèces, et que dans la société à venir tous les voleurs continueront d'être mis sous clé; il propose même qu'on leur donne de temps à autre la bastonnade. Il publie en ce moment un récit de son voyage. Il déclare dans sa préface que, somme toute, la France n'est pas un pays aussi corrompu qu'on le prétend, qu'il est facile d'y rencontrer de jeunes artistes pleins de talent et fort aimables, mais qu'en revanche les aubergistes et les commissaires de police français, en charge ou démissionnaires, sont de vilains malotrus, qui mériteraient qu'on leur administrât une verte correction pour leur enseigner les égards que les races subalternes doivent aux races supérieures.

— Patience! répondaient Panurge et M. Taconet.

VICTOR CHERBULIEZ.

LES

# ORIGINES D'UNE COLONIE

I. *La Conquête d'Alger*, par M. Camille Rousset, de l'Académie française; Paris, 1879. — II. *Histoire de la conquête d'Alger*, par M. Alfred Nettement; Paris, 1867.

A une distance de plusieurs années, deux écrivains se sont rencontrés pour détacher de l'histoire de la restauration l'épisode de la conquête d'Alger et écrire, sous la forme d'une monographie, le récit de ce glorieux fait d'armes, qui donna à la mère patrie, presque à ses portes, une colonie devenue, avec le temps, puissante et prospère. Le premier en date, M. Alfred Nettement, appartenait par ses opinions au parti royaliste. En mourant, il a légué à sa famille le souvenir d'un nom respecté, à son pays d'estimables travaux entrepris pour la défense de la monarchie. Les pages qu'il a consacrées à l'expédition d'Alger, remarquables par les trésors documentaires qui s'y trouvent accumulés, — papiers de famille, fragmens de lettres et de mémoires inédits, tracés sur le théâtre des événemens par les acteurs mêmes, dont ils nous montrent l'âme à nu, — se ressentent de son admiration passionnée pour les Bourbons. La part faite aux conséquences de cette admiration, à ce qu'elle a pu inspirer à l'auteur d'appréciations partiales et exagérées, on ne saurait contester à son œuvre d'attachantes qualités. Elle contient notamment les détails les plus complets sur les causes de l'expédition, sur les préparatifs qui la précédèrent, sur les circonstances dans lesquelles elle s'accomplit, et sur ses résultats. A ces divers points de vue, le livre de M. Alfred Nettement, éloquent dans plus d'une de ses parties, et tout pénétré d'une émotion communicative, ne semblait laisser rien à dire à ceux qui voudraient le recommencer. Le sujet qui s'y trouvait déjà traité a tenté néan-

moins M. Camille Rousset. Pendant le ministère du maréchal Randon, plusieurs officiers d'état-major attachés au dépôt de la guerre avaient été chargés de recueillir et de coordonner, en forme de chronique ou d'annales, les documens relatifs à la conquête de l'Algérie. C'est ce dossier considérable qu'en sa qualité d'archiviste du dépôt, M. Camille Rousset a eu dans les mains, qui lui a permis d'écrire un précis de l'histoire officielle de l'expédition, dans lequel il a mis, avec le style vigoureux qu'on lui connaît, son expérience des études militaires. Il ne faut pas demander à l'éminent académicien le luxe des détails intimes et piquans dans lesquels M. Alfred Nettement se complaît. Il excelle plus à décrire la manœuvre d'une armée et les péripéties d'un combat qu'à dépeindre l'âme des vaillans soldats dont il a voulu raconter à son tour les exploits. Mais, même en sa concision un peu froide, son œuvre reste vivante, et, par plus d'un côté, forme comme le complément de son aînée, car ce qui constitue précisément le principal mérite de ces deux livres, c'est qu'ils se complètent l'un par l'autre, c'est qu'ils permettent de faire revivre la grande épopée algérienne telle qu'elle se déroula, il y a un demi-siècle, à l'origine de la colonie.

## I.

Dans les premiers jours du mois d'août 1830, au moment où le roi Charles X appelait au pouvoir le prince de Polignac, la question d'Alger, après avoir préoccupé pendant plusieurs années le gouvernement et les chambres, était posée devant l'opinion; une expédition militaire devenait inévitable. Il ne s'agissait pas seulement d'obtenir réparation d'une injure grave faite au drapeau français; il fallait encore mettre un terme aux actes de piraterie qui désolaient périodiquement l'Europe, depuis qu'au XVI^e siècle, les Turcs étaient devenus les maîtres sur ce point de la côte africaine.

A cette époque, deux aventuriers musulmans, les frères Barberousse s'étaient emparés d'Alger, y avaient établi leur domination sur les Arabes. Après en avoir chassé les Espagnols, ils y fondaient bientôt un empire qu'ils eurent l'habileté de placer sous la suzeraineté de la Porte, et qu'ils léguèrent à leurs héritiers, l'ayant gouverné successivement l'un sous le nom de Baba-Aroudj, l'autre sous le nom de Khaïr-el-Dinn. Rien de plus dramatique que ces débuts des deys d'Alger. Le règne des deux premiers se résume en aventures sanglantes et en meurtres quotidiens. Ils furent les véritables fondateurs de ce nid de corsaires qui allait rester debout

pendant plus de trois cents ans, ainsi qu'une menace permanente de la barbarie contre la civilisation chrétienne.

Après eux, était venue une longue suite de deys, pirates à leur exemple, sortis pour la plupart de la terrible milice des janissaires de Constantinople, et dont l'insatiable ambition, après avoir trouvé son prix dans une élévation de hasard due à un crime, trouvait presque toujours son châtiment dans une mort violente par laquelle ils pouvaient apprendre, au déclin de leur vie, que celui qui a tué par l'épée périra par l'épée. Pendant trois siècles, toute fin de règne à Alger fut le fruit d'un assassinat. Le père Gomelin, membre d'un ordre de rédemptoristes, en fournit une saisissante preuve dans la relation d'un des voyages qu'il fit à Alger, en exerçant son héroïque ministère. Il raconte qu'en 1720, sur six deys qui avaient gouverné la régence depuis le commencement du siècle, quatre avaient été empoisonnés, étranglés ou poignardés; le cinquième n'avait sauvé sa vie qu'en abdiquant; le sixième seul était mort de sa bonne mort, fait assurément extraordinaire aux yeux de ses sujets, puisqu'après son trépas, ils le vénéraient comme un saint, en souvenir de la protection qui l'avait préservé d'une fin analogue à celle de ses prédécesseurs.

Il est aisé de deviner qu'un gouvernement ainsi constitué devait être pour l'Europe un sujet d'inquiétude et d'effroi. De ce port d'Alger, véritable repaire de bandits, partaient ces corsaires qui, armés en guerre, tenaient la Méditerranée, y donnaient la chasse aux chrétiens, poussaient l'audace jusqu'à débarquer tout à coup sur les côtes d'Espagne ou d'Italie, pénétrant à trois ou quatre lieues dans les terres, y opérant, parmi les populations, des razzias de jeunes filles qu'ils allaient vendre aux harems de Constantinople, d'enfans et d'hommes qu'ils envoyaient en esclavage à Alger. Notre littérature s'est inspirée souvent du souvenir des exploits des Barbaresques, comme on les appelait. Il suffit d'ouvrir les recueils de contes de la renaissance pour constater l'influence que la terreur des pirates algériens exerçait sur les mœurs des populations méridionales de l'Europe. Qui n'a lu ces touchans récits où l'on voit de beaux romans d'amour brusquement interrompus par l'arrivée des corsaires, les amantes éplorées envoyées dans quelque sérail et retrouvées plus tard après d'étourdissantes aventures par ceux aux mains desquels elles avaient été ravies? Ces contes variés à l'infini et images fidèles du temps, n'ont rien exagéré. C'est par milliers que l'on comptait les malheureux arrachés à leur foyer et entraînés en captivité ainsi qu'un vil bétail. Ce fut notamment le sort de l'immortel auteur de *Don Quichotte,* qui resta pendant cinq ans en esclavage à Alger et ne dut sa délivrance qu'à ces religieux dont

nous parlions tout à l'heure, qui sous le nom de pères de la Miséricorde, pères de la Rédemption, pères de la Merci, consacraient leurs ressources, leur intelligence, leur vie même au rachat des chrétiens. Ce fut aussi le sort de notre poète comique Regnard. Il a raconté, dans son joli roman *la Provençale*, comment revenant d'Italie en France, à bord d'un navire romain, sur lequel se trouvaient avec lui la belle dont il était épris, et son mari, ils eurent le malheur d'être attaqués par un corsaire, vaincus après une glorieuse résistance et conduits en Alger. Il y demeura pendant plusieurs mois, n'en put sortir qu'en payant une forte rançon, après avoir, s'il n'a rien exagéré, vu de près le supplice du pal auquel il avait été condamné pour s'être mis en communication avec l'une des femmes du harem de son maître, et dont l'intervention du consul de France vint le sauver au dernier moment. Tels étaient les exploits des pirates d'Alger, contre lesquels les princes de la chrétienté demeuraient impuissans. Ils les troublaient à ce point que lorsqu'en 1571, François d'Alençon, quatrième fils de Catherine de Médicis, songeait à se rendre en Angleterre, afin de demander la main d'Élisabeth, son frère Charles IX s'efforçait de le détourner de ce voyage, en lui faisant observer qu'il s'exposerait à se faire enlever par les Barbaresques qui s'étaient déjà montrés dans la Manche et exigeraient ensuite une lourde rançon pour prix de sa liberté.

La répression que méritaient de si grands méfaits se fit longtemps attendre. Charles-Quint l'essaya le premier, sans y réussir. Louis XIV fut plus heureux; mais ce n'est qu'après avoir fait bombarder Alger à trois reprises, par Tourville, Duquesne et le maréchal d'Estrées qu'il obtint du dey la promesse de respecter désormais les bâtimens et les sujets français, — promesse qui fut tenue jusqu'à la révolution, oubliée ensuite, si bien oubliée qu'au commencement de ce siècle, on voit le premier consul Bonaparte menacer la régence d'une invasion de quatre-vingt mille hommes et, devenu empereur, envoyer sur la côte algérienne un officier du génie, le commandant Boutin, avec l'ordre de faire une reconnaissance de la ville d'Alger, de ses défenses, de ses environs, en vue d'une descente et « d'un établissement définitif » dans ce pays. M. Camille Rousset fait observer avec raison que la menace était grave dans la bouche du conquérant de l'Égypte. Heureusement pour la régence, les guerres du continent en empêchèrent la réalisation. Après trois cents ans d'une fortune insolente, « Alger pouvait se croire au-dessus de tout effort humain. »

Les événemens qui suivirent étaient de nature à la fortifier dans cette illusion. Vainement, en 1815, le congrès de Vienne déclara qu'il serait mis un terme à l'esclavage des chrétiens enlevés par les

corsaires d'Alger, de Tunis et de Tripoli; vainement, en 1816, l'Angleterre envoya dans la Méditerranée des forces considérables sous le commandement de lord Exmouth, qui bombarda la ville et incendia une partie de la flotte du dey; vainement, en 1818, le congrès d'Aix-la-Chapelle renouvela les déclarations du congrès de Vienne et, pour en assurer l'exécution, exigea l'abolition de la course et du droit de visite; vainement, enfin en 1824, l'Angleterre formula de nouvelles exigences et tenta de les imposer à l'aide d'un nouveau bombardement, la régence d'Alger n'en resta pas moins puissante et redoutable; elle n'en refusa pas moins d'obéir, même quand Tunis et Tripoli s'étaient déjà soumis à la volonté des grandes nations, n'en continua pas moins à courir sus aux pavillons des états qui ne lui payaient pas tribut, à procéder à la visite arbitraire et violente des bâtimens de commerce pour examiner les passeports et distinguer ses amis de ses ennemis. Ces forbans faisaient la loi à l'Europe; l'Europe la subissait et la fière Angleterre elle-même se voyait contrainte, en 1824, de retirer son consul, dont le dey avait exigé le rappel, à en accréditer un nouveau auprès de lui, après avoir voulu vainement lui imposer l'ancien.

Quoiqu'une attitude si hautaine, quoique tant de crimes commis à la face du monde civilisé fussent de nature à exaspérer sa patience, à hâter l'heure où, refusant de subir plus longtemps des exactions odieuses, il entreprendrait de détruire ce boulevard de la barbarie musulmane, on peut apprécier par les faits qui viennent d'être résumés l'imperturbable confiance que la régence d'Alger était en droit de conserver. Autour d'elle, tout avait changé; en trois siècles, les sociétés s'étaient transformées sous l'effort de la science et du progrès; elle seule restait fidèle à son passé, fermée à toute influence civilisatrice, continuant à ne vivre que de brigandage, telle enfin qu'on a pu dire qu'entre son fondateur Baba-Aroudj et le dernier de ceux qui lui succédèrent, Hussein-Dey, il n'y a pas de distance morale; Hussein-Dey était bien l'héritier immédiat du premier pirate algérien. Mais déjà le terme de cette monstrueuse puissance était fixé; le moment approchait où cette œuvre des temps allait disparaître en six semaines et demeurer à jamais anéantie. Ce devait être l'honneur du gouvernement de la restauration de porter le fer et le feu dans cette association de malfaiteurs, d'en balayer les vestiges et de fonder à sa place une colonie dont la conquête reste pour notre pays une indestructible gloire, parce qu'elle a été non pas le triomphe de la force brutale sur des opprimés et des faibles, mais le triomphe de la force morale sur la barbarie.

L'origine des difficultés spéciales à la France qui éclatèrent en 1821 entre le gouvernement du roi et le dey d'Alger, et vinrent se greffer sur les griefs généraux, communs à l'Europe chrétienne,

remontait au temps de l'invasion des Turcs en Afrique. Quand ils y étaient arrivés, ils avaient trouvé sur le littoral des établissemens français où les Arabes venaient vendre leurs produits, au maintien desquels les conquérans avaient consenti moyennant une redevance annuelle qui s'élevait en 1790 à 90,000 francs. Les désastres de notre marine sous la révolution et au commencement de l'empire, avaient fait passer en 1807 ces établissemens aux mains des Anglais. Ils les gardèrent pendant dix ans, c'est-à-dire jusqu'au jour où le dey Omar, irrité contre la Grande-Bretagne par le bombardement qu'avait commandé lord Exmouth, reprit les concessions, les offrit à la France moyennant un tribut de 300,000 francs que son successeur mieux disposé pour elle ramena bientôt au chiffre de 1790, c'est-à-dire à 90,000 francs, sur la preuve qui lui fut fournie que nos établissemens avaient grand'peine à se relever de l'état déplorable auquel les avait réduits la possession britannique. Mais cet état de choses ne devait pas être de longue durée; l'avènement du dey Hussein, qui succéda en 1818 à Ali-Khodja, mort de la peste, remit tout en question.

A peine sur le trône, Hussein-Dey manifesta le dessein d'augmenter la somme des redevances payées par la France. Des négociations s'engagèrent à cet effet entre lui et le consul de France, M. Deval. Comme ses devanciers, Hussein-Dey était un aventurier énergique et habile à qui son audace avait donné le pouvoir. Enfermé dans son palais, la Casbah, entre ses femmes et ses familiers, il contenait d'une main ferme ses voisins les beys d'Oran, de Constantine et de Titteri, ses janissaires toujours prêts à la révolte, bien que son élévation fût leur œuvre, et les tribus arabes qui cherchaient à secouer le joug des Turcs. Se croyant invincible dans sa capitale savamment fortifiée à la suite du bombardement de 1816, il entendait continuer la politique d'exigences et de bravades qui avait réussi à ses prédécesseurs. Il apporta ces sentimens dans les négociations entamées avec M. Deval; plus d'une fois, elles dégénérèrent en querelles âpres et violentes dont les historiens de la conquête nous ont conservé le récit. Enfin, après une durée de plus de deux ans, elles se dénouèrent, en 1820, par une convention qui régla le taux des redevances à 220,000 francs. Mais cette affaire n'était pas la seule qui créât des difficultés entre la France et Alger. Le dey réclamait encore au gouvernement du roi le montant de fournitures faites en 1798 à l'armée d'Égypte par deux juifs algériens auxquels ses prédécesseurs s'étaient peu à peu substitués. Cette créance tour à tour exagérée et contestée, avait donné lieu à de longs pourparlers. En 1820, les chambres françaises l'avaient inscrite au budget pour une somme de 7 millions, en stipulant toutefois, conformément à l'acte transactionnel qui en avait fixé le

chiffre, une réserve expresse en faveur des créanciers des fournisseurs. Cette réserve avait eu pour conséquence de retenir dans les caisses du trésor français environ 2,500,000 francs, montant d'oppositions diverses formées entre ses mains et sur lesquelles les tribunaux étaient appelés à prononcer. Ignorant de nos lois comme des règles de notre comptabilité publique, Hussein-Dey s'irrita des retards opposés à ses réclamations. Il fit entendre des sommations impertinentes, manifesta sa colère en ordonnant des perquisitions dans la maison du consul de France à Bone, sous prétexte que cet agent était soupçonné de fournir de la poudre et des balles aux Kabyles insurgés; enfin, il lâcha de nouveau ses bâtimens corsaires dans la Méditerranée, attaquant tour à tour, un navire romain protégé par la France, un navire français du port de Bastia et le bateau-poste faisant le service entre Toulon et la Corse. L'envoi de deux vaisseaux de guerre dans les eaux d'Alger l'obligea à désavouer la conduite de ses corsaires à l'égard du pavillon français; mais persistant à déclarer que le bâtiment romain était de bonne prise, il ne voulut mettre en liberté que l'équipage. En même temps, s'imaginant que les contre-temps dont il se plaignait étaient l'œuvre de M. Deval, l'accusant de retenir ses lettres et les réponses des ministres du roi, il exigea le rappel immédiat du consul, que ceux-ci refusèrent d'ailleurs de lui accorder, bornant momentanément à ce refus la répression d'impertinences avec lesquelles ils étaient résolus d'en finir aussitôt qu'ils seraient sortis des difficultés que créaient au cabinet Villèle les affaires d'Espagne et l'insurrection de la Grèce contre l'empire ottoman.

Les choses en étaient là quand, au mois d'avril 1827, la veille de la fête du Baïram, M. Deval se présenta selon l'usage à la Casbah pour complimenter le dey. Celui-ci, sans lui laisser le temps de parler, reprit ses vieux griefs, les fit valoir avec force, se plaignit en dernier lieu que le ministre des affaires étrangères de France n'eût pas répondu à une lettre qu'il lui avait précédemment adressée. « — J'ai eu l'honneur de vous en porter la réponse, aussitôt que je l'ai reçue, répondit M. Deval. — Pourquoi ne m'a-t-il pas répondu directement? s'écria Hussein-Dey. Suis-je un manant, un homme de boue, un va-nu-pieds? Mais, c'est vous qui êtes la cause que je n'ai pas reçu la réponse de votre ministre; c'est vous qui lui avez insinué de ne pas m'écrire! Vous êtes un méchant, un infidèle, un idolâtre! » Se levant alors, il porta à M. Deval avec le manche de son chasse-mouches trois coups violens sur le corps et lui ordonna de se retirer. M. Deval n'obéit pas sur-le-champ; il voulut répéter qu'il avait transmis fidèlement au ministre du roi la lettre du dey. Mais celui-ci l'interrompit; proférant de nouvelles menaces, il lui enjoignit de nouveau de sortir. Rentré au consulat, M. De-

val écrivit à son gouvernement pour lui faire connaître ce qui venait de se passer. « Si votre excellence, disait-il au ministre des affaires étrangères, en terminant son récit, ne veut pas donner à cette affaire la suite sévère et tout l'éclat qu'elle mérite, elle voudra bien au moins m'accorder la permission de me retirer par congé. »

La réponse ne se fit pas attendre. Le gouvernement du roi prescrivait à son représentant de demander des excuses immédiates, et, s'il ne les obtenait pas, de quitter Alger. Ces ordres furent apportés par le capitaine de vaisseau Collet, à la tête d'une division navale. M. Deval se rendit aussitôt à bord de la goëlette la *Torche*, en faisant avertir les Français domiciliés dans Alger d'avoir à quitter la ville et à s'embarquer sur les navires prêts à les recevoir. Puis le capitaine Collet rédigea une note qui respirait l'énergie dont cet intrépide marin avait fourni plus d'une preuve au cours de sa longue et glorieuse carrière (1). Il demandait que le ministre de la marine algérienne vînt à son bord présenter au consul de France les excuses personnelles du dey et que, pendant ce temps, le drapeau français fût arboré sur tous les forts et salué de cent coups de canon. Vingt-quatre heures étaient accordées au dey d'Alger pour donner cette éclatante satisfaction à la France. Hussein refusa d'obtempérer à ces réclamations. En même temps, par ses ordres, le bey de Constantine allait détruire l'établissement français de la Calle. Ce fut le signal des hostilités. Conformément aux instructions qu'il avait reçues, le capitaine Collet mit le blocus devant Alger, mesure provisoire qui, dans la pensée du gouvernement, n'était que le prologue d'une vengeance exemplaire de ses nombreux et anciens griefs, mais qui, par suite de circonstances particulières, se prolongea durant trois années. La force des choses devait cependant ne pas tarder à démontrer l'insuffisance de ce blocus. Il obligeait, il est vrai, la flotte algérienne à rester dans le port d'où, le 4 octobre 1827, elle avait tenté de sortir, mais où elle avait dû rentrer ensuite, ayant tenté vainement de forcer le passage. Mais, il constituait une campagne sans éclat et sans gloire, sinon sans péril; il donnait lieu à de dramatiques épisodes, tel que celui du

(1) Pendant les guerres maritimes de l'empire, un jour, dans la rade de Rochefort, le capitaine Collet ayant demandé au commandant de la flotte française la liberté de manœuvrer, et l'ayant obtenue, alla droit avec sa frégate au vaisseau amiral anglais, qui le laissa venir, ne pouvant croire qu'il pût avoir l'idée de se heurter à lui. Le capitaine Collet s'approcha donc, et arrivé bord à bord envoya toutes ses bordées dans les flancs de l'anglais; puis, passant de l'autre côté, renouvela sa manœuvre, s'éloignant ensuite av nt que l'ennemi fût revenu de sa stupeur. C'est M. Alfred Nettement qui raconte ce trait de bravoure.

17 juin 1829 (1), il coûtait annuellement sept millions au Trésor. Bien que les chambres réclamassent contre cet état de choses, il menaçait de se continuer. Hussein-Dey semblait après tout s'y résigner, puisqu'il résistait à toutes les tentatives directes ou indirectes faites auprès de lui pour l'amener à donner à la France une légitime satisfaction.

La dernière démarche qui fut tentée auprès de lui date du 31 juillet 1829. Pressé par son gouvernement d'essayer une fois encore de la conciliation, le contre-amiral de la Bretonnière, qui avait succédé au contre-amiral Collet, — ce dernier avait été élevé à ce grade pendant le blocus, — se présenta devant Alger à bord du vaisseau la *Provence*; par l'entremise du consul général de Sardaigne, il demanda au dey une audience qui lui fut accordée sur-le-champ. Le chef de l'escadre française débarqua donc sur le sol algérien. Suivi d'une escorte, il se rendit à la Casbah, au milieu d'une foule frémissante. Il y revint de nouveau le surlendemain. Mais ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux entretiens, il ne put faire entendre raison à Hussein-Dey, qui persistait à ne se reconnaître aucun tort envers le consul Deval et qui termina la discussion en ces termes : « J'ai de la poudre et des canons, et puisqu'il n'y a pas moyen de s'entendre, vous êtes libre de vous retirer. Vous êtes venu sous la foi d'un sauf-conduit; je vous permets de vous retirer. » M. de la Bretonnière retourna à son bord, mais retarda son départ de quelques heures, afin de laisser au dey le temps de la réflexion.

Le lendemain, sous les yeux de tout un peuple groupé sur le rivage et sur les terrasses d'Alger, la *Provence* portant le pavillon parlementaire, sortit du port. Tout à coup, un coup de canon se fit entendre, accompagné bientôt de détonations plus violentes, et une pluie de boulets vint tomber autour du vaisseau amiral, qui ne reçut heureusement que des avaries insignifiantes. Dans son fol orgueil, Hussein n'avait pas craint de violer le droit des gens et de faire cette insulte au drapeau français. M. de la Bretonnière eut néanmoins le courage de garder son pavillon parlementaire et ne tira pas un seul coup de canon, trait de sang-froid que plusieurs officiers étrangers, témoins indignés de cette scène, louèrent fort.

(1) Ce jour-là, une felouque étant parvenue à sortir du port d'Alger, deux frégates, l'*Iphigénie* et la *Duchesse-de-Berry*, lui donnèrent la chasse. Le corsaire s'étant jeté à la côte, trois embarcations furent envoyées par chacune des deux frégates pour le détruire. Malheureusement une de ces embarcations fut portée par la lame sur le rivage couvert de gens armés. Les autres allèrent à son secours, au milieu des difficultés créées par l'état de la mer. Mais, quand il fallut revenir, une seule embarcation put être renflouée, et déjà trop chargée fut hors d'état de contenir tout le monde. Vingt-cinq officiers et marins se dévouèrent pour le salut de leurs camarades et périrent héroïquement. Parmi eux se trouvaient les aspirans Cassius et Barbignac.

Mais l'injure avait comblé la mesure. Désormais le gouvernement français pouvait réaliser les projets qu'il étudiait depuis deux ans. Hussein-Dey comprit bientôt à quelles terribles représailles il venait de s'exposer; il essaya de repousser la responsabilité de cette inqualifiable conduite. « Mais, dit M. Camille Rousset, le désaveu n'obtint pas plus de réponse que l'agression. » Ces nouvelles arrivèrent en France au moment où M. de Polignac et ses amis prenaient le pouvoir. Parmi les questions qui s'imposaient à eux, ils trouvèrent donc celle d'Alger, rendue brûlante par le grave événement qui venait de s'accomplir, reléguant au second plan toutes les discussions auxquelles donnaient lieu, depuis deux ans, les affaires algériennes, pour ne laisser subsister que l'outrage infligé à la France.

## II.

En racontant ici même, à une date récente, le procès des derniers ministres de Charles X (1), nous avons apprécié avec une juste sévérité la politique intérieure du cabinet de M. de Polignac. Nous n'en sommes que plus à l'aise aujourd'hui pour louer sans réserve la conduite patriotique qu'il tint dans l'affaire d'Alger. L'expédition qu'il eut le courage de poursuivre jusqu'au bout, en dépit d'une opposition dont son avènement avait exaspéré les colères, et malgré le gouvernement anglais, ne fut pas entreprise, quoi qu'on en ait dit, dans le dessein de détourner l'attention publique des préparatifs de la lutte qui allait s'engager contre la nation. Cette expédition s'imposait. A la distance où nous sommes des tragiques événemens de 1830 et des passions qui les provoquèrent, elle apparaît comme une nécessité, comme l'unique moyen de châtier l'audacieuse insolence des deys d'Alger, de débarrasser l'Europe maritime et commerciale de cette menace permanente suspendue sur sa tête. Il appartenait à la France, directement mise en cause, de marcher cette fois encore pour la civilisation et de se faire son instrument. Cela était conforme à ses traditions séculaires, et l'honneur le lui commandait. Tel avait été l'avis des deux ministères qui s'étaient succédé depuis l'incident du 30 avril 1827. S'ils s'étaient contentés, le cabinet Villèle d'ordonner le blocus, et le cabinet Martignac de le maintenir, tout en essayant d'obtenir diplomatiquement du dey d'Alger une réparation nécessaire, c'est que l'état de l'Europe leur avait imposé comme un devoir de prudence la plus stricte réserve. En 1827, M. de Villèle avait sur les bras les affaires de Grèce; il préparait des élections générales pour la fin de l'année;

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 mai 1877.

il ignorait si, après ces élections, il resterait au pouvoir; il n'avait donc pas voulu engager ses successeurs dans une entreprise aussi grave que l'envoi à Alger d'une armée de débarquement dont des études préliminaires avaient fixé l'effectif nécessaire à 35,000 hommes. M. de Martignac, qui avait hérité en 1828 de la question algérienne, s'était trouvé en présence de difficultés analogues : l'expédition de Morée d'abord, la guerre d'Orient ensuite. D'accord avec ses collègues, il n'avait pas jugé que ce fût le moment de se jeter dans une expédition à laquelle d'ailleurs les fractions libérales de la chambre dont il recherchait l'appui se montraient hostiles. Il avait même tenté une fois encore d'arriver avec le dey à une entente pacifique, et le contre-amiral de la Bretonnière s'était rendu à Alger, porteur d'ouvertures conciliatrices, accueillies, comme on l'a vu, par un nouvel outrage.

En présence de tels événemens, M. de Polignac ne pouvait hésiter. Il comptait dans son ministère, à la guerre et à la marine, deux hommes énergiques, le général comte de Bourmont et le baron d'Haussez. Leur conviction et leur accord dissipèrent les hésitations qui régnaient encore dans le conseil du roi. Après avoir été sur le point d'engager les puissances chrétiennes à se joindre à lui, après avoir eu un moment la pensée de charger Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, du soin de sa vengeance, — cette idée souriait particulièrement à M. de Polignac, — le gouvernement français résolut d'agir directement, par ses armes, sans faire appel à aucun concours étranger et, à la fin de janvier 1830, l'expédition était décidée. Cinq jours après, le vice-amiral Duperré, auquel le choix du roi avait destiné le commandement de la flotte, quoiqu'il appartînt à l'opposition, était appelé de Brest à Paris pour y recevoir ses ordres. En même temps, une commission composée d'officiers supérieurs, sous la présidence du ministre de la marine, était chargée de régler les conditions de l'expédition, d'en fixer l'effectif, de déterminer les moyens de transport et d'arrêter le point où s'opérerait le débarquement. On introduisit dans cette commission quelques jeunes marins, entre autres le capitaine Dupetit-Thouars, qui venait de passer trois années devant Alger, et en avait étudié les défenses aussi bien que les moyens de les tourner pour les anéantir.

Il est remarquable que d'abord ce fut seulement parmi ces jeunes officiers que le ministre de la marine trouva un énergique appui pour ses projets. Les membres supérieurs de la commission les déclaraient irréalisables. Le vice-amiral Duperré lui-même ne croyait guère à la possibilité de les faire réussir. M. Alfred Nettement cite une curieuse lettre de lui, en date du 2 mars 1830, dans laquelle sont accumulés avec une prévoyance, véritable chef-d'œuvre de

pessimisme, les argumens les plus propres à décourager les promoteurs de l'expédition. Mais le baron d'Haussez, à qui le capitaine Dupetit-Thouars, avec une compétence au-dessus de son âge et de son grade, avait fait partager ses convictions, était animé d'une foi invincible dans le succès. Il l'avait fortifiée encore en lisant le rapport du commandant du génie Boutin envoyé dans les eaux d'Alger, en 1808, ainsi que nous l'avons raconté, pour étudier les moyens de jeter une armée sur la côte. Il était résolu à frapper un grand coup, à prouver au monde que, lorsque la France avait une injure à venger, ce n'était point la prétendue insuffisance de sa marine qui pouvait arrêter son bras. Plein de ces pensées, il répondit aux objections du vice-amiral Duperré en lui ordonnant de partir sur-le-champ pour Toulon, afin d'y presser l'organisation de la flotte qu'il devait commander. En même temps, il multipliait ses ordres et, sûr du ferme concours du ministre de la guerre, il prenait envers le roi l'engagement d'être prêt le 1er mai, au plus tard. Sa confiance opéra des prodiges; bientôt il put compter parmi ses plus ardens collaborateurs ceux qui avaient élevé des doutes sur l'opportunité et la possibilité de ses projets, et, au premier rang, l'amiral Duperré lui-même.

Au ministère de la guerre, cet exemple porta ses fruits; deux mois après, toutes les troupes qui devaient former le corps expéditionnaire se trouvaient cantonnées dans diverses contrées du littoral de la Provence, attendant l'heure fixée pour l'embarquement. Il faut lire dans les deux historiens d'après lesquels nous rappelons ces grands souvenirs la longue nomenclature des forces militaires et maritimes réunies pour aller conquérir Alger. L'armée, composée de trente-sept mille hommes et de quatre mille chevaux, comprenait trois divisions commandées par les lieutenans-généraux baron Berthezène, comte de Loverdo et duc des Cars, comptant chacune trois brigades. L'artillerie et le génie étaient aux ordres des maréchaux de camp de La Hitte et Valazé. Les fonctions de chef d'état-major général étaient confiées au général Desprez, celles de sous-chef au général Tholozé, celles d'intendant-général au baron Denniée. Toutes ces nominations et celles des généraux commandant les brigades étaient faites dès le 21 février; le commandant en chef ne fut désigné que deux mois plus tard. Après avoir hésité entre le maréchal Marmont, le général Clausel et le général de Bourmont, ministre de la guerre, le choix du roi s'arrêta sur ce dernier. M. de Bourmont n'avait pas sollicité ce commandement; ce fut Charles X qui le lui offrit. Il l'accepta avec la reconnaissance d'un soldat qui espérait racheter par un triomphe militaire l'impopularité à tort ou à raison attachée à son nom. L'histoire, qui dans le passé avait été sévère pour

le général de Bourmont, doit à sa mémoire de rappeler que, dans l'expédition d'Alger, il se couvrit de gloire, révéla d'incontestables qualités militaires, de patriotiques vertus qui ne faiblirent pas, même le jour où il eut la douleur de voir l'un de ses fils mortellement blessé à ses côtés. La flotte chargée de transporter cette armée et ces immenses approvisionnemens sur la plage de Sidi-Ferruch, point choisi pour le débarquement, à cinq lieues à l'ouest d'Alger, devait compter six cent soixante-quinze bâtimens de toute sorte, dont sept à vapeur, et à leur tête la *Provence*, le vaisseau amiral, le même qui ayant été à l'insulte devait être à la réparation. Le 25 avril, cette flotte était réunie dans le port et la rade de Toulon.

Dès le 2 mars, le roi, qui tenait de la charte le droit exclusif de faire la guerre, avait, dans le discours de la couronne, annoncé sa résolution aux chambres. « Au milieu des grands événemens dont l'Europe était occupée, dit-il, j'ai dû suspendre les effets de mon juste ressentiment contre une puissance barbaresque; mais je ne puis laisser plus longtemps impunie l'insulte faite à mon pavillon; la réparation éclatante que je veux obtenir, en satisfaisant l'honneur de la France, tournera, avec l'aide du Tout-Puissant, au profit de la chrétienté. » Il est douloureux de constater que ces paroles ne rencontrèrent ni dans la presse ni dans la chambre le favorable accueil auquel elles avaient droit. Dans tous les pays et dans tous les temps, les oppositions restent les mêmes; elles savent rarement séparer ce qu'il y a de légitime dans leurs revendications et dans leurs critiques de ce qui s'y trouve d'injuste et de passionné. Le ministère de M. de Polignac, formé en contradiction manifeste avec les vœux et les aspirations de la France, avait soulevé d'ardentes et justes colères devant lesquelles les préparatifs de l'expédition, en dépit de leur caractère politique et national, ne purent trouver grâce. Dans l'une et l'autre chambre, le ministre de la marine dut défendre pied à pied ses projets contre d'âpres critiques, qui s'étaient d'ailleurs produites à diverses reprises depuis qu'il y avait une question d'Alger, c'est-à-dire depuis trois ans, et qui trouvèrent dans la presse d'éloquens commentateurs. Cette opposition si peu justifiée, condamnée d'ailleurs par la suite des événemens, est comme une ombre au tableau que nous retraçons; nous n'y insisterons pas. Il nous sera plus doux d'aborder dès à présent, avec brièveté, le chapitre des difficultés diplomatiques soulevées par le gouvernement anglais et que dénoua, sans coup férir mais sans aucune concession, l'habile fermeté de M. de Polignac et de ses collègues.

Si les cabinets européens et même les États-Unis, intéressés comme la France à la destruction de la piraterie barbaresque, voyaient d'un œil sympathique l'entreprise du cabinet des Tuileries

et, loin de s'inquiéter de ses suites, y applaudissaient par avance, il n'en était pas de même de la Grande-Bretagne. Quand M. de Polignac avait entamé des pourparlers avec Méhémet-Ali, dans le dessein de le charger de diriger une expédition contre Alger, il avait trouvé le gouvernement anglais en travers de sa politique, et, sous prétexte que l'alliance de la France et de l'Égypte constituerait une menace contre la Porte, il avait reçu le conseil de vider lui-même son différend. Le cabinet britannique était alors convaincu que le gouvernement du roi n'oserait jamais entreprendre lui-même et seul une expédition contre la régence. Mais quand il vit la France commencer les armemens qui révélaient une impérieuse volonté d'agir, il chargea son ambassadeur de Paris de demander des explications au prince de Polignac. S'agissait-il d'un simple châtiment à infliger au dey ou de la destruction complète de la régence? Sous ces formidables préparatifs, n'y avait-il pas des intentions conquérantes? Par l'ordre du roi, M. de Polignac répondit le 12 mars que la France n'était guidée par aucune vue d'ambition personnelle; que le pavillon français ayant été insulté, elle saurait le venger comme il convenait à son honneur. Si dans la lutte le gouvernement du dey était renversé, le roi s'entendrait avec ses alliés sur les moyens de substituer à ce gouvernement barbare un nouvel ordre de choses; mais, à cet égard, il n'entendait prendre aucun engagement contraire à la dignité de la France.

Ces explications furent adressées non seulement à la Grande-Bretagne, mais encore à toutes les puissances chrétiennes, sous forme de note circulaire. Partout elles furent jugées satisfaisantes, sauf à Londres, où, tout en les acceptant, on demanda qu'elles fussent complétées par une renonciation explicite à toutes vues d'occupation territoriale. M. de Polignac répondit en protestant du désintéressement de la France, ce qui ne suffisait pas aux ministres anglais. Le duc de Wellington et lord Aberdeen insistèrent pour obtenir une déclaration positive. Elle ne leur fut pas donnée. Les insistances se prolongèrent jusqu'à la fin du mois de mai. A cette époque, la flotte française était en route pour Alger, et le gouvernement du roi jugeant avec raison qu'il avait fourni dans ses circulaires aux cabinets européens toutes les explications compatibles avec sa dignité, M. de Polignac, dont la patience était à bout, refusa de continuer des pourparlers auxquels il n'avait plus rien à ajouter.

Cette brusque clôture de la discussion, si propre à refroidir les rapports des deux gouvernemens, fut aggravée encore par une vive sortie du baron d'Haussez contre l'ambassadeur d'Angleterre, lord Stuart. Dans un entretien qui eut lieu entre ces deux hommes

d'état, l'ambassadeur ayant donné à entendre que son gouvernement pourrait bien s'opposer à l'expédition, le ministre français s'emporta : « La France se moque de l'Angleterre, milord, s'écria-t-il, employant à dessein des termes encore moins diplomatiques... Notre flotte, déjà réunie à Toulon, sera prête à mettre à la voile dans les derniers jours de mai. Elle s'arrêtera pour se rallier aux îles Baléares; elle opérera son débarquement à l'ouest d'Alger. Vous voilà informé de sa marche: vous pourrez la rencontrer, si la fantaisie vous en prend; mais vous ne le ferez pas; vous n'accepterez pas le défi que je vous porte parce que vous n'êtes pas en état de le faire. Ce langage, je n'ai pas besoin de vous le répéter, n'a rien de diplomatique. C'est une conversation entre lord Stuart et le baron d'Haussez, et non une conférence entre l'ambassadeur d'Angleterre et le ministre de la marine de France. Je vous prie cependant de réfléchir sur le fond, que le ministre des affaires étrangères pourrait vous traduire en d'autres termes, mais sans y rien changer. »

A la suite de ces incidens, lord Aberdeen interrogé par le duc de Laval, notre ambassadeur à Londres, sur le caractère des dispositions évidemment hostiles du cabinet anglais, lui répondit : « Nous avons eu jusqu'à présent la modération de ne pas envoyer des ordres à notre escadre que nous aurions pu envoyer croiser sur les côtes qui sont menacées et prendre station à Gibraltar; mais nous serions prêts au besoin. » Le gouvernement français ne se laissa pas intimider par ces menaces. Il ne restait donc à l'Angleterre qu'à se résigner ou à envoyer sa flotte contre la nôtre; elle se résigna. En fait, le gouvernement français n'avait encore pris aucun parti pour l'avenir. Bien des projets s'agitaient dans ses conseils; mais, il résulte des documens aujourd'hui connus, que celui de garder Alger et d'y fonder une colonie était de tous le moins en faveur. C'est seulement quand le général de Bourmont eut annoncé que la ville était en son pouvoir et Hussein-Dey soumis, que le gouvernement prit la résolution de conserver sa conquête. La Grande-Bretagne éleva encore des protestations, déclarant que jamais, ni sous la république ni sous l'empire, elle n'avait eu autant à se plaindre de la France que depuis une année. Lord Aberdeen, qui s'était fait auprès du duc de Laval l'organe de ces griefs, reçut de lui cette fière réponse : « J'ignore, milord, ce que vous pouvez espérer de la générosité de la France; mais, ce que je sais, c'est que vous n'obtiendrez jamais rien par les menaces. » Ces paroles furent prononcées le 25 juillet 1830, c'est-à-dire la veille même de la chute du gouvernement de la restauration. Ce fut le dernier mot des négociations diplomatiques qui avaient précédé et suivi la prise d'Alger.

Tandis qu'elles se poursuivaient entre Londres et Paris, le corps expéditionnaire avait pris la mer le 25 mai. La rade de Toulon offrit ce jour-là un spectacle admirable : ces centaines de navires, les uniformes, l'éclat des armes, les clameurs enthousiastes de la population groupée sur le port, le mouvement d'une armée qui s'ébranle et le ciel méridional sur une mer vermeille : tel fut le magique décor que les habitans de Toulon purent contempler. Le duc d'Angoulême venu de Paris pour passer les troupes en revue, assistait à ce départ. Autour de lui, la foule excitée faisait entendre des cris sympathiques dont à Paris ses oreilles étaient depuis longtemps déshabituées; il eut alors une réflexion d'une mélancolie touchante et qui prouve de quelles angoisses son âme était obsédée : « Hélas! soupira-t-il, je doute fort que parmi ceux qui crient ainsi, il y ait beaucoup d'électeurs. »

Cependant, la flotte s'éloignait dans un ordre majestueux que M. Camille Rousset décrit comme suit : « Au centre et sur deux lignes parallèles, l'escadre de débarquement et l'escadre de bataille, la *Provence* en tête; à quatre milles sur la droite, l'escadre de réserve; à quatre milles sur la gauche, le convoi; à l'avant-garde, sept petits bateaux à vapeur; c'était tout ce que la marine de l'avenir avait pu joindre à la marine du passé. » Cette flotte imposante emportait non-seulement quelques-unes des gloires militaires du passé, des survivans des guerres de l'empire, tels que les généraux Berthezène, de Loverdo, Poret du Morvan, mais encore l'espoir de l'avenir, ces brillans officiers qui devaient illustrer plus tard leur nom au service de la patrie : Pélissier, Changarnier, Lamoricière, Mac-Mahon, Chabaud-Latour, d'autres encore; elle emportait les jeunes héritiers des plus grandes familles de France et enfin des attachés militaires de presque toutes les nations. Sauf de rares incidens, la traversée fut heureuse, attristée cependant par la nouvelle que reçut en mer le commandant en chef de la perte de deux bricks appartenant à la station du blocus, le *Silène* et l'*Aventure*. Ces deux bricks commandés par MM. Bruat et d'Assigny avaient été jetés à la côte, sous le cap Bengut, aux environs de Dellys. Les deux cents hommes qui formaient les équipages étaient tombés aux mains des Kabyles, qui les avaient divisés en deux groupes, dont l'un, le plus nombreux, fut massacré. Quand le commandant Bruat, qui faisait partie du second, arriva dans Alger, il eut la douleur de voir sur la Casbah cent dix têtes exposées : c'étaient celles de ses infortunés marins. Avec quatre-vingt-cinq d'entre eux qui survivaient encore à ce tragique événement, il fut enfermé au bagne, « attendant de l'armée française leur délivrance si elle arrivait assez tôt, sinon leur vengeance. » Elle était impatiente de les délivrer.

Le 13 juin, au petit jour, à la suite d'une violente tempête, le ciel s'étant éclairci, Alger apparut tout à coup aux yeux émerveillés de nos soldats, avec ses terrasses étagées, toute blanche sur un fond de verdure sombre, laissant voir sa population pittoresquement groupée de tous côtés et contemplant avec une surprise mêlée de terreur la magnificence de cette mer couverte de voiles, de ces bâtimens de guerre chargés de marins et de soldats, qui venaient apprendre à Hussein-Dey que l'heure de son châtiment avait sonné. La flotte défila devant Alger pour gagner la presqu'île de Sidi-Ferruch, où elle arriva quelques heures après, et où le lendemain, le corps expéditionnaire débarquait, malgré les efforts de quelques milliers de Turcs et d'Arabes, qui furent vivement repoussés au delà des dunes. Ils se retirèrent en désordre sur le plateau de Staoueli, abandonnant derrière eux une douzaine de canons, non sans avoir révélé la sauvage horreur de leurs coutumes, en décapitant quelques malheureux soldats tombés en leur pouvoir. Dans sa lettre du 2 mars, l'amiral Duperré estimait que le débarquement de l'armée n'exigerait pas moins de vingt-sept jours. Ces prévisions pessimistes reçurent le 14 juin un éclatant démenti, car le débarquement fut opéré en huit heures. Le même soir, l'armée campait sur la presqu'île de Sidi-Ferruch, d'où elle devait se mettre en marche le lendemain pour conquérir Alger, — campagne glorieuse qui dura moins que ne devait, d'après l'amiral, durer le débarquement. Vingt jours suffirent en effet à l'armée française pour s'ouvrir des routes à travers l'Afrique, pour chasser devant elle Turcs et Arabes, ces frères ennemis de vieille date qui venaient de s'unir devant le péril commun, et pour ajouter au long catalogue des victoires de la France la bataille de Staoueli, les combats de Sidi-Khalef, de Dely Ibrahim, de Chapelle et Fontaine, et la prise du fort de l'Empereur, où elle entra parmi les ruines sous lesquelles l'ennemi avait espéré l'ensevelir et qui ne servirent qu'à hâter sa défaite. Le 4 juillet, l'armée française était devant Alger; le général en chef y recevait la nouvelle qu'Hussein-Dey se reconnaissait vaincu et avait pris le parti de négocier.

## III.

Bien que le long blocus d'Alger eût singulièrement réduit les forces d'Hussein-Dey et affaibli son influence sur ses sujets, il était loin de se croire perdu. Les coups du sort semblaient impuissans contre son imperturbable confiance. Cependant, il avait vu, depuis trois ans, décroître dans des proportions inquiétantes la population turque, la seule qui lui fût dévouée. D'environ quatorze mille

individus, le chiffre de cette population, décimée par la mort et l'émigration, était tombé à six mille. Le nombre des janissaires avait également diminué, ainsi que leur prestige. Les indigènes, longtemps courbés devant eux, commençaient à relever la tête, demandaient au dey chaque jour de nouveaux privilèges qu'il se voyait contraint de leur accorder. En même temps, autour de lui, parmi ses créatures et les membres de sa famille, se manifestaient des symptômes de mécontentement. Une conspiration fut même ourdie contre sa vie dans son palais. Les conjurés devaient, après l'avoir mis à mort, lui donner pour successeur un de ses parens, entrer ensuite en négociations avec les Français pour obtenir le maintien de la domination turque, et s'ils ne réussissaient pas dans leur projet, faire appel à la médiation de l'Angleterre. Le complot fut découvert la veille même du jour où il devait éclater. Sept des principaux instigateurs payèrent de leur tête la part qu'ils y avaient prise; les autres furent exilés; le dey se crut à l'abri de tout nouveau péril, convaincu que la France se lasserait bientôt de ce blocus inutile et qu'il pourrait réorganiser ses forces et recommencer ses actes de piraterie.

C'est dans ces circonstances qu'il apprit soudain que la flotte française venait de quitter le port de Toulon. Il envoya aussitôt des émissaires de tous côtés pour prêcher la guerre sainte et éveiller le fanatisme des populations. Les cheiks les plus influens appelés à Alger y reçurent de riches présens; les imans furent invités à implorer l'assistance du Prophète. De grands préparatifs de défense furent faits du côté de la mer, des batteries formidables établies le long de la côte, les accès du port fermés par des chaînes, et dans le fond, des navires armés de canons. En revanche, les défenses du côté de la terre avaient été négligées; Hussein-Dey ne supposait pas qu'il pût être attaqué par là, et les contingens arabes qu'il redoutait de nourrir et de payer furent convoqués si tardivement que, lorsque la flotte française parut devant Alger, ils étaient encore à plusieurs lieues du rivage attendant l'ordre de marcher en avant. Grâce à cette négligence, le corps expéditionnaire, en débarquant à Sidi-Ferruch, ne trouva devant lui que des forces insignifiantes. Il n'en fut pas de même toutefois quand les troupes qui le composaient commencèrent à s'élever vers les plateaux supérieurs sur lesquels ils devaient se frayer un chemin dans la direction d'Alger.

Jusqu'au 18 juin, la campagne consista en une longue série d'escarmouches, en un feu continuel entre nos soldats et les cavaliers arabes qui se jetaient à tout instant sur les avant-postes, debout sur leurs étriers, ou penchés sur l'encolure de leur cheval, tenant en mains leur long fusil dont ils se servaient sans ralentir leur

course. Mais, le lendemain, dès le matin, on rencontra l'armée turque fortifiée dans son camp de Staoueli. Elle se composait d'environ cinquante mille hommes, commandés par l'aga gendre du dey, et les beys de Constantine et de Tittery. A midi, les vingt mille hommes que le général de Bourmont avait pu mettre en ligne étaient victorieux de cette armée. Elle fuyait en désordre, laissant derrière elle son camp rempli de richesses et de munitions. Ce grand et rapide succès décida du sort de cette mémorable campagne; les combats livrés les jours suivans, terminés tous à notre avantage, eurent pour conséquence de nous rapprocher progressivement du but de l'expédition. La France préludait ainsi aux luttes glorieuses qu'elle devait soutenir sur la terre algérienne, que devaient parer d'un mémorable éclat tant d'épisodes héroïques enregistrés par l'histoire et dont MM. Alfred Nettement et Camille Rousset nous racontent le prologue. Alors commençait la longue série des dévouemens admirables et des audaces généreuses qui devaient pendant quinze ans illustrer les guerres d'Afrique.

La nouvelle de la bataille de Staoueli consterna la ville d'Alger. Sur la foi d'un premier récit, elle avait cru à la défaite des Français et demandait déjà que l'on coupât les oreilles aux prisonniers pour les renvoyer ainsi mutilés au roi de France. Mais des fuyards formant l'avant-garde de l'armée en déroute arrivèrent bientôt et firent connaître la vérité. A les entendre, les Turcs avaient été trahis par les troupes kabyles et s'étaient débandés après avoir eu cinq mille hommes hors de combat. Comme pour confirmer la vérité de ces lamentables récits, ils ramenaient avec eux quinze cents blessés pour lesquels aucun secours n'avait été préparé et qui reçurent les premiers soins d'un jeune médecin allemand captif à Alger et de quelques infirmiers improvisés, choisis parmi des barbiers juifs et maures. Hussein-Dey était terrifié. Ignorant que le général de Bourmont avait résolu d'attendre sur le théâtre de sa victoire les transports, les vivres et les munitions qui lui étaient nécessaires pour entreprendre le siège d'Alger, il redoutait de le voir apparaître aux portes de la ville, protégée seulement par le château de l'Empereur, vieille construction du XVI^e siècle, qu'il jugeait, il est vrai, imprenable. Il réunit le même soir ses ministres et ses principaux officiers; la mise en défense immédiate du fort fut décidée, et on y procéda pendant la nuit, tandis que des courriers étaient envoyés pour rallier les troupes éparses dans la campagne.

L'immobilité des troupes françaises, que la prudence du général en chef et un léger dissentiment survenu entre lui et l'amiral Duperré, par suite des retards apportés dans le débarquement des munitions, prolongèrent durant cinq jours, eut pour effet de rendre quelque confiance aux troupes du dey. Le 24 juin, elles vinrent

attaquer les retranchemens français sur le plateau de Sidi-Khalef, en avant de Staoueli. Mais, vivement repoussées, elles durent battre en retraite, poursuivies par la division Berthezène et la brigade Damrémont, jusqu'au delà d'un profond ravin où celles-ci purent, au milieu des plus redoutables périls et des plus graves difficultés, prendre une forte position sur les hauteurs boisées qui forment comme un jardin autour d'Alger. C'est dans cette affaire que fut atteint de la blessure dont il devait mourir le lieutenant Amédée de Bourmont, le second des quatre fils que le général en chef avait amenés avec lui. Il tomba frappé en combattant d'une balle en pleine poitrine (1).

Les jours qui suivirent furent signalés par des combats de moindre importance, à la faveur desquels le corps expéditionnaire put s'avancer encore dans la direction d'Alger. Enfin, le 28, l'artillerie de siège et les détachemens du génie étant arrivés, toute l'armée reçut l'ordre de marcher sur les hauteurs qui dominent la ville. Elle l'exécuta le lendemain à la pointe du jour. Le même soir, après une marche des plus pénibles, rendue singulièrement périlleuse par les attaques incessantes d'Arabes et de Turcs embusqués dans les nombreux défilés qu'il fallut traverser, l'avant-garde arrivait en vue du fort de l'Empereur, dernière et suprême défense d'Alger. Les apprêts du siège de cette forteresse commencèrent aussitôt par l'établissement de batteries qui, malgré plusieurs sorties de l'ennemi, purent ouvrir leur feu, le 4 juillet, dès l'aube, tandis que, dans la rade, une division de la flotte, renouvelant, sur la demande du général en chef, une manœuvre opérée deux jours avant, lâchait ses bordées sur la ville. Ce n'était au reste qu'une manifestation destinée à impressionner les esprits de la population assiégée et à faire une diversion du côté de la mer. La véritable partie se jouait entre l'artillerie de terre et la vieille forteresse du Sultan Kalassi (2). Là l'effet de nos bombes fut désas-

(1) Ce jeune et brillant officier succomba le 7 juillet, à l'hôpital de Sidi-Ferruch. Ce même jour, le général de Bourmont écrivait d'Alger au prince de Polignac : « Des pères de ceux qui ont versé leur sang pour le roi et la patrie seront plus heureux que moi; le second de mes fils avait reçu une blessure grave dans le combat du 24 juin. Lorsque j'ai eu l'honneur de l'annoncer à votre excellence, j'étais plein de l'espoir de le conserver. Cet espoir a été trompé. Il vient de succomber. L'armée perd un brave soldat; je pleure un excellent fils. Je prie votre excellence de dire au roi que, quoique frappé par ce malheur de famille, je ne remplirai pas avec moins de vigueur les devoirs sacrés que m'impose sa confiance. » C'est seulement après la révolution de 1830 et quand déjà le général de Bourmont ne commandait plus l'armée d'Afrique, que le corps de son fils fut envoyé en France. Les passions et la calomnie avaient déployé tant d'acharnement contre le malheureux père, que les agens de la douane à Marseille ne respectèrent pas le cercueil du glorieux mort, l'ouvrirent et le fouillèrent, convaincus qu'il renfermait des richesses.

(2) Nom turc du fort de l'Empereur.

treux. En quelques heures, malgré la vaillance des deux mille hommes enfermés dans le fort et commandés par l'un des ministres du dey, les feux ennemis furent successivement éteints. « A travers les embrasures élargies, par-dessus les merlons ruinés, on voyait autour des pièces les servans tomber et se succéder sans relâche. » Mais bientôt les hommes qui leur survivaient commencèrent à s'enfuir; à dix heures du matin, le château resta silencieux. L'ordre fut alors donné de battre en brèche. Il allait être exécuté, quand tout à coup, une formidable explosion fit écrouler une partie du château, dont elle rejeta les débris sur la ville, tandis qu'une fumée noire montait dans l'air et laissait voir, en se dissipant, la tour principale détruite de fond en comble. Au moment de se retirer, les Turcs avaient mis le feu à une mine préparée à l'avance, avec l'espoir que les ruines enseveliraient les assiégeans victorieux. Une poignée de soldats se précipita parmi ces décombres jonchés de cadavres. Les artilleurs tournèrent les canons qui s'y trouvaient contre la ville, l'un d'eux ôta sa chemise, la hissa au sommet d'un dattier planté dans le fort, improvisant ainsi le drapeau qui apprit à l'armée et à la flotte que le Sultan Kalassi était en notre pouvoir.

Pendant ce temps, dans Alger, la population terrifiée et surprise par cette explosion inattendue qui venait de faire dans ses rangs de nombreuses victimes, se pressait autour de la Casbah, suppliant le dey d'entrer en négociations avec l'ennemi. Il résistait, déclarant qu'il ferait sauter son palais et sa capitale plutôt que de se soumettre. Les batteries de la ville et celle du fort Bab-Azoum tiraient encore sur le château de l'Empereur; les débris de l'armée turque s'étaient jetés sur les derrières de la nôtre, essayant de couper la ligne de nos communications; tout révélait que les paroles d'Hussein-Dey n'étaient point une bravade et qu'il ferait ce qu'il avait dit. Cependant, quand il se fut convaincu que sa cause était perdue, il se laissa fléchir par les plaintes désespérées qui se faisaient entendre autour de lui, peut-être aussi par le spectacle de ses troupes, qui de toutes parts l'abandonnaient, fuyant vers la frontière marocaine, et il se résigna à envoyer un parlementaire au général français. Son premier secrétaire Sidi-Mustapha fut choisi pour cette mission. Il se présenta au général de Bourmont avec l'espoir qu'il lui suffirait d'offrir les réparations depuis si longtemps demandées et le paiement des frais de guerre. Le commandant en chef l'arrêta, dès les premiers mots, pour lui déclarer qu'avant toute négociation, le dey devait commencer par rendre la Casbah, la ville et les forts. Le négociateur alla porter ces conditions à son maître; mais, avant de se retirer, il avoua que l'obstination du dey avait été funeste : « Lorsque les Algériens sont en guerre avec le roi de

France, dit-il, ils ne doivent pas faire la prière du soir avant d'avoir conclu la paix. »

Après lui, deux riches habitans d'Alger, deux Maures, se présentèrent afin d'obtenir que l'humiliation d'une occupation fût épargnée à la ville. Pour fléchir le général de Bourmont, ils lui offrirent de lui apporter sur un plat la tête d'Hussein-Dey. « Cela ne me ferait pas le moindre plaisir, » répliqua en souriant le général. Il leur promit toutefois de faire cesser le feu, sur l'engagement qu'ils prirent que les négociations allaient s'ouvrir. Le dey, de son côté, essayait encore de se soustraire aux conditions qu'on lui imposait. Il s'adressait au commandant de la flotte, qui refusa d'entrer en pourparlers avec lui, et le renvoya au général en chef. Il recourut même aux bons offices du consul d'Angleterre, qui ne craignit pas de se joindre au parlementaire quand celui-ci vint retrouver le comte de Bourmont. Mais le général écarta vivement tout essai de médiation et remit à Sidi-Mustapha un projet de capitulation dont quelques instans après Hussein-Dey dut écouter la lecture. C'est à ce moment qu'il se sentit définitivement vaincu. Il n'essaya pas d'obtenir des conditions plus douces. Il demanda seulement que l'entrée des troupes françaises fût retardée de quelques heures, Pour prix de cette concession, il dut mettre en liberté sur-le-champ les naufragés du *Silène* et de l'*Aventure*, qui furent conduits au quartier-général. A dix heures, la capitulation était signée. Elle garantissait au dey sa liberté et ses richesses personnelles; la même garantie était donnée à ses soldats et aux habitans d'Alger. L'exercice de la religion mahométane était assuré; les troupes françaises devaient entrer dans la Casbah le même jour à midi.

Au camp français, on s'apprêtait depuis la veille pour cette entrée, et, à l'heure dite, les portes de la ville s'ouvraient devant l'armée, qui touchait au but de l'expédition après une campagne de vingt jours. Disons-le immédiatement à l'honneur de nos soldats et de leurs chefs, ils furent aussi modérés dans le triomphe qu'ils avaient été vaillans dans le combat. On n'eut pas à punir la moindre agression ni contre les personnes, ni contre les propriétés; les commissaires français prirent possession du trésor de la Casbah, qui s'élevait, en monnaies et en lingots d'or et d'argent à 48,684,528 fr., sans compter les denrées, les munitions, les armes, les étoffes précieuses, les marchandises, et en rendirent compte fidèlement. Quand plus tard l'esprit de parti essaya d'imprimer une flétrissure à l'armée qui avait conquis Alger et l'accusa d'avoir mis la Casbah au pillage, une enquête ordonnée par le général Clausel, successeur du général de Bourmont, vint démontrer le caractère calomnieux de cette accusation et prouver que tous ceux qui avaient pris part à l'expédition en étaient sortis les mains nettes.

La prise d'Alger avait eu lieu le 5 juillet. Cinq jours plus tard, Hussein-Dey s'embarquait avec ses femmes et ses serviteurs pour Naples, où il prit terre le 31 juillet. En y arrivant, il apprit que le puissant monarque dont les troupes avaient précipité sa chute, chassé comme lui de ses états, errait fugitif et allait demander asile à l'Angleterre, comme lui-même venait demander asile à l'Italie. Du moins, avant cette catastrophe, Charles X avait osé déclarer, à la face de l'Europe et malgré le gouvernement britannique, que la France garderait sa conquête. En des temps moins troublés, un événement de cette importance aurait suffi pour rendre sa popularité au pouvoir le plus compromis. Mais, après les irréparables fautes du ministère Polignac, trop de passions étaient déchaînées pour que les cœurs pussent s'ouvrir aux émotions que donne la gloire; la nouvelle de la victoire de nos armes passa presque inaperçue à Paris. C'est plus tard seulement que la nation française devait connaître et apprécier tout ce que contenait cette victoire. A cette heure, elle était toute à son ressentiment; aucun des membres du gouvernement ne trouvait grâce devant elle, pas plus le roi que ses ministres, pas même le comte de Bourmont, qui venait d'être élevé au grade de maréchal de France, en même temps que le vice-amiral Duperré était fait amiral, mais dont la carrière était désormais finie. Après avoir eu l'honneur de planter sur le sol arabe, avec le drapeau français, le premier jalon de la civilisation, il devait à quelques jours de là, remplacé par le général Clausel, s'éloigner obscurément sur un navire étranger (1) de la belle armée qu'il avait commandée, à peine salué par quelques coups de canon que son successeur eut la générosité de faire tirer pour saluer son départ, et n'emportant d'autre prix de sa valeur que le cœur de son second fils, mort en combattant. Ce sont là de douloureux et grands souvenirs que l'histoire ne saurait évoquer sans leur rendre hommage et réparer ainsi l'injustice dans laquelle ils sont restés longtemps enveloppés. Le temps, en passant sur eux, permet d'ailleurs de les juger avec plus d'équité que ne l'ont fait les contemporains. Aujourd'hui, les cœurs généreux se plaisent à les rapprocher des dernières journées du règne de Charles X, si tragiques et si fatales. Ils mettent impartialement en regard de l'imprudente conduite du vieux roi cette glorieuse conquête d'Alger qui honore sa mémoire, et de laquelle on peut dire avec plus de justice qu'on ne l'a dit des ordonnances de juillet qu'elle constitue le véritable testament du gouvernement de la restauration.

ERNEST DAUDET.

(1) Lui appliquant toute la rigueur des règlemens, l'amiral Duperré refusa de le faire transporter sur un bâtiment de l'état à Mahon, où il désirait se rendre.

# UMILTA

## ESQUISSE DE MŒURS TOSCANES

Au sommet de la chaîne de collines qui s'étend entre le Val d'Arno et le Val di Pisa, il y a le Pian' di Ceri, et au-dessous du Pian' di Ceri se trouve le village de Mosciano, pourvu d'une Vierge miraculeuse qui guérit les malades. Le village a donné son nom aux collines qui le dominent, s'élevant au-dessus les unes des autres en une succession de mamelons boisés entre lesquels se creusent d'étroites vallées dont on suit les ondulations du côté de l'occident, jusqu'à cet horizon argenté qui montre que la mer est présente au delà des pics de Carrare. Le monde ne fait jamais invasion ici ; les voyageurs ignorent ce site et ne s'en soucieraient pas; les artistes qui l'apprécieraient n'en ont point entendu parler, la large route sablonneuse qui monte parmi les bouquets de châtaigniers ou se déroule sous les pins n'est foulée que par la mule du bûcheron ou les bœufs du tailleur de pierres. Pendant les plus ardentes chaleurs de l'été, ces collines sont toujours fraîches et d'une belle verdure; des eaux souterraines nourrissent les racines et produisent une flore montagnarde abondante. Les admirables pins d'Italie se dressent par centaines, et à leurs pieds il y a un fouillis de broussailles : chênes rabougris, bruyères de pourpre, genêts dorés. L'air est chargé de senteurs embaumées; à peine entend-on un bruit, sauf celui de la cognée, qui, hélas! ne se repose jamais en ces parages, car les Italiens semblent résolus à détruire tout ce qui leur reste de forêts. Les petites vallées ressemblent à des nids d'oiseaux cachés dans le feuillage. Quand le soleil se couche derrière les ombres violettes du mont Albano,

l'*Ave Maria* tinte partout, en bas, dans les plaines, et des clochers, là haut, et sur tous ces monticules, sur tous ces éperons qui forment la lisière des Apennins. Les gens vivent ici, paisibles, jusqu'à la fin, sans rien connaître de notre monde insensé, des maîtres qui le gouvernent, des guerres qui se déchaînent, des couronnes qui passent; ils comptent le temps par leurs moissons et vieillissent en paix dans une humble routine que troublent seuls l'impôt sur la farine et les méfaits de certains insectes destructeurs des récoltes. En revanche, on ne les connaît pas non plus, et l'imagination du beau monde continue à se représenter une Italie de convention avec des ruines, des brigands, un ciel safrané. De ces coins de forêts délicieux nul n'a la moindre idée, ni de cette existence pastorale, ni de ces solitudes hantées seulement par le lièvre, la grive, le hibou à l'aile blanche qui donne la chasse au papillon bariolé, ou le hochequeue ami des ruisseaux, de ces ruisseaux frangés de violettes, si nombreuses au printemps que le gazon en paraît bleu.

— Ah! vous aimez ces mauvaises herbes? disent les femmes avec un sourire où la bonne humeur le dispute à la pitié. Là-dessus elles se mettent à en cueillir pour vous comme s'il s'agissait de complaire à la fantaisie d'un enfant.

Umiltà me cueillit un jour des violettes, et ce fut ainsi que j'en vins à apprendre son histoire.

Umiltà était la plus belle créature que l'on pût rêver : grande, mince, élancée, des traits d'une régularité parfaite, et dans les cheveux cet or rouge de Venise qui n'est pas rare en Toscane non plus; avec cela une démarche pleine de grâce et de majesté comme l'était son port de tête et la désinvolture, fière, libre, élégante de toute sa personne. Debout sur sa colline, à l'ombre d'un des pins superbes qui étendait au-dessus de sa tête quelque branche sombre, tandis que toutes les riches couleurs du couchant l'enveloppaient d'ailleurs, Umiltà ressemblait à une figure du Titien. C'était jour de fête. Elle portait des perles au cou, deux épingles de corail retenaient les masses brillantes de sa chevelure; un mouchoir de soie filée d'un jaune pâle se croisait sur son opulente poitrine et faisait ressortir par le contraste le ton de sa peau, un teint de pêche dorée au soleil; elle avait au corsage une touffe de chèvrefeuille; son enfant, un vrai petit saint Jean, se roulait à ses pieds les mains pleines de cerises, ses boucles ébouriffées pleines de rayons.

— Eh! eh! dit une femme basanée auprès de moi. Eh! eh! c'est Umiltà. Dire qu'on l'a trouvée sur le pavé des rues et qu'elle a été en prison!

— N'oublieras-tu donc jamais cela? interrompit un homme en la secouant. Les femmes ne veulent point permettre au passé d'être

le passé, reprit-il s'adressant à moi. Peu importe du reste... Tout le monde sait ce qu'il en est.

La grosse cloche de Mosciano sonna dans son beffroi ouvert au fond du creux où se blottit le village. La superbe créature avec son bouquet de chèvrefeuille descendit à travers les pins pour se rendre à la messe, l'enfant roulant après elle à la façon des jeunes chiens et laissant échapper ses cerises une à une. Elle l'enleva de terre pour le porter, et il accrocha un bouquet de cerises à l'une des épingles qui retenaient les tresses maternelles. Le rire du bambin avait de joyeux échos dans le paysage ensoleillé; bientôt je les perdis de vue tous les deux parmi les aigrettes violâtres de la bruyère.

— C'est la plus belle femme du pays, me dit le bûcheron, et voilà pourquoi aucune femme n'oublie qu'elle a été en prison. Vous demandez cette histoire? Oh! je ne suis pas fort pour en raconter. Le prêtre vous dira la chose mieux que moi.

Mais ce ne fut pas par le prêtre que je sus l'histoire d'Umiltà, ce fut de sa propre bouche et de celle de quelqu'un qui l'aimait.

Par une matinée d'été, à l'aube, l'un des gardiens de la ville, là bas, à Florence avait trouvé sur les marches d'une église un enfant nouveau-né. L'enfant alla aux Innocens, puisque personne ne le réclamait et que rien n'indiquait qu'il eût une famille. Aux Innocens, il fut élevé avec bien d'autres petits abandonnés, et on lui donna le nom de la sainte Humilité comme celui qui pouvait le mieux convenir à sa triste condition. N'étant nécessaire au bonheur de personne, Umiltà poussa et fleurit à vue d'œil sans accident, comme une belle plante. Jamais ces vieux murs n'avaient enfermé d'enfant plus adorable. Elle était robuste, pleine de santé, de vigueur, affectueuse avec cela, intelligente, mais volontaire aussi et très souvent réprimandée. A quatorze ans, elle avait l'air d'une femme, ou il s'en fallait de peu; on la trouva bien assez grande pour gagner sa vie, et elle fut placée comme servante dans la montagne, chez le prêtre de Mosciano.

Umiltà, qui, dans ses promenades à pas comptés avec les Innocens, n'avait jamais dépassé les rues qui entourent l'asile, clignait des paupières comme un oiseau de nuit que la lumière aveugle, tandis qu'on la conduisait le long de cette grande route escarpée entre deux marges de vignobles, d'oliviers et de froment, puis, lorsqu'on la fit descendre au milieu des éblouissantes clartés du couchant dans un endroit où elle se vit entourée de vallées profondes, de montagnes et de nuages :

— Est-ce le ciel? dit-elle tout bas, stupéfaite et presque intimidée, elle si hardie d'ordinaire.

Les gens éclatèrent de rire; personne ne sut lui expliquer que la paix délicieuse qui règne dans le pays est la seule ressemblance

qu'il offre avec le ciel et encore pour ceux-là seulement qui savent comprendre ce qu'une telle paix a de divin. Umiltà avait entendu parler du paradis tandis qu'agenouillée sur les dalles d'une chapelle obscure elle écoutait la voix monotone des prédicateurs remplir le silence comme un gros bourdonnement d'abeille, mais on lui avait toujours dit qu'elle ne pouvait espérer d'y entrer jamais, étant pour cela trop méchante.

Quand elle s'endormit cette nuit-là sur un petit lit à roulettes dans le pigeonnier, Umiltà persistait à se croire dans le ciel, bien que tout le bâtiment où elle logeait fût rempli de la mauvaise odeur des vers à soie : on était en plein mois de mai. Le ciel pur étincelait partout d'étoiles, et il n'y avait guère de touffe de bruyère qui ne recélât un rossignol. L'enfant, qui n'avait jamais eu en face d'elle qu'un mur blanchi à la chaux, qui n'avait jamais entendu d'autre chant du soir qu'un *Pater noster*, ne pouvait donc douter que les saints ne l'eussent prise, quelque méchante qu'elle fût. Dès cet instant, Umiltà s'attacha tendrement aux collines boisées de Mosciano. Jusque-là, elle n'avait rien aimé, sauf une petite souris qu'on lui avait défendu de garder et qui fut noyée sous ses yeux dans un seau d'eau, ce qui la fit crier et sangloter, et entrer dans une telle colère qu'elle attaqua la religieuse surveillante des dents et des griffes comme un animal enragé, rébellion qui lui valut d'être tenue en cellule pendant trois longs mois et plus, en vue de chasser le mauvais esprit de son âme.

Il n'y avait guère qu'une année qu'elle habitait la maison du bon prêtre quand celui-ci mourut; sa famille se dispersa. Une femme de fermier qui vivait sur la colline et qui connaissait la jeune fille, sa propreté, sa force, son entente naturelle de la volaille et des bestiaux, lui offrit un gîte en échange de ses services. Umiltà consentit volontiers à entrer chez la grosse signora Rosa ; tout ce qu'elle voulait, c'était de ne pas quitter le pays. Dans cette demeure hospitalière, elle grandit encore et devint femme tout de bon. Donna Rosa était une honnête et excellente personne, très laborieuse, très dévote de la dévotion naïve du vieux temps. Elle avait bien élevé ses filles et ses fils, qui l'aimaient en la craignant, car malgré son bon cœur, elle était impérieuse et dominatrice. Jamais son mari n'avait songé à manifester une volonté : il vendait les génisses et battait le blé, s'en allant à l'ouvrage sa bêche sur l'épaule comme un simple laboureur, quand elle lui en donnait l'ordre; la soupe était-elle maigre, la *polenta* froide, il n'avait garde de se plaindre. Umiltà ne ployait pas aisément sous un tel joug; plus d'une fois il y eut choc entre son humeur opiniâtre et cette volonté bien arrêtée. Chacun s'accordait à dire qu'Umiltà avait de nombreux défauts et n'était pas bonne à grand'chose; or la voix de la majo-

rité étant considérée comme celle de la vérité même, la jeune servante n'était pas en faveur auprès des voisins. Ceux qui faisaient cas d'elle n'osaient le dire, ou ne songeaient pas à la défendre. Pour faire partie d'une minorité, il faut du courage moral ou de la vanité tout intellectuelle; or ni l'une ni l'autre de ces qualités n'avaient cours au Pian'di Ceri.

Qu'elle fût adroite et qu'elle pût, quand elle le voulait, faire plus en deux heures que le reste des jeunes filles en six, nul ne pouvait le nier; mais elle voulait si rarement que ce mérite passait presque inaperçu! Elle savait filer à merveille et tresser la paille sans avoir besoin seulement de regarder sa tresse; elle connaissait la vertu de toutes les herbes, de tous les simples et aussi les soins qu'exige le bétail; à quoi bon, puisque son temps se passait d'ordinaire dans la contemplation oisive d'elle-même?

Umiltà n'aimait rien tant que se mirer, se complaisant dans sa belle figure, nattant les luisantes épaisseurs de ses cheveux et se racontant sur son propre compte des histoires prodigieuses, car elle avait le malheur de se croire appelée à une destinée bien différente de celle dont il lui avait fallu jusque-là se contenter. Umiltà en un mot était orgueilleuse et mécontente. Ces qualités-là ne sont aimables nulle part, bien qu'on puisse se demander si elles n'ont pas contribué puissamment à produire les héroïsmes et les martyres de ce monde; mais elles sont particulièrement abhorrées dans un village dont tous les habitans sont censés se valoir et où la vie se borne à ensemencer et à moissonner, à planter et à abattre, à faire de l'huile et à vanner le blé, sans que l'on ait jamais soupçonné qu'elle comportât autre chose. D'ailleurs Umiltà était trop bien douée par la nature pour que les personnes de son sexe pussent la juger sans préventions. Elle possédait cette grâce classique qui vous fait marcher comme une reine, pour nous servir de l'expression de ces bonnes âmes ignorantes, lesquelles, n'ayant jamais vu de reine dans la réalité, devaient garder leurs illusions.

Umiltà debout, pieds nus sur le blé jaunissant de l'aire à battre ou parmi les hautes bruyères lilas de la colline, était une royale nature dans le sens le plus complet de cette majestueuse épithète. Elle avait soin de sa personne en outre, observant une propreté si rare dans le pays qu'elle devait être la marque d'un orgueil extraordinaire, et le peu d'argent qu'elle gagnait passait en ornemens de toilette, choisis avec un goût très sûr qui lui faisait tenir en mépris les mouchoirs aux couleurs criardes et les étoffes à fleurs, préférés par ses compagnes.

Umiltà portait toujours à son fichu, l'été, une touffe d'œillets écarlates, et l'hiver même, quand elle ne pouvait trouver rien de plus rare, quelques fleurs de genêt, ce qui ne contribuait pas médiocre-

ment à irriter les voisins parce que personne là-bas n'aime les fleurs, sauf les étrangers et les imbéciles; c'était seulement pour faire ressortir la blancheur de sa peau, que ne mordait jamais le hâle. En somme, il était naturel qu'Umiltà n'inspirât pas d'affection dans son entourage; assurément, parmi la jeunesse masculine, quelques hommes, ravis de sa beauté, n'eussent pas demandé mieux que de l'aimer d'amour, mais elle était si hautaine et si dure avec eux, elle trouvait des répliques si vives pour repousser leurs douceurs, qu'ils battaient en retraite tout honteux et s'en allaient chercher des oreilles plus complaisantes. — Comme si je pouvais épouser un de ceux-là! — se disait Umiltà dans son âme superbe, et elle poussait ses chèvres parmi les pins en fixant sur la montagne un regard rêveur qui entrevoyait toute sorte de formes vagues où elle figurait, coiffée d'une couronne d'or, avec des multitudes agenouillées devant elle. Oh! si elle avait pu seulement savoir qui elle était! Si elle l'avait pu!..

Durant les joyeuses veillées où l'on épluche le maïs, où l'on écale les noix, les soirs de battage, de vendanges, alors que les autres fillettes riaient, jasaient, écoutaient, l'œil arrondi par une attention profonde, quelque conte du vieux temps, ou bien accompagnaient en chœur quelque chanson qu'un galant grattait sur sa guitare, Umiltà se tenait seule dans un coin, rêvant, rêvant toujours de la couronne d'or, toujours des peuples à genoux. Elle aimait autant emporter sa part de besogne au grenier. Ouvrant son volet de bois, elle égrenait le maïs, elle écalait les noix au clair de la lune, et tantôt son regard pensif plongeait dans la vallée sombre et silencieuse, tantôt il se levait vers les montagnes argentées qui touchaient aux nuages; quand les accords amoureux de la guitare parvenaient d'en bas jusqu'à elle, son sourcil se fronçait, elle se sentait triste et irritée; son lot ici-bas lui pesait; il n'y a pas de fièvre dans la vie qui soit pire que celle-là.

Une nuit qu'elle était assise ainsi à écosser des pois, — car on était au cœur de l'été, et la charrette partait pour le marché vers le coup de minuit, ayant à faire beaucoup de chemin, — Umiltà entendit soudain de bruyantes et joyeuses clameurs qui interrompirent les chansons et le babil général dans la cour au-dessous d'elle; les femmes riaient et criaient à l'envi, et la voix de la bonne signora Rosa couvrait toutes les autres d'un mot sans cesse répété:

— Mon fils! mon fils! mon fils!

— Virginio serait-il revenu à la fin? se demanda Umiltà en continuant à faire craquer les cosses des pois sous son pouce.

Elle n'eut pas même la curiosité de regarder par sa lucarne. Virginio ne pouvait intéresser que sa propre famille; il ne lui était rien. L'orgueilleuse acheva donc sa tâche sans se laisser émouvoir

par tout le tumulte cordial et joyeux de cette bienvenue, pas plus que les génisses qui ruminaient dans l'étable et que les poules endormies sur leur perchoir.

Quand elle eut fini, elle jeta les épluchures par un trou du plancher dans la mangeoire des vaches au-dessous d'elle, versa les pois écossés dans une grande mesure et resta contemplative devant la lune, qui brillait parmi les nuages légers, baignant de sa blancheur la cime des bois de pins. En bas, dans la vallée, les cloches sonnaient, car la fête du saint patron avait lieu le lendemain. La voix du rossignol sortait de la feuillée.

Toujours assise, Umiltà rêvait. Une heure au moins se passa ainsi; un appel perçant de donna Rosa la rappela enfin à elle-même.

— Umiltà! Umiltà! descends vite! Es-tu donc toujours au grenier?

Umiltà prit sa mesure de pois et descendit l'échelle en silence. La porte qui se trouvait au pied de cette échelle du grenier ouvrait droit dans la cuisine, une grande pièce, mal éclairée par quelques mèches qui flottaient dans l'huile au milieu de leurs récipiens de cuivre; néanmoins la lumière l'éblouit au sortir des ténèbres du grenier à foin. Toute cette vaste cuisine était pleine de monde : on était assourdi par le tapage que faisaient en questionnant, en s'écriant, les voisins rassemblés, et au milieu de tant de bruit se tenait celui qui en était la cause, un grand garçon de vingt-sept ans, au teint brun et pâle, dont la belle figure était ombragée à demi par les lourdes plumes retombantes de son chapeau de bersagliere, car il appartenait à ce corps fameux, dont il portait l'uniforme.

— Umiltà! cria donna Rosa, étranglée par l'orgueil et par la joie, viens donc! avance donc! Nous sommes comme des fous ce soir. Voici mon fils revenu,.. mon Virginio est revenu... et caporal encore! Y penses-tu?.. Caporal!

Umiltà regarda froidement, de son air farouche, entre ses longs cils soyeux, le fils aîné de la fermière et lui souhaita une bienvenue glaciale, à laquelle le bersagliere répondit courtoisement en balayant le plancher de son immense plumet.

— Quelle princesse déguisée avez-vous donc chez vous, ma mère? demanda-t-il un peu plus tard.

Il avait murmuré tout bas ces paroles; Umiltà les entendit, et ses grands yeux bruns, étincelans comme deux étoiles, perdirent leur expression boudeuse : — Ce soldat du moins avait le sens commun!

Virginio Donaldi était un très bel homme, mince, mais robuste, plein de sang-froid, d'audace et d'intelligence; aussi ses chefs faisaient-ils grand cas de lui. Il était depuis sept ans dans l'armée

et avait séjourné tout le temps dans certaines parties périlleuses de l'Italie méridionale, aux prises avec une rude besogne de montagne quand il ne brossait pas les brigands; il était entré à Rome l'un des premiers en 1870. Une double blessure de sabre et d'arme à feu lui avait fait comprendre ce que c'est que le service. De caractère, il était grave et doux, bien que sa conduite marquât souvent une extrême impétuosité.

Il y avait quatre ans que Virginio n'avait vu sa famille, et maintenant il arrivait à l'improviste avec un congé d'un mois. Naturellement ce brave soldat était le héros de sa colline natale et le joyau du cœur de dame Rosa. Un bersagliere dans ces campagnes, un homme qui avait forcé la cité sainte et était revenu vivant néanmoins, un homme qui avait passé la mer pour aller jusqu'en Sardaigne et en Sicile, qui avait risqué cinq cents fois sa vie!.. Jugez donc! On n'avait jamais rien vu de pareil à Mosciano. La nouvelle courut comme une traînée de poudre, et les trois quarts du village envahirent la ferme par pure amitié sans doute et aussi parce que chacun se rappelait que les repas de fête chez la signora Rosa étaient toujours parfaits. Mais il était trop tard pour servir ce soir-là un souper considérable. L'heureuse mère dut se borner à déboucher son meilleur vin pour arroser ce fromage de chèvre, qui est toujours prêt. Un chaudron de soupe bouillait avec cela. On sut s'en contenter; tout fut bonne humeur, vacarme et gaîté dans la ferme; le seul qui ne fît pas grand bruit était le bersagliere lui-même. Quant à Umiltà, elle aida froidement à préparer ce qu'il fallait; après quoi elle se glissa dehors sans que personne s'en aperçût, croyait-elle, et regagna son grenier. La promenade paisible de la lune au-dessus des vallées silencieuses lui plaisait mille fois plus que le tapage vulgaire de la cuisine.

— Une princesse déguisée! répétait-elle en souriant un peu.

Aucune autre parole n'aurait pu être plus douce à son oreille.

Elle ne savait pas très bien ce que c'était qu'une princesse, mais enfin une princesse vivait dans un palais. Umiltà avait appris à lire, et le colporteur qui faisait sa tournée, suivi d'un âne et d'une charrette, offrant ses toiles ou ses lainages, selon la saison, avec un assortiment d'aiguilles, d'épingles, de mouchoirs, de colliers et d'images de sainteté, avait parfois dans son coffre des romans à bon marché qu'elle lui achetait pour les lire.

Seul entre tous, le jeune soldat la chercha des yeux et sentit qu'elle lui manquait; il avait vu beaucoup de belles femmes dans le midi, mais aucune ne l'avait frappé autant que cette servante de sa mère.

— Où est donc allée la fille aux cheveux d'or, qui était là tout à l'heure? demanda-t-il.

La signora Rosa regarda, elle aussi, autour de la table :

— Umiltà? n'est-elle pas ici? Oh! je reconnais bien sa maussaderie ordinaire. Que la peste l'étouffe! Elle sera remontée à son grenier, je suppose.

— Comment! elle demeure au grenier? s'écria Virginio.

— Pourquoi pas? c'est un lieu tout aussi sain qu'un autre!

— Mais qui est-elle? d'où sort-elle? Je ne l'avais jamais vue jusqu'ici quand je venais à la maison.

— Non, elle est arrivée justement après ton dernier voyage, mon chéri. Elle avait été envoyée alors aux Rossi, de l'hospice des Innocens, et quand ses premiers maîtres sont morts, je l'ai prise par charité.

— Une enfant trouvée alors?

— Oui, une enfant trouvée, sortie de bien bas, sans doute, et orgueilleuse comme Lucifer, que tous les saints aient pitié de nous! C'est une créature bien désagréable, mais cela porte bonheur d'avoir de ces malheureux-là chez soi, et puis elle s'entend si bien à soigner le bétail, la volaille!.. Oh! il faut lui accorder cela! Elle aime les choses muettes plus que nous autres.

— C'est curieux! dit Virginio en vidant son gobelet d'un air rêveur. — Il adorait sa mère, mais n'avait pas oublié cependant en ses voyages qu'elle avait la langue acérée, la main lourde, un caractère difficile : il lui semblait donc que, pour une fille si fière, le service de la signora ne pouvait être précisément comparé à un lit de roses.

— Croyez-vous qu'elle redescendra? demanda-t-il au hasard. — Il éprouvait le désir très vif de revoir encore cette figure si belle et si hautaine.

Ses sœurs secouèrent la tête négativement; mais pour lui être agréables, elles allèrent au pied de l'échelle appeler Umiltà. Celle-ci ne dormait pas et les entendit bien; cependant elle se garda de répondre.

Netta Sari était présente; elle parut dépitée. Netta passait pour une jolie fille; bien faite, elle avait des yeux bleus très vifs et la tête couronnée d'une tresse de beaux cheveux roux foncé. Bien qu'elle eût à peine atteint sa quinzième année lorsque Virginio Donaldi était parti la dernière fois, elle avait depuis lors beaucoup pensé à lui, elle l'avait impatiemment attendu; les filles de quinze ans sont des femmes aux pays où l'olive mûrit avec le raisin, et ce beau soldat avait dansé avec elle une fois de trop pour son repos dans les fêtes rustiques auxquelles la vendange sert de prétexte. Depuis lors, les petites Donaldi la taquinaient toujours au sujet de leur frère, lui soufflant sans cesse à l'oreille : « Quand Virginio sera revenu... » Et maintenant Virginio était revenu, mais pour ne penser qu'à la *trovatella*.

Netta, qui ne s'était pas mariée pour l'amour de lui et aussi parce qu'elle souhaitait d'épouser quelque chose de mieux qu'un paysan, se sentait dédaignée; son cœur devint bien lourd dans sa poitrine tandis qu'elle tordait silencieusement entre ses doigts son collier de perles, les plus grosses et les plus belles perles qu'une fille de sa condition pût se vanter de posséder dans toute la contrée. Cependant Umiltà, sur son étroite couchette, ne pouvait fermer l'œil, grâce au vacarme du souper; elle suivait d'un œil alangui le vol noir des chauves-souris devant sa fenêtre et cherchait à se représenter le roi qui viendrait la chercher dans un carrosse d'or. Pourquoi pas? Elle avait lu des choses semblables.

A quatre heures, Umiltà fut éveillée par les pigeons qui dehors battaient l'air de leurs ailes, et par les vaches qui mugissaient dans l'étable au-dessous d'elle : l'aube rougissait le ciel. Aux premières lueurs argentées du jour, elle descendit s'occuper des bestiaux. La signora Rosa elle-même n'était pas levée pour la gronder, mais quand elle ouvrit la porte de l'étable et y fit entrer la lumière, le premier objet qui frappa ses yeux fut Virginio Donaldi, debout sur le seuil.

— Bonjour, signorina Umiltà! dit-il en retirant son bonnet de sa tête et son cigare de sa bouche.

Le cœur d'Umiltà battit un peu plus fort que de coutume. Personne ne l'avait encore appelée signorina. Cependant elle s'en tint à répondre d'un signe de tête très sec et lui tourna le dos pour vaquer au déjeuner de ses chèvres.

— Ne puis-je vous aider? demanda Virginio.

— Je n'ai pas besoin d'aide, répondit Umiltà, toujours revêche. — Virginio, indifférent à ses rebuffades, se mit à retourner la litière avec une fourche. Elle ne le remercia point.

— Est-ce que cela vous fâche? dit-il en s'arrêtant.

— Vous pouvez faire ce qui vous plaît, vous êtes le fils aîné, répondit-elle avec un haussement d'épaules indifférent.

Il sourit et continua de jeter des bruyères fraîches sous les pieds des bestiaux.

— Je n'ai pas oublié les travaux de chez nous, disait-il en même temps, et je serais bien aise de leur revenir tout de bon.

Umiltà lui lança un regard furtif sous ses cils recourbés; ce regard disait que, si elle eût pu être un beau soldat et courir le monde, elle se serait bien gardée de revenir au foyer pour n'être qu'un paysan; mais elle savait que tous ou presque tous agissaient ainsi, et elle ne se souciait pas de lier conversation avec Virginio Donaldi hors de la présence de sa mère et de ses sœurs.

Assise sur un escabeau, elle se mit à traire ses trois vaches en silence, sans tourner une seule fois la tête de son côté; après quoi

elle mesura le lait et le versa dans des pots, qu'elle remit au gamin chargé de porter cette marchandise en ville et qui, bâillant et grommelant, venait d'apparaître avec sa mule attelée à une vieille charrette vermoulue. Puis elle prit sa faucille, jeta une corbeille sur son épaule et s'en alla faire de l'herbe, car en la saison d'été les pauvres bestiaux de ces parages ne sortent jamais; on craint trop qu'ils ne broutent le blé avant sa maturité, ou qu'ils ne grignotent les grappes encore vertes. Les mois de grande chaleur se succèdent, le pays tout entier n'est que fleurs et feuillage, et ces pauvres souverains dépossédés d'un sol si fertile restent, plantés sur leurs quatre pieds, dans des stalles sombres où ils étouffent, à décharger en longs mugissemens la tristesse et l'ennui de leurs cœurs. Umiltà faisait de son mieux pour adoucir la captivité de ses bêtes en leur apportant tout ce qu'elle pouvait dérober aux champs, l'herbe la plus savoureuse, les roseaux pleins de sève, les vrilles du liseron et d'autres plantes grimpantes. Virginio Donaldi l'observait au milieu des rougeurs du jour naissant, sa faucille à la main, sa corbeille sur l'épaule. Il n'était ni sot ni grossier; pour rien au monde, il ne l'eût suivie malgré elle, mais il sentait que le soleil, en caressant la montagne de ses rayons de feu, ne rencontrerait rien de plus beau que cette fille silencieuse. Une lumière rosée, de plus en plus chaude, remplissait la vallée; les collines restaient encore sombres. Umiltà sortait de la lumière pour s'enfoncer dans l'obscurité; il la perdait de vue alors: les bêtes mugissaient après elle; c'est leur manière de soupirer.

— Je serai bientôt de retour, mes mignonnes; soyez tranquilles, mes trésors, je vais revenir, leur criait-elle de loin, d'une voix tendre et douce.

— Elle a certainement du cœur, pensait Virginio, mais ce cœur, qui donc saurait y atteindre?

Quatre ou cinq fois de suite elle descendait le flanc de la colline et vidait sa corbeille dans les râteliers pour retourner ensuite la remplir de nouveau, et chaque fois elle trouvait le bersagliere assis à fumer devant la porte de l'étable. Il touchait son bonnet quand elle passait près de lui, c'était tout.

A cette heure, toute la famille était en mouvement, la signora Rosa commençant à moudre le café en l'honneur du retour de son fils chéri. Le café est la boisson des jours de fêtes, de funérailles, et autres solennités.

Le soleil alors dépassait l'horizon, les merveilleuses teintes rosées commençaient à s'effacer; la prose du jour avait succédé à la poésie de l'aurore. La vie est active dans une ferme comme celle de la signora Rosa, et du matin au soir on ne manque pas d'occupations. Enfans et vieillards, tout le monde travaille, et les femmes plus fort

que les hommes. Cette terre vraiment cuite par le soleil a sans cesse besoin d'être retournée, on n'en a jamais fini avec elle. A midi, chacun grignote son morceau de pain noir; le crépuscule venu, on se réunit autour de la soupe aux herbes; telle est la vie de ces braves gens, très remplie, très laborieuse, sans beaucoup de loisirs, mais enfin on trouve toujours le temps de rire, d'égratigner un air de guitare, de chanter en chœur, et la jeunesse danse, tandis que les vieux causent entre eux. Le plus beau ciel du monde s'étend au-dessus de ces devoirs simples et de ces humbles plaisirs; l'air embaume autour d'eux comme le cœur même d'une rose. C'est une vie qui mérite qu'on l'aime en dépit des privations. Pour Viginio Donaldi, c'était la meilleure de toutes les vies. Le Toscan reste toujours attaché au sol qui l'a vu naître. Il s'en ira dans le monde, il sera bon soldat soumis et patient, mais, tout en vaquant à son service, il reste par la pensée dans le petit village, soit de la plaine, soit de la montagne, où il a pour la première fois ouvert les yeux; les honneurs pourront venir à lui, les belles promesses d'avancement pourront le tenter, il sait qu'en restant au loin il s'élèvera de plus en plus; n'importe, aussitôt libre, il jettera son sabre pour retourner à la charrue qui l'attend dans ces sillons où les tulipes d'or poussent pêle-mêle avec le blé. La vie d'autrefois lui demeure toujours chère; il la préfère au gain, à la gloire, si ces biens doivent lui être prodigués hors de chez lui; il languirait loin de son toit de tuile rouge, loin de la haute tour de sa petite église brunie par le temps, loin de ses champs enguirlandés de vigne, loin de ses bœufs blancs aux yeux méditatifs, loin de tout ce qu'il a laissé derrière lui dans quelque solitude embaumée où sa mère file assise sous le porche, où le petit ruisseau babillard passe en courant devant la maison, tout bleu de violettes ou tout jaune de chélidoines selon la saison. Ce sont là des choses auxquelles le jeune soldat toscan aspire toujours, des choses qu'il voit dans son sommeil, comme un mourant a des rêves du ciel. Il y a de plus mauvaises passions que celle-là. L'esprit de clocher est tourné en dérision de nos jours, mais on peut douter que le siècle qui s'en moque ait rien d'aussi sincère et d'aussi fidèle à mettre à la place. C'est un sentiment paisible qui porte en lui un germe héroïque; menacé il produit le patriotisme... ce patriotisme dont Guillaume Tell est le symbole.

Virginio Donaldi était un vrai fils de Toscane. Ses officiers s'étaient efforcés de le décider à faire sa carrière du métier de soldat; après les trois années de service obligatoire, il s'était laissé retenir et avait reçu toutes les distinctions qu'il était possible d'accorder à un homme de son âge; vraiment ses débuts avaient été si heureux qu'il n'était point de rang dans l'avenir auquel il ne

pût espérer d'atteindre; mais tout cela l'avait fatigué à la longue; il ne demandait plus que ses forêts de pins, il en avait faim et soif, et maintenant sa résolution était prise : à la fin du second terme de trois ans, il quitterait l'uniforme et reviendrait au vieux foyer, qui selon l'usage du pays devait lui appartenir quand son père ne serait plus. Sentir de nouveau la bruyère contre ses genoux, le vent de montagne sur son visage, et ses bras libres dans des manches de chemise, lui semblait plus enviable que tout l'or qui couvre l'uniforme des serviteurs du roi.

Quoiqu'il passât aux yeux des voisins pour un héros en sa qualité de soldat décoré, il reprit sans effort ses anciennes habitudes; le matin il vaquait au travail de la ferme, sans écouter ceux qui voulaient l'en empêcher. La récompense de ce travail était un contact perpétuel avec Umiltà, et le beau visage grave, dédaigneux, hautain de la jeune servante lui semblait éclairer le monde à la façon du soleil. Ici l'amour naît en un clin d'œil. Le mois de juin était venu, la moisson commençait par un temps radieux; le haut froment avait des teintes bistrées; les branches vertes de l'érable enlacées au feuillage de la vigne grimpante abritaient les moissonneurs; à leur défaut, ceux-ci trouvaient l'ombre d'argent des oliviers. Les champs de blé escaladaient la colline, se déroulaient dans la vallée, rapides et charmans, avec les brillans ruisselets d'eau vive qui jaillissaient entre eux. Virginio ne songeait pas à Ruth parce qu'il n'avait jamais entendu parler d'elle, tous ces récits de l'Écriture étant inconnus au pays où tinte l'*Angelus*; mais il est certain qu'Umiltà aurait été la plus belle des Ruths pour un peintre qui l'eût entrevue dans ces blés blondissans émaillés de coquelicots d'écarlate, travaillant avec ardeur de la faucille, sans regarder l'amoureux qui aurait partagé sa besogne et l'aurait rendue plus légère, si elle l'eût permis. Mais Umiltà ne permettait rien; elle se piquait d'être forte et d'exceller dans tout ce qu'il lui plaisait d'entreprendre; tandis que sa main sciait les gerbes, son cerveau continuait à tisser des rêves d'or; quand le char du roi viendrait-il la prendre, et que diraient les gens quand on la verrait sous ses robes traînantes, une couronne au front? Dans les livres du colporteur, toutes les reines vivantes ou mortes portaient des couronnes; de méchantes gravures sur bois les représentaient ainsi. Elle savait à merveille quelle figure elle ferait; elle serait elle-même, voilà tout! Netta Sari, qui était venue aider, comme font toutes les filles et tous les garçons du voisinage en pareille occasion, la regardait et la détestait plus que jamais en voyant que la faucille de Virginio s'évertuait si près de la sienne, et que le bersagliere se couchait à ses pieds, quand à l'heure ardente de midi on se reposait sous les érables et que le vin circulait à la ronde. Non pas qu'Umiltà fit plus attention à lui qu'au

mulot qui fuyait dans les guérets ou au grillon qui chantait dans les chaumes; elle acceptait toutes ses attentions avec une négligence qui exaspérait Netta au moins autant que lui-même.

— Et c'est l'écume des rues! pensait la petite rousse avec amertume, tandis qu'Umiltà, assise dans la posture de la *Liseuse* du Guide, regardait les lézards verts courir parmi le blé, en repoussant d'une main les masses ambrées de ses cheveux, sans répondre aux regards éloquens du jeune homme, sans paraître même s'en apercevoir; au fond de l'âme cependant, Umiltà jouissait de son triomphe.

Les jeunes filles peuvent être cruelles les unes envers les autres. Plus d'une fois, les sœurs de Virginio s'étaient étudiées à blesser la fierté de la *trovatella* avec une malice ingénieuse, plus difficile à supporter que les pires emportemens de la signora Rosa. Maintenant elle s'amusait du dépit inutile que leur inspirait la conduite de leur frère le héros, des vains efforts qu'elles faisaient pour l'attirer vers Netta; elle riait tout bas lorsque Virginio s'acharnait à la poursuivre en esquivant les coquetteries de l'héritière des Sari; mais jamais ce sourire ne s'adressa au pauvre Virginio. C'était le triomphe qui plaisait à Umiltà, non pas celui qui le lui procurait. La nuit venue, quand tous étaient réunis à rire et à chanter dans le courtil, sous le ciel plein d'étoiles, elle remontait à son grenier et en barrait la porte. De là, elle entendait tout ce qu'on disait. Au bout d'un temps, les voix cessaient de bourdonner, les chansons étaient interrompues, et l'on demandait à Virginio de raconter ses aventures. D'abord il se faisait prier, il fumait en silence, il était taciturne et fatigué; puis enfin, se décidant, il parlait. Umiltà ne savait pas qu'en levant les yeux, il avait vu la fenêtre du grenier ouverte et qu'un rayon de lune égaré lui avait montré l'ombre de son profil sur le mur; mais la voix du conteur montait vers elle du sein des ténèbres, et elle ne pouvait s'empêcher d'écouter; cela valait mieux que les historiettes du colporteur.

Il parlait de toute sorte de choses qu'il avait faites et qu'il avait vues, s'animant à mesure que les souvenirs lui revenaient en foule; il parlait de la chasse aux brigands dans les forêts de chênes-liège de la Sicile et de la Sardaigne, des combats corps à corps dans les places fortes de la montagne, des grâces sauvages et des costumes fantastiques des îles, — et des femmes de ces pays-là, des nuits en mer, sur cette mer qu'aucun d'eux n'avait jamais vue, — et d'un naufrage qu'il avait essuyé, et des flottes de pêcheurs de corail, et de la vie des mineurs de cuivre, et des bosquets de palmiers, et du fruit des cactus, et des bivouacs sur les rivages parfumés de la Méditerranée; à la fin il parla de l'entrée à Rome, quand, au bruit de la trompette des bersaglieri, les portes éternelles s'étaient ouvertes.

Umiltà écoutait assise, la tête penchée, reposant sur ses mains. La voix de Virginio montait de l'obscurité, elle ne pouvait rien voir, elle entendait seulement, elle écoutait émerveillée. L'art de bien raconter est commun parmi les compatriotes de Virginio, et il était doué d'une voix mélodieuse en même temps que du talent instinctif qui consiste à faire ressortir les points saisissans d'un récit. Tous ses auditeurs restaient donc sous le charme, suspendus à ses lèvres, mais le plus attentif était l'auditeur invisible du grenier.

La lune voguait de plus en plus haut dans le ciel, les étoiles s'étaient toutes allumées, le rossignol chantait toujours, la nuit avançait.

Quand la voix s'éteignit dans le silence, Umiltà s'éveilla comme d'un rêve; il était minuit; elle ferma son petit volet de bois à la hâte, espérant qu'il n'avait pas remarqué qu'elle l'eût laissé ouvert; elle se trompait, Virginio l'avait aperçue à la lueur du rayon égaré, son éloquence naturelle s'en était accrue. Tout le long du jour suivant et tous les autres jours, Virginio s'attacha aux pas de la servante de sa mère; que la mère grondât, peu lui importait, il était son propre maître et agissait à sa guise. L'amour mûrit aussi vite qu'un fruit sur un mur sous ce soleil d'Italie. Quand Umiltà reposait dans son grenier, elle entendait une voie moelleuse chanter au-dessous d'elle des airs amoureux sur la mandoline, dans la nuit, et elle savait fort bien que c'était Virginio qui chantait et que tout son cœur s'exhalait dans cette plainte, qui d'ailleurs ne la touchait guère. Ce n'était qu'un soldat qui le lendemain redeviendrait un simple cultivateur; elle attendait son char triomphal et sa couronne. Elle fermait donc son volet comme pour congédier à la fois et la chanson et le clair de lune.

Le soir du septième jour, Virginio étant seul avec elle pour un instant dans la vacherie, au milieu des roseaux coupés et des meules d'herbe fraîche, lui dit : — Je t'aime... je t'aime... tu es l'âme de mon âme!.. — En même temps il essayait de s'emparer de ses mains par-dessus un grand tas odorant de fleurs à demi flétries.

— Je t'aime, *Gesù m'aiuta!* Ne peux-tu m'écouter et m'aimer un peu en échange?

Le sourcil d'Umiltà se contracta sur son œil sombre, et elle éclata d'un rire cruel; elle le regardait bien en face, sans changer de couleur, avec un dédain méchant:

— Allez donc dire ces choses-là aux filles de Turin! Peut-être feront-elles plus de cas que moi de pareilles sottises.

— Des sottises! mais je te dis que c'est ma vie que je t'offre. Écoute, tu es pour moi comme le soleil, comme les étoiles, comm la lumière, comme la gloire des saints...

Et, appuyé aux meules d'herbes et de roseaux, il épuisa toute l'é-

loquence que le double éperon de la passion et de la douleur peut prêter aux amans; puis entre eux s'établit un silence, rompu seulement par le bruit que faisait la mâchoire des vaches en broyant l'herbe. Mais, quoi qu'il pût dire, le visage d'Umiltà ne changeait pas d'expression; elle pâlit un peu et prit l'air plus froid encore, voilà tout.

— Je ne suis que la vachère de votre maison, dit-elle enfin avec un frémissement de sa bouche superbe. Mais, malgré cela, je suis trop fière pour vous. Allez-vous en, je vous hais.

— Me haïr! répéta-t-il abasourdi. Qu'avait-il fait pour lui inspirer de la haine?

Mais elle ne répondit même pas; elle plongea sa fourche dans le fourrage et donna une triple ration à ses amis emprisonnés. La voix aiguë de donna Rosa l'appela hors de l'étable. Le moment critique était passé; ils n'étaient plus seuls. Tout le monde, quelques instans après, étant réuni dans la cuisine, le crépuscule produit par la lampe pâlissante permit de remarquer que Virginio, en passant auprès d'Umiltà, se courbait pour murmurer quelque chose à son oreille :

— C'est ton dernier mot?

Umiltà fit un signe affirmatif. Elle avait l'air tout à la fois dédaigneux, irrité, farouche et indifférent. En son cœur néanmoins elle triomphait. Il était le fils de donna Rosa et elle le repoussait, elle ne voulait point de lui. Quant à de la pitié, elle n'en éprouvait pas l'ombre.

Le matin suivant, elle apprit que Virginio, parti au milieu de la nuit, avait été prendre le premier train pour Turin.

Sa mère sanglotait, courroucée; il lui avait dit que son colonel le sommait en toute hâte de rejoindre le régiment : — Juste au moment où j'avais tué l'agneau pour le régaler! gémissait donna Rosa. — Et dans sa colère elle envoya vendre au marché l'agneau en question, de sorte que les gens de la maison n'eurent à manger que de l'huile et des fèves.

Umiltà sourit, et la mère vit ce sourire; elle devina tout.

— Oses-tu me braver, insolente! pensa-t-elle, oses-tu rester là devant moi à rire de mes larmes, avec ta tête haute, qui ne se courbe jamais?.. — Il lui était plus insupportable encore de penser qu'Umiltà eût repoussé son fils que d'avoir à admettre qu'elle eût poussé l'audace et l'infamie jusqu'à faire le contraire. Mais elle se tut prudemment, et Umiltà fit de même :

— Je suis si contente, si contente qu'il soit parti! se répéta la jeune fille sans cesse toute la journée. — Cependant, le soir venu, le son de la mandoline lui manqua, et elle trouva froide la lueur des étoiles.

— Je dirais la même chose, dix fois de suite pendant dix ans, pensait Umiltà, et elle se mit à désirer fiévreusement que la couronne d'or ne tardât pas trop à descendre sur son front, et elle se montra presque rude envers ses pauvres bêtes, quitte à les caresser, à les embrasser ensuite avec une tendresse qui ne lui était pas habituelle. Il lui semblait qu'un vide s'était fait dans sa vie, que les collines arrondies se rapprochaient d'elle comme pour l'étouffer, que chaque pin, chaque olivier fût un geôlier préposé à sa garde. L'idée lui vint de s'en aller. Elle n'était pas une esclave après tout. Donna Rosa ne pouvait la retenir contre son gré. Il devait y avoir d'autres endroits dans le monde,.. ceux par exemple d'où venaient les colporteurs et où l'on envoyait le bétail au marché. Umiltà se dit donc qu'elle irait chercher fortune ailleurs... Seulement elle aimait les montagnes... elles avaient toujours été ses amies, les seuls amis qu'elle se connût, sauf ses vaches et le chien Giorgio. Peut-être ailleurs n'y avait-il pas de montagnes?.. Elle n'en savait rien.

D'autres encore, outre la signora Rosa, commencèrent à lui faire mauvaise mine. On sentait vaguement qu'elle avait refusé Virginio, et les sœurs du soldat et toutes les filles à la ronde la détestaient pour cela; il est vrai qu'elles l'eussent détestée davantage si elle eût écouté Virginio. Toute autre qu'Umiltà aurait été dans cet abandon et cette amertume prendre conseil du prêtre; Umiltà s'en garda bien. Elle était pieuse à sa manière, mais le prêtre qu'elle voyait fumer, surveiller son vin doux, gronder sa servante, prendre part aux commérages, tout comme un autre, ne lui inspirait pas grande confiance. Elle tint donc ses lèvres closes et devint plus froide, plus hautaine, plus isolée de jour en jour, plus belle aussi, disaient les hommes.

Contrairement à l'usage toscan, Umiltà donnait toujours un peu d'air et de mouvement à ses bêtes prisonnières quand on ne l'en empêchait pas, c'est-à-dire quand la moisson était faite et qu'elles pouvaient brouter çà et là sans occasionner de dommages. Le blé une fois récolté, elle les emmenait dans les champs et les laissait s'y ébattre, y paître à leur guise. Donna Rosa grognait bien un peu, parlait de temps perdu, mais sans soulever d'objection sérieuse. Après la vendange, les bêtes étaient plus libres encore, elles allaient partout, ne pouvant faire de mal, et Umiltà aimait ces matinées d'automne fraîches et brillantes, où les nuages fuyaient chassés par le vent. Toute seule au grand air, elle se trouvait bien avec les seules branches des pins ou les rameaux des oliviers entre elle et le ciel. Un jour qu'elle jouissait ainsi du beau temps en compagnie de ses bêtes, Netta Sari vint à passer. Netta tenait dans sa main

un fil de perles. S'arrêtant, elle les montra à Umiltà, bien que jusque-là elle ne lui eût jamais parlé pour ainsi dire.

— Regardez donc; elles sont presque neuves... et si belles! Mon grand-oncle de Pontassieve me les a apportées hier soir. Il n'y en a pas de pareilles dans toutes la commune, non, pas même, je crois, à Signa!

Umiltà y jeta un coup d'œil :

— Elles sont gentilles, dit-elle brièvement.

— Gentilles! Bah! voilà tout ce que vous trouvez à dire?.. Gentilles! Ce ne sont pas des perles de campagne, entendez-vous! elles ont été achetées sur le pont des Orfèvres. *Via!*

— Qu'est-ce que cela me fait? repartit Umiltà d'un ton boudeur.

— Oh! cela ne vous fait rien du tout, j'imagine, ricana la propriétaire des perles, rien du tout! Vous n'en avez pas envie, n'est-ce pas?.. vous qui n'avez cessé de faire les yeux doux à Virginio Donaldi en pure perte!

Le sang monta aux joues d'Umiltà, une flamme sauvage s'alluma dans ses prunelles. Elle se leva toute droite, prête à écraser de sa fureur et de sa force la petite créature effrontée qui l'insultait.

— Moi? moi? Êtes-vous folle, Antoinette Sari? Moi? Sachez une chose, vous qui soupirez et languissez, pauvre fille, pour Virginio Donaldi, sachez qu'il m'aimait, oui, moi qui vous parle, moi... et que je l'ai traité comme je traite cela!

Et elle lança par-dessus son épaule une pomme de pin tombée au flanc de la montagne. La pomme de pin roula d'étage en étage jusqu'au fond d'un ravin, où elle fit grand peur à une chèvre qui broutait par là, et Netta Sari devint blanche comme un linge. Elle ne pouvait douter que sa rivale ne dît vrai.

— Vous voudriez me mettre à votre niveau! dit Umiltà, enragée contre elle-même autant que contre les autres. — Elle frappa ses vaches de la branche qu'elle tenait et les emmena plus loin. Sa conscience la tourmentait un peu; elle savait qu'elle venait de manquer de générosité envers un absent, qu'elle avait trahi un secret à elle confié, que ce n'était pas son droit de le dévoiler ainsi; mais ces délicatesses n'étaient pas en grand usage sur la montagne.

— Après tout, pensa-t-elle, une sainte aurait perdu patience. — Or elle n'était pas une sainte, loin de là.

Netta rentra chez elle avec ses perles dont elle avait tant tiré vanité et qui maintenant n'avaient pas plus de prix à ses yeux que des œufs de pinson.

Umiltà tenait sa vengeance, mais elle n'en était pas plus contente; tout en errant derrière ses bêtes à travers les clairières des grands pins où poussaient par couches épaisses les cyclamens, elle s'adressait des reproches. Quel mal lui avait fait Virginio pour

qu'elle le trahît et se moquât de lui? C'était le temps des vendanges; elles devaient être bonnes cette année-là; partout on échangeait des repas, partout on dansait, on chantait, on grattait la mandoline, on faisait l'amour, au Pian' di Ceri aussi bien qu'ailleurs quoiqu'on n'y fût pas riche.

Umiltà tout le jour travaillait dans les vignes, mais elle s'enfermait au grenier aussitôt que venait le soir avec les plaisirs qui l'accompagnent. Netta Sari dansait à cœur-joie, les perles sautant sur sa poitrine bondissante.

— C'est ainsi qu'elle aime Virginio! pensait Umiltà avec un profond mépris. Ce n'était pas ainsi qu'elle l'eût aimé dans le cas impossible où elle se serait éprise de lui comme il était épris d'elle.

Quand les vendanges commencèrent chez signora Rosa, cette mère énergique et résolue ne voulut pas, quoique son cœur saignât pour le fils absent, donner aucun signe extérieur de chagrin. Elle prépara donc un plus beau souper que de coutume et y invita tous ceux qui étaient venus d'une lieue à la ronde.

Il ne fallait pas qu'on devinât, jamais, pensait-elle, que son préféré avait été humilié d'un refus par une enfant trouvée.

Umiltà reçut l'ordre d'être présente au repas, et Umiltà obéit. Comme toujours, elle était la plus belle, mais aucun homme cependant n'osait l'aborder : — « Aussi bien essayer de flatter un chat sauvage! » se disaient-ils entre eux. — Quand tout le monde fut en liesse, elle disparut et alla se coucher. Il n'y avait pas un garçon parmi ceux-là, remarqua-t-elle, qui fût digne de dénouer les souliers de Virginio... il était si grand, si svelte, si pâle, si élégant!.. autant qu'un comte, que le plus beau cavalier. N'importe, comme elle l'avait rejetée loin d'elle, cette pomme de pin! Elle en était fière, elle en était ravie, et cependant les larmes lui venaient aux yeux tandis qu'étendue sur son grabat, elle récitait le rosaire au bruit des flûtes, des guitares et des pas de tous les danseurs.

Pendant ce temps, un gros événement se passait au-dessous d'elle. Netta Sari avait perdu son collier! Avec un cri perçant, elle cessa de danser et annonça tout haut cette perte. Comment l'avait-elle perdu? où? quand? Elle n'en savait rien. En levant la main pour chasser un papillon de nuit qui l'effleurait, elle s'était aperçue qu'il n'était plus à son cou. On l'entoura, chacun chercha par terre et de tous côtés; des lumières furent introduites dans les trous les plus obscurs, mais nulle part il n'y avait de collier; on ne l'avait pas écrasé en dansant toutefois, puisqu'il n'en restait pas de débris par terre. La musique s'interrompit, et la danse avec elle; on n'entendit plus que les langues qui s'évertuaient à se lamenter sur cette perte inconcevable, à supposer ceci, à supposer cela... toujours en vain; le collier était bien perdu. Netta ne pou-

vait dire où il était tombé; elle avait été toute à la danse depuis le commencement de la fête sans s'inquiéter du reste. Mais à présent elle sanglotait. Un si beau collier! — le cadeau de son grand oncle de Pontassieve! Et qu'était-ce qu'une fille sans perles? Un oiseau sans son plumage! Netta pleurait donc des larmes amères, ses yeux d'azur en ruisselaient. Donna Rosa, scandalisée qu'un tel malheur se fût produit dans sa maison, déclara que cette maison, réputée honnête entre toutes, serait visitée de fond en comble... oui, on ne laisserait pas un coin inexploré... — Saisissant une lampe à trois branches, elle se mit à parcourir les corridors, à monter les escaliers. Tout le monde la suivait, mais on ne trouvait rien. — Nous avons pourtant cherché partout! s'écria-t-elle au désespoir.

— Sauf à l'étable et au grenier, dit Netta presque à voix basse; puis elle se mordit la lèvre et parut fâchée d'avoir laissé échapper ces paroles.

— Crois-tu donc que mes vaches l'aient mangé? s'écria signora Rosa. Viens, nous chercherons là aussi, bien que ce soit une sottise.

Elle alla elle-même avec une de ses filles et Netta visiter l'étable et le grenier au-dessus. Umiltà, lasse d'un long jour de travail, dormait profondément comme seules peuvent dormir la jeunesse et la santé. Sa tête sculpturale reposait sur son bras, et le foin lui servait d'oreiller; elle ne s'éveilla pas d'abord, mais enfin l'éclat de la lumière tout près de ses yeux la fit tressaillir.... elle entr'ouvrit ses longues paupières et, tout aveuglée, tout ahurie, murmura :

— Qu'est-ce?.. en pensant à ses vaches.

— Netta a perdu son collier, c'est étrange, dit la signora Rosa. Naturellement il ne peut être ici, mais pour lui faire plaisir...

Cette phrase ne fut pas achevée, car au moment même où Umiltà se soulevait sur le coude et regardait les trois femmes d'un œil assoupi, une petite perle blanche roula hors du foin et brilla dans le rayon que projetait la lampe. Oh! c'était bien une perle! Netta se jeta dessus.

— C'est une des miennes! s'écria-t-elle triomphante.

Le visage bronzé de donna Rosa devint sévère et prit un ton de cendre.

— Lève-toi, dit-elle brusquement à Umiltà. — Umiltà se leva, ses membres demi-nus brillant à la lumière comme la perle elle-même.

Alors donna Rosa plongea ses mains tremblantes dans le foin çà et là, rapidement, en silence; au bout d'une minute, elle retira le collier de Netta; le fil était rompu, les perles s'échappaient...

— O voleuse! s'écrièrent à la fois Netta et d'autres voisines qui étaient accourues.

Donna Rosa, assise sur le foin, regardait droit devant elle : toute couleur s'était effacée de ses traits.

— Impossible! murmurait-elle; impossible!

Les exclamations de Netta continuaient d'attirer les curieux. Umiltà recula devant l'audace de tous ces yeux insolens braqués sur elle et essaya de se cacher. Elle ne comprenait rien; elle était encore à moitié endormie.

Donna Rosa repoussa brutalement la porte de son pied: — Arrière, imbéciles! cria-t-elle à ses hôtes, décampez d'ici. — Puis se tournant vers Umiltà d'un mouvement plus sauvage encore:

— Comment ce collier est-il venu dans ton lit?

— Ce collier?.. que voulez-vous dire?.. Je ne comprends pas, balbutiait Umiltà pétrifiée.

— Moi, je comprends! dit Netta en secouant les perles devant elle. Vous les avez volées, voilà ce que je comprends! Et on me fera justice. Je prétends qu'on me fasse justice, signora Rosa. C'est une honte dans une maison comme la vôtre!

— On te fera justice, sois tranquille, dit rudement signora Rosa. Et quant à l'honneur de ma maison, j'en saurai prendre soin sans qu'une gamine de ta sorte me donne de leçon. Il y a erreur, je crois. Umiltà, comprends-tu de quoi l'on t'accuse? Les perles sont dans ton lit. Les aurais-tu volées?

Umiltà eut enfin conscience de ce qui se passait. Son visage s'empourpra.

— Moi! s'écria-t-elle. — Puis elle partit d'un éclat de rire frénétique. — Moi, j'ai volé?.. Donna Rosa, êtes-vous folle et cette fille aussi?

— Les perles étaient dans ton lit; tu dormais dessus.

— Moi?.. répéta Umiltà, et une nouvelle stupeur l'envahit. Elle se tenait immobile comme une jeune déesse, les bras croisés sur son sein nu, les yeux fixes.

— O la voleuse! la menteuse! l'impudente! criait Netta. Donna Rosa, vous la livrerez aux gendarmes, dites?.. J'ai le droit de les appeler... il manque deux perles. Papa va chercher les gendarmes.

— Comme vous voudrez, Netta, dit froidement la fermière trop fière elle-même pour demander qu'une pareille humiliation fût épargnée à sa maison. Umiltà, parle donc... dis quelque chose... Es-tu innocente? Je ne peux te croire coupable, et cependant...

Umiltà écoutait; jamais son regard, sa lèvre frémissante n'avaient exprimé plus de dédain; elle ne concevait rien à ce qui lui arrivait, mais elle endurcissait son cœur.

— Pensez tout ce que vous voudrez, dit-elle en repoussant du pied une perle qui traînait par terre. — Ses grands yeux semblaient menacer Netta comme deux lames étincelantes.

— Eh! je ne sais que penser! répliqua signora Rosa, qui pour la première fois de sa vie tremblait des pieds à la tête,.. je ne sais

que dire, mais on ne pourra me reprocher d'avoir refusé justice à l'un de mes hôtes. Le droit est le droit; elle a le droit pour elle. Habille-toi, Umiltà. Netta Sari, appelle ton père et mon mari.

Des heures se passèrent en agitation, en discussions, en altercations vaines. Le jour se levait. Umiltà n'avait dit que quatre mots toujours les mêmes : — Croyez ce que vous voudrez. — Netta tenait à ses droits; son père, homme faible et violent à la fois, la soutenait au lieu de la calmer; le matin venu, il descendit à la Lastra-a-Signa chercher la garde, qu'il emmena pour prendre Umiltà.

Signora Rosa, assise sous le porche, pleurait amèrement. Jamais un homme de loi n'avait encore franchi le seuil de sa maison; cette disgrâce la frappait comme la lanière acérée d'un fouet. Que sa propre servante, une jeune créature qui avait mangé son pain et dormi sous son toit pendant cinq années se fût déshonorée ainsi!.. Mais elle en voulait surtout à l'impitoyable Antoinette :

— Qu'avait-elle besoin, dit-elle à ses filles, d'amener sur Umiltà une honte publique? Cela devait rester entre nous. Elle pouvait me charger du châtiment. Cette péronnelle est méchante. N'a-t-elle pas retrouvé son collier intact? Car pour ce qui est des deux perles qui manquent, je lui en aurais volontiers acheté de neuves. C'est une méchante fille et cruelle!

Cependant Umiltà s'en allait en prison entre les gendarmes, au bruit du cliquetis de leurs sabres, à travers la solitude feuillue des vignes et des bois d'oliviers.

Quand les gendarmes la questionnaient, ce qu'ils n'avaient pas le droit de faire, ce qu'ils firent cependant, elle se bornait à répondre avec hauteur : — Je n'ai jamais touché aux perles. Ils peuvent dire tout ce qu'ils veulent.

Et les gendarmes écrivirent en note qu'elle refusait obstinément d'avouer : Opiniâtre, rebelle. — Aucun d'eux ne doutait qu'elle ne fût coupable. Les perles avaient été trouvées sous elle. Ces braves gens avaient entendu plus d'une fois *la Gazza ladra* et ils en fredonnaient les airs en vrais fils de leur pays, mais le sujet de l'opéra ne leur vint pas à l'esprit.

Umiltà niait... elle mentait par conséquent. Selon la loi italienne, la mise en accusation fut prononcée contre elle et l'emprisonnement ordonné quelques heures après.

La Lastra a le plus joli tribunal de police qui soit au monde : un endroit propre à volets verts autour desquels la vigne court en festons; il y règne une bonne odeur de campagne; des petites filles tressent de la paille sous la porte; l'agent de police a l'air d'un garde-chasse et le joyeux *usciere* d'un forestier. Dans l'exercice de ses fonctions, c'est un personnage redoutable; il lance toute sorte de mandats et enregistre toute sorte de sentences sévères; mais à

le voir se promener dans sa petite charrette attelée d'un poney gris, il fait dans le paysage l'effet le plus agréable, et en réalité il n'y a pas de meilleurs êtres que ces gens-là ; ils sont au désespoir d'avoir à arrêter quelqu'un et s'acquittent de leur fâcheuse besogne dans un esprit aussi doux que possible. Néanmoins l'inquisition elle-même n'aurait pas épouvanté Umiltà plus que ne le fit ce prétoire ensoleillé dans la petite rue montueuse près de la porte de Pise, lorsqu'elle y entra par cette resplendissante matinée d'été. Qu'allait-on lui faire? Elle n'en savait rien. Elle avait lu les romans historiques illustrés de Guerrazzi, — l'édition milanaise est à bon marché, — elle croyait donc que dans les prisons la torture subsistait toujours. Ses joues étaient mortellement pâles; du reste elle ne donnait aucun signe de terreur, concentrant toute cette agitation en son âme, les lèvres closes et se défendant de trembler.

Il était neuf heures, tous les forgerons, les tonneliers, les vanniers, les grainetiers et autres artisans qui composent la petite population de la Lastra sortaient sur le pas de leurs portes et s'attroupaient devant le tribunal, enchantés d'entendre parler d'un crime et de voir une criminelle :

— *Diamene!* la belle fille ! criaient les hommes.

— La drôlesse ! criaient les femmes.

Umiltà se redressait encore et regardait d'un air de dédain plus écrasant tous ces curieux qui se pressaient autour d'elle avec un empressement contre lequel les gardes avaient peine à la préserver. La rue escarpée, avec sa porte brune au sommet, semblait s'abaisser, remonter, ondoyer sous ses yeux, tout tournait autour d'elle; néanmoins elle trouva la force de se soutenir.

On lui fit monter les marches, on la fit entrer dans le vestibule en brique rouge où un public local assez nombreux bavardait beaucoup en attendant que les causes fussent appelées. Dans la chambre intérieure qui servait de tribunal, le *pretore* était assis en robe noire et en bonnet carré. Le joyeux *usciere* lui-même semblait transformé : il était terrible sur son tabouret d'office, devant un haut pupitre. Une balustrade empêchait la foule d'avancer: avide, sans pitié, uniquement soucieuse de son propre amusement, elle représentait bien le peuple, quoiqu'il n'y eût là qu'une ou deux douzaines de vignerons, de boulangers, de bouchers, de chaudronniers et de propres à rien.

Umiltà se tenait entre les deux gendarmes, plus droite et plus ferme encore que lorsqu'elle avait congédié Virginio. La bonne figure grave du *pretore* exprimait l'intérêt et la compassion; mais elle ne voyait pas cela, elle ne voyait qu'une nappe de lumière blanche avec une tache noire dessus, qui, elle l'avait compris, représentait son juge.

L'interrogatoire commença. Quand, selon l'usage, on lui demanda quels étaient ses parens et que quelqu'un répondit pour elle : *Gente ignoti*, son orgueil fut blessé jusqu'à l'angoisse; il lui sembla qu'on la frappait. L'accusation qui pesait sur elle l'avait laissée indifférente, c'était un mensonge, mais ceci était la vérité. Elle sentit quelque chose comme la brûlure d'un fer rouge. L'interrogatoire continua et il fut long. Les choses vont toujours lentement à la campagne; l'air s'épaissit, devint étouffant, le soleil battit de ses flammes les volets fermés; la foule se remuait, changeait de place, entrait, sortait, et toutes ces voix mêlées ronflaient à son oreille comme le bourdonnement des moustiques. Aux questions qu'on lui adressa elle ne voulut répondre que ceci : — C'est un mensonge; je n'ai jamais pris les perles. Je lui ai porté un coup, cela, je ne le nie pas, je lui ai porté un grand coup. Je recommencerais volontiers. Elle est la bassesse et la fausseté mêmes!

Deux fois, trois fois elle répéta la même chose, et en dépit de toutes les menaces, ne voulut rien dire de plus. L'âme équitable du bon juge en était toute contristée. Assurément les faits étaient contre elle, et cependant il ne pouvait prendre sur lui de croire à ce vol. Avec une patience, une bonté infatigables, il s'efforça de la faire parler franchement, mais elle était trop atterrée, trop opiniâtre aussi pour discerner la bienveillance de ses intentions; son cœur se fermait à lui comme à tout le reste; son esprit n'était tendu que sur une chose : elle ne voulait pas qu'on vît le mal qu'on lui faisait, et si elle en devait mourir, eh bien! elle ne laisserait pas échapper une plainte!

La foule était contre elle; de quel droit cette coupable restait-elle muette et méprisante comme une reine outragée? La foule était furieuse,.. elle se trouvait traitée trop légèrement...

Assez tard dans l'après-midi, le bon juge reconnut avec un soupir qu'il n'avait aucun prétexte plausible pour renvoyer Umiltà de la plainte. Elle n'avait pas articulé un mot de défense ou seulement d'excuse; elle niait, mais cela ne comptait pas;.. le moyen de s'en rapporter à sa parole! Donna Rosa elle-même ne disait rien de favorable. Sombre et sévère sous la robe de laine des dimanches et le mouchoir à fleurs, elle ne portait témoignage que de son orgueil et de sa très mince reconnaissance.

A regret, le *pretore* renonça à tout espoir de sauver une personne qui ne pouvait ou ne voulait pas se sauver elle-même. — Des voix bruyantes et courroucées proclamaient en chœur qu'elle était une voleuse. Avec effort et d'un ton où l'hésitation se mêlait à la pitié, il l'envoya en prison pour attendre son jugement. Umiltà, qui pendant quatre mortelles heures était restée ferme et droite comme l'un des jeunes pins de la colline, tomba tout de son long

sur le sol comme tombe l'arbre quand la hache lui a porté le dernier coup.

Signora Rosa, quelque dure qu'elle fût, se sentit elle-même brisée; elle sanglota tout haut :

— Je lui aurais plutôt donné mes perles de noces!

Netta devint très pâle, et l'éclat cruel du triomphe commença à s'éteindre dans ses yeux.

Les gardes enlevèrent le corps inanimé et l'emportèrent, car maintenant il appartenait à l'état.

Il y a parmi les trois portes de la Lastra une vieille porte rembrunie qui fait face à l'orient et qu'on appelle *porta Fiorentina.* C'est la prison de la Lastra. Elle est la plus haute et la plus grande de trois et fait penser à quelque vieux guerrier battu par toutes les intempéries; les sculptures de ses écussons de pierre sont terriblement dégradées, des fleurs sauvages poussent entre ses mâchicoulis. A l'intérieur se trouvent quelques chambres dont les fenêtres donnent au levant et au couchant; ces chambres-là représentent la prison du village. On y porta Umiltà, on l'y enferma : un plancher tout nu, un grabat, voilà ce qu'elle trouva au réveil; le ciel bleu était loin, bien loin, il se montrait entre les barreaux comme pour la narguer. Tout Italien qui n'est pas pris en flagrant délit peut jouir de sa liberté jusqu'à l'heure de son jugement, fût-il le plus noir scélérat du monde. Mais s'il est pris sur le fait, on ne le lâche plus. Umiltà avait été trouvée couchée en compagnie du collier. On devait la tenir sous clé jusqu'au moment, éloigné de plusieurs mois peut-être, où il conviendrait à la loi de voir si elle était innocente ou coupable : non qu'il pût exister aucun doute raisonnable à ce sujet; elle avait caché les perles dans son lit; comment justifier ou seulement pallier cela?.. à moins qu'elle ne fût folle!

Signora Rosa, sans avouer cette faiblesse à personne, car elle en avait honte, tira furtivement sa bourse de sa poche et paya ce qu'il fallait pour qu'Umiltà eût une chambre séparée qui la préservât du contact des autres prisonnières, car on en comptait jusqu'à quatre en ce moment, et parmi elles une femme de mauvaise vie. Donna Rosa s'excusait à elle-même de cet argent perdu en alléguant qu'elle ne pouvait permettre qu'une femme de sa maison frayât avec des débauchées, même dans une prison. Umiltà eut donc sa cellule à part dans les profondeurs de cette vieille porte, qui avait résisté au feu des Espagnols et survécu aux luttes sans nombre de bien des siècles; là elle devait attendre son jugement qui, selon les lenteurs de la loi italienne, aurait lieu tout au plus vers la Noël.

— Si elle est sans péché, rendez-lui la liberté; si elle est coupable, punissez-la et finissez-en vite! dit signora Rosa dans la

colère et le chagrin et la honte qu'elle éprouvait de voir sa maison si honorable ainsi entachée d'ignominie.

Mais l'huissier ne fit que secouer sa tête grise : — Ce ne sont pas là les façons de la loi.

— Alors la loi n'est qu'une bête, riposta signora Rosa, les joues en feu.

L'huissier haussa les épaules: il avait été cinquante années de suite serviteur de la loi; ce n'était pas à lui de blâmer sa maîtresse.

Donna Rosa, émue au fond du cœur, si inflexible qu'elle se crût, s'en retourna avec la petite Sari, qui gardait un profond silence au milieu des cahots de la charrette sur la route raboteuse. On avait fait tort chez elle à sa voisine, et elle avait réparé ce tort; n'importe, donna Rosa ne pouvait pardonner à la vindicative Netta.

Il faisait nuit quand la charrette atteignit la ferme; les jeunes filles sortirent pour entendre les nouvelles, les vaches mugissaient dans leurs stalles appelant la gardienne qui ne pouvait revenir à elles, le chien reniflait et geignait; ce fut un triste retour.

Donna Rosa s'assit sur son escabeau près de l'âtre, jeta son tablier sur sa tête et sanglota de nouveau.

— Je ne me croyais pas si attachée à cette fille! disait-elle à ses enfans, avec une sourde colère contre elle-même.

Nettina, sans qu'on s'en aperçût, sortit à pas de chatte et regagna la maison de son père. Elle avait eu sa vengeance, mais elle ne la trouvait plus aussi douce à présent. La lune s'éleva dans le ciel, les rossignols chantèrent, la nuit d'automne s'achevait lentement, Umiltà était en prison.

Le lendemain, Nettina pria son père de l'emmener à la ville. Le bonhomme la regarda, ébahi. Les jeunes filles de ces campagnes ne pensent pas plus à aller en ville que les pins ne pensent à se déraciner. Quand il est question de leur mariage, peut-être y vont-elles une fois faire leurs acquisitions; voilà tout : — « Il y a profit et sûreté à garder la maison; » telle est la règle toscane : mères et jeunes filles tiennent donc à leur foyer. Mais Nettina était la favorite, la Benjamine du vieillard; elle l'enlaça de si jolis petits mensonges, déclarant qu'elle avait besoin de ceci, qu'elle désirait cela, qu'à la fin il consentit à l'emmener cette même semaine, le jour du marché, avec la gouvernante du prêtre, Séraphine, âgée de quatre-vingts ans et sourde comme une pierre, pour la surveiller.

Arrivée en ville, Netta occupa la vieille femme qui l'accompagnait à choisir des mouchoirs à fleurs dans les boutiques en plein vent qui sont près du Sanglier de bronze, et se glissa elle-même chez un écrivain public du marché à quelques pas de là : — Écrivez pour moi ceci, murmura-t-elle à l'oreille du vieux scribe ridé, assis derrière son pupitre. — Et elle lui dicta :

« Votre belle Umiltà a volé des perles, elle est en prison. Quelqu'un qui vous souhaite du bien trouve que vous avez eu de la chance d'être refusé par elle. »

— Rien de plus? dit le scribe désappointé, car il aimait les phrases arrondies, les fleurs de rhétorique, les circonlocutions sans fin, étant un homme de talent qui n'avait pas réussi.

— Rien, répondit Toinetta, tandis que de vives couleurs montaient à son petit visage nerveux, jusqu'aux racines de ses cheveux frisés. Et maintenant, mettez la lettre dans une bonne enveloppe bien forte... je paierai ce qu'il faudra... sur laquelle vous aurez écrit très lisiblement : Au signor Virginio Donaldi, sous-officier dans l'armée du roi, au régiment des bersaglieri, à Turin. *Via!*

Le scribe fit ce qu'on lui commandait, et Nettina mit la lettre à la poste de ses propres mains. A présent, elle commençait de savourer sa vengeance. Ce n'était rien jusqu'à ce qu'il en fût averti!

— Quand ma lettre arrivera-t-elle à l'endroit qu'on appelle Turin? demanda-t-elle fiévreusement à la poste.

Quand on lui eut répondu : — Demain, — elle poussa presque un cri de joie.

Demain il saurait!..

Elle courut, elle dansa si follement sur le pavé, que la vieille sourde qui l'accompagnait en fut scandalisée; la tirant par la manche, elle grommela : — Ce n'est pas décent, ce n'est pas discret, avec toutes ces belles boutiques autour de vous, Netta; vous devriez vous tenir comme à l'église. — Mais Nettina n'y prenait pas garde, elle triomphait. Demain il serait averti! Et ni lui ni personne ne se douterait que l'avertissement vînt d'elle, car il n'était pas signé, c'était un écrivain public qui l'avait tracé, et les yeux à demi aveugles de la gouvernante du prêtre ne l'avaient pas vue glisser la missive à la poste.

Netta avait acheté l'un des mouchoirs de cou, un joli mouchoir avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, orné d'un paon et d'un Chinois au milieu d'une couronne de roses jaunes, et elle avait forcé la bonne Séraphine de l'accepter; aussi Séraphine ne tarissait-elle pas dans ses louanges sur la demoiselle et sa belle conduite, quand elles allèrent rejoindre le père Sari devant l'église Carmine, pour remonter dans la méchante diligence qui les conduisit tous trois au pont Vignone, au pied des collines; de là ils devaient faire à pied la longue course qui les ramenait chez eux.

Netta ne put dormir de la nuit, elle ne fit que songer combien elle avait été habile et qu'au lever du jour, Virginio aurait des nouvelles de sa bien-aimée.

La lettre fut remise à Virginio Donaldi tandis qu'il fourbissait son sabre à la caserne. Il avait autre chose à faire que de lire des lettres;

fourrant celle-ci dans sa poche, il s'occupa de ses hommes, et surveilla leurs marches, leurs contre-marches jusqu'à ce que, le soir venu, sa besogne finie, il put s'asseoir devant un café pour savourer un verre de limonade et vaquer à la correspondance. A peine eut-il jeté les yeux sur ce billet de trois lignes, qu'il se leva d'un bond avec un juron terrible; puis il courut trouver son commandant et sollicita la permission de s'absenter.

— Tu n'es de retour au corps que depuis trois mois. S'agit-il d'une affaire pressante? demanda l'officier, qui l'appelait mon fils et l'aimait beaucoup.

Virginio devint pourpre :

— Urgente au point que, si le meilleur des chefs ne m'accorde pas de permission, je la prendrai, au risque d'être fusillé, répondit-il avec un éclat effrayant dans le regard.

Le commandant sourit. S'il savait être sévère, il savait aussi être indulgent au besoin.

— Comme nous sommes seuls, dit-il, je laisserai passer ce discours imprudent. Tu auras trois jours de congé.

Virginio courut à la station; l'express de nuit allait partir du côté du sud. A cinq heures du matin, il atteignit Florence; à sept heures, un soldat au panache de grandes plumes vertes sur l'épaule, frappait à la porte de la *Pretura* de Lastra-a-Signa.

Une petite fille balayait la salle d'audience, les oiseaux gazouillaient dans le lierre qui grimpe aux volets, l'huissier venait d'entrer avec une corbeille de poires et un bouquet d'olives parfumées. Ces deux personnes regardèrent le soldat comme s'il eût été un spectre.

— Quant à voir le maître, c'est impossible, dit la petite fille, répandant à loisir du sable sur le plancher.

— Impossible! répéta comme un écho l'huissier respirant son *olea fragrans*.

— Je ne connais pas le mot impossible, dit Virginio, qui était devenu très pâle. Allez lui dire que je le conjure au nom de Dieu de me donner audience, et que, s'il refuse, il sentira mon sabre à travers sa robe de nuit.

— *Chè! chè!* marmotta l'huissier. Voilà une jolie manière de parler dans les salles de la justice.

— Je suis venu pour la justice, répliqua Virginio; mon sabre s'est chargé déjà plus d'une fois de la faire rendre. Allez!

A la fin, on l'écouta, il vit le *pretore* qui déjeunait et que l'idée de goûter du sabre à travers sa robe de nuit avait amusé autant que le touchait d'ailleurs l'émotion profonde du jeune homme.

— Et vous êtes sûr que cette fille est innocente? dit-il à la fin de leur entrevue.

— J'en réponds sur ma vie.

— A merveille! Où sont les preuves, pourtant?

— Je n'ai pas de preuves; il n'en est pas besoin.

— La loi n'est pas de cet avis. Permettez-moi une question : l'accusée est-elle votre fiancée?

— Non.

— Votre maîtresse alors?

— Non plus.

Virginio hésita une seconde, puis il reprit précipitamment :

— Je l'aime, mais elle n'a rien à me dire. Elle n'a pas voulu de moi.

— Bah! vous êtes généreux en ce cas, et votre témoignage n'en a que plus de prix. Désirez-vous la voir? Peut-être vous accorderai-je cela... On ne vous laissera pas seuls, bien entendu, mais vous pourrez toujours la questionner.

— Je ne la questionnerai pas, répondit Virginio, mais je lui dirai que j'ai foi en elle, si vous êtes assez bon pour m'accorder cette grande grâce.

Le *pretore* appela l'huissier par la porte ouverte.

— Attendez,.. dit-il, après avoir donné ses ordres. Voyez-vous quelque raison pour laquelle l'accusatrice... j'oublie son nom... puisse en vouloir à l'accusée?

— Oh! pour cela, oui! répliqua Virginio avec l'espèce de franchise italienne qui reste indifférente à toute considération de délicatesse. Cette fille, Netta, est folle de moi; sa famille aussi veut que je l'épouse, et tous s'accordaient à dire là-bas que je ne me souciais que de l'autre.

Le *pretore* sourit de nouveau et fit signe à l'huissier d'emmener Virginio. Celui-ci descendit la rue escarpée; par delà la châsse de la madone, il atteignit la porte Fiorentina.

— Vous ne pourrez la voir que dix minutes et devant témoins, déclara l'huissier.

— Cela vaut toujours mieux que rien, répondit le soldat, tandis qu'ils gravissaient l'escalier de la prison.

L'huissier appela le custode des prisonniers, lui remit l'ordre du préteur, et Virginio suivit ce nouveau guide jusqu'à une porte soigneusement barrée et verrouillée. Virginio pâlissait comme il n'avait jamais pâli devant les horreurs de la guerre.

— Elle est ici... enfermée là dedans. O les gueux! gronda-t-il entre ses dents, tandis que sa main cherchait la poignée de son sabre.

— Quelqu'un vient vous voir par ordre du *pretore*, dit le geôlier. Il ouvrit la porte sans avertir autrement, et entra le premier, tandis que Virginio demeurait hésitant sur le seuil. Umiltà gisait

à demi vêtue sur le lit; elle n'eut que le temps de jeter un vêtement autour d'elle, puis se leva et se tourna vers eux.

La malheureuse avait passé trois nuits en prison, et ces trois nuits avaient fait sur elle l'œuvre d'autant d'années. Toute sa fraîcheur s'était éteinte; ses cheveux, si brillans d'ordinaire, semblaient ternis, ses yeux égarés; il y avait sur ses traits je ne sais quoi de hagard, de douloureux et de désespéré, qui alla droit au cœur de l'homme qui l'aimait. En deux pas, il fut auprès d'elle.

— Umiltà, ne me reconnais-tu pas? Regarde-moi... je suis ton ami toujours, je serai ton fiancé quand tu voudras. Je suis venu aussitôt que j'ai appris l'affreuse nouvelle. Pourquoi ne me parles-tu pas? Je ne te demande rien. Je sais que tout cela est un mensonge.

Elle le regarda, incrédule. La misère et l'angoisse de son âme étaient trop profondes pour qu'aucune consolation pût y atteindre très vite. Elle recula comme un fauve blessé.

— Va-t'en, dit-elle entre ses dents, va retrouver Netta Sari; c'est elle qui te réclame, ce n'est pas moi. Je suis une voleuse, tu sais? on le dit.

Et elle éclata d'un rire qui glaça le sang de Virginio. Il avait entendu ce rire-là dans une maison de fous à Palerme.

— On peut le dire, répondit-il, s'efforçant de paraître calme et ferme. Qu'est-ce que cela me fait qu'on le dise? Tu es innocente comme l'enfant qui vient de naître, et je t'aime, Umiltà, et si je ne réussis pas à te délivrer, eh bien, je t'attendrai... Oui, j'attendrai que tu sois sortie de prison, et ce jour-là tu seras ma femme, si tu veux. Voilà ce que je suis venu te dire.

Il n'essaya pas même de lui toucher la main. Il se tenait droit devant elle, le visage blanc comme cire; il donnait sa vie, c'était tout. Le geôlier s'était retiré sans bruit à l'écart; il restait sur le pas de la porte ouverte. Virginio l'avait oublié. Sur le visage d'Umiltà se répandit une grande lumière, ainsi qu'il arrive quand le soleil, écartant les nuages, brille un moment dans le ciel obscur. Elle gardait le silence.

— Ne me comprends-tu pas? reprit Virginio, et il y avait des larmes dans sa voix. Tu ne te soucies pas de moi, tu m'as repoussé, tu as dit que tu me haïssais, mais je t'aime, moi! Je te prendrai corps et âme, telle que tu es, et, quoi que puisse faire le diable, il ne t'arrachera pas de mes bras. Le bon Dieu t'a fait belle et tu t'es gardée pure... De cela, j'en réponds. Je ne peux pas t'ouvrir la porte, mais je peux attendre. Quand tu sortiras de ce lieu maudit, tu viendras à moi, et si jamais, en quelque temps que ce soit, on te jette encore au visage le vil mensonge pour lequel tu souffres, il faudra compter avec moi,.. et on le paiera cher. C'est moi qui te le promets.

Elle entendait,.. sa bouche orgueilleuse frémit, tout en elle

changea et parut vivre d'une nouvelle vie pleine de tendresse.

— Tu me dis cela... maintenant! murmura-t-elle stupéfaite et ravie.

— Je le dis maintenant et je le dirai toujours...

D'un mouvement brusque, elle s'élança vers lui et lui jeta les bras autour du cou.

— En ce cas, tu sauras la vérité : je t'aime.

Un instant, elle le garda dans cette étreinte; l'instant d'après, elle l'écarta d'un geste désolé : — Mais je ne t'apporterai jamais la honte, jamais, jamais... Je ne ferai pas entrer le déshonneur dans ta maison. Sa voix se brisa, elle fondit en larmes; toute sa réserve, toute sa fierté s'étaient fondues comme la neige sous la chaleur.

— Je n'y comprends rien, s'écria-t-elle, je n'y comprends rien. Je n'ai seulement jamais regardé les perles. Comment se sont-elles répandues dans mon lit? Je ne peux dire autre chose. Je dormais quand ils sont venus et qu'ils les ont trouvées; elles étaient sous moi, c'est vrai. Ta mère elle-même les a ramassées, mais je ne sais rien de plus, rien.

Virginio l'apaisa doucement et baisa ses cheveux épars.

— A quoi bon te défendre?.. Oh! si j'avais été ici! Tu m'aimes! répète-le; tu m'aimes!

Umiltà se dégagea de ses bras et le regarda tendrement dans les yeux : — Oui, dit-elle avec une douceur grave qui la rendit plus belle dans son désordre et sa pâleur qu'elle ne l'avait jamais été; mais je ne te ferai jamais de tort. Que la sainte mère du Christ me soit en aide!

— Tu ne peux pas m'en faire! dit Virginio. — La tête lui tournait, son pouls battait à se rompre, son cœur débordait de joie, il oubliait qu'il était dans une prison.

— Allons, il faut partir, dit le geôlier en se retournant, du pas de la porte où il était toujours.

— Un moment! s'écria Virginio, et il reprit Umiltà pour l'embrasser encore. C'est ma fiancée, expliqua-t-il au geôlier.

— Non, dit Umiltà, non, pas tant qu'on me croira coupable.

— Cela ne fait rien et cela ne durera point. Que cette prison soit bénie, ma chère âme, puisque tu m'y as fait voir que tu m'aimais.

Il fallait bien qu'il la quittât pourtant, et malgré tout l'espoir qu'il emportait et sa foi profonde, le cœur du soldat s'enfonça comme une pierre dans sa poitrine quand il entendit résonner les verrous et les clefs tourner dans les serrures pour séparer du monde la pauvre enfant. Il sortit au plus vite de la Lastra et par les chemins de traverse gagna les bois de la montagne, marchant ainsi jusqu'à la maison de sa mère. Il était de grand matin. Des excla-

mations de surprise retentirent quand on le vit sur le seuil de la ferme, avec le chien Giorgio, qui sautait après lui.

— J'ai trouvé en prison la femme que j'ai choisie, dit-il à sa mère avec sévérité. Convient-il que celle qui sera votre fille souffre cette infamie?

Donna Rosa jeta son tablier sur sa tête et poussa les hauts cris : Une voleuse reposer sur le sein de son fils!.. Quelle honte! quelle horreur!

— Ceux qui la traiteront de voleuse ne me verront plus dans cette vie ni dans l'autre, dit Virginio, blême de colère. — Il refusa de manger un morceau et gravit la colline jusqu'aux carrières où demeurait Netta Sari. Il ne savait encore au juste ce qu'il devait penser, mais un aveugle instinct l'avertissait que la jalousie de cette coquette qu'il avait dédaignée devait être au fond du cruel mystère.

Sans cérémonie Virginio pénétra dans la maison des Sari, un grand bâtiment de pierre, situé au milieu de troncs d'arbres abattus et donnant sur la Carbaia. Netta était seule à tresser de la paille. Elle aussi jeta un cri perçant lorsqu'elle vit l'ombre d'un sabre effleurer le plancher et le bouquet de plumes flottantes qui se détachait sur la lumière du matin. Elle trembla, ses lèvres bleuirent comme de froid.

— C'est toi qui as écrit cela? dit Virginio, en mettant devant elle la lettre qu'il avait reçue à Turin.

— Moi?.. jamais! répondit Netta, toujours prompte à mentir. Pourquoi vous aurais-je écrit? Virginio Donaldi, si je pouvais écrire, et je ne peux pas, vous le savez bien.

— Tu l'as donc fait écrire? c'est la même chose, dit Virginio s'avançant à tout risque : Netta Sari, vous êtes une coquine... c'est vous qui avez mis les perles dans le lit d'Umiltà pour la perdre.

Il parlait au hasard; mais la physionomie de son interlocutrice lui fit voir qu'il avait frappé juste. Elle ouvrait des yeux fixes, frissonnant comme sous le vent d'hiver, et articulant des plaintes entrecoupées...

— Avoue! s'écria Virginio, lui saisissant les deux poignets sans aucune douceur.

Aux cris de Netta, son père, qui faisait du bois dans la clairière, accourut effrayé. Virginio lui imposa silence du geste.

— Votre fille a porté un faux témoignage, dit-il sans la lâcher. Si vous êtes sage, venez avec moi tranquillement à la Lastra, et forcez celle-ci à venir avec nous; autrement, aussi sûr que voilà un Christ sur la croix, je lui arrache la langue de la gorge pour la clouer à la porte de votre logis.

Avant l'heure de midi, à la Lastra, les commères eurent une autre histoire à raconter. La confession de Netta Sari fut enregistrée en bonne forme, devant le juge et son clerc, et elle eut à signer d'une croix en jurant que c'était la vérité. Elle s'était introduite dans le grenier au plus beau moment de la fête et avait glissé les perles dans le foin sur lequel Umiltà, bercée par le bruit, dormait d'un profond sommeil. D'abord ce n'était qu'une plaisanterie, assura-t-elle, mais quand elle avait vu les choses aller si loin, elle n'avait plus osé dire la vérité. Personne ne crut un mot de cette dernière assertion, car tout le monde savait combien elle avait été jalouse de la femme que Virginio aimait.

Umiltà fut mise en liberté. Quand elle parut au grand soleil, au milieu du tribunal, elle était si pâle, avec une telle clarté sur le visage, que les curieux rassemblés crurent voir un ange.

Le juge lui demanda si elle voulait que celle qui l'avait faussement accusée fût arrêtée à son tour et punie. Elle répondit d'une voix basse et faible, comme celle de quelqu'un qui a été longtemps malade : — Non, laissez-la. Qu'importe à présent? Et puis je l'avais provoquée.

— Vous l'avez provoquée? comment?

— Je lui ai dit qu'il m'aimait.

De nouveau le juge se mit à rire.

Elle quitta la petite salle entre Virginio et sa mère, — toujours pâle, très grave, châtiée tout de bon et à jamais soumise.

— Je crois que je ne serai plus fière, dit-elle tout bas... sauf de toi, ajouta-t-elle en levant les yeux vers son amant.

. . . . . .

Aujourd'hui je la vois encore marcher entre les colonnes élancées des pins. Dans la rougeur de l'automne, parmi les cyclamens, elle a l'élégance svelte d'un haut épi de maïs; un nœud de roses d'automne orne son fichu tout près du cou; elle porte l'enfant sur son épaule, et l'enfant tient une colombe dans ses petits bras. Si Raphaël vivait pour la voir aussi!

La couronne d'or lui est venue, mais d'une autre façon qu'elle ne s'y attendait.

— Cela ne fait rien, elle a été en prison, grogne à demi-voix la vieille femme jaune, ridée, envieuse, qui ramasse du bois mort sur le flanc de la colline.

Umiltà continue à monter en chantant, l'enfant et sa colombe sur la poitrine.

OUIDA.

# L'ÉLOQUENCE

# POLITIQUE ET PARLEMENTAIRE

## EN FRANCE AVANT 1789

### LES ORATEURS DES ÉTATS-GÉNÉRAUX (1).

La parole, dans les états-généraux, intervenait et se manifestait sous deux formes très distinctes : l'une, prétentieuse et solennelle, empanachée des modes extravagantes du faux goût contemporain; l'autre, d'une simplicité pratique, ayant la verve, l'audace négligée et la puissance rapide de l'improvisation. Ces deux sortes de discours public, dont le contraste rappelle le mot de Pascal : « La vraie éloquence se moque de l'éloquence, » ne nous sont pas également connues; la première seule, pour laquelle on eût préféré l'oubli, a pris soin de perpétuer jusqu'à nous le fastueux souvenir de ses ridicules : on possède les harangues d'ouverture et de clôture, « aux longueries d'apprêt, » qui faisaient partie du cérémonial des grandes séances et continuaient, dans un français mêlé de scolastique et de bel esprit, la tradition des panégyriques de l'époque gallo-romaine. Rien, au contraire, ou presque rien ne subsiste des discours vraiment éloquens et vraiment politiques, improvisés dans la chaleur des débats et que le pédantisme n'avait pas le temps de gâter; ceux-là ont tout fait, tout décidé; ils ont soutenu les motions hardies, enlevé les votes importans; finalement, ils ont imposé ou suggéré au pouvoir absolu les nombreuses réformes, si bien expliquées par M. Picot, qui resteront les monumens du patriotisme et de l'activité des états. Leur retentissement n'a pas répondu à leur

(1) Voir la *Revue* du 1er décembre 1878.

énergie; il est bien rare que ces réclamations du droit contre le privilège, de l'opprimé contre l'oppresseur, ces cris échappés à la conscience nationale aient percé l'enceinte qui gardait le secret des délibérations : les interprètes momentanés des vœux du pays, satisfaits de l'effort tenté, du résultat obtenu ou promis, trop souvent indifférens à leur renommée personnelle, ont laissé se perdre ces témoignages de leur sincérité courageuse. C'est précisément cette partie oubliée, dispersée, la seule virile et sérieuse de l'éloquence des états, que nous voulons, s'il se peut, rassembler et faire revivre.

Représentons-nous tout d'abord, sous leurs traits véritables, ces députés des trois ordres, que le hasard d'une convocation royale réunissait de tous les points du territoire, et qui apportaient, du fond de leurs provinces, les plaintes longtemps étouffées, les ressentimens invétérés, les longs espoirs d'un peuple entier, comme aussi les oppositions d'humeur et d'intérêt, les rivalités de classes, les impatiences et les ambitions cachées sous la concorde apparente de l'ancien régime. Dans quelles conditions de savoir, d'expérience, d'indépendance, leurs commettans les avaient-ils choisis?

Le suffrage à deux degrés nommait la plupart des députés de la noblesse et du clergé, comme il nomme aujourd'hui les sénateurs de la république; mais un bon nombre d'élections, dans le tiers-ordre, étaient le produit direct du suffrage universel. C'est ce que les savantes recherches de MM. Hervieu et Boutaric ont démontré. Parmi les villes qui possédaient le droit de vote, et qu'on appelait *bonnes villes, villes insignes*, beaucoup étaient de vieilles communes jurées, pourvues d'une charte municipale et d'antiques franchises, ayant conservé l'usage de traiter leurs affaires en assemblée publique : convoqués à son de trompe, à voix de héraut, ou par ban et par cri, les bourgeois, renforcés quelquefois des manans, se rassemblaient dans une église, dans un cimetière, sous les vastes portiques d'un cloître ou sur la place de ville, et là se faisaient les élections. De quel côté se portaient, dès lors, les préférences du suffrage populaire? Qu'on examine les listes des députés du tiers depuis 1302 jusqu'en 1614, on y verra figurer de nombreux officiers royaux ou municipaux, très peu de mandataires du commerce ou du travail manuel; la grande majorité se compose de légistes, de docteurs et d'avocats. Les électeurs ont cherché, avant tout, le savoir reconnu, le talent de parole constaté par l'expérience du barreau, de la chaire et de l'enseignement; souvent même la noblesse préférait à des députés nobles des *procureurs* choisis parmi les capacités du tiers-ordre. L'instinct des intérêts est invariable comme les intérêts eux-mêmes; de tout temps le corps électoral a donné sa confiance à ceux qu'il jugeait les plus capables de plaider sa cause et de soutenir ses droits.

Les hommes habiles dans l'art de parler et de persuader ne faisaient donc pas défaut à nos anciennes assemblées; plusieurs d'entre eux avaient dû, comme candidats, prouver leur aptitude et se mettre publiquement, avant le vote, en conformité de sentimens avec leurs électeurs. Il est bien vrai qu'on s'inquiétait moins alors qu'aujourd'hui de la façon de penser d'un candidat et qu'on exigeait de lui, sur ce point particulier, moins de déclarations et de garanties : l'ancien régime, suivant la tradition de l'époque gallo-romaine, avait organisé dans les états la représentation des intérêts plutôt que celle des opinions; mais qu'est-ce qu'une opinion, très souvent, trop souvent, sinon la théorie d'un intérêt? A certains momens, les intérêts veulent être défendus avec passion et réclament des professions de foi : nous avons, du XVIe siècle, des harangues électorales dont la véhémence et l'ampleur ne le cèdent en rien aux manifestes de nos modernes députés. Ces hommes, que leur talent avait désignés aux suffrages de leurs concitoyens et qui venaient soutenir en face du pouvoir les doléances du « pauvre commun, » n'avaient pas pour unique inspiration, comme on serait tenté de le croire, la haine des abus et des privilèges, la rancune des vanités blessées, le désir d'exercer contre de scandaleuses impunités des représailles tardives; leur éloquence s'appuyait sur un fonds sérieux de doctrines; elle avait des convictions, et non pas seulement des passions; l'étude des moralistes et des philosophes, la critique comparée des législations anciennes et des coutumes nationales avaient donné à bon nombre d'esprits réfléchis des vues très précises sur les conditions d'un bon gouvernement. Qui ne sait d'ailleurs que, dès le XIVe siècle, il existait chez nous, en latin et en français, une véritable littérature politique, souvent indigeste et confuse, naïvement subtile, lourdement chimérique, mais ingénieuse, hardie, parfois même originale et profonde? Sortie des universités et s'y retrempant sans cesse, encouragée tantôt par le pouvoir, tantôt par l'opinion mécontente, littérature à la fois d'opposition et de gouvernement, s'inspirant des querelles du jour, elle avait remué beaucoup de choses anciennes ou nouvelles, exhumé des systèmes, traduit des textes, éveillé d'indiscrètes curiosités; elle avait mis en circulation une foule d'idées inconnues au pur monde féodal et qui alimentaient la poésie satirique : celle-ci les propageait à son tour dans ses légères fictions ou dans ses longs romans. Ainsi s'était formée par la propagande du livre, de l'école, de la chaire et du poème, de la prose et des vers, une disposition générale des esprits, tout ensemble grave et moqueuse, une habitude de fronde, de contrôle et de libre examen, une tendance à sonder, d'un regard pénétrant, les bases mêmes des institutions. La substance des meilleures productions de cette littérature diversifiée à l'infini a passé dans les

discours des états-généraux ; nos anciens orateurs ont eu pour maîtres les écrivains politiques de leur temps, comme plus tard les constituans de 1789 furent les élèves des philosophes du XVIIIe siècle.

Quand les députés, après un voyage difficile et périlleux, après une de ces longues chevauchées à travers la France, si souvent faites et racontées par Froissart, arrivaient au rendez-vous royal, un spectacle imposant les attendait : la cour, en paraissant au milieu des mandataires de la nation, déployait ses magnificences ; elle se plaisait à imprimer un caractère de majesté et d'autorité à la première séance des états. Une vaste salle, décorée de tapisseries de haute lice, de draps d'or, de tentures de velours bleu ou violet fleurdelisé, s'ouvrait aux cinq ou six cents membres dont se composait l'assemblée, — ce nombre même parfois s'est élevé au double ; — les officiers de la couronne, les dames, les spectateurs de marque prenaient place dans de larges galeries ou tribunes ; un espace clos de barrières était réservé à la foule. Du haut d'une estrade, d'où l'on dominait les trois amphithéâtres destinés aux trois ordres, le roi, entouré de sa maison militaire, prononçait un discours ou donnait la parole au chancelier de France ; quelques-unes de ces harangues royales comptent parmi les plus remarquables monumens de notre ancienne éloquence. La gravité de la crise politique et du péril national, cause trop ordinaire de ces convocations d'assemblées, ajoutait à la solennité de l'événement et redoublait l'émotion : n'oublions pas que cet intervalle de 1302 à 1614, presque entièrement rempli par la guerre de cent ans et par les guerres de religion, est l'époque la plus sombre et la plus tragique de notre histoire. Appelés au secours du pouvoir en détresse, et pénétrés du mandat de salut qui leur était confié, les états appliquaient leur contrôle au gouvernement tout entier ; ils portaient l'œil et la main sur l'ensemble des services publics : la justice l'armée, les finances, la paix et la guerre, les rapports du spirituel et du temporel, l'établissement des régences et des tutelles royales, la succession au trône et la dévolution de la couronne, les intérêts les plus considérables comme les plus hautes questions tombaient sous leur compétence et sollicitaient leur examen ; plus d'une fois ils ont conquis la plénitude de la puissance et de l'action dirigeante, en profitant des défaillances de la royauté. Ce n'était donc ni la grandeur des sujets, ni l'inspiration des circonstances, ni le sentiment d'un important devoir à remplir qui pouvaient manquer aux orateurs : tout concourait à leur élever l'âme, à développer l'étroit horizon de leurs pensées habituelles, à remuer chez eux les passions fortes qui sont les ressorts de l'éloquence sérieuse comme de la haute poésie.

Nous savons dans quelles conditions se produisait l'éloquence des

états; il est temps d'en fixer les souvenirs épars, de signaler l'influence qu'elle a exercée, de mettre en lumière les talens qui lui ont donné une forme vivante et personnelle.

## I.

Le gouvernement de la parole a commencé en France au milieu du XIVe siècle, pendant l'interrègne de liberté populaire qui suivit la défaite de Poitiers et précéda l'avènement du roi Charles V. Sous le coup de ce désastre qui annulait la royauté captive, détruisait le prestige militaire de la féodalité et compromettait l'indépendance de la nation, le pouvoir s'était brusquement déplacé; dans le vide où tant de forces sociales venaient de s'affaisser et de disparaître, deux puissances nouvelles avaient surgi et se montraient seules : une assemblée d'états réunie au palais, et une commune de Paris siégeant en place de Grève à l'Hôtel de Ville. Autour de ces deux gouvernemens intérimaires, grondait l'émeute de la rue et de l'école, attendant ou donnant l'impulsion. Pour diriger la foule soulevée et l'assemblée maîtresse, il restait une force, nouvelle aussi, sans art encore et sans expérience, la parole : de tous côtés s'élevèrent, dans les états, à l'Hôtel de Ville, dans les noirs carrefours du Paris gothique, des tribuns improvisés, des meneurs de parti, des chefs de clubs et de barricades, puissans par leur inculte véhémence et par cette rhétorique grossière que la passion enseigne; tout ce monde de harangueurs semi-barbares, éclos en quelques jours de l'effervescence publique, reproduisait à son insu, sous des costumes du XIVe siècle, les types classiques de la sédition et jouait d'instinct, avec l'ardeur d'un zèle ignorant, les éternels personnages des drames révolutionnaires.

Jusque-là, de 1302 à 1355, on avait vu souvent s'assembler en grande pompe les états-généraux, d'institution récente; ces premières assemblées, nombreuses, actives, avaient pris d'importantes résolutions, que M. Hervieu a fort savamment analysées : elles avaient combattu l'ultramontanisme, détruit les templiers, maintenu la loi salique, exclu un prince anglais du trône et généreusement aidé les rois dans leurs guerres contre la Flandre ou l'Angleterre. Plus d'une fois elles avaient déclaré, en réponse aux pressans appels de la couronne, « qu'elles voulaient vivre et morir avec le roy et mettre corps et avoir à son servise. » Des questions aussi sérieuses et d'aussi hautes matières ne s'étaient pas traitées, assurément, sans débats et sans discours; mais l'histoire, en s'attachant aux faits, a négligé les paroles, elle n'a retenu, de ces délibérations, que les résultats. Nous possédons, traduite en latin, la fière et brève déclaration de Philippe le Bel contre les prétentions de

Boniface VIII; on croyait avoir conservé un fragment de l'adresse présentée au roi par les députés du tiers dans cette même session : il a été prouvé que le texte cité par Savaron est l'œuvre d'un publiciste officieux, un article de pamphlet ou de journal. L'unique souvenir un peu précis qui subsiste de cette période d'essai et de début est une description de l'assemblée du 1er août 1314, convoquée à Paris avant la guerre de Flandre; nous emprunterons aux *Grandes Chroniques de France* l'esquisse animée et parlante de la séance, comme une assez juste image de ces tenues d'états, très fréquentes, mais fort courtes, dont la première moitié du XIVe siècle est remplie. S'avançant sur le bord de l'estrade où le roi, les barons et les prélats étaient assis, tandis que les députés des villes se tenaient debout au pied de « l'échafaud, » Enguerrand de Marigny, surintendant des finances, «prescha» avec un succès extraordinaire. Il loua fort l'excellent esprit du peuple de Paris, moyen oratoire très ancien et qui ne vieillit pas : il appela la ville de Paris « la nourrice des princes, la vraie chambre royale, à laquelle le roy se devoit plus fier pour avoir aide et bon conseil qu'en nulle autre cité. » Énumérant ensuite les trahisons et les méfaits des comtes de Flandre depuis cent ans, les justes griefs des Français, il échauffa le patriotisme des assistans et réclama leur secours contre cet ennemi félon. Quand il eut fini «sa complainte», le roi, s'avançant à son tour, demanda aux représentans des communes quels étaient ceux qui tenaient pour lui. Cet appel hardi et la harangue du surintendant enlevèrent les suffrages. Un bourgeois de Paris, Étienne Barbette, jura « qu'ils estoient tous prêts à marcher à leurs coûts et dépens là où le roy les vouldroit mener contre lesdits Flamens. » Tous les députés des villes répétèrent cette formule d'adhésion. Une lourde taille fut établie en conséquence de ce vote plus généreux que prudent : l'année suivante, les Parisiens poussaient au gibet de Montfaucon l'orateur qui les avait si bien loués et si durement rançonnés. Il y a toujours eu de cruels reviremens d'opinions, à Paris, contre les interprètes trop habiles de la politique des princes. — Voilà, sans doute, de quelle façon simple et rapide, sinon aussi dramatique, les choses se passaient dans les primitives sessions des états, avant les troubles de 1355.

A cette époque, tout change de face. Nous n'avons plus affaire aux députés timides et dociles de la première moitié du siècle, qui se séparaient après quelques jours de délibération et un vote complaisant; nous sommes en présence d'une assemblée que son isolement grandit, que la pression populaire surexcite, qui, sans formuler aucune théorie antimonarchique, a le sentiment confus de sa souveraineté et l'ambition d'établir son contrôle en permanence. Suivant la mode française, elle entreprend une réforme con-

stitutionnelle avec la fièvre de l'esprit factieux, avec l'audace d'une révolution. Rappelés subitement, au lendemain de la défaite, par un prince de dix-neuf ans, pâle, chétif, mésestimé, tremblant sous le fardeau d'une régence dans son palais désert, les états-généraux de 1355, qui avaient déjà fourni trois sessions, se réunirent à Paris, le 17 octobre. L'assemblée comptait plus de huit cents membres dont la moitié appartenait au tiers-état. S'il faut en croire la bonne opinion qu'elle avait d'elle-même et qu'elle a exprimée dans un très long procès-verbal, jamais réunion politique n'avait contenu un pareil nombre d'éminens personnages, d'hommes de sens et d'expérience : c'était « la fleur de la sagesse » du pays. Pendant que les députés, accourant des provinces, s'installaient, non sans émoi, le peuple de Paris, mis en rumeur par les nouvelles de la guerre, par la légende, rapidement grossie, du champ de bataille, promenait à travers la ville cette oisiveté agitée qui est le prélude des grandes explosions : les artisans délaissaient leurs métiers, disent les chroniques, « ils alloient de çà, de là, par tourbes, tout enflambéz, » poussant des cris de mort contre « les traîtres et les fuyards ; » leur foule, s'amassant aux portes du couvent des Cordeliers, — aujourd'hui l'École de médecine, — où l'assemblée, dès ses premières séances, s'était transférée, faisait écho par ses clameurs aux délibérations. C'est dans ces conditions exceptionnelles, dans cette violente crise des esprits et des affaires, que la parole, pour la première fois en France, passant du conseil à l'action, d'un rôle subalterne à un rôle prépondérant, fut appelée à diriger le mouvement politique.

Tout d'abord, et sur le premier plan, paraît l'homme du roi, le chancelier de La Forest, archevêque de Rouen, humble et décontenancé devant la colère publique, avocat d'une cause qu'il sait désespérée, marqué lui-même et désigné pour les futures vengeances, essayant, par devoir, de plaider les circonstances atténuantes de l'incapacité de son maître et de faire briller sur ce pouvoir absolu, tombé si bas, le prestige de l'héroïsme et du malheur. Un froid silence accueille cette apologie officielle, cet appel intempestif qui s'adresse à des dévoûmens aigris et fatigués. Alors se lève l'orateur de l'opposition, débordant de haines et de ressentimens accumulés, de projets impatiens d'aboutir, s'autorisant des rumeurs menaçantes du dehors, et, à travers les emportemens d'une indignation légitime, ourdissant la trame des ambitions égoïstes d'un parti. Robert Le Coq, évêque de Laon, ancien avocat et maître des requêtes au parlement, « esprit léger, périlleux en paroles et très mauvaise langue », vendu à Charles de Navarre, candidat au chapeau de cardinal et au poste de chancelier de France, — une sorte de Retz du XIV^e siècle, — donne le signal d'un éclat que tout le

monde sent inévitable. « Il est temps de parler, s'écrie-t-il; honni soit qui bien ne parlera, car oncques mais n'en fut temps si bien comme maintenant. » Puis il entame la matière, toujours riche et facile, des abus, vexations et dilapidations du présent règne : « le mauvais gouvernement du roy et de ses officiers a tout gasté et tout perdu; il en sera ainsi et rien n'est à espérer tant qu'il durera.» Au nom du peuple il demande que « les officiers du roy, » c'est-à-dire les fonctionnaires, soient tous destitués : « trop de méchefs sont advenus de leur fait au royaume de France, et le peuple ne veut plus souffrir ces choses. » Il continue « son sermon et prescheme nt » en attaquant à mots couverts le roi et le dauphin, duc de Normandie, en insinuant que les états ont bien le droit d'ôter et de transférer la couronne; enfin, par manière de péroraison, il propose aux députés comme un serment du jeu de paume, et leur fait jurer «d'estre tous unis et alliés ensemble, » ligués et confédérés contre la royauté. « Prenez bien garde à ce que vous ferez, dit-il en terminant; certes, on essayera de vous endormir; mais, quelqu pardon ou rémission que l'on vous fasse, quelque lettre que l'on vous baille, on trouvera bien prétexte et embusche contre vous et l'on cherchera à vous faire morir de mal mort. »

A ce discours agressif, qui, en flattant les passions de la majorité, avait l'art de les diriger secrètement vers un but certain, succédèrent des motions hardies soutenues par Le Coq et ses amis, tout un programme de réformes et d'innovations que l'assemblée s'empressa d'adopter. On décida que deux commissions, l'une de quatre-vingts membres, l'autre de trente-six, seraient nommées pour étudier d'urgence les mesures jugées indispensables. Tous les fonctionnaires publics, magistrats et autres, furent « suspendus », sauf à recevoir, après enquête, une nouvelle investiture. On contraignit le régent à choisir ses conseillers, c'est-à-dire ses ministres, dans l'assemblée : Le Coq, Marcel, tous les chefs du mouvement, les pires ennemis du prince, formèrent son conseil. Des députés, munis de pleins pouvoirs, escortés d'une force militaire, partirent pour les provinces avec le titre de « réformateurs généraux » ou de «gouverneurs des subsides, » et avec la mission de surveiller les autorités locales, spécialement les financiers. Le régent frémissait sous le joug et cherchait à s'y dérober; une émeute brisa sa résistance. Sur un mot d'ordre du prévôt des marchands, les boutiques se fermèrent; « les ménestrels, » qui remplissaient les places et les rues, cessèrent de jouer; des maisons silencieuses sortirent trois mille hommes des métiers de Paris, portant le chaperon rouge et bleu; leur foule en armes s'assembla aux abords du palais : c'était la première apparition de la garde nationale dans l'histoire de France. Le lendemain, ils s'emparaient du Louvre, par surprise, y enlevaient

« l'artillerie » et la traînaient à l'Hôtel de Ville. Désormais, l'insurrection en permanence est maîtresse des rues : « tousjours estoient ceux de Paris ainsi comme esmeus, et se armoient et assembloient souvent. » Échauffant de leurs discours la sédition, les hommes de Marcel, mêlés aux groupes, s'agitent et manifestent dans les quartiers populeux, aux halles, aux Innocens, en place de Grève, tandis que leurs émissaires, courant le pays, sollicitent les bourgeois d'arborer les couleurs parisiennes et de sceller publiquement « l'union » des communes de France. L'Hôtel de Ville, qui avait commencé par appuyer l'assemblée, finit par la supplanter et la congédier.

Marcel, homme d'action énergique, n'était pas un discoureur. Il s'imposait par l'audace calculée de ses projets, par l'intrépide sang-froid de son caractère. Il était de la race des taciturnes, dont la pensée profonde et concentrée exerce sur les multitudes une fascination mystérieuse, non moins puissante que le brillant prestige des harangueurs : en cela il différait des agitateurs contemporains, tels que Jacques et Philippe d'Arteveld, « beaux langagers », selon Froissart. Les *Grandes Chroniques* ont cité de lui quelques paroles jetées à la foule après l'assassinat des maréchaux de Champagne et de Clermont; nous regrettons d'y trouver, sous les formes embarrassées de la langue du XIVe siècle, l'ordinaire apologie des crimes commis dans l'emportement des passions révolutionnaires : il s'excuse du sang versé en alléguant « le bien commun et la volonté du peuple », tristes sophismes des consciences que la politique a faussées et que le remords inquiète.

Ce gouvernement du silencieux prévôt avait de bruyans organes. Il se tenait en rapports directs avec le peuple par la voix des quatre échevins, Pierre Boudon, Jean Belot, Philippe Giffart, Charles Toussac, chargés d'expliquer la pensée du chef, d'exciter le zèle des tièdes, de combattre et de rallier les dissidens. Tous les jours, des paroles ardentes étaient lancées, « des fenestres de la maison de ville », aux bandes armées qui couvraient la place de Grève; ces motions provoquaient l'invariable cri de la foule : « Nous voulons vivre et morir avec le prévost des marchans ! » Remarquons comme les grands mots viennent facilement dans les situations violentes, et comme les sentimens extrêmes se traduisent vite, même chez les hommes peu cultivés, par l'exagération de la phrase : ces harangueurs et ce public populaire de 1356 possèdent, sans l'avoir appris, le vocabulaire des révolutions. Un méridional naturalisé Parisien, Charles Toussac, passait pour une des bonnes têtes et pour la meilleure langue de tout cet échevinage; il joignait à la faconde pittoresque et sonore du pays des troubadours la finesse d'esprit particulière aux provinces de langue d'oïl. Instigateur des mesures les

plus radicales, c'était lui qui, dans les occasions décisives, dans les *journées* du parti, avait pour mandat de faire l'opinion des masses, d'attaquer et de démasquer « les royaux; » aussi les *Grandes Chroniques* ont-elles recueilli plusieurs morceaux de ses harangues et rapporté quelques-unes de ses maximes, dont voici la plus notable : « Il y a, disait-il, trop de mauvaises herbes au jardin du public, elles empeschent les bonnes de fructifier et amender; pour le profit et sauvement du peuple, il faut nettoyer le jardin. » Le naïf génie du moyen âge avait deviné de bonne heure la raison du « salut public » et poétiquement exprimé, comme on le voit, l'idée du « nettoyage » ou de l'épuration en politique.

Autre preuve bien frappante de l'empire exercé par la parole en ce temps-là : les amis du régent, opposant discours à discours, descendaient sur la place, y tenaient des *meetings* en plein vent, et disputaient aux gens de la commune l'adhésion du peuple et de la bourgeoisie. Le futur Charles V en personne alla d'abord essayer sa puissance de persuasion sur la province et haranguer, hors de Paris, des assemblées d'une humeur plus soumise. Parcourant les villes de la Champagne, du Vermandois et de l'Ile-de-France, il leur peignit avec force les désordres de la capitale, l'abaissement de la royauté, les massacres dont il avait été le témoin outragé, presque la victime; il conjura les bons Français de mettre fin à ces divisions qui perdaient le royaume et de rentrer sous l'autorité de « leur naturel seigneur. » Les états de Compiègne lui rendirent grâces de ne point désespérer du salut de la France en de telles extrémités; ceux de Champagne lui répondirent : « Monseigneur, nous Champenois qui icy sommes, nous vous mercions de ce que vous nous avez dit, et nous attendons que vous fassiez bonne justice de ces méfaits. » Enhardi par un premier succès, le prince résolut d'affronter ce terrible « commun de Paris, » accoutumé, disent les chroniques, « à se tenir fier et haut contre ses maîtres légitimes; » il osa s'aventurer dans les quartiers du centre, où foisonnait la multitude, et lui parler face à face.

Un jeudi de janvier 1357, « environ l'heure de tierce, » c'est-à-dire sur les neuf heures du matin, il sortit à cheval de son chastel du Louvre, « lui sixiesme ou septiesme, » et poussa jusqu'aux halles; le peuple, l'apercevant, enveloppa son escorte. Là, il déclara qu'on l'avait calomnié, qu'il n'était pas vrai qu'il songeât à fuir Paris ou à le remplir de gens d'armes, qu'il avait au contraire l'intention de vivre et de mourir avec les habitans de sa bonne ville; prenant ensuite l'offensive et rétorquant les dires de ses adversaires contre eux-mêmes, il affirma que, si l'Anglais couvrait le royaume et si lui, régent, ne pouvait « rebouter » l'ennemi, la faute en était à ceux qui tenaient le gouvernement et la finance, et que, pour lui, il n'avait

encore vu ni denier, ni maille des subsides levés depuis deux ans par les états. Charles V, qualifié de roi « sage et éloquent » dans son épitaphe, parlait en effet avec une élégante et naturelle précision. Son langage exprimait le bon sens net, tranquille, spirituel qui était son talent et qui fut le génie sauveur de la France. « Cette belle parleure étoit si bien ordonnée, dit Christine de Pisan, et avoit si bel arrangement, sans aucune superfluité, qu'un rhétoricien quelconque en langue françoyse n'y sceust rien amender. » Aussi fut-il applaudi des Parisiens, tout prince qu'il était, et l'opinion lui revint ce jour-là. Effrayés de se voir battus par leurs propres armes sur un terrain dont ils se croyaient maîtres, les échevins convoquèrent une assemblée dans les vingt-quatre heures à Saint-Jacques-de-l'Hôpital, église bâtie en 1327 au coin de la rue Saint Denis et de la rue Mauconseil, près du rempart, au lieu appelé la Porte-aux-Peintres. Le régent s'y rendit avec son chancelier, qui prit la parole; mais la réplique de Toussac fut si véhémente, il parla de Marcel avec une telle chaleur de conviction que le populaire acclama les hommes de l'Hôtel de Ville et tourna le dos, cette fois encore, aux royalistes. Si beaux parleurs que soient les princes, il est bien rare que l'éloquence toute seule les tire d'affaire en temps de révolution.

Sur la rive gauche, à la même époque, un autre harangueur, un maître fourbe d'une désinvolture tout à fait moderne, poursuivait sa campagne oratoire et s'avançait, lui aussi, par cette voie de rapides succès, dans la faveur publique : nous avons suffisamment désigné Charles le Mauvais, démagogue de sang royal, flagorneur de la rue, mendiant de popularité, remuant les bas-fonds pour y guetter l'occasion de voler une couronne. « Sire larronciaux, lui disait d'un ton de valet insolent l'un de ses affidés, le fameux Robert Le Coq, encores te aideray-je à mettre ceste couronne en ta teste comme roy de France. » Par un de ces caprices de la nature dont on ne connaît que trop d'exemples, la perversité d'une âme scélérate se doublait chez lui d'un merveilleux talent de parole. Petit, mais plein d'esprit et de feu, d'un œil vif, d'un abord familier, il possédait en perfection l'art de séduire. Dix-huit mois plus tard, lorsque le régent victorieux vengea par de sanglantes représailles ses longues humiliations, les bourgeois de Paris qu'on menait au supplice s'écriaient : « O roi de Navarre, c'est vous qui nous avez perdus! Heureux si jamais nous n'avions vu votre regard ni entendu vos discours! » Il allait de ville en ville, pérorant à Paris, à Rouen, à Amiens, faisait ouvrir partout les prisons, et colportait dans le peu qui restait du royaume ses motions insurrectionnelles et sa candidature. Un jour, à Paris, le 4 décembre 1356, monté sur une estrade adossée aux murs de Saint-Germain-des-Prés, devant dix mille personnes qui remplissaient le val des écoliers,

il parla depuis huit heures du matin jusqu'à midi, raconta les souffrances de sa captivité, attaquant à mots couverts le roi et le régent; « on avoit disné par toute la ville qu'on l'entendoit encore preschant sur son eschafaud. » Une autre fois, le 11 janvier suivant, le jour même où le régent haranguait le peuple dans les halles de Paris, Charles de Navarre fit à Rouen l'oraison funèbre des « martyrs » de son parti, c'est-à-dire de ses anciens complices abandonnés par lui et décapités par l'ordre du roi. Il parlait du haut d'une fenêtre de l'abbaye de Saint-Ouen, et la foule couvrait la place devant l'abbaye. Son discours, suivant l'usage, développait un texte emprunté aux livres saints : « *Innocentes et recti adheserunt mihi :* Les purs se sont dévoués à ma cause. » Qu'on ne s'étonne pas trop de ces formes religieuses et des habitudes scolastiques transportées dans une éloquence aussi profane que celle-là. Il n'existe, au moyen âge, qu'une grande école de parole publique : c'est la chaire ; il n'y a pas d'autre modèle de discours que le sermon ; parler devant un auditoire, quel qu'il soit, déclamer devant une foule sur n'importe quel sujet, c'est « prescher, » et l'on dit d'un général haranguant son armée sur le champ de bataille qu'il « sermonne » ses soldats.

Le temps était venu pour Charles de Navarre d'achever son dessein et de toucher le faîte où aspirait son ambition. Présenté au peuple de Paris par Charles Toussac, il fut proclamé capitaine général du royaume à l'Hôtel de Ville : ce titre le plaçait sur le premier degré du trône de France. « Beaux seigneurs, dit-il à ses électeurs populaires, je fais serment de vous gouverner bien et loyalement, et de vivre et morir avec vous, contre tous, sans aucun excepter. Ce royaume est moult malade, et y est la maladie moult enracinée, et, pour ce, ne peut-il estre sitost gary : si, ne vous vueillez pas émouvoir contre moy si je ne apaise sitost les besognes, car il y faut trait et labour. » A peine avait-il étendu sa main sur la couronne qu'un coup de force, parti des rangs de la bourgeoisie parisienne, renversait le gouvernement de Marcel et rétablissait pour vingt ans le régime du silence. Mais tel était encore l'ascendant de la parole au moment où il prenait fin que ceux-là même qui le détruisaient s'en servirent pour se justifier. Maillart, après le meurtre de Marcel, convoqua une assemblée aux halles, et, monté sur un échafaud, dit pourquoi on avait tué le prévôt des marchands ; le régent, rentrant à Paris au mois d'août 1358, s'arrêta près de la croix qui s'élevait au milieu de la place de Grève : là, dominant la foule et réclamant le silence, il accusa de félonie ceux qui venaient de succomber. Le peuple, « l'espée nue au poing » et tout fumant du sang de ses anciens chefs dont les cadavres

« despouillés étoient estendus sur les quarreaux en la voie, » applaudit les discours de Maillart et du régent.

## II.

L'agitation renaît en 1381, pendant la minorité de Charles VI; la parole ressaisit aussitôt son empire. Un trait particulier de ces nouveaux troubles, qui raniment avec les factions l'éloquence séditieuse, c'est que les harangueurs ne sont pas toujours des bourgeois, comme Toussac, ou des princes, comme Charles de Navarre, ou des clercs et des évêques, comme Robert Le Coq; bien souvent, ces meneurs populaires sortent des rangs du peuple. Ils émergent subitement de l'effervescence de la rue; ils marquent le but aux ardeurs incertaines, aux impatiences aveugles : dès que le coup est fait, leur rôle éphémère est rempli, ils retombent dans le silence et le néant. Au début de l'insurrection des Maillotins, en 1381, un ouvrier corroyeur, *alutarius quidam*, ramassant trois cents émeutiers armés de poignards, les harangue en place de Grève, puis, franchissant les ponts à leur tête, les lance contre le palais, où tremblaient et se cachaient les oncles du jeune roi Charles VI. Nous avons ce discours d'un ouvrier parisien du XIVe siècle, traduit, il est vrai, en latin par un chroniqueur trop scolastique; il est d'une violence que des insurgés de ce temps-ci ne désavoueraient pas. « A quand donc notre tour de jouir du repos et des douceurs de la vie? qui nous délivrera du joug de ces seigneurs dont la rapacité nous exploite, dont l'orgueil nous écrase? Ils vivent de notre substance, *substantias nostras illis impertimur*; c'est avec nos dépouilles qu'ils bâtissent des palais et nourrissent leurs gens; l'éclat du règne vient de la sueur du peuple, *ex sudore regnicolarum regius fulget honos.* Notre patience est à bout. Levons-nous tous! Que Paris prenne les armes plutôt que de souffrir la honte et la servitude. »

A ces invectives, dont l'accent révolutionnaire et la couleur toute moderne pourraient d'abord nous surprendre, comparons les prédications égalitaires du couvreur anglais Wat Tyler et du prêtre John Ball, qui, cette même année, déchaînaient contre Londres une invasion furieuse de soixante mille ouvriers et paysans, si vivement décrite par Froissart : « Bonnes gens, les choses ne peuvent bien aller en Angleterre, ni ne iront jusques à tant que les biens seront de commun et qu'il n'y aura ni vilains, ni gentilshommes, et que nous ne soyons tous unis. A quoi faire sont ceux, que nous nommons seigneurs, plus grands maîtres que nous? Ils sont vêtus de velours et de camocas fourrés de vair et de gris; et nous sommes vêtus de povres draps. Ils ont les vins, les épices et les bons pains; et nous

avons le seigle, le retrait, la paille, et buvons de l'eau. Ils ont le séjour et les beaux manoirs; et nous avons la peine et le travail, la pluie et le vent aux champs; et faut que de nous vienne, et de notre labour, ce dont ils tiennent leurs estats. » Partout alors, à Paris, en Angleterre, en Flandre, couvaient dans le cœur du peuple des sentimens de haine et des désirs de vengeance qui armaient les petits contre les grands; et ce qui prouve bien la redoutable énergie de ces revendications populaires, c'est la gravité des concessions qu'elles arrachent aux gouvernemens. Pendant que l'émeute parisienne, poussée par le corroyeur tribun, bat le seuil de la demeure royale et menace d'en forcer l'entrée, une fenêtre s'ouvre : le chancelier de France, Miles de Dormans, évêque de Beauvais, parlemente avec les assaillans. Dans son discours d'apaisement, il va jusqu'à reconnaître le principe de la souveraineté nationale : « Oui, les rois auraient beau le nier cent fois, le suffrage populaire est le fondement de la monarchie, *reges regnant suffragio populorum*... Ni le roi, ni ses conseillers ne pourraient faire un peuple, mais un peuple ferait bien un roi. » Ainsi parle le pouvoir, en tout temps et en tout pays, quand il se sent vaincu, et qu'il a peur. L'année suivante, la chevalerie française, conduite par les compagnons d'armes de Du Guesclin, écrasait à Rosebecque, sous les yeux du jeune roi, la ligue des communes et, par contre-coup, l'émeute parisienne; mais, après un intervalle de repos, la démence de Charles VI, les scandales du règne, les rivalités sanglantes des princes, la défaite d'Azincourt précipitèrent encore une fois la France dans une crise de guerre civile et d'invasion étrangère, où elle faillit succomber.

On taxerait volontiers d'exagération ou de mensonge le narrateur moderne qui, pour peindre cette navrante période de notre histoire, emprunterait fidèlement aux chroniqueurs contemporains les pages naïves qu'ils ont écrites sous l'impression des événemens, en face du spectacle qui se renouvelait chaque jour. On l'accuserait de faire le roman du passé avec des couleurs beaucoup plus récentes et de transporter au xv^e siècle, par un travestissement rétrospectif, les procédés et l'appareil des époques de *terreur*. La vérité est que dans leurs récits, d'une irrécusable sincérité, les péripéties bien connues et la mise en scène ordinaire de toutes les perturbations politiques se trouvent au complet. Voici les clubs, aux motions incendiaires, notés par le religieux de Saint-Denis, témoin très clairvoyant, historien presque officiel du règne de Charles VI; voici les sociétés secrètes, les conciliabules nocturnes où le « menu peuple » des métiers et des faubourgs, « la multitude mécanique, » s'assemble « par flottes d'hommes noirs et petits, » comme dit Froissart, et pérore « en gesticulant avec fureur, en roulant des yeux menaçans. » Voici la garde nationale, commandée par ses « dizeniers, cinquan-

teniers, quarteniers, » coiffée de chaperons blancs et verts, vêtue de hoquetons bleus, et marchant sous la bannière de la ville, appelée « estendart. » Oisive et bruyante, défilant, paradant sans but et sans trêve, dépeuplant les ateliers et les boutiques, encombrant les rues de patrouilles inutiles, elle étale avec orgueil ses 30,000 hommes « appareillés de toutes pièces, » et traîne à sa suite une tourbe de vagabonds en guenilles, « couverts d'armes brillantes, » qui passent les nuits et les jours « en gourmanderies et beuveries, » dociles à tous les mots d'ordre scélérats, prêts pour tous les forfaits.

Quel étrange aspect que celui de Paris en 1413 et 1420, de ce champ clos hideux et sanglant où les Écorcheurs, les Armagnacs et les Bourguignons s'exterminent en attendant l'Anglais vainqueur à Azincourt! Les hôtels des puissans seigneurs, garnis de herses et de mâchicoulis, se hérissent d'armes et se remplissent de soldats, comme des forteresses menacées par l'ennemi. Six cents chaînes de fer, tendues chaque soir, barrent les rues et la rivière ; dans chaque maison, on mure les ouvertures des caves, par crainte du feu grégeois que lancent des malfaiteurs. De temps en temps, du milieu de cette ville barricadée et frémissante, qui « s'agite à la moindre rumeur comme la feuille au souffle du vent », partent des groupes d'hommes armés poussant devant eux un orateur : ils vont « manifester » sous les fenêtres du palais ou du château Saint-Paul, et coiffer du chaperon populaire le roi et le dauphin. Des placards couvrent les murs et les portes des églises : « Chers concitoyens, *cives amantissimi*, on veut vous désarmer, vous enlever vos chaînes de fer et vos barricades. Aux armes ! nos vengeurs approchent. » Pendant la nuit, des cris sinistres réveillent la ville en sursaut : « Aux armes! nous sommes trahis! *Ad arma! quia nunc prodendi sumus.* » On décrète un emprunt forcé, proportionnel au revenu présumé des plus riches habitans, *civium facultates metiendo.* Des mots féroces courent dans les masses : « Il y a des gens qui ont trop de sang et qui ont besoin qu'on leur en tire avec l'épée. » On colporte des listes de suspects sur lesquelles en regard de chaque nom se lit une lettre à l'encre rouge, T, B, R, signifiant l'un de ces arrêts sans appel : *à tuer*, *à bannir*, *à rançonner*. Alléchée et mise en goût par ces excitations sanguinaires, la foule se rue aux prisons, aux deux Châtelets, au Temple, à Saint-Éloi, à Saint-Magloire, au For-l'Évêque, dans tous les lieux où l'on a entassé ceux qu'on hait et qu'on redoute : plus de quinze cents personnes sont égorgées en un seul jour. Le chroniqueur ajoute : *ad cavillas pedum madebant effuso cruore*, « les pieds des assassins baignaient dans le sang jusqu'à la cheville. »

Voilà e public de nos harangueurs pendant tout le premier tiers

du xv^e siècle. Leur place est dans cette mêlée; leur action s'exerce sur cette folie furieuse du peuple de Paris, presque toujours pour l'exaspérer, quelquefois, mais rarement, pour la calmer et la guérir. Il y a bien des variétés à distinguer parmi ces boute-feux de sédition et de guerre civile. Le grand seigneur à langue dorée, le chef de parti, au langage caressant, en quête de dupes et de complices, racoleur d'hommes de main, y coudoie le démagogue, l'aboyeur de carrefour, pourvoyeur du gibet et de la prison : l'un et l'autre cèdent le pas à l'orateur scolastique, au discoureur en bonnet carré, dont les syllogismes passionnés fanatisent les masses. Signalons l'intervention de l'Université dans les questions d'état comme un des faits dominans de l'époque où nous sommes; le moment est venu de caractériser cette forme bizarre, semi-laïque et semi-cléricale, de notre ancienne éloquence.

L'Université était une puissance aux xiv^e et xv^e siècles; son autorité avait gagné tout ce que le saint-siège divisé et la royauté discréditée avaient perdu, et l'on peut dire que pendant cinquante ans elle fut, en Occident, le seul pouvoir moral incontesté. En 1378, quand l'empereur Charles IV vint en France, l'Université lui fit les honneurs de la ville de Paris : un notable docteur, chancelier de Notre-Dame, maître Jehan de la Chaleur, escorté des facultés « honorablement vestues de leurs chappes et habits fourrés, » adressa au prince un de ces discours d'apparat qu'on appelait alors *collations*, pour les distinguer des sermons et des thèses scolastiques. « A quoi l'empereur répondit de sa bouche en latin. » En 1382, dans la ville occupée militairement par l'armée victorieuse qui revenait de Rosebecque, l'Université essaya de modérer la fureur des représailles et demanda grâce pour le peuple de Paris, en développant ce texte : « Les rois d'Israël sont clémens : *Reges Israel clementes sunt.* » Le principe électif, base de l'institution, les hardiesses de l'enseignement, l'ardeur de la jeunesse, la propagande démocratique dont les « nations » de Flandre et d'Italie étaient le foyer, inclinaient ce grand corps, fier de ses privilèges et sûr de sa force, vers le parti des revendications violentes : aussi le vit-on sortir de l'abstention où il s'était enfermé du temps de Marcel, céder au torrent, entrer dans le mouvement, avec la prétention de l'arrêter ou de le conduire.

Gerson, le plus illustre et le plus prudent de ces docteurs égarés dans la politique, justifie la nouveauté du rôle qu'il avait accepté, en alléguant l'importance même du corps enseignant. « Qui oserait, disait-il, nous dénier le droit de représenter le royaume dans l'assemblée des états? L'Université, c'est plus qu'un peuple, c'est un monde. *Universitas repræsentatne totum regnum? Immo vero totum*

*mundum.* » Elle concentrait, en effet, dans son sein, sous une forme barbare comme la société même, la puissance collective du talent, de la science et de la foi. Gerson venait de poser, en style d'école, le principe de la suprématie politique de l'esprit ou de la prépondérance des capacités. Figurons-nous donc cette fusion de la rue et de l'école, ce mélange et cette promiscuité des docteurs de Sorbonne avec les agitateurs qui soulevaient les Écorcheurs et les Maillotins: l'originalité de l'état révolutionnaire que nous retraçons est là. Princes et peuple, séditieux et gens paisibles, tout le monde subissait l'empire de la parole universitaire : cette lourde faconde, qui s'imposait par l'autorité du savoir et par son caractère sacré, imprimait le respect aux auditoires les plus divers. Sa tribune était partout, sur la place publique, au Louvre et au palais, dans l'assemblée des états, dans la chaire chrétienne, en pleine église. En 1405, dans un grand conseil de gouvernement, tenu par le roi et ses oncles, sur les moyens de réformer l'état, le recteur de l'Université, accompagné de nombreux professeurs en droit civil et en droit canon, siégeait au premier rang. Souvent aussi, sans être mandés et sous l'impulsion des partis, nos docteurs, tout fourrés d'hermine et bardés de syllogismes, portaient leurs remontrances au pouvoir et l'interpellaient en grand appareil. Ces harangues fabriquées dans l'officine de l'école, s'appelaient *propositions*. Ce sont des thèses politiques, soutenues d'argumens en forme, hérissées de citations, farcies de commentaires : on s'en fera une idée en parcourant les huit discours de Gerson que nous possédons en français, imprimés ou manuscrits, et dont chacun fut à son heure un événement.

Bien au-dessous de Gerson et de sa vertueuse gloire, viennent se placer les noms de trois docteurs qui se signalèrent par leurs fougueuses invectives dans les états-généraux de 1413, convoqués à Paris au château Saint-Paul : ce sont Benoît Gentien, moine de Saint-Denis, professeur de théologie, Eustache de Pavilly, carme du couvent de la place Maubert, et l'abbé du Moutier Saint-Jean, de « la province de Lyon, » tous les trois députés du clergé auxdits états. A tour de rôle, soit dans l'assemblée même, soit dans la grande cour du château où le roi les recevait en audience publique, ils prenaient à partie les courtisans, « les officiers à gros gages, » ces cumulards du régime gothique; ils vouaient au carcan et au pilori les gens de finance, « ces mangeurs du peuple; » leurs sanglantes apostrophes, bravant tous les pouvoirs, faisaient trembler les magistrats prévaricateurs, conseillers et présidens du parlement, assis sur les fleurs de lys. « Voyez, s'écriaient-ils, ces truandeaux qui tantost estoient clercs à un receveur, gens de néant et de petit estat, et qui aujourd'hui sont fourrés de martres et autres

riches habits, tellement qu'on ne les congnoist plus; ils ne donneront à disner à aulcun s'ils n'ont le hypocras et autres telles friandises, et toutes ces dépenses-là viengnent du roy... Et vous, gens du parlement et de la chambre des comptes, jeunes maistres des requestes ignorans, choisis à la faveur; présidens, qui, en faisant gagner sa cause à un malfaiteur, dictes : « c'est contre le droit, mais il est mon parent; » vous, chancelier, qui recevez 2,000 livres par an de traitement, 4,500 francs d'or pour les lettres de rémission, 26,000 livres sur les subsides de guerre, 2,000 livres pour vostre garde-robe; vous, procureurs généraux, appoinctés à 600 livres, conseillers appoinctés à 300 livres, quémandeurs de pots-de-vin, trafiquans d'arrêts et de sentences; vous, officiers de la cour, qui occupez trois ou quatre emplois que vous ne pouvez remplir, et dont vous cumulez les grands et excessifs gages; serviteurs et servantes du roy et de la reyne, mauvaises herbes et orties périlleuses du jardin royal, qui empeschez les bonnes herbes de fructifier, il faut vous oster, sarcler et nettoyer, afin que le demeurant en vaille mieulx. Sur ce, nous réquérons qu'on vous prenne tous, vous, et vos biens aussi. » Ces diatribes, et d'autres semblables dont Monstrelet a conservé le texte, vociférées, toutes fenêtres ouvertes, dans la grand'salle de Saint-Paul, passaient et se répétaient, en s'exagérant, jusqu'aux jardins ouverts à la foule : accueillies par d'effrayantes clameurs, elles donnaient presque toujours le signal des arrestations et des massacres. Ce que les harangueurs avaient suggéré, la sédition l'exécutait dans les vingt-quatre heures.

Il y avait bien, parmi les bourgeois de Paris, quelques esprits sages, fatigués du désordre, qui se moquaient de ces docteurs travestis en factieux et se scandalisaient fort des ridicules descentes de la rue du Fouarre et de la montagne Sainte-Geneviève sur la place publique. « Voilà, disaient-ils, de plaisans personnages et de singuliers hommes d'état! Quelle pitié que des liseurs de livres, habitués à régenter des écoliers, à gloser sur l'Écriture et sur Aristote, osent prendre en main le gouvernement du royaume! Tous leurs discours sont des fadaises; ils ne s'entendent ni à la paix, ni à la guerre, ni aux finances : autant en emporte le vent! Qu'ils retournent à leurs études et que chacun fasse son métier. » Déjà perçait ce malin bon sens qui, au temps de la Ligue, devait inspirer *la Ménippée*. L'éloquence frénétique de l'Université n'était pas seule à remuer les masses parisiennes; les chefs de parti, comme en 1356, raffermissaient leur popularité par des harangues fréquentes : l'intervention de la parole était si nécessaire que tous les hommes qui ont joué quelque rôle dans cette époque orageuse et tragique y figurent avec le renom de personnages éloquens. Le duc Philippe de Bourgogne, mort en 1404, avait une brillante facilité

d'élocution, fort admirée des chroniqueurs; le duc d'Orléans, ce prince aimable et séduisant, effaçait les plus célèbres orateurs de l'Université par l'abondance et l'éclat de son langage. Lorsqu'on venait le haranguer et développer devant lui, d'un ton solennel, quelque *proposition* savamment élaborée, la simplicité élégante et précise de sa réponse déconcertait tout ce savoir alambiqué, et l'humiliait par le contraste. Les autres princes de la famille royale, le duc d'Anjou, le roi de Navarre, le duc de Berry, sont cités comme excellens orateurs; tel est aussi le mérite attribué au fameux comte d'Armagnac : tous ces seigneurs, ces hommes de guerre et de faction, puissans par l'intrigue, vivant dans les périls imprévus et les subites alarmes d'une lutte implacable, possédaient ce talent, cette ressource toujours prête de la parole facile et persuasive, qui désarmait les colères, prévenait les défaillances et suppléait par l'ascendant personnel à la faiblesse d'un pouvoir contredit et contesté.

Dans la tourbe des harangueurs de carrefour, il en est un que son importance a distingué des autres et tiré de l'obscurité : c'est Jean de Troyes, échevin de Paris, concierge de l'huis-de-fer au palais. L'histoire n'a pas dédaigné de rapporter quelques-uns de ses discours. Sa voix était comme le clairon de l'émeute. Précédant les bandes insurrectionnelles, il allait sous les fenêtres de la demeure royale interpeller le gouvernement, le sommer de comparaître et d'écouter ses remontrances. Un dialogue s'engageait entre lui et les ministres du prince ou le prince en personne. « Bonnes gens, que voulez-vous? disait en tremblant le roi ou le dauphin. Me voici prêt à vous entendre et je ferai selon votre désir. Retournez à vos métiers, et, pour Dieu, calmez-vous. — Nous voulons, répondait Jean de Troyes, que vous preniez le chaperon blanc et vert du peuple de Paris (la mode avait changé depuis 1356); nous voulons, nous tous qui sommes ici, que les traîtres de votre cour, corrupteurs de la jeunesse des princes, nous soient livrés et jetés en prison. » Si la harangue restait sans effet, si la liste de proscription était repoussée, l'orateur faisait un signe à ses hommes : la bande aussitôt, brisant les portes, fouillait les appartemens du prince, arrachait les proscrits à sa sauvegarde, les emmenait ou les massacrait sous ses yeux. — Sortons de ce Paris fanatique et sanguinaire, surexcité dans ses pires instincts par la longue immoralité des guerres civiles. Dominant cette agitation, l'échauffant de ses ardeurs cyniques, la parole, pendant près d'un demi-siècle, a disputé avec succès à la force brutale le gouvernement du désordre; elle a recueilli l'empire échappé aux mains débiles de la royauté et à l'impuissance des lois. Lasse enfin de ces excès, déchue de cette souveraineté révolutionnaire, elle va s'épurer et s'ennoblir, comme

l'esprit public lui-même, sous l'influence du sentiment patriotique qui, s'exaltant à son tour dans les suprêmes épreuves de la nationalité française, maîtrisera les factions, suscitera Jeanne d'Arc, tournera contre l'ennemi commun les volontés unies, les cœurs réconciliés.

De 1422 à 1439, Charles VII usa largement de la suprême ressource des royales détresses; il fit appel dix fois aux états-généraux. Ceux-ci, convoqués en province, à Chinon, à Orléans, à Tours, à Meun, sur le terrain même de la lutte à outrance contre l'envahisseur, furent admirables de loyauté et de résolution. Ils donnèrent des hommes et de l'argent, sans se décourager, sans se plaindre; ils votèrent la création d'une armée régulière et d'un impôt permanent; ils forcèrent les nobles qui avaient déserté le champ de bataille et se tenaient cachés dans leurs châteaux à rejoindre le drapeau du roi. On aimerait à connaître les discours et les orateurs qui ont alors raffermi le cœur de la nation et soutenu, pendant tant d'années, en de si dures extrémités, l'esprit de sacrifice et l'invincible espérance; mais presque rien ne s'est conservé des paroles qui furent dites en ces occasions décisives; le silence des historiens semble indiquer qu'on y a plus agi que parlé, et que le sentiment qui dominait dans ces assemblées était un patriotisme sans phrases. Le plus curieux fragment qui nous reste de cette époque appartient à des jours meilleurs; c'est un discours prononcé aux états de 1439 par Jean Juvénal des Ursins, évêque de Beauvais, l'auteur d'une chronique souvent citée par nous. Issu d'une famille de riche bourgeoisie que sa résistance aux factieux avait illustrée au XIVe siècle, fils d'un prévôt des marchands et frère d'un chancelier de France, Jean Juvénal, qui fut plus tard archevêque de Reims, était en 1439 le chef de la députation ou, comme on disait, de « l'ambassade de Paris » dans l'assemblée d'Orléans : personne n'y représentait plus dignement, avec une autorité plus imposante, le courage, les vertus et les lumières du tiers-état.

La péroraison surtout de son discours est à remarquer. L'orateur s'adresse à ce sentiment monarchique qui, dans l'ancienne France, était la forme vivante et l'expression populaire du sentiment national : rappelant les récentes victoires, le merveilleux changement survenu dans les affaires, tant de villes reconquises, tant de périls dissipés et de si terribles ennemis subitement vaincus ou écartés, il voit dans ce retour de fortune une preuve certaine de la protection divine; il conjure les députés de se serrer autour d'un prince choisi par le ciel pour la délivrance et le relèvement de la patrie. « Regardez, dit-il, et advisez quelles merveilles Dieu a faites pour lui; comme il fut sauvé de la main de ses ennemis à

Paris, la bataille de Beaugé, la déroute des sièges mis par les Anglois à Montargis, à Orléans, à Compiègne, et le recouvrement en partie des pays de par deçà; la mort miraculeuse du roy d'Angleterre, du comte de Salisbéry et autres ennemis. Ces choses sont-elles venues par les vaillances et vertus des nobles, par les prières des gens d'église? Je crois que non. Mais Dieu l'a fait et a donné courage à petite compagnie de vaillans hommes à ce entreprendre et faire, à la requeste et prière du roy. Considérez cette noble maison de France, le roy, la reyne, M. le dauphin; quelle auguste famille, de Dieu gardée, de Dieu aimée, de Dieu prisée et honorée, comme vous pouvez voir apparemment. Ne la devez-vous doncques aimer? Certes si faites. *Regem honorificate, Deum timete.* » Nous reconnaissons là, si je ne me trompe, l'accent particulier aux inspirations et aux croyances des contemporains de Jeanne d'Arc, une effusion de ce sentiment religieux et patriotique qui éclate dans certaines pièces de Christine de Pisan, d'Alain Chartier, de Charles d'Orléans, écrites de verve sous le coup de l'émotion excitée par le miracle des victoires françaises.

Vingt ans après, Jean Juvénal, devenu archevêque, premier duc et pair de France, prit la parole dans une autre assemblée d'états-généraux, à Tours, en 1468. Les temps étaient changés. Le pouvoir royal, consolidé par les institutions et par la gloire de Charles VII, tournait à un despotisme rusé; l'impôt permanent, porté par Louis XI de 1,200,000 livres à 5,000,000, accablait le peuple. L'orateur défendit cette fois les opprimés et les faibles. Son éloquence, dont la vigueur rappelle, mais avec moins de rhétorique, le *Quadriloge invectif* d'Alain Chartier, nous est un exemple du ferme langage que les bons citoyens osaient tenir en avertissant les grands de la misère des petits. Il décrit d'abord, d'un style naïf, expressif, et qui ne craint pas le mot propre, les brigandages de toute sorte qui ruinent les provinces : « Vos peuples sont tout détruits, appauvris de chevance, tellement qu'à peine ont-ils du pain à manger pour les excessives tailles qu'on leur met sus, et par pilleries et mangeries qu'ils souffrent. De là, une terrible fièvre, resverie et frénésie en laquelle vivent marchans, laboureurs et autres; car qui perd le sien, perd le sens. » D'où viennent ces maux? De l'excès des pensions payées aux courtisans, « non mie seulement à hommes, mais à femmes qui ne sauraient de rien servir la chose publique. Hélas! s'écrie-t-il, dans un mouvement qui n'est pas sans hardiesse, hélas! tout est du sang du peuple! on oste la pasture du pauvre commun, et la rapine qu'on fait est en vos maisons. Pourquoi grévez-vous et destruisez-vous ainsi mon peuple? comme dit Dieu par le prophète. » Une autre « vuidange » de l'or de

France, — nous dirions un *drainage*, — ce sont les sommes « qu'on porte à Rome pour avoir bénéfices vacans, grâces expectatives de bénéfices dans les chapitres et les abbayes, au mépris des franchises et libertés de l'église gallicane. Une grande partie de notre or va ainsi au delà des monts... En toutes ces choses l'âme et la substance de la chose publique s'en va et ne revient point. Où est le remède? Dans l'humanité et la sagesse du roi. C'est à lui qu'il appartient de délivrer son peuple de la main des méchans, d'oster les dommages et extorsions qu'il souffre. Il y eut quelqu'un en un conseil qui dit un jour : Exigez et taillez hardiment, tout est vostre. Ce sont maximes de tyran, non dignes d'estre entendues. » Ainsi parlait la liberté de l'ancien temps, plus généreuse qu'efficace, trop souvent impuissante lorsque la sédition n'était pas là pour lui prêter main-forte. Elle avait le cœur droit et de nobles fiertés; elle savait faire entendre des vérités utiles, mais ses avertissemens, comme ses menaces, manquaient de sanction.

A mesure qu'on s'éloigne de la primitive simplicité du moyen âge et qu'on touche aux temps modernes, les états-généraux gagnent en importance. Les débats de ces assemblées, devenus plus longs, plus approfondis et plus variés, désormais mieux connus et conservés plus fidèlement, offrent à l'historien un attrait qui jusque-là leur avait en partie manqué. Il ne s'agira plus uniquement d'octroyer au roi, après une délibération rapide et des pourparlers officiels, les subsides nécessaires pour l'armement de quelques milliers d'hommes : on discutera des questions plus hautes, plus compliquées, d'un intérêt permanent et d'une solution difficile; la responsabilité agrandie des représentans du pays s'augmentera de préoccupations nouvelles. Le temps est venu d'arrêter les empiétemens du pouvoir royal, l'avidité croissante et les prodigalités de la cour, de sauvegarder la fortune et la liberté des peuples en maintenant le principe du libre consentement de l'impôt; le principal souci des états sera désormais d'empêcher la transformation de la monarchie française en despotisme. Bientôt surgiront les redoutables difficultés des controverses religieuses et de l'agitation des consciences. Les guerres civiles ajouteront leurs fermens de discorde aux passions ordinaires de la politique; aussi, cette période de cent cinquante années qui nous reste à examiner est-elle, dans l'histoire entière des états, la plus féconde en grandes discussions, en enseignemens utiles, celle où se marquent avec le plus de vigueur et de netteté les caractères distinctifs et la réelle influence de notre ancienne éloquence nationale.

CHARLES AUBERTIN.

# REVUE LITTÉRAIRE

## LES LIVRES D'ÉTRENNES

Voilà longues années déjà que le livre d'étrennes a cessé d'être le modeste in-octavo mal imprimé, mal illustré, mal cartonné surtout, que l'on donnait aux enfans bien sages pour cultiver en eux, — économiquement, — le goût de la lecture. Les vilains volumes que c'étaient, avec leur gaufrage et leur dorure prétentieuse! car ils étaient dorés partout, au dos, sur les plats, sur la tranche. On les lisait pourtant : ils contenaient de si jolies histoires! J'aime à croire qu'ils circulent encore, ces honnêtes petits livres, et qu'ils continuent de faire la fortune de ceux qui les éditent. Il est une saison pour les amusemens scientifiques, il en est une aussi pour des amusemens moins sévères, et je sais bien tels livres infiniment plus instructifs si l'on veut, et surtout plus luxueux, pour lesquels jamais je n'aurais donné l'incomparable *Histoire d'Ali Baba et des quarante voleurs*. Peut-être aujourd'hui traite-t-on de trop haut même les contes de nourrices. Les contes de nourrices, ces contes comme dit le poète :

> Où l'on voit des géans très bêtes
> Vaincus par des nains pleins d'esprit,

ils ont du bon. La littérature enfantine de notre temps manque un peu de naïveté. Beaucoup de livres s'adressent à la jeunesse, peu de livres s'adressent à l'enfance. Deux publications que nous avons là sous les yeux, le *Journal de la jeunesse* (1) et le *Magasin d'éducation et de récréation* (2) supposent de jeunes lecteurs fort avancés ou même d'une curiosité d'esprit déjà toute scientifique. A quel âge peut-on s'intéresser à la condition des acteurs dans l'antiquité, par exemple, ou à l'ouverture d'un chemin de fer transsaharien? Il faut bien avoir de douze à quinze ans, j'imagine. Mais on répondra que jusque-là les polichinelles et les sol-

(1) Hachette.
(2) Hetzel.

dats de plomb, les poupées qui parlent et les chevaux à mécanique suffisent au bonheur de l'enfance. On aura peut-être raison. Quand ces demoiselles en auront assez d'habiller, de déshabiller et de bercer *leur fille*, comme quand ces messieurs auront éventré un nombre suffisant de polichinelles, alors dans la *bibliothèque Hachette*, et dans la *bibliothèque Hetzel*, ils ou elles n'auront plus que l'embarras du choix. Citons en passant dans la première de ces collections *Robert Darnetal*, de M. Ernest Daudet, *un Nid*, de Mme de Witt, *le Neveu de l'oncle Placide*, de M. J. Girardin; et dans la seconde *le Petit Loup de mer*, du célèbre conteur Mayne Reid et deux livres dont il faut faire mention tout spécialement : *le Voyage involontaire*, de M. Lucien Biart, et l'*Histoire d'un dessinateur*, de M. Viollet Le Duc. Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue* qu'il sera besoin de recommander longuement un récit de M. Lucien Biart et surtout un récit qui les reportera vers les contrées lointaines d'où M. Biart nous a jadis rapporté de si jolies nouvelles. Quant à l'*Histoire d'un dessinateur*, c'est la dernière œuvre de M. Viollet Le Duc, œuvre posthume d'un artiste célèbre, consommé dans la connaissance de toutes les parties de son art et qui s'était donné, comme on se le rappelle, dans ses dernières années, la tâche de mettre à la portée non-seulement de la jeunesse, mais un peu de tout le monde, sous une forme familière à la fois et précise, les notions de son art et de l'histoire de son art. La réputation de Viollet Le Duc ne peut désormais que grandir, et comme après tout, en ce qui touchait à son art, il a toujours su demeurer uniquement un artiste, ce volume, ainsi que ceux qui l'ont précédé dans la même collection, l'*Histoire d'une maison*, l'*Histoire d'une forteresse*, l'*Histoire d'une cathédrale, etc.*, servira, nous l'espérons, à le faire connaître de bonne heure de toute jeunesse intelligente et studieuse.

Quant au livre d'étrennes proprement dit, il semble que ce soit désormais aux hommes qu'il s'adresse, aux amateurs même et presque aux bibliophiles. Par les dimensions du format, la beauté du papier, le choix des caractères, par la diversité de l'illustration, le livre d'étrennes est devenu dans notre temps le dernier mot du luxe des livres. Il resterait pourtant un progrès encore à faire : ce serait, en matière d'illustrations, sinon de se borner, du moins de se conformer aux lois d'un goût plus difficile. Comme on dispose aujourd'hui pour illustrer le livre d'un nombre de procédés si grand que la place nous manquerait à pouvoir ici les décrire, vous diriez que dans la plupart de ces beaux livres on veuille à tout prix nous donner au moins un échantillon de chacun de ces procédés. Gravure en taille-douce, eau-forte, gravure sur bois, héliogravure, chromolithographie, quoi encore? Car c'est de quoi s'y perdre, et j'ajoute sans que le plaisir ni même l'éducation de l'œil y gagnent vraiment quelque chose. La faute n'en est pas aux éditeurs uniquement, qui suivent en cela le goût du public. Le public aime les images, on lui donne donc des images, il aime surtout le

chromolithographies, on lui donne donc des chromolithographies. Mais pourquoi les éditeurs n'essaieraient-ils pas de diriger un peu le goût de leur public? Je crois qu'ils n'auraient qu'à vouloir. On se plaindrait peut-être moins qu'ils ne pensent, et l'on achèterait tout aussi bien leurs livres, s'ils se faisaient une loi de n'employer qu'un seul procédé, par exemple, à l'illustration d'un même livre, tantôt la gravure, la gravure sur bois, puisqu'il paraît que le public ne veut plus payer la gravure en taille-douce, et tantôt la chromolithographie, puisqu'il paraît que le public y tient. Tâchons, pour beaucoup de bonnes raisons, de retenir l'art sur la pente de l'industrie.

Que cette uniformité de l'illustration contribue pour beaucoup à la beauté du livre, nous avons au surplus de bons exemples à citer pour le prouver. Ainsi le *Théâtre choisi de Corneille*, édité par la maison Mame (1). Le volume contient les cinq chefs-d'œuvre classiques, *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte* et *le Menteur*. En tête une courte notice, en avant de chaque pièce les *Dédicaces*, *Avertissemens* et *Examens* de Corneille, pas une note au bas de la page, pas même une indication de variante; au commencement de chaque acte une vignette, gravée à l'eau-forte et fixée dans le texte, voilà le vrai livre de luxe, et si seulement le caractère était un peu plus gros, le papier moins satiné, ce qui le rendrait moins cassant, nous proposerions volontiers le volume comme un modèle. Il fait partie d'une collection de classiques déjà fort avancée, qui sera précieuse un jour pour les gens du monde, justement parce qu'elle ne renferme que les textes, débarrassés de tout appareil d'érudition et de critique; collection à l'usage de ceux qui lisent les classiques pour le seul plaisir de les relire et de se distraire de beaucoup de choses ennuyeuses en conversant avec de grands esprits. Ceux-là, trop de notes les ennuieraient, et c'est à eux surtout que s'adressent les livres d'étrennes. C'est aussi ce que nous pouvons dire de la traduction de *Faust*, éditée par la maison Quantin (2). Rien de trop, — que quelques *bois* peut-être, — mais de beau papier, de beaux caractères et des eaux-fortes signées de M. Lalauze, qui semble avoir voulu nous donner une illustration de *Faust* inspirée du souvenir des lithographies d'Eugène Delacroix. De toutes les interprétations, si diverses, comme on le sait, que l'on peut donner du drame épique de Goethe, celle d'Eugène Delacroix n'est peut-être pas la plus séduisante pour l'œil, mais nous savons qu'elle plaisait singulièrement à Goethe. C'est ce que nous rappelle, dans une remarquable préface dont les lecteurs de la *Revue* se souviendront qu'ils ont eu la primeur, M. Blaze de Bury. Comme la préface, la traduction est aussi de M. Blaze de Bury. On en

(1) *Théâtre choisi de Corneille*, avec une notice par M. Poujoulat. 25 sujets et un portrait gravés à l'eau-forte. Compositions de MM. Barrias et Foulquier, 1 vol. in-8°.

(2) *Faust*, première partie, traduction et préface de M. Blaze de Bury, 10 grandes compositions, gravées à l'eau-forte par M. Lalauze, 1 vol. in-8°; Quantin.

connaît depuis longtemps la valeur : elle est encore aujourd'hui la plus fidèle et la plus poétique, la plus vivante surtout qu'il y ait dans notre langue, du chef-d'œuvre de Goethe. M. Blaze de Bury s'est fait, en France, comme un domaine du *Faust* de Goethe, et un domaine dont personne encore ne l'a dépossédé.

Que si maintenant les amateurs voulaient mieux encore ou plus luxueux que ce *Corneille* et ce *Faust*, le choix ne leur manquera pas, quoique un peu plus restreint cependant que les années précédentes.

En premier lieu *le Livre de Tobie* (1) publié par la maison Hachette, nouveau fragment de cette Bible que M. Bida s'est donné la tâche d'illustrer. Si jamais, comme il faut le souhaiter, M. Bida mène à terme cette grande entreprise, il n'y aura guère, je crois, de plus belle illustration de la Bible. Il en est à la vérité de l'Orient comme de la Grèce et de Rome : chaque siècle s'en fait une certaine image, et tout ce qu'on peut demander à l'artiste, c'est qu'il accommode cette image aux découvertes les plus récentes de l'archéologie du moment. Il n'y a donc pas à discuter l'interprétation que M. Bida nous donne de la Bible. Il suffit que ses compositions soient ingénieuses, et elles le sont; simples et claires, et elles le sont, également éloignées de toute emphase et de tout excès de prétention archéologique, et elles le sont. Nous nous permettrons toutefois une légère critique : si ses figures ont du caractère, en général; il nous paraît que quelques-unes manquent un peu d'individualité. Quelques autres nous semblent, en pareil sujet, un peu bien *réalistes*. En écrivant ce mot, je songe à certain jeune Tobie, soi-disant en prière, mais dont le nez retroussé, sans parler d'une mèche de cheveux qui sort impertinemment de dessous le bonnet, trahit en vérité plus de *gaminerie* que de ferveur. Mais c'est ici l'éternel procès. Rien ne s'oppose à ce qu'un personnage biblique ait le nez retroussé. Faut-il seulement traduire les personnages de la Bible ou généralement les figures de l'antiquité d'après les Arabes ou les Juifs de nos jours, ou faut-il en idéaliser le type, — dans une intention d'édification s'il s'agit de la Bible, — dans le sens de la force et de l'héroïsme s'il s'agit de Rome, — dans le sens de la noblesse et de la grâce s'il s'agit de la Grèce? Nous retomberions dans la question que nous voulions éviter.

Un autre beau livre encore, mais que je ne vois pas trop bien de quel nom je pourrais nommer, histoire ou description, en tout cas très intéressant à lire et non pas seulement à feuilleter, c'est *l'Égypte* de M. George Ebers, traduit de l'allemand, par M. Maspero (2). L'auteur et le traducteur sont l'un et l'autre égyptologues consommés ; ce qui ne laisse pas d'avoir son prix, encore bien qu'il s'agisse ici surtout de l'Égypte moderne. M. G. Ebers a cru s'apercevoir qu'au contact de la

(1) *Le Livre de Tobie*, traduction de Lemaistre de Saci, 1 vol. in-folio.

(2) *L'Égypte, Alexandrie et le Caire*, par M. G. Ebers, traduction de M. G. Maspero avec 332 gravures sur bois et une carte, 1 vol. petit in-folio.

civilisation européenne « l'Égypte des Orientaux » était en train de mourir lentement, et que, « parmi les singularités de la vie orientale, nombre des plus charmantes auront disparu avant que cinq ans se soient écoulés, toutes peut-être, quand arrivera le nouveau siècle. » Ce sont précisément ces singularités expressives, ces traits caractéristiques, avant qu'ils s'effacent pour jamais, que M. Ebers a voulu fixer, en homme « qui aime l'Égypte et qui *la connaît.* » C'est M. Ebers qui se fait ce compliment à lui-même. Puisqu'il entend si bien l'art de se faire valoir, c'est encore à lui-même que nous demanderons ce qu'il faut penser de l'illustration de son texte, et il nous répondra « que les images dont ces feuilles sont le texte explicatif ont quelque chose d'incomparable dans leur genre. » Le bon de la chose, c'est qu'il faut convenir qu'il a raison! c'est que le texte est véritablement des plus instructifs et l'illustration des mieux appropriées, des plus fidèles et des plus vivantes. A la suite d'un guide aussi bien informé, d'un observateur si curieux de toutes les choses du présent, d'un savant si bien instruit de toutes les choses du passé, c'est triple plaisir que de faire ce voyage d'Égypte et que de passer une revue pittoresque de l'histoire de cette terre dont « l'attrait merveilleux » restera toujours si puissant sur les imaginations. C'est la maison Didot qui a édité ce beau livre.

Comment passerai-je de la terre des Pharaons au XVIIIe siècle et à François Boucher? En m'abstenant avec soin de chercher une transition. Le livre (1) que M. Paul Mantz publie chez l'éditeur Quantin fait aussi lui partie d'une collection commencée l'année dernière par la publication de l'œuvre d'*Holbein*. Même format, même papier, même caractère, même luxe aussi d'illustration, et même intérêt du texte. Peut-être aurait-on mieux aimé pour continuer une série qu'Holbein avait inaugurée, tout autre maître que François Boucher, cet homme unique, à ce que prétendait Diderot, « pour peindre des femmes dont les fesses étaient aussi fardées que leurs joues. » Mais M. Quantin nous promet que ces autres maîtres suivront, et M. Paul Mantz plaide si bien les circonstances atténuantes, que nous aurions vraiment mauvaise grâce à insister. Après tout, si l'on ménage les épithètes et que l'on prenne grand soin de ne pas enfler la voix, cet art du XVIIIe siècle, l'art même de Boucher, n'est pas si méprisable. M. P. Mantz le dit très bien, sans nulle exagération ni dans la pensée ni dans les termes: « On sait mal le XVIIIe siècle quand on ne connaît pas l'œuvre de Boucher et de ses amis. » C'est que, comme il le dit encore, cet œuvre, dans son ensemble et dans sa suite chronologique, traduit admirablement cette préoccupation de l'élégance qui fut l'une des grandes préoccupations de l'art français et, pourrait-on ajouter, d'une certaine littérature, au XVIIIe siècle. Que cette élégance, d'ailleurs, soit toute voisine du maniérisme et de l'afféterie, M. Mantz ne le dissimule pas, trop fidèle qu'il est au culte des vrais dieux pour

(1) *François Boucher, Lemoyne et Natoire*, par M. Paul Mantz, 1 vol. in-folio.

se laisser séduire à cette charmante frivolité. Je dirai même que cette entière sincérité de critique donne un prix tout particulier à cette étude sur Boucher. Trop de biographes, infatués de leurs héros, ne se doutent pas de ce qu'ils perdent, eux, leur livre et leur libraire, à tourner toutes choses dans le sens de l'éloge. Ils me font songer à ce livre dont parle Macaulay, « qui lui semblait manufacturé en vertu d'un contrat par lequel la famille s'engageait à communiquer des papiers et le biographe à fournir des éloges. » Un livre est bon et bien fait quand l'éloge et la critique y sont à la juste mesure du personnage ou du sujet. Et c'est pourquoi, quand ce *François Boucher* n'aurait pas cette richesse d'illustrations qui en fait un véritable album de l'art du XVIIIe siècle, le texte seul devrait encore suffire à le porter et à le soutenir.

Autant en dirons-nous d'un livre moins luxueux sans doute, mais encore abondamment illustré. *L'Histoire de la gravure,* de M. George Duplessis (1), est certainement un des meilleurs livres d'étrennes que l'on ait publiés cette année. Le nom de l'auteur dit assez la sûreté des informations et la compétence des jugemens. C'est l'histoire générale de la gravure qu'il nous retrace en Italie, en Espagne, en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en France, depuis les origines jusqu'à nos jours. Soixante-treize reproductions font passer sous nos yeux autant de planches célèbres de Marc-Antoine, Rembrandt, Holbein, Albert Dürer, Callot, Audran, etc.; deux appendices ajoutent à l'intérêt de l'ouvrage et le recommandent au public spécial des amateurs. Dans le premier, l'auteur donne une brève idée des différens procédés en usage pour la gravure. Dans le second, il a pris la peine d'indiquer aux collectionneurs un choix de planches qui peuvent servir à former le premier fonds d'une collection. Il y a joint les indications qui permettront de classer les estampes, à volonté, selon les écoles ou selon l'ordre historique et chronologique. J'oubliais de dire que le volume fait partie d'une collection lui aussi. Il en serait le meilleur, s'il n'avait un rival au moins dans l'*Histoire du costume,* de M. Quicherat.

Nous ne sortirons pas encore des collections en signalant le dernier ouvrage de M. Paul Lacroix (2). Celui-ci rejoint l'un à l'autre deux grands ouvrages du même auteur et forme ainsi sur ce qu'on pourrait appeler l'histoire de la vie privée des Français, depuis le moyen âge jusqu'à la veille de la révolution, un vaste répertoire de menus faits et de renseignemens curieux qu'en vain chercherait-on bien loin quelquefois et que la patience unique de M. Lacroix y a longuement et laborieusement rassemblés. Sur l'illustration, nous aurions bien quelque petite chose à dire, au moins sur la partie *chromolithographique* de

(1) *Histoire de la gravure,* par M. George Duplessis, 1 vol. in-8°; Hachette.

(2) *XVIIe siècle. Institutions, usages et coutumes,* par M. P. Lacroix, 16 chromolithographies et 250 gravures sur bois, 1 vol. in-8°; Firmin-Didot.

cette illustration. Mais... *barbarus hic ego sum,* et quand nous trouvons ces chromolithographies un peu lourdes, quelques-unes même mal venues ou médiocrement composées, il est évident que c'est nous qui manquons de goût. Nous en louerons au contraire, sans restriction, la partie gravée dans le texte, nous louerons surtout la méthode qui y préside et d'après laquelle on n'admet à l'honneur d'illustrer ce texte que les pièces originales et les documens contemporains. A peine ai-je besoin d'ajouter que, comme dans les précédens volumes, les modes et costumes de l'époque contribuent à l'illustration pour la plus large part.

Il faut croire que cette question du costume nous tient singulièrement à cœur. Serions-nous de l'avis de ce philosophe qui datait de l'invention du pantalon et de sa substitution à la culotte une des grandes révolutions de l'histoire? Toujours est-il que voici encore un volume sur cette grande question : *le Costume au moyen âge d'après les sceaux.* Ce d'*après les sceaux* vous indique, à n'en pouvoir douter, que la question est du domaine des érudits. Ceux-ci s'appellent *sigillographes.* Je m'étonne un peu qu'on ait choisi ce moment de l'année pour faire paraître un ouvrage assurément très curieux et vraisemblablement très bien fait, mais assurément aussi d'un intérêt bien spécial. Combien sommes-nous, entre le 15 décembre et le 1er janvier, qui nous préoccupions de savoir comment Mahaut, comtesse d'Évreux, vers l'an 1160, mettait sa *chainse* et son *bliaud?* Le livre de M. Demay n'appartient donc qu'à peine à cette rapide revue des livres d'étrennes, et nous ne l'eussions pas mentionné si le format, l'exécution matérielle, qui est fort belle, et l'illustration très sévère, très minutieuse et très bien faite, ne nous en avaient en quelque manière imposé l'obligation. Il y a deux chromolithographies.

C'est ce genre d'illustrations tirées des monumens eux-mêmes qui fait une véritable nouveauté de la réédition de l'*Histoire romaine* de M. Duruy (2). Quelle est la valeur du livre de M. Duruy, nul ne l'ignore. Ce livre est toute la vie d'historien de M. Duruy, et quand on considère ce qu'il y a mis de labeur, de conscience et de talent, on peut prédire qu'il durera. C'est le plus large tableau qu'on ait tracé de l'histoire romaine, c'en est le plus complet, puisque c'est le seul que l'on ait conduit, avec ce détail, depuis les origines fabuleuses de la ville éternelle, jusqu'à l'invasion des barbares, c'en est le plus vivant surtout, grâce à l'intérêt et à l'habileté de l'illustration. Paysages diversement célèbres, monnaies et médailles, monumens de l'architecture, bustes et statues, reproductions des peintures de Pompéi, tombeaux, bas-reliefs, jusqu'aux ustensiles de ménage, rien n'y manque et rien ne ressemble

(1) *Le Costume au moyen âge d'après les sceaux*, avec 600 gravures, par M. G. Demay, 1 vol. in-8°; Dumoulin.

(2) *Histoire romaine depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des barbares*, par M. Victor Duruy, t. II, 1 vol. gr. in-8°, 665 gravures, 10 chromolithographies.

moins à ces images de fantaisie qu'on nous donne quelquefois dans les livres de ce genre. Ces amphores ont été dessinées sur les modèles du musée Campana; ce lit dont vous voyez l'image est un lit retrouvé dans une maison de Pompéi; cet as ou cette médaille, d'une attribution incontestable, figure dans quelque collection célèbre, et si la reproduction ne vous en suffisait pas, vous avez au bas de la page toutes les indications qui vous permettront d'aller de vos yeux contempler l'original, de telle sorte que quand ce grand ouvrage enfin sera terminé, nous aurons, avec l'*Histoire des Romains*, rassemblée dans ces beaux volumes, une véritable encyclopédie des antiquités romaines.

Je voudrais pouvoir louer aussi largement le dernier volume de l'*Histoire de France* de M. Guizot (1); mais il y faudrait trop de bonne volonté. Ce dernier volume, sous le rapport de l'illustration, nous semble singulièrement au-dessous des précédens. Mais il n'y a que demi-mal, car beaucoup de personnes penseront qu'on eût bien fait d'arrêter à 1830 cette histoire contemporaine, et qu'il n'appartenait pas à M. Guizot de nous raconter à titre d'historien, c'est-à-dire de juge, les années qui se sont écoulées de 1830 à 1848.

Après les livres d'art, les livres d'histoire, après les livres d'histoire, les livres de voyages : et d'abord le cinquième volume de la *Géographie universelle* de M. Élisée Reclus (2). Voilà un livre dont on peut dire qu'il a tenu toutes les promesses de ses commencemens, sans que la patience, l'érudition de l'auteur, la sûreté de ses informations, l'abondance de ses renseignemens, et son talent d'exposition aient un seul instant fléchi. Si l'on pouvait faire un seul reproche à M. Reclus, mais un reproche si rare qu'il vaut bien un éloge, ce serait qu'il se souvient trop parfois, en pareil sujet, qu'il est un écrivain, et qu'il donne à ses descriptions scientifiques une couleur presque trop poétique. Le présent volume contient la description de l'Europe scandinave et de la Russie. Comme les précédens, il est illustré de nombreuses cartes et de très curieuses gravures. Quand M. Reclus aura terminé ce grand ouvrage, cette *Géographie* sera comme la carte générale où les récits des voyageurs viendront tracer les provinces, et leurs récits ne seront peut-être pas toujours beaucoup plus détaillés ni plus intéressans à lire que les pages de M. Reclus. Ce n'est pas au moins pour *la Suisse* de M. Jules Gourdault que nous disons cela (3). Le premier volume avait paru l'année dernière, à cette même époque de fin d'année, le second

(1) *L'Histoire de France depuis 1789 jusqu'en 1848 racontée à mes petits-enfans*, par M. Guizot. t. II, 1 vol. in-8°; Hachette.

(2) *Géographie universelle*, t. V, *l'Europe scandinave et russe*, par M. Élisée Reclus, 9 cartes en couleurs, 200 cartes dans le texte et 80 gravures, 1 vol. in-8°; Hachette.

(3) *La Suisse. Études et voyages*, par M. Jules Gourdault, 1 vol. t. II, 375 gravures, in-4°; Hachette.

complète l'ouvrage. Ce qui manque souvent aux récits de voyages, c'est l'ampleur et l'abondance de détails : on y voudrait plus d'anecdotes caractéristiques et d'observations de mœurs, la nature étant sans doute fort intéressante pour l'homme, mais l'homme même bien plus intéressant encore. Il y a des voyageurs trop savans, beaucoup trop savans, qui n'enregistrent dans leur journal qu'observations scientifiques proprement dites, qui mesurent trop de montagnes et qui promènent avec eux trop de baromètres, thermomètres et autres instrumens. Comme disait Voltaire, on va « très commodément de Paris en Auvergne, sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve. » Trop préoccupé de la latitude, on oublie de regarder le paysage et les habitans. M. Gourdault n'est pas de ces voyageurs distraits. C'est pour notre plus grand agrément qu'il se promène à travers les vingt-deux cantons. « J'étais là, nous dit-il, telle chose m'advint. » Il court les fêtes et les foires, il recueille curieusement les légendes, qui ne manquent pas en Suisse, merveilleuses et poétiques, il observe les mœurs, les coutumes, les types, il n'oublie pas les souvenirs historiques, et de toutes ces courses, de toutes ces études, il a rapporté ces deux volumes, magnifiquement illustrés, livres d'art, d'histoire et de voyages à la fois.

Le volume que la maison Quantin publie sous ce titre, *l'Amérique du Nord* (1), est de ceux encore que l'on n'hésite pas à recommander. Ici peu de légendes et peu d'histoire : ce sont les beautés naturelles de ces vastes contrées d'outre-mer qui font les frais de la description, c'est le présent qui fait les frais du récit. L'ouvrage, illustré de plus de 300 gravures, nous vient d'Amérique en droite ligne, et ce sont des écrivains américains qui en ont écrit le texte.

Comme volume de port moins imposant et d'apparence moins luxueuse, mais non pas moins instructif, signalons encore *le Voyage au Cambodge* de M. Delaporte (2) suivi d'une très curieuse étude et très neuve sur l'*architecture khmer*, dont les lecteurs de la *Revue* n'ont pas sans doute perdu le souvenir. Ce n'est plus ici seulement un voyage de plaisance dans une de ces contrées depuis longtemps entrées dans le cercle de notre civilisation. C'est un voyage d'exploration, à la recherche de l'inconnu. Ni les aventures, par conséquent, ni les anecdotes, ni les détails de mœurs n'y manquent. L'illustration en est très abondante et très variée. A peine est-il besoin d'ajouter qu'elle est curieuse au plus haut point. Nous sommes en présence d'un art tout différent du nôtre, créé d'original par des races qui n'ont avec nous que bien peu de traits communs, qui semblent moins en avoir à mesure qu'on les connaît davantage, tout à fait excentriques au mouvement de notre civilisation européenne, et d'autant mieux faites pour provoquer notre

(1) *L'Amérique du Nord pittoresque*, par M. Cullen Bryant, 1 vol. in-4°; Quantin.

(2) *Voyage au Cambodge*, par M. Louis Delaporte, 1 vol. in-8°, orné de 175 gravures et d'une carte; Delagrave.

réflexion. Les lecteurs qui seraient plus particulièrement curieux de cet art asiatique en général feuilleteront avec plaisir et liront avec intérêt le beau volume où l'on a rassemblé sous ce titre, *l'Art ancien à l'Exposition de 1878* (1), d'excellentes études vraiment dignes de demeurer comme un souvenir de l'exposition. La première partie traitant de l'art grec et romain, la seconde de l'art du moyen âge et la troisième de l'art asiatique, ils auront sous les yeux toutes les pièces du procès et une inépuisable matière de comparaison.

*La Mongolie et le Pays des Tangoutes* (2) de M. N. Prjévalski, est encore un récit de voyage et d'exploration. Il fait partie de cette collection déjà si riche que publie la maison Hachette et qui contient les grands voyages, voyages dramatiques, des Livingstone, des Stanley, des Baker, des Burton, sans oublier les récits humoristiques de M. Hepworth Dixon : *la Conquête blanche* et *la Russie libre*. Le récit original de M. Prjévalski, traduit du russe, est précédé, sous le titre modeste d'*Observations préliminaires*, d'un remarquable morceau de critique où sont appréciés et jugés, par un juge de beaucoup de science et d'une compétence peu commune, les différens voyages d'exploration de la haute Asie que nous possédions à ce jour. On pourra compléter cette bibliothèque de voyages en y joignant le second volume de M. R. Cortambert, *Mœurs et Caractères des peuples* (3) : c'est une suite d'extraits, habilement faits, et tous ou presque tous signés de noms diversement célèbres, une page de Chateaubriand à côté d'une page de Lamartine, un fragment d'Abel Rémusat à côté d'un fragment du baron de Hübner, d'Anquetil-Duperron à côté de Dumont d'Urville.

Quant à ceux dont l'imagination aime à courir les aventures, c'est à M. Jules Verne que nous les adressons. Nous n'approuvons pas beaucoup, en dépit de l'Académie française, les *Voyages extraordinaires* de M. Jules Verne, et nous résistons pour notre part au succès qu'on leur a fait. Il y a quelque danger pour l'esprit de beaucoup de lecteurs dans ce mélange de la fiction avec la réalité scientifique, et d'autant plus grand que le mélange est plus habilement fait, que M. Jules Verne est un plus agréable conteur et qu'il a plus d'art et de talent d'écrire. A la vérité, son volume de cette année, *les Tribulations d'un Chinois en Chine* et *les Cinq cents millions de la Bégum* (4), n'offre pas sous ce rapport les mêmes dangers que tel *Voyage au centre de la terre*, quoiqu'il y eût beaucoup à dire encore sur la façon dont M. Jules Verne entrevoit, par exemple, l'artillerie de l'avenir. Nous convenons donc que rien ne se lit avec plus de rapidité, ni ne fait passer plus agréablement

(1) *L'Art ancien à l'Exposition de* 1878, 1 vol. in-4°; Quantin.
(2) *La Mongolie et le Pays des Tangoutes*, 1 vol. in-8°; Hachette.
(3) *Mœurs et Caractères des peuples*, par M. R. Cortambert, 1 vol. in-8°; Hachette.
(4) *Les Tribulations d'un Chinois en Chine*, par M. J. Verne, 1 vol. in-8°; Hetzel.

quelques heures, mais nous préférerons aux *Voyages extraordinaires* la série des *Grands Voyages et les Grands Voyageurs* (1). Le présent volume est consacré à l'histoire des navigateurs du XVIII^e siècle. On y trouvera donc notamment les voyages de Bougainville, du capitaine Cook et de La Pérouse, sans compter nombre de voyages moins fameux peut-être, mais non pas moins dramatiques, ni moins curieux. Il est superflu d'ajouter que M. Jules Verne les raconte avec sa précision et sa facilité de style ordinaires.

Ces récits de voyages, qui sont œuvre déjà de vulgarisation scientifique, nous amènent à ces livres où l'on essaie, dans ce même temps des étrennes, sous une forme qui déguise la sévérité du fond, de mettre à la portée de la jeunesse des connaissances positives.

Ceux qui se sentent attirés par les sublimes mystères du firmament étoilé apprendront avec satisfaction qu'un nouveau traité d'astronomie populaire, très bien fait et richement illustré, est venu cette année s'ajouter aux ouvrages du même genre que l'on possédait déjà (2). Le livre de M. C. Flammarion, tout en étant au courant des plus récentes découvertes et remarquable par la clarté de l'exposition, se distingue par l'abondance des détails anecdotiques qui reposent l'esprit et, plus tard, aident le souvenir. Parmi les gravures que l'on rencontre dans son volume, il en est de fort curieuses qui témoignent honorablement des recherches auxquelles l'auteur a dû se livrer pour apporter du nouveau même dans les sujets qu'il n'a pas été le premier à aborder.

L'histoire naturelle offre une source inépuisable d'intérêt aux écrivains qui se donnent pour tâche d'instruire la jeunesse en s'adressant à sa curiosité. C'est la vie sous ses formes variées, tantôt sympathiques et touchantes, tantôt bizarres ou monstrueuses; la vie universelle dans ses rapports avec notre propre existence, nous fournissant aujourd'hui des alliés, demain des ennemis. Enfans, les fabulistes nous ont déjà introduits dans l'intimité du règne animal; il s'agit maintenant de mieux connaître tous ces personnages de la fable, de les dépouiller de leurs déguisemens légendaires, et d'observer leurs mœurs, leurs instincts, leurs ruses et leurs aimables qualités. Parmi les ouvrages nouveaux qui répondent le mieux à ce but d'instruction sans fatigue, nous citerons *Plantes et Bêtes*, par M. J. Pizzetta (3). Ce sont des entretiens familiers que l'auteur attribue à un vieux savant, le docteur Magnus, ami et compagnon d'infortune de l'abbé Latreille pendant la tourmente révolutionnaire. Il y est question de tout, et une science de bon aloi se révèle

(1) *Les Grands Navigateurs au XVIII^e siècle*, par M. Jules Verne, 1 vol. in-8°; Hetzel.

(2) *Astronomie populaire*, Description générale du ciel, illustrée de 360 figures, planches en chromolithographies, etc., 1 vol. in-8°; Marpon et Flammarion.

(3) *Plantes et Bêtes*, Causeries familières sur l'histoire naturelle, par J. Pizzetta, illustrées de 150 gravures sur bois, 1 vol. in-8°; Hennuyer.

dans ces causeries sans prétention qui promènent le lecteur à travers bois, à travers champs et aux bords de la mer.

S'il est un écrivain dont les pages ne vieillissent pas, au milieu des progrès incessans de la science, c'est assurément Buffon, et on ne se lassera pas de revenir à lui. Aussi faut-il saluer en passant cette *Galerie d'histoire naturelle* (1), tirée de ses œuvres, et précédée d'une étude de Sainte-Beuve sur le grand écrivain que la maison Garnier offre au public, ornée de belles planches, gravées et coloriées avec soin. Là, tout est à relire et à retenir. De belles planches, qui témoignent des progrès de la chromolithographie, ornent également les publications de la maison Rothschild : *les Papillons de France* et *les Plantes à feuillage coloré* (2). Le peuple léger des papillons, s'il n'intéressait pas si vivement notre curiosité par les énigmes de ses métamorphoses, qui lui permettent de jouer son rôle sur la scène du monde sous tant de masques différens, justifierait encore les préférences des collectionneurs par l'incomparable richesse de son vêtement. Le livre que nous avons sous les yeux est l'un des meilleurs guides que l'on puisse souhaiter à un apprenti entomologiste. Il pourra ensuite compléter son instruction en consultant l'ouvrage de M. Depuiset, publié par le même éditeur. La nouvelle édition des *Plantes à feuillage coloré*, augmentée d'un second volume, sera de même un guide précieux pour l'amateur novice qui ne sait pas encore choisir entre les plantes colorées et distinguer celles dont le coloris est normal de celles où il n'est qu'une sorte d'infirmité résultat d'une altération maladive des tissus. Quelle que soit en effet la beauté de ces plantes magnifiques qui, par la noblesse du port, par la forme et les teintes du feuillage, ont capté la faveur du public et menacent déjà la suprématie séculaire des fleurs, ces plantes ont, pour l'horticulteur éclairé, une valeur inégale et il faut, pour les utiliser, apprendre à choisir. Le plaisir des yeux est lui-même soumis à des lois et gagne à être raisonné. — N'oublions pas de mentionner, parmi les livres d'étrennes scientifiques, *les Animaux étranges*, par Mme G. Demoulin (3), où l'on fait connaissance avec le monde obscur des plus humbles créatures qui font partie des embranchemens inférieurs. N'oublions pas non plus *l'Ami Kips*, qui enseigne la botanique en promenant ses jeunes amis de la cave au grenier et du premier sur les toits, découvrant à chaque pas des merveilles ignorées, — ni cette amusante histoire de l'exode d'une population d'insectes que le desséchement d'une rivière chasse de son habitat, et que nous raconte avec humour le docteur Candèze (4).

(1) *Galerie d'histoire naturelle tirée des œuvres de Buffon*, ornée de 32 gravures sur acier, coloriées, 1 vol. in-8°; Garnier.

(2) *Les Papillons de France*, 1 vol. in-8° avec 110 vignettes et 19 chromolithographies. — *Les Plantes à feuillage coloré*, 2 vol. in-8°, avec 60 chromolithographies et 60 gravures sur bois; Rothschild.

(3) *Les Animaux étranges*, par Mme G. Demoulin, 1 vol. in-8° illustré; Hachette.

(4) *L'Ami Kips. Voyage d'un botaniste dans sa maison*, par M. George Aston, 1 vol. in-8° illustré. — *La Gilippe*, par le docteur Candèze, 1 vol. in-8° illustré; Hetzel.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1879.

Que la rentrée des chambres ait entièrement répondu à ce besoin de clarté et de sécurité qui était dans l'opinion, que les affaires intérieures de la France aient été simplifiées et éclaircies par ces séances ternes, essoufflées, intermittentes, qui se sont succédé depuis quelques jours, non, on ne peut guère le dire. On ne peut l'assurer et on ne peut vraiment pas trop s'en étonner en présence de cette explosion de température boréale qui a fait un moment de Paris et d'une partie des provinces une sorte de Sibérie hérissée de glaces et de frimas dans nos zones accoutumées à moins de rigueurs. La nature a parfois de redoutables manières de faire sentir à l'improviste sa puissance, et la réalité a de terribles revanches contre les ardeurs vaines, les polémiques gonflées de passions factices et toutes les agitations artificielles. Lorsque l'atmosphère glacée et neigeuse enveloppe la terre, lorsque des milliers d'êtres humains souffrent du froid et de la faim, cherchant un abri, attendant un vêtement ou un morceau de pain, convenez que tout change, avouez que les programmes parlementaires et les interpellations risquent de se figer dans l'air, que les discours de M. Floquet ou de M. Brisson sont un cordial insuffisant, que le conseil municipal lui-même, avec ses hautes prétentions, disparaît dans ce torrent de souffrances et de misères. La politique la plus pressante et la plus vraie en ce cas-là est dans ce mouvement de charité universelle qui a éclaté spontanément dans Paris pour aller au secours des pauvres, des malheureux. L'hiver, à ce degré d'intensité, est fait pour amortir ou refroidir singulièrement les querelles d'opinions et de partis ; à la vérité, il ne les supprime pas, et le dégel qui, au premier souffle attiédi, emportera les neiges et les glaces, n'emportera malheureusement pas du même coup des difficultés de situation qui existaient avant cette épreuve, qui n'ont fait qu'apparaître dans une interpellation, qui se reproduiront sûrement à la session régulière du mois de janvier parce qu'elles sont partout.

Oui, sans doute, ces difficultés sont partout, dans les incohérences de majorité, dans les rapports du gouvernement avec les partis, dans le

fond de la politique; elles se sont aggravées par degrés depuis quelques mois, et, au point où en étaient les choses il y a quelques jours, lorsque la session extraordinaire s'est ouverte, des explications étaient évidemment devenues nécessaires et inévitables. Le ministère, harcelé de tous côtés et peut-être peu sûr de lui-même, finissait par disparaître dans un tourbillon de polémiques, de récriminations et de programmes. Le régime parlementaire devenait ce qu'il pouvait, une fiction dérisoire, une confusion presque ridicule, par l'effacement de toute direction supérieure dans l'effervescence des fantaisies et des initiatives individuelles. Ce que pensait réellement la chambre des députés et ce que voulait ou ce que pouvait le gouvernement, on ne le savait plus au milieu de ce nuage de mauvaise humeur et de défiance universelle qui semblait s'étendre sur la situation tout entière. C'est le mérite de M. le président du conseil de n'avoir pas voulu supporter plus longtemps ces obscurités, d'avoir marché droit sur ce qu'il a appelé des agitations ou des conversations de couloirs. Simplement, sans affectation, au nom de la vérité des institutions parlementaires, M. Waddington a mis tout le monde dans l'obligation de s'expliquer, de sortir du vague des griefs inarticulés et des programmes qui n'étaient que des déclamations vaines, s'ils n'étaient pas un mandat impératif blessant pour la dignité d'un pouvoir sérieux. Le défi, pour tout dire, a été relevé sans ardeur par M. Brisson et M. Floquet, deux porte-paroles attitrés de la fraction républicaine la plus voisine de l'extrême gauche, la plus acrimonieuse contre la partie modérée du cabinet, la plus impatiente d'imposer ses programmes de politique radicale. Le combat une fois engagé, M. le président du conseil, M. le ministre de l'instruction publique, M. le ministre de l'intérieur, chacun dans la mesure de sa situation et de son esprit, sont intervenus. Un jeune député de talent et probablement d'avenir, M. Devès, au nom de la gauche républicaine moins avancée et plus fidèle au cabinet, a, lui aussi, pris part au débat. Au demeurant, la lutte a été peu animée, embarrassée, et tout a fini par une victoire du gouvernement, par le vote d'un ordre du jour favorable et peu compromettant. Le ministère a triomphé en partie par la calme fermeté de M. le président du conseil, et surtout aussi parce qu'au dernier moment est apparue la difficulté de le remplacer.

Les votes de ce genre ne sont jamais sans doute pour un ministère un brevet de puissance ou de vie, et on peut se souvenir que l'an dernier, vers le 20 janvier, un ordre du jour de confiance conquis par la sérieuse et forte parole de M. Dufaure était suivi à peu d'intervalle d'une crise de gouvernement qui enlevait M. le maréchal de Mac Mahon à la présidence de la république, M. Dufaure lui-même à la présidence du conseil. On n'en est pas là tout à fait aujourd'hui. La victoire du 4 décembre, quoique réelle, ne reste pas moins modeste pour d'autres

raisons, parce que la majorité qui a voté l'ordre du jour ne représente pas même la moitié de la chambre et parce qu'il y a eu bon nombre d'abstentions qui ressemblent à une suspension d'hostilités, à un ajournement de la querelle jusqu'à la session prochaine, qui s'ouvrira dans un mois. D'un autre côté, le gouvernement avait à peine son vote de confiance que M. le garde des sceaux Le Royer, fatigué ou dégoûté d'un pouvoir que les obsessions ne rendent pas facile, a cru devoir donner sa démission, laissant ainsi dans le cabinet un vide qu'il faut combler, et pour le combler il faut choisir, il faut se décider pour une politique. Ce n'est plus comme au 20 janvier 1879, c'est autre chose, de telle sorte qu'au bout de cet imbroglio d'hiver, qui ne fait que se compliquer en chemin, on n'est peut-être pas beaucoup plus avancé, et que malgré l'ordre du jour du 4 décembre, la question de l'ascendant, de l'intégrité ou de la reconstitution du ministère demeure à peu près entière.

Rien n'est plus vrai, l'incertitude est loin d'être dissipée; la situation est à la fois compliquée et indécise comme tout ce qui existe aujourd'hui, et le vote du 4 décembre n'a rien résolu d'une manière nette et définitive. Il était politiquement si peu une solution qu'il a été suivi à courte date de ce premier démembrement du ministère dont M. Le Royer a donné le signal et que depuis ce moment la crise est dans l'air. Il y a cependant, au milieu de toutes ces obscurités et ces confusions, des élémens d'appréciation, de décision qu'on peut dégager avec profit pour le pays, pour le gouvernement lui-même, pour la marche des affaires. Précisons mieux : ainsi il est d'abord évident que si le dernier ordre du jour n'a pas la clarté décisive et l'autorité d'un de ces actes parlementaires qui sont la force d'un cabinet, il ne reste pas moins une manifestation de quelque valeur; il tire surtout une signification particulière de ce fait qu'il a été voté en opposition avec une motion bien autrement vive proposée par l'union républicaine. L'ordre du jour des dissidens et des impatiens de l'union républicaine exprimait le vœu que le gouvernement se livrât à des épurations à peu près illimitées, qu'il poursuivît la guerre contre le cléricalisme et qu'il procédât à de grandes réformes, « notamment en ce qui concerne l'ordre judiciaire. » L'ordre du jour adopté comme l'expression des opinions et des vœux de la chambre se borne à témoigner la confiance que le cabinet est décidé à faire respecter le gouvernement de la république et à écarter des emplois publics les « fonctionnaires hostiles à nos institutions. » La différence est certainement sensible. De plus, si la majorité qui a voté l'ordre du jour ne représente numériquement que la moitié de la chambre, elle forme encore le noyau le plus important, le plus sérieux de l'assemblée, d'autant plus sérieux qu'il est dégagé des élémens du radicalisme. Enfin cette déclaration motivée de confiance, elle a été votée sous l'impression du discours de M. le président du conseil, dont elle est en quelque sorte

la sanction, et qu'a dit M. le président du conseil? M. le ministre des affaires étrangères a prononcé en définitive le discours d'un chef de cabinet sensé et modéré. S'il y a des points délicats sur lesquels il a montré quelque réserve, il en est d'autres sur lesquels il a été parfaitement net. Il n'a hésité ni sur la question de l'amnistie, qu'il ne veut pas laisser rouvrir, ni sur l'esprit d'impartialité qui doit présider aux modifications de personnel, ni sur cette reconstitution des mairies de Lyon et de Paris, qui est devenue, à ce qu'il paraît, un des articles des programmes radicaux. Il n'a point hésité à déclarer qu'il n'acceptait ni la liberté illimitée des réunions, « qui ne serait que la liberté des clubs, » ni la liberté illimitée des associations, ni bien d'autres choses encore. En un mot, sans faire un programme prétentieux, il a simplement opposé une politique de modération, de raison et de mesure à la politique exclusive et radicale des représentans de l'union républicaine, et c'est sur le terrain où le gouvernement l'appelait que la majorité de la chambre s'est ralliée en votant l'ordre du jour du 4 décembre.

Qu'on dégage ces quelques faits, et les déclarations du gouvernement résumées par M. le président du conseil, et cet ordre du jour d'une modération intentionnelle, et ce vote d'une majorité peut-être assez peu enthousiaste, mais accessible à un conseil de bon sens, à des considérations d'intérêt public; qu'on réunisse ces faits, ce sont là des élémens précis et saisissables dans une situation qui a ses faiblesses et ses incohérences sans doute, qui reste exposée à toutes les influences contraires, mais qui, en définitive, n'est point sans offrir quelques ressources pour la détermination de la seule conduite possible, pour la reconstitution d'un ministère suffisamment viable. Dans tous les cas, il est clair, par toutes ces manifestations récentes qui ne répondent encore qu'incomplètement à l'instinct, aux besoins du pays, il est clair que le sentiment le plus général ne va pas aux programmes extrêmes, qu'il appelle plutôt au contraire une politique de ferme et libérale modération assez résolue pour se fixer des limites, pour épargner à la république le danger des guerres inutiles, des agitations et des aventures. C'est là ce qui se dégage de tout un ensemble de choses, — ou les phénomènes d'opinion qui se succèdent sous plus d'une forme depuis quelque temps n'ont aucun sens. Le choix même des hommes appelés à se réunir dans le cabinet qui travaille à se renouveler n'aura de valeur que s'il s'inspire de cette idée générale.

Eh bien, c'est dans une situation ainsi faite, à côté d'une chambre capable dans un jour donné de bons mouvemens, mais pleine de velléités inquiètes, prompte aux tentations et aux faiblesses, c'est dans cette situation que le sénat peut vraiment prendre un rôle actif et efficace, sans sortir en aucune façon de sa sphère; c'est là qu'il peut intervenir utilement, patriotiquement, non certes par des résistances irritantes ou de vaines susceptibilités, mais en fortifiant les opinions sensées de l'autre

assemblée, en secondant un gouvernement de libéralisme prévoyant et juste, en prêtant son appui à une direction impartiale des affaires, à une politique d'équitable fermeté dans l'intérêt même de cette république qu'on veut fonder. Le sénat le peut, il a toutes les occasions possibles, et dans cette réorganisation préméditée de « l'ordre judiciaire, » de la magistrature, qui ne serait qu'un bouleversement, et dans toutes ces questions qui naissent à chaque instant, qui touchent à l'organisation administrative, financière, militaire du pays, et dans ces querelles religieuses si imprudemment soulevées par l'esprit de parti et de secte. La première de toutes les occasions, il va l'avoir dans cette discussion de la loi sur l'enseignement supérieur qui s'ouvrira bientôt, au début de la session prochaine et qui ne pouvait être mieux inaugurée, mieux préparée que par le savant, libéral et lumineux rapport de M. Jules Simon, lequel n'est point apparemment un républicain moins éprouvé que M. Floquet et un zélateur moins éclairé de l'enseignement public que M. Jules Ferry. De quoi s'agit-il après tout? Il s'agit d'assurer à l'état toutes ses garanties, ses légitimes prérogatives et de laisser à la liberté tous ses droits réglés et non supprimés par les lois. Le sénat est un conservateur des droits, un modérateur prévu par la constitution : il est dans son devoir en remplissant tout son rôle avec une indépendante sollicitude pour les intérêts du pays. C'est à lui d'être un conseiller de prudence, et il n'a point à craindre de voir son indépendance mise en suspicion, d'avoir à subir les futiles récriminations de ceux qui, à tout propos, pour le moindre amendement, l'accusent de susciter des conflits, de provoquer des collisions de pouvoirs. Que signifierait donc l'existence de deux assemblées, si ces deux assemblées n'avaient pas une égale liberté, et si par une anomalie étrange, celle qui est censée la plus autorisée par l'âge, par les lumières, par l'expérience, devait être la plus subordonnée? Ce serait une dérision. Le sénat en vérité ne servirait à rien, s'il n'avait pas le droit d'avoir son avis, son opinion sur toutes les questions qui intéressent le pays, s'il n'avait pas son influence sur la marche des affaires, sur la direction du gouvernement.

Ce qu'on lui reproche, c'est le jeu naturel des institutions qui ont créé deux pouvoirs pour multiplier les garanties, qui n'admettent pas que la liberté exercée par l'une des deux assemblées soit un défi pour l'autre assemblée. Il n'y a pas réellement de conflits, il y a des divergences aussi légitimes que naturelles, et quand ces divergences se produisent, la constitution a encore prévu le moyen d'arriver à une conciliation nécessaire. Voilà le droit, voilà la vérité, et c'est ce qui fait que la première chambre, en restant dans la stricte limite de ses attributions légales, n'a qu'à le vouloir pour exercer une sorte de magistrature supérieure, une influence utile au pays, utile au gouvernement. Le sénat est donc parfaitement libre; il n'a ni à s'émouvoir des menaces frivoles de ceux qui l'accusent de provoquer des conflits, ni à cé-

der aux tentatives de pression de ceux qui, après s'être engagés dans des voies aventureuses, s'efforcent de le compromettre dans leurs équipées et se flattent eux-mêmes en disant : Le sénat votera, le sénat approuvera! Le sénat pourra fort bien au contraire ne pas approuver et ne pas voter, sans compromettre pour cela l'intégrité des institutions ou l'accord des pouvoirs publics. Il n'est pas fait pour innocenter les témérités et encourager les aventures; il est fait pour décourager les propositions désorganisatrices, pour arrêter au passage les tentatives périlleuses soit dans les affaires de la magistrature, soit dans le domaine de l'enseignement supérieur, soit dans toute autre sphère des intérêts nationaux, et, en agissant ainsi, dans les circonstances présentes, il remplirait avec autant d'à-propos que d'utilité sa vraie fonction constitutionnelle. Loin de se compromettre, il se populariserait aux yeux du pays, qui verrait en lui le gardien de toutes les garanties; il rendrait le plus profitable service au gouvernement, qu'il fortifierait contre les tentatives ou les pressions dangereuses, et à la république elle-même, qu'il contribuerait à préserver des crises et des périls qu'on lui prépare.

Tout n'est point certes favorable en France, et les confusions de politique intérieure ne sont pas de nature à faciliter l'œuvre de M. le ministre des affaires étrangères, à fortifier le crédit de notre diplomatie. Il n'y a qu'une compensation, si la compensation est possible, si on peut appeler de ce nom les difficultés d'autrui, c'est que l'Europe elle-même, la plus grande partie de l'Europe, n'est vraiment pas non plus dans un état des plus brillans ou des plus aisés. Tout est pour le moment dans une certaine atonie, dans un certain décousu. Les gouvernemens les plus puissans ne sont pas à l'abri des embarras.

Le cabinet anglais, malgré des succès peut-être plus apparens que réels, plus bruyans que décisifs, voit grandir devant lui une opposition à la tête de laquelle M. Gladstone vient de se replacer avec une verdeur nouvelle, avec des redoublemens d'activité éloquente, et d'un autre côté il se retrouve aux prises avec la question irlandaise aggravée. La Russie, à peine revenue de ses entreprises guerrières, bientôt suivies des mécomptes diplomatiques qui l'isolent et l'irritent, se sent plus que jamais livrée à ces mystérieuses agitations révolutionnaires qui viennent de se révéler encore une fois par un attentat nouveau. L'Allemagne elle-même, bien que saturée de succès, est assez embrouillée dans ses conflits de partis et de politiques contradictoires; elle ne sait pas trop où veut la conduire son chancelier avec toute cette diplomatie tendue de toutes parts du fond de la silencieuse retraite de Varzin, et les conquêtes qui flattent l'orgueil n'empêchent pas l'effroyable misère qui sévit à Berlin. L'Autriche en est encore à apprendre ce qu'elle pourra gagner à ses occupations ou annexions de l'Herzégovine, de la Bosnie, et à ses intimités avec M. de Bismarck; elle a pour le moment assez à faire d'obtenir de toutes ses assemblées le vote de la loi militaire, qui

lui donnera le contingent décennal sur lequel l'empereur François-Joseph croit pouvoir compter à tout événement. On n'a pas encore trouvé la majorité voulue dans les deux chambres de Vienne. L'Italie, avec son nouveau cabinet à double tête, Cairoli-Depretis, n'est pas bien sûre d'avoir un gouvernement et une politique dans une situation qui reste fort incertaine. En Orient, à part toutes les autres questions qui ne cessent de s'agiter, qui intéressent l'existence même de l'empire ottoman, la Bulgarie nouvelle, cette principauté des Balkans créée par la diplomatie, fait ses débuts dans la vie indépendante, dans la carrière constitutionnelle par des crises ministérielles et parlementaires presque sans issue. Il est certain que, dans toutes les zones européennes, du nord au midi, de l'occident à l'orient, tous les pays semblent avoir autant de peine à se mettre d'accord avec eux-mêmes qu'à se mettre d'accord avec les autres, et que nulle part il n'y a cette confiance qui naît des situations régulières, qui fait les rapports faciles, qui assure la paix en prévenant les complications. On est au régime des malaises, des tiraillemens dans la vie intérieure et des expédiens de chaque jour dans la diplomatie.

C'est un état général aussi étrange que laborieux, et ce qui en fait la gravité dans l'ordre diplomatique, c'est qu'il n'a rien d'accidentel et d'imprévu, c'est qu'il ressemble à une maladie chronique devenue difficile à guérir. Cette situation, telle qu'elle apparaît dans tous les mouvemens, les déplacemens d'alliances et les brusques évolutions qui se succèdent, elle ne date pas d'hier; elle tient à tout un ensemble de causes, à un enchaînement de circonstances, à une histoire de près de vingt ans déjà, qui a commencé le jour où les plus simples principes de droit ont été oubliés, qui a conduit par degrés l'Europe à ces conditions que nous voyons, à cet état à la fois violent et incertain où tout reste à la merci d'une résolution de la force, du jeu plus ou moins habile des ambitions et des intérêts. Un écrivain, Danois d'origine et de patriotisme, qui a suivi tous ces événemens d'hier en négociateur de bonne volonté, en observateur un peu cosmopolite, M. Jules Hansen, vient de raviver avec une familière sûreté de souvenirs un peu de ce passé dans un livre qu'il appelle *les Coulisses de la diplomatie*. Il fait coïncider pour une bonne part le commencement de la grande débâcle européenne avec la crise danoise de 1864. C'est sûrement en effet une des dates les plus décisives dans cette carrière où la guerre des duchés de l'Elbe, poursuivie en commun par la Prusse et l'Autriche, conduit bientôt au déchirement de l'Allemagne pour le partage du butin, à la guerre audacieuse de la Prusse contre l'Autriche en 1866, puis au grand et tragique conflit de 1870 entre l'Allemagne et la France. Le Danemark joue le rôle d'une nouvelle Silésie convoitée par un nouveau Frédéric. Il est la première victime et, par une coïncidence aussi curieuse que triste, ses protestations, ses revendications suivent désormais la fortune de ces autres

événemens plus vastes, plus puissans dont sa défaite est le point de départ. En 1864, sous les yeux de l'Europe, il est envahi, occupé et certainement près d'être démembré; la question n'est pas toutefois définitivement tranchée. Après Sadowa, quand l'Autriche est abattue, il n'a plus pour dernière ressource que la médiocre et vague garantie de l'article 5 du traité de Prague, qui réserve le droit national d'une petite portion du Sleswig. Lorsque la France à son tour est vaincue, il n'a plus même l'article 5, qui est désormais destiné à disparaître, qui a disparu tout à fait avec le consentement de l'Autriche. La question danoise reste ainsi mêlée à tout jusqu'à ce que la révolution de l'Europe soit accomplie au profit de l'Allemagne.

Cette longue et dramatique histoire, tristement féconde en conséquences qui ne sont pas encore épuisées, elle a eu sans doute ses péripéties retentissantes, sa partie extérieure et officielle; elle a aussi ce qu'on pourrait appeler sa partie secrète, et c'est à cette partie surtout que s'attache M. Jules Hansen, en homme qui, pendant quinze ans, a traversé tous les camps et tous les cabinets, qui a reçu bien des confidences, qui a vu de près les oscillations et les défaillances de la diplomatie napoléonienne aussi bien que les audaces mêlées de ruses de M. de Bismarck; c'est l'intérêt de ce livre, où la fidélité à la France s'allie au patriotisme danois. M. Jules Hansen raconte qu'à un des momens les plus graves, au lendemain de la guerre de 1866, M. Thiers lui disait avec tristesse : « La position de la France est très difficile, nous allons nous trouver isolés en Europe... Je ne me laisse pas ébranler dans l'opposition que je fais à l'empire, parce que je crois que c'est un devoir que je remplis envers mon pays. Ce qui est arrivé est pour la France un malheur tel qu'elle n'en a pas éprouvé de plus grand en quatre cents ans. Or quelle en est la cause, si ce n'est le système du gouvernement personnel? » M. Thiers jugeait avec une clairvoyance désolée ces terribles crises où l'empire était visiblement le seul coupable, où M. de Bismarck n'avait réussi dans ses entreprises que parce que l'incohérence de la politique napoléonienne lui avait tout permis, et l'impétueux Allemand n'était pas homme à rendre les armes devant cette incohérence : témoin ce jour de la fin de 1866, où, dans l'intimité, il disait avec dédain que « la comédie et la pusillanimité » étaient à l'ordre du jour aux Tuileries, que l'empereur ne savait seulement pas ce qu'il voulait, que si on le poussait à bout, « il répondrait si énergiquement qu'on s'en souviendrait. » M. de Bismarck n'était homme à se laisser arrêter ni par les troubles d'esprit de Napoléon III, ni par bien d'autres choses, et c'est là justement ce qui fait son équivoque et redoutable originalité. On peut voir dans ce livre sincère, comme dans les récentes confidences d'un assez lourd Dangeau allemand, on peut voir se dessiner cette figure d'un politique qui est après tout un grand joueur, qui procède par surprises et coups de dés, et qui finit par

faire une œuvre tellement personnelle, que cette œuvre semble dépendre uniquement de lui et de sa volonté.

Celui qui est devenu le tout-puissant chancelier d'Allemagne dans les quelques années que décrit l'auteur des *Coulisses de la diplomatie*, M. de Bismarck, il ne s'en cache guère, a sa manière de gouverner. Il est avant tout l'homme de ses combinaisons et des circonstances, ne reconnaissant ni règles de politique générale, ni engagemens, n'acceptant que les amitiés utiles, se servant de tout et de tous selon le besoin du moment, dans les affaires intérieures comme dans les affaires extérieures. Absolutiste et féodal d'origine et d'instinct, révolutionnaire par intérêt, par sa diplomatie, parlementaire d'occasion, il passe des conservateurs aux libéraux ou des libéraux aux conservateurs. Il a fait la guerre du *Culturkampf* contre les catholiques, il est peut-être en train de se réconcilier avec le Vatican, pour se servir bientôt encore une fois des nationaux-libéraux, jouant tour à tour avec les hommes et les partis, rudoyant ou caressant les uns et les autres sans se lier à eux. Il fait absolument de même dans ses combinaisons extérieures. Il y a quelques années, il était tout entier à l'alliance russe, qui venait de lui être profitable, qui lui était encore utile. Il mettait une sorte d'ostentation à placer ses conquêtes récentes à l'abri de ce qu'il appelait l'alliance des trois empereurs. C'était pour le moment la sauvegarde de l'Europe! Qu'est-elle devenue cette alliance? Elle n'a pas résisté à la guerre d'Orient qui en a été la première conséquence et où le génie du chancelier de Berlin s'est plu à chercher des combinaisons nouvelles. Elle paraît s'être évanouie dans les derniers conciliabules de Vienne. Maintenant la Russie est exclue, reléguée au nord dans son isolement et presque menacée. Il s'agit de former au centre de l'Europe la grande alliance austro-allemande, de pousser l'Autriche en Orient contre la Russie. La récente campagne de M. de Bismarck à Vienne ressemble étrangement à ce que faisait Napoléon entre 1807 et 1809 lorsqu'il proposait à M. de Metternich, — on le verra par les *Mémoires* de l'ancien ministre, — une partie des dépouilles de l'empire ottoman, les provinces mêmes que l'Autriche occupe aujourd'hui, comme gage d'alliance. C'est toujours la politique de la conquête et de la force. Le chancelier allemand a réussi jusqu'à ce moment sans doute : est-il bien certain de pouvoir soutenir jusqu'au bout ces prodigieuses gageures? Il est impossible de ne pas voir dans ces agitations incessantes de diplomatie la tension d'une volonté ombrageuse et inquiète redoutant des rapprochemens naturels, s'efforçant de créer des embarras aux autres et de multiplier à la hâte les défenses autour d'une œuvre violente.

Qu'en sera-t-il particulièrement de cette dernière tentative de M. de Bismarck pour enchaîner l'Autriche à sa politique? C'est d'abord assurément l'affaire de l'Autriche, qui n'est peut-être pas aussi disposée qu'on croit à livrer sa liberté, l'indépendance de sa position traditionnelle

en Europe, ses intérêts commerciaux, même pour être garantie éventuellement contre la Russie en Orient. On se plaisait tout récemment encore en Angleterre à représenter ce rapprochement austro-allemand, transformé pour la circonstance en événement mémorable, comme un échec, presque comme une menace pour la France laissée en dehors des conseils européens. Qu'a donc affaire la France d'aller se mêler à tous ces mouvemens? Il n'y aurait eu un échec pour elle que si elle avait recherché un rôle dans de telles combinaisons, soit pour s'y associer, soit pour les déjouer. Elle n'a rien recherché, que nous sachions, elle n'a rien demandé, elle n'a pu que recevoir, avec un esprit parfaitement libre, dégagé de toute susceptibilité d'amour-propre, les explications qui ont pu lui être offertes; elle n'a qu'à rester spectatrice d'un travail qui n'est pas plus dangereux pour elle que tout ce qui s'est fait depuis quelques années, qui n'est qu'un signe de plus de la crise prolongée des relations générales. C'est par sa sagesse et sa vigilance, par le soin qu'elle mettra à rendre inutiles toutes les mauvaises pensées, par le zèle qu'elle saura déployer pour la restauration de ses forces, pour sa pacification intérieure, c'est par tout cela que la France se fera compter et reprendra sa place naturelle dans les conseils de l'Europe. Quant à la Russie, qui a été laissée, elle aussi, en dehors des négociations où a été élaborée l'alliance austro-allemande, elle suffit assurément à ses propres affaires. Si un traité a été signé, comme on le dit, cela n'a pas empêché récemment les grands-ducs de rendre visite à l'empereur d'Allemagne, d'aller à Vienne, et cela n'a pas empêché ces jours derniers l'empereur Alexandre d'appeler l'empereur Guillaume son « éternel ami. » Tout ce qu'on en peut raisonnablement conclure, c'est que si le voyage de M. de Bismarck à Vienne n'a point été sans importance, il ne peut être considéré comme le préliminaire d'événemens prochains, et avant que l'alliance austro-allemande devienne une réalité sérieuse contre ceux qu'elle est censée atteindre, bien d'autres événemens auront eu le temps de s'accomplir.

La Russie, au surplus, a chez elle des affaires assez sérieuses et des préoccupations assez vives pour oublier un instant les complications extérieures qui n'ont pas un intérêt immédiat. Il y a quelques jours à peine une cour de justice avait à juger une des conspirations qui ont fait le plus de bruit il y a quelque temps, une audacieuse tentative de meurtre dirigée contre le général Drenteln. Elle voyait notamment comparaître devant elle un de ces jeunes révolutionnaires, Mirsky, dont l'attitude, le langage, l'esprit exalté et sincère impressionnaient vivement tous ceux qui l'entendaient, qui ne pouvaient se défendre d'un intérêt réel pour cette jeune victime des conjurations secrètes. Mirsky avait été condamné à mort; mais sa peine avait été aussitôt commuée, la vie était au moins épargnée. On croyait presque à un apaisement de la situation qui semblait se manifester par le ralentissement des complots, par cer-

tains signes d'intentions plus libérales de la part du gouvernement. Ce n'était qu'une trêve trompeuse qui vient d'être violemment rompue. Au moment où l'empereur Alexandre revenait de Livadia avec sa cour arrivait à Moscou, il a été l'objet d'un nouvel attentat, et il n'a été préservé que par un heureux hasard, par suite d'une interversion dans la marche des trains qui formaient le convoi impérial. Les meurtriers se sont trompés: l'attentat n'avait pas moins été préparé savamment, de longue date, une mine avait été creusée et chargée de poudre; elle a fait explosion au moment voulu, — elle n'a atteint que les équipages impériaux. Que l'empereur Alexandre ait ressenti une vive et profonde impression, qu'il ait témoigné son amertume dans une réunion à Moscou, on ne peut guère s'en étonner. Encore une fois il a parlé de poursuivre la révolution, de fortifier l'éducation religieuse et morale. Oui, sans doute. Il n'est pas moins vrai que depuis quelque temps le gouvernement a fait ce qu'il a pu, qu'il a redoublé de surveillance et de répressions, qu'il a eu recours au régime militaire, — et à quoi toutes ces mesures ont-elles abouti? Elles n'ont point empêché des meurtriers de préparer à loisir un travail de mine, une sorte de machine infernale attendant le tsar au passage. La police a été une fois de plus impuissante. Ainsi le travail des sectes révolutionnaires échappe à toutes les surveillances, il se poursuit sans interruption; il s'avoue même avec audace puisque les jeunes conspirateurs qu'on jugeait récemment déclaraient sans détour qu'ils obéissaient aux ordres de leur gouvernement. Il y a donc une organisation occulte contre une organisation officielle, et dans cette lutte l'homicide est un moyen accepté, avoué par les conspirateurs.

C'est assurément une situation des plus compliquées, des plus pénibles, et d'autant plus grave que le choix d'une politique réellement préservatrice devient de jour en jour plus difficile. Ce qui est clair, c'est que toutes les répressions ont été inefficaces; ce qui n'est pas moins certain, c'est que l'esprit de réforme est assez répandu en Russie pour que le gouvernement ne puisse se passer de son secours, pour qu'il doive un jour ou l'autre subir la nécessité de refondre, de rajeunir cette vieille organisation administrative de l'autocratie sur laquelle a reposé jusqu'ici l'empire des tsars. En Russie comme partout, quoique sous des formes et dans des conditions différentes, c'est la lutte entre l'esprit révolutionnaire et l'esprit de réforme. Pressé de toutes parts, le gouvernement a son choix à faire, et il ne peut guère vaincre ou décourager les complots qu'en cherchant une force nouvelle dans une politique de sérieuse et efficace réformation, dont on ne peut d'ailleurs se dissimuler les difficultés au sein d'un si vaste et si incohérent empire.

CH. DE MAZADE.

*Le directeur-gérant* C. BULOZ.

# TABLE DES MATIÈRES

DU

## TRENTE-SIXIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — XLIXe ANNÉE.

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1879

### Livraison du 1er Novembre.


La Genèse d'un chef-d'œuvre, Goethe et Faust, par M. Henry BLAZE de BURY . . . . . 5

La Diplomatie occulte de Louis XV, a propos d'une publication récente de M. le duc de Broglie, par M. A. MÉZIÈRES, de l'Académie française . . 38

Georgette, troisième partie, par M. Th. BENTZON . . . . . 62

Diderot inédit, d'après les manuscrits de l'Ermitage. — II. — La Réputation d'Helvétius et le Plan d'une université, par M. E. CARO, de l'Académie française . . . . . 94

Lord Beaconsfield et son Temps. — III. — La Transformation du parti tory, par M. CUCHEVAL-CLARIGNY . . . . . 129

Contes parisiens. — La Marchande de journaux, poésie, par M. François COPPÉE . . . . . 170

Une Campagne électorale aux États-Unis, par M. C. de VARIGNY . . . . . 177

Le Congrès médical d'Amsterdam en 1879, par M. Charles RICHET . . . . . 209

Un Nouveau Complot contre l'empire germanique, par M. G. VALBERT . . . 216

Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire . . . . . 229

Essais et Notices . . . . . 239


### Livraison du 15 Novembre.


La République constitutionnelle et parlementaire, par M. E. VACHEROT, de l'Institut de France . . . . . 241

Saint-Enogat. — Souvenirs d'une plage bretonne, par M. André THEURIET. 273

La Marine de Syracuse. — II. — L'Expédition d'Agathocle, par M. le vice-amiral JURIEN de la GRAVIÈRE, de l'Académie des Sciences . . . . . 310

Georgette, dernière partie, par M. Th. BENTZON . . . . . 335
Un Maître de l'école française. — Théodore Géricault, par M. Henry HOUSSAYE . . . . . 374
La Pénalité et les Collisions de droits, d'après la science sociale contemporaine, par M. Alfred FOUILLÉE . . . . . 392
Un Économiste inédit, a propos d'un livre posthume de M. le duc Victor de Broglie, par M. Victor BONNET . . . . . 427
Revue littéraire. — *Les Rois en exil*, de M. Alphonse Daudet, par M. F. BRUNETIÈRE . . . . . 446
Revue musicale. — Le Directeur de l'Opéra chez Verdi, par M. F. de LAGENEVAIS . . . . . 460
Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire . . . . . 469

## Livraison du 1er Décembre.

La Coalition européenne en 1813 et 1814. — Fragment tiré des Mémoires inédits du prince de METTERNICH . . . . . 481
Le Mariage d'Odette, première partie, par M. Albert DELPIT . . . . . 519
Diderot inédit, d'après les manuscrits de l'Ermitage. — III. — Pièces de théatre, Lettres et Opuscules, par M. E. CARO, de l'Académie française. 566
Les Derniers Beaux Jours de l'alliance anglo-française sous le second empire. — Osborne, Cherbourg et Villafranca, d'après un livre récent, par M. Édouard HERVÉ . . . . . 611
Contes populaires de l'Italie. — Les contes de Toscane et de Lombardie, par M. MARC-MONNIER . . . . . 646
Les Guerres de religion au XVIe siècle, par M. Auguste LAUGEL. . . . . 676
Une Grande Question dans un petit pays, par M. G. VALBERT . . . . . 697
Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire. . . . . 709
Essais et Notices. . . . . 720

## Livraison du 15 Décembre.

Le Mariage d'Odette, deuxième partie, par M. Albert DELPIT. . . . . 721
La Nouvelle-Zélande et les Iles australes adjacentes. — II. — Les Baleiniers et les Chasseurs de phoques, les Missionnaires évangéliques, par M. Émile BLANCHARD, de l'Académie des Sciences . . . . . 766
Les Inconséquences de M. Drommel, par M. Victor CHERBULIEZ. . . . . 804
Les Origines d'une colonie, d'après les récens historiens de la conquête d'Alger, par M. Ernest DAUDET . . . . . 858
Umilta, conte de noel, par OUIDA . . . . . 881
L'Éloquence politique et parlementaire avant 1789. — Les Orateurs des États-généraux, par M. Charles AUBERTIN. . . . . 914
Les Livres d'étrennes . . . . . 936
Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire. . . . . 948

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît.

2
7
6
50
59
581
619
566
611
646
676
697
709
720
721
766
804
858
881
914
936
948